L'Autre Côté de la Mort

PAR

C.-W. LEADBEATER

NOUVELLE TRADUCTION DE L'ANGLAIS

TROISIÈME ÉDITION

PUBLICATIONS THÉOSOPHIQUES

ÉDITION DE LA FAMILLE THÉOSOPHIQUE
4, Square Rapp — Paris (7e)

1923

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

A ceux qui pleurent.
Les Aides invisibles.
Ascétisme.
De la clairvoyance.
Le Credo chrétien, son origine et sa signification.
Echappées sur l'Occultisme.
Une esquisse de la Théosophie.
L'Homme visible et invisible.
La mort et les états qui la suivent.
L'Occultisme dans la nature (2 tomes).
La Pensée, sa puissance, son emploi.
Le Plan Astral.
Le Plan Mental.
Précis de Théosophie.

EN COLLABORATION AVEC ANNIE BESANT :

La Chimie Occulte.
Les Formes-Pensées.
L'Homme, d'où il vient et où il va.

En vente aux **Publications Théosophiques**

La Famille Théosophique S. A.

4, Square Rapp — PARIS (7e)

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

Nous donnons une édition nouvelle de ce livre dont le succès n'a pas cessé de s'affirmer. La traduction en a été refaite de façon à serrer du plus près possible la pensée de l'auteur.

L'*autre côté de la mort* est cette région que l'ignorance de l'homme s'effraye de connaître parce que les données de la science exacte ne peuvent la lui faire concevoir. Est-ce à dire que l'Au-delà n'est qu'une fausse et magnifique espérance? Non. La logique réfléchie nous prouve le contraire.

Il existe, latentes dans chacun de nous, des facultés supérieures qui, prenant leurs sources dans l'essence des choses, parviennent à les mieux connaître. Ainsi la clairvoyance permet à l'homme entraîné de s'affranchir des modalités d'espace et de temps, et par là de mieux évaluer les commencements et les fins de la destinée humaine.

L'auteur du livre M. C.-W. LEADBEATER ayant développé ses facultés de voyance est devenu l'un des clairvoyants les plus autorisés de notre époque et certes le plus digne de foi les renseignements donnés par lui, affranchis de la déformation des messages par médiums ont le caractère véridique de témoignages de première main.

Cela veut-il dire que chacun par un entraînement spécial peut contrôler les affirmations du livre et les juger conformes à la plus stricte vérité.

Non, car les personnes possédant les qualités préliminaires requises sont extrêmement rares et la culture méthodique de ces facultés demande une patience et

une force de volonté peu communes. Mais ce dont tout le monde peut juger, c'est de cette logique rigoureuse qui se fait jour à travers tout l'ouvrage et ne tarde pas à convaincre les plus sceptiques.

Les forces inconnues ou déformées par les superstitions et les vieilles légendes se classent et perdent leur aspect surnaturel.

Les explications rationelles s'ajoutent aux récits extraordinaires étayés d'indiscutables témoignages. Toutes les données de la nouvelle science métapsychique se retrouvent à chaque pas. Les phénomènes saillants du spiritisme, expliqués, perdent leur aspect étrange ou puéril. Ce courant de pensée sans cesse plus large est étudié sous toutes ses faces. Les côtés dangereux de la question sont impartialement indiqués au lecteur. Toute force inconnue mise en mouvement déclanche une série presque infinie de phénomènes dont notre intelligence ne peut encore concevoir l'importance. Etudier ces forces lorsqu'on est sûr de pouvoir les maîtriser est un bien; les expérimenter sans avoir la certitude absolue de les conduire à son gré, n'est qu'un mal, inutile pour soi et pour les autres.

Telles sont les conclusions du livre, elles prouvent que l'homme tend à évoluer vers plus de clairvoyance, donc vers plus de connaissance et de bonheur. Prudence et volonté sont la meilleure règle en cette matière. De la sorte ne tarderont pas à triompher les idées nouvelles semées dans ce livre; idées qui seront les réalités de l'humanité future.

CHAPITRE PREMIER

De quelques fausses conceptions touchant la mort.

La mort est un sujet qui ne peut manquer de présenter le plus grand intérêt aux yeux de tous, étant donné que dans la biographie à venir de tous les hommes également un seul fait est absolument certain, c'est qu'il leur faut mourir un jour. Bien plus, il n'en est pour ainsi dire pas un, les tout jeunes exceptés, qui n'ait déjà vu la mort lui enlever un être cher. Et pourtant, malgré l'intérêt universel de cette question, il n'en est peut-être aucune sur laquelle autant d'erreurs et d'aussi graves soient répandues dans le commun des esprits. Il nous est impossible de calculer la quantité énorme de douleur, de terreur et d'infortunes absolument inutiles que l'humanité dans son ensemble a subie du seul fait de son ignorance et de sa superstition touchant ce sujet d'importance suprême. Nous croyons en une masse de sottises et d'erreurs à cet égard, et cette croyance a été la cause de maux innombrables dans le passé et pro-

voque des souffrances indescriptibles dans le présent, et l'extirper serait l'un des plus grands bienfaits que l'on puisse apporter au genre humain.

C'est ce bienfait que l'enseignement théosophique apporte immédiatement à ceux que leurs études philosophiques au cours de leurs vies antérieures a rendus aptes à le recevoir maintenant. Il dépouille sur le champ la mort de toutes les terreurs et d'une grande partie de la douleur qui l'entourent; il nous met à même d'en voir les véritables proportions et de comprendre quelle place elle tient dans le plan général de notre évolution.

Prenons une à une les plus marquantes de ces conceptions erronées et efforçons-nous d'en dénoncer la fausseté. Certaines d'entre elles peuvent être appelées des erreurs d'ordre religieux, et d'on peut retrouver l'origine directe de leur prédominance dans la corruption de la doctrine chrétienne originelle, corruption qui s'est insinuée dans nos églises et a détruit en grande partie leur vitalité et leur utilité. Cependant nous les laisserons de côté pour l'instant, pour considérer d'abord quelques-unes des erreurs populaires les plus largement répandues sur cet important sujet.

Certains sont enclins à penser qu'après tout si on a sur la mort des idées fausses, cela n'a pas grande importance; quand on mourra, disent-ils, on verra bien par soi-même quels sont les faits, et si l'on s'est trompé on s'en rendra vite compte. Ce point de vue pèche par deux côtés; il ne tient pas compte de l'horrible peur de la mort qui jette son ombre sur la vie de tant d'êtres à cause de leur ignorance, ni de tout le chagrin et de toute l'anxiété éprouvés par les survivants au sujet du sort des amis qui les ont quittés; et il ignore le fait, qu'en

réalité l'homme, après sa mort, bien souvent ne se rend pas compte immédiatement des erreurs pour les corriger à la lumière de la vérité — et que cette incapacité à le faire est fréquemment l'origine de beaucoup de difficultés.

La mort est-elle la fin ?

La première et la plus fatale de toutes les fausses conceptions de la mort est l'idée qu'elle est la fin de tout; que rien dans l'homme ne survit après elle. Beaucoup de gens semblent avoir l'impression que cette forme grossière du matérialisme a presque complètement disparu; que c'était une maladie mentale de la première partie du siècle dernier, et que la race s'en est maintenant guérie en grandissant. Il serait très souhaitable que cette opinion représentât les faits, mais je crains qu'un observateur attentif de la pensée contemporaine ne puisse guère y souscrire. Il est heureusement vrai que cette nuisible plante du matérialisme ne se dresse plus sur les hauteurs avec l'assurance d'antan, car les hommes, dont l'opinion vaut d'être considérée, ont à présent compris leur erreur. Mais il y a encore une masse d'ignorance absolue par le monde, et, pis encore, il y a eu abondance d'ignorance, une forme déplorable entre toutes, celle qui, ayant attrapé quelques phrases scientifiques toutes faites, se gonfle de vanité agressive et se croit en possession de la sagesse des siècles. Parmi les malheureux qui sont soumis à ce genre d'esclavage, il y a, aujourd'hui encore, bien du matérialisme sous sa forme la plus brutale.

Cependant, nous pouvons certainement espérer que ce genre de sentiment est en décroissance; mais je

crains qu'il ne soit guère possible d'en dire autant d'une forme moins criante mais plus insidieuse de cette maladie. Il y a des milliers d'hommes et de femmes qui professent nominalement une forme quelconque de religion et qui repousseraient avec indignation l'idée qu'ils sont matérialistes; et pourtant, en fin de compte, ils mènent leur vie précisément comme si ce monde était le seul auquel ils aient à penser. Parfois, sans doute, il leur arrive d'employer des mots et des expressions impliquant l'existence d'un autre monde; mais cela ne semble jamais entrer le moins du monde dans les considérations sur lesquelles ils basent leur conduite. Ce matérialisme de fait, s'il est moins évidemment stupide que l'autre et moins gênant pour les contemporains de celui qui le pratique, produit néanmoins des résultats à peu près identiques en ce qui touche son sort après qu'il a passé les portes de la mort.

Une autre erreur, peut-être encore plus répandue, est de croire que la mort est un saut dans l'immensité inconnue — qu'il est impossible d'apprendre avec quelque certitude quoi que ce soit sur les états par lesquels passe l'homme lorsqu'il quitte notre plan physique. Evidemment, certaines sectes religieuses prétendent donner des renseignements excessivement précis sur ces états ; mais il semble que tout cela laisse une impression d'irréalité absolue à la grande majorité de leurs adeptes; en tout cas, ils n'agissent ni ne parlent comme s'ils y croyaient réellement. Et pour la plupart de ces sectes ces renseignements sont, à vrai dire, d'une inexactitude si fantaisiste que, même s'ils trouvaient créance, on peut se demander s'ils ne feraient pas plus de mal que de bien.

La doctrine catholique.

Parmi les croyances de notre monde occidental, la grande Eglise Catholique est la seule qui enseigne quelque chose sur ce qui existe après le Tombeau. Cet enseignement, bien qu'exprimé sous une forme symbolique qui a été mal comprise et matérialisée, exprime néanmoins la réalité de manière suffisante pour permettre à ceux qui l'ont accepté de comprendre la situation dans laquelle ils se trouvent après avoir quitté le corps physique. Même ici, cependant, la vérité est, d'une part, obscurcie par l'ombre mensongère de la doctrine blasphématoire de la torture éternelle, et, d'autre part, elle est dépouillée de beaucoup de sa dignité par le système ridicule de ce qu'on nomme les indulgences.

La doctrine catholique, à ce sujet, me semble pouvoir s'exprimer, dans ses très grandes lignes, de la façon suivante : tandis que l'homme perdu de vices tombe en enfer, et que le saint parfait est immédiatement emporté au paradis, telle la Sainte Vierge lors de son Assomption, l'homme de moralité ordinaire porte encore avec lui trop de défauts et d'imperfections pour qu'il puisse paraître directement devant Dieu. En conséquence, il lui faut faire un séjour plus ou moins long dans une situation intermédiaire appelée purgatoire, au cours duquel ses différentes imperfections sont éliminées par un procédé relativement rapide, mais pénible. Ce n'est qu'après avoir ainsi atteint la perfection par la douleur qu'il est prêt à passer dans la félicité du paradis. Ceux qui ont étudié la Théosophie verront immédiatement que cette théorie, dans la forme sous laquelle je viens de la présenter, correspond de très près à la réalité des

faits. Une période arrive dans le développement de l'homme, mais seulement après des millions d'années, où celui qui s'est sans cesse opposé à tout progrès est en effet rejeté, — non pas certes dans un enfer éternel (car ce n'est là qu'une invention sinistre, sortie du cerveau déséquilibré de quelque monstre diabolique de cruauté humaine), mais dans un état où l'existence est relativement suspendue; dans cet état il attend l'apparition d'une nouvelle série évolutive qui lui offre, à ses degrés inférieurs, l'occasion de se développer de façon plus accessible à ses faibles capacités.

Il est simplement dans la position d'un enfant qui n'a pas pu suivre ses camarades; il ne peut pas faire avec eux la partie supérieure du programme fixé pour le reste de l'année; il lui faut donc attendre jusqu'à ce que, au début de la prochaine année scolaire, un nouveau groupe d'élèves commence les études qu'il n'a pas su saisir. Il se joint à eux, et, repassant une fois de plus sur le terrain déjà parcouru, il est à même de réussir là où il succomba précédemment devant les difficultés du chemin. Ainsi, au lieu du mensonge hideux de la damnation éternelle, nous avons la vérité miséricordieuse de l'intervalle éonien. D'autre part, l'âme arrivée à un haut degré de développement, celle qui pendant la vie terrestre s'est rendue complètement maîtresse de sa nature inférieure et entièrement dominé la passion et le désir, traverse en effet, et pour cette raison, la vie astrale avec une telle rapidité, qu'en reprenant conscience, elle voit s'ouvrir devant elle la splendeur et la félicité indescriptibles du paradis.

Mais l'homme ordinaire est loin d'avoir réussi à dominer entièrement tous ses désirs, toutes ses passions

terrestres avant sa mort. Aussi se trouve-t-il sur le plan astral muni d'un corps-passionnel très suffisamment vigoureux qu'il s'est fait lui-même au cours de sa vie physique, et dans lequel il doit vivre jusqu'à ce que le processus de sa désintégration soit à son tour terminé. Cette désintégration ne se produit qu'à mesure de la disparition du désir qui le fait vivre, et cela implique souvent des souffrances que symbolisent assez bien les feux du purgatoire.

La vérité sur le purgatoire.

L'exemple souvent cité de l'ivrogne, bien qu'étant naturellement un cas extrême, montre très clairement de quelle manière agit ce système de purification. On sait la force terrible du désir de la boisson — comment ce désir, lorsqu'il s'empare d'un homme, détruit tout sentiment de convenance, toute affection naturelle pour ceux qui l'entourent et lui sont chers, au point de laisser mourir de faim sa femme et ses enfants, de vendre même jusqu'aux vêtements qu'ils portent, afin d'obtenir le moyen de satisfaire son abominable appétit. Quand cet homme meurt, ses dispositions ne sont nullement changées par la mort; l'horrible passion le domine avec la même force — bien plus, elle est encore plus forte au début, car la vibration de désir n'a plus à mettre en mouvement le poids de la matière physique. Mais ayant perdu son corps physique, grâce auquel seulement il lui était possible de réaliser son désir, celui-ci doit rester éternellement inapaisé. On voit que nous avons là les éléments d'un véritable purgatoire, et que le symbole du feu purificateur n'est certes pas inadéquat.

Heureusement, cependant, c'est bien le purgatoire et non l'enfer — non cette absurde et inutile éternité de souffrances destinée uniquement à satisfaire la méchanceté et la cruauté d'un despote irresponsable auquel la théologie orthodoxe nous demande de croire. C'est simplement le processus nécessaire, le seul efficace et par conséquent le plus miséricordieux pour obtenir l'élimination du funeste désir. La souffrance est terrible, mais le désir s'use graduellement et alors seulement l'homme passe dans la vie supérieure du paradis. Mais le désir étant consumé, l'homme en est définitivement libéré, et rien ne l'oblige à s'en charger à nouveau dans sa prochaine incarnation, à moins qu'il ne le veuille.

Le désir lui-même est mort, mais il subsiste toujours cette même faiblesse de caractère qui rendit possible sa soumission à ce désir. Dans sa vie suivante, il naîtra avec un véhicule astral renfermant la matière nécessaire à l'expression du même désir — avec, pour ainsi dire, un matériel qui lui permettrait de reproduire sa vie passée, à ce point de vue. Il reçoit cette matière parce que, dans sa dernière incarnation, il l'a recherchée et s'en est servi; mais bien qu'elle lui soit donnée, il n'est nullement obligé, cette fois, de s'en servir de la même façon que précédemment. Si, en conséquence de ses actes antérieurs, il a la chance de se trouver l'enfant de parents attentifs et capables, et d'être par eux habitué à considérer ces désirs comme mauvais, à les dominer et à les refréner dès qu'ils apparaissent, alors la matière qui aurait servi à les manifester restera inerte, et, graduellement, s'atrophiera faute d'être utilisée, comme font beaucoup de nos muscles.

La matière du corps astral s'use et se remplace lente-

ment, mais constamment, exactement comme celle du corps physique; et quand celle qui est atrophiée disparaîtra, elle sera remplacée par de la matière d'un ordre plus raffiné, qui est incapable de répondre aux vibrations rudes et brutales de ce grossier désir sensuel, de sorte que l'homme se trouvera dans l'impossibilité de commettre cette abomination particulière. En fait, il a dépassé le degré de développement où elle était possible et l'a définitivement vaincue; de sorte que jamais plus, dans les longues séries de vies futures, il ne recommencera cette faute, car il a maintenant établi dans son *ego* la vertu antagoniste de l'absolue maîtrise de soi, en ce qui concerne ce vice. Dans cette vie de lutte contre ce désir il a réussi à le vaincre; désormais il n'y a plus lutte, car il voit le vice sous ses véritables couleurs et celui-ci n'a plus le moindre attrait pour lui. Ainsi, la souffrance endurée sur le plan astral, qui lui paraissait autrefois si terrible, et qui l'était en effet, a été en réalité un bienfait caché, puisque par elle il a été mis à même de remporter cette immense victoire morale, et de faire ce pas définitif dans le sentier de l'évolution. Pour autant que nous puissions voir, aucune méthode autre que cette souffrance ne pouvait lui faire obtenir ce magnifique résultat.

Ainsi, nous voyons qu'il y a bien une vérité très réelle derrière la doctrine du purgatoire; et lorsque l'abus des prétendues indulgences fut balayé au cours de cet extraordinaire explosion de matière pestilentielle sortie du système ecclésiastique et que l'on a coutume d'appeler « la Réforme », on rejeta en même temps une grande idée belle, vraie et utile.

Les prières pour les morts.

L'habitude de la prière pour les morts est l'une des pertes les plus sérieuses que l'on fit à cette époque. Les nations qui ont rejeté aveuglément ce moyen d'aider leurs membres, n'ont depuis cessé de payer le prix de leur folie en la personne de ceux qui sont partis. Ils ont dû, sans appui, faire leur chemin dans le monde astral parce que leurs amis s'étaient persuadés qu'il était criminel d'essayer de les y aider ! En vérité, contre la stupidité, les Dieux mêmes luttent en vain !

Qu'est donc une prière pour les morts, sinon l'expression d'un vœu sincère, d'une pensée pleine d'affection pour ceux qui sont morts avant nous ? Nous qui étudions la Théosophie, nous savons bien que dans la vie physique ces vœux et ces pensées sont des choses parfaitement réelles et objectives — des accumulateurs de force spirituelle qui ne donneront leur décharge qu'en arrivant à la personne vers qui ils sont dirigés; pourquoi supposer que leur action soit en quoi que ce soit différente quand la personne à qui l'on pense n'a plus de corps physique ? La prière, ou le vœu plein de force et d'affection, destinés à telle personne morte l'atteint et l'aide, et il ne peut manquer d'en être ainsi tant que la grande loi de causalité restera un élément de la constitution de l'univers. Même la prière générale sincère, les vœux, pour les morts dans leur ensemble, bien que constituant vraisemblablement une force plus vague, et par là moins efficace, a cependant produit, au total, un effet dont il serait difficile d'exagérer l'importance. L'Europe ne se doute guère de ce qu'elle doit à

ces grands ordres religieux qui se consacrent nuit et jour à la prière ininterrompue pour les fidèles qui ont quitté la terre.

On peut nous demander ce que nous devons souhaiter pour nos chers disparus — car dans bien des cas nous savons si peu quelle est leur condition que nous pourrions craindre de mettre en mouvement une force qui pourrait être mal dirigée en raison de notre connaissance inexacte de leurs besoins. Nous ne saurions mieux faire que d'avoir recours, une fois de plus, aux formules de l'Eglise catholique et d'employer cette antienne qui paraît si souvent dans les services pour les morts: « Accordez-lui le repos éternel, ô seigneur, et que la lumière éternelle l'illumine ». A moins d'un cas où nous connaissions un besoin particulier vers lequel diriger notre force de pensée, quel vœu pourrions-nous formuler qui fût meilleur que celui-là, exprimé dans ces mots du temps jadis, ces mots qui depuis des siècles sont le canal par où les élans de l'affection ont exprimé leurs sentiments les plus sacrés — ces mots qui ont soulagé tant de souffrances, répandu tant de bienfaits ?

Si nous remarquons avec quelle exactitude cette antienne répond aux besoins de l'homme récemment trépassé, nous nous rendons compte que celui — quel qu'il soit — qui l'a composé, devait très bien savoir ce qu'il faisait, ou peut-être un guide d'En-Haut le fit-il écrire mieux encore qu'il ne s'en doutait. Car ces deux clauses expriment exactement les conditions les plus désirables pour le mort; d'abord, la quiétude parfaite, libre de toute pensée, de tout souci terrestres, afin que son progrès vers le paradis ne soit pas troublé; en second lieu, la lumière éternelle de l'amour divin, l'illuminant de

sa clarté pure par l'intermédiaire de la partie la plus noble et la plus spirituelle de sa nature; l'attirant sans cesse vers elle, afin que son ascension soit plus rapide. En vérité, la terre n'a plus guère d'assistance à donner à l'homme pour qui une telle prière est constamment offerte du fond du cœur.

Nous voyons donc que la religion (excepté, toujours, la doctrine de ces sectes qui se proclament détachées de la vérité universellement acceptée en se déclarant « protestantes »), a fait beaucoup pour aider les trépassés; et elle aurait également, si l'on avait cru intelligemment, fait beaucoup pour corriger les fausses impressions répandues dans le monde au sujet de la mort. Et néanmoins elle est responsable de certaines idées fausses qui lui sont propres, comme on le verra par ce qui suit.

Une théorie ahurissante.

Il est une forme curieuse de l'erreur qui consiste à croire que l'on ne peut rien savoir de certain sur les conditions de l'après-mort; c'est l'opinion (qui, toute absurde qu'elle paraisse, est cependant, je le sais personnellement, celle de personnes dévotes et sincères) d'après laquelle l'homme ne doit rien savoir de cet autre monde que les secrets en sont un mystère divin intentionnellement caché par Dieu aux hommes, et qu'il est impie de chercher à le connaître. Vraiment, il est impossible d'avancer une opinion plus vaine; car si nous nous trouvons en possession de facultés qui permettent de pénétrer ce monde, pouvons-nous supposer que l'intention préconçue de Dieu soit que nous nous

interdisions de le voir? Si, à chaque pas, nous trouvons, comme c'est le cas, des preuves que ce monde existe et que nos amis continuent à y vivre, devons-nous ignorer tout cela et nous cacher la tête dans le sable comme l'autruche? Tous les saints les plus parfaits que nous connaissons ont parlé de ce monde invisible et nous ont décrit les visions qu'ils ont eues et tout ce qu'ils en savent par eux-mêmes; devons-nous donc supposer qu'ils ont tous été coupables de curiosité blasphématoire en étudiant les vérités de cette vie supérieure, et de trahison impie en les décrivant? Non, vraiment c'est gaspiller des arguments que de réfuter une idée aussi évidemment stupide.

Si nous constatons que beaucoup d'entre nous sont capables de voir ce monde profond — si cette aptitude constitue même la marque d'un certain développement — nous saurons que cette faculté est l'apanage de tous nos frères, qu'un jour l'humanité entière verra ce que quelques-uns d'entre nous voient aujourd'hui, et que, par conséquent, l'acquisition de cette vision est simplement un incident dans l'évolution de l'homme et un élément précis du plan général de l'univers. Et nou devons accueillir avec joie cet événement, en faire bon usage et non le regarder comme anormal et impie. Nous en sommes encore plus certains quand nous voyons les résultats qu'entraîne la possession de cette faculté, quand nous voyons que la connaissance de la vérité obtenue grâce à elle débarrasse l'homme de toute crainte de la mort en ce qui le concerne personnellement, de toute anxiété, de toute inquiétude au sujet du sort de ses amis disparus; et, par dessus tout, quand nous nous rendons compte que celui qui possède cette connais-

sance peut être infiniment plus utile aux morts que celui qui en est dépourvu. Nous voyons que de la connaissance plus complète et de l'espérance plus vaste que nous donne cette vision supérieure, résulte toujour beaucoup de bien et jamais le moindre mal; et nous avons la certitude qu'il ne peut y avoir rien de mal dans quelque chose qui nous rapproche de la vérité éternelle cachée derrière toutes les formes de manifestation.

La terreur de la mort.

La terreur de la mort, élément si important dans la vie de beaucoup, se rattache directement à cette erreur qui fait croire que l'on ne peut rien savoir de l'au-delà de la mort, et, dans une large mesure, elle en est le résultat. Ce n'est pas là un sujet dont on parle souvent, mais tout homme qui, par sa situation, le prêtre par exemple, pénètre dans la confiance intime d'un grand nombre de personnes, se rendra compte que cette frayeur hante sans cesse certaines gens, qu'elle est pour elles une terrible réalité, un spectre présent à tous leurs banquets et leur laissant rarement une heure de paix ou de liberté.

Naturellement, aussi, l'homme qui redoute ainsi la mort pour lui-même, la redoute pour ses amis, et, quand ils le quittent, non seulement il ressent la douleur d'être séparé d'eux, mais il est en outre plein d'une douloureuse anxiété au sujet de ce que peut être leur sort. La connaissance des faits véritables concernant la mort détruit immédiatement à la fois la terreur et l'anxiété; l'homme qui est instruit de ces questions reconnaît que la mort n'est qu'un incident dans la vie, et se rend

compte que l'existence de l'autre côté n'est pas plus à redouter que celle de ce côté-ci. La frayeur est inspirée moins par l'attente précise de quelque chose de terrifiant que par le sentiment d'incertitude vague et de l'horreur d'un abîme informe. Dès qu'on remplace cela par une connaissance précise du monde astral, l'homme retrouve sa confiance, et il est prêt à affronter d'une âme égale les faits, quels qu'ils soient, qui peuvent lui être réservés. Savoir que les mondes supérieurs sont régis par les mêmes lois, identiquement, que celui-ci, qui nous est connu, les rapproche de nous et nous nous sentons mieux à notre aise avec eux; nous avons, vraiment, en d'autres termes, la certitude que dans tous les mondes nous sommes également entre les mains de la même puissance divine, et que, par conséquent, nous-mêmes et ceux que nous aimons sommes également en sécurité dans tous.

CHAPITRE II

Preuves de la persistance de la vie.

Il est certes étrange que cette conception de la mort qui en fait « le pays inexploré dont nul voyageur ne revient » soit si largement répandue et si fermement enracinée parmi nous. Lorsque nous nous souvenons que dans tous les pays du monde, et à toutes les périodes de l'histoire dont nous savons quelque chose, des voyageurs n'ont cessé de revenir de ce pays, il devient de plus en plus difficile de s'expliquer la popularité de cette extraordinaire erreur.

Il est vrai que ces notions remarquablement fausses sont, dans une grande mesure, spéciales à nous et constituent l'un des produits de cette forme particulière de civilisation dont nous avons coutume d'être si fiers. L'Europe étant le pays d'origine de toutes les dernières sous-races qui dominent la terre par la puissance militaire, par la prospérité commerciale, par les découvertes scientifiques et les inventions mécaniques, il est peut-être assez naturel que l'Europe vienne à se considérer comme étant le monde, et à regarder ses opinions et ses doctrines comme seules dignes de considération.

Pourtant il n'en reste pas moins vrai qu'elle n'est qu'un tout petit coin de la terre et que nous ne sommes encore qu'une très jeune race, possédant sans doute la vigueur de la jeunesse, mais aussi beaucoup de son arrogance et de ses notions irréfléchies. Il nous arrive assez souvent d'essayer de dissimuler le vide de notre ignorance sur certains sujets en affirmant avec confiance qu'on n'en a jamais rien su, ou qu'on n'en peut rien savoir de certain; et la façon dont nous traitons cette question de la vie après la mort est l'un des pires exemples de cette habitude.

Si la théologie vulgaire n'avait pas très malheureusement perdu complètement de vue la doctrine fondamentale de la réincarnation, ses opinions au sujet de la mort seraient naturellement différentes de ce qu'elles sont. Si l'on se rend compte qu'on est mort maintes fois déjà, on considère cette opération avec plus de philosophie que si l'on y voit quelque chose d'entièrement nouveau à subir, avec toutes sortes de possibilités vagues et effrayantes. Dans ce sens, il est vrai de dire que tous les voyageurs repassent les frontières de ce monde, bien que les plus évolués d'entre eux ne réapparaissent pas ordinairement avant une période de 1.500 ans environ. Mais dans un sens tout autre, et après un intervalle beaucoup plus court, des voyageurs n'ont cessé d'en revenir, pour des raisons variées : on leur a donné le nom d'apparitions.

Les apparitions.

Il fut un temps, il n'y a pas bien des années, où il était de bon ton de tourner en ridicule quiconque avait

eu la bonne fortune de se rencontrer faice à face avec un habitant de ce qui, d'habitude, est invisible. Bien que ces rencontres fussent probablement aussi communes que maintenant, ceux à qui elles arrivaient les gardaient naturellement pour eux s'ils avaient quelque souci de garder leur réputation d'équilibre mental, dans une société matérialiste. Au cours des quelques dernières années, cependant, un changement salutaire s'est produit dans l'opinion publique à ce sujet. Se moquer des phénomènes psychiques est actuellement considéré comme la marque non pas d'une intelligence solide, mais de l'ignorance et de la présomption. Quand il existe une « Société pour l'Etude des Phénomènes Psychiques » comptant parmi ses membres des savants connus, tels que William Crookes et Sir Oliver Lodge, et des hommes publics tels que M. Arthur Balfour; quand cette société publie d'énormes volumes de comptes rendus savants sur ces phénomènes, et les juge dignes d'une étude approfondie et prolongée, personne ne peut plus, en toute sécurité, s'il désire suivre la mode, pousser, comme un perroquet, le cri stupide et désuet de « superstition ».

L'examen impartial de la question des apparitions nous montre que de tous les pays du monde arrivent des témoignages authentiques prouvant que, parfois, les morts reviennent. Ces voyageurs ont rarement donné beaucoup de renseignements sur le monde d'où ils venaient, bien qu'on puisse tirer pas mal de conclusions en comparant les différentes histoires. Mais en tout cas le simple fait que l'homme survit réellement à l'événement appelé « mort » est prouvé par ces témoignages à eux seuls pour quiconque les étudie sans parti pris.

Comme le remarque M. W.-T. Stead dans l'introduction à ses « Véritables histoires de Revenants » :

« De toutes les vulgaires superstitions des gens à demi-instruits, nulle n'est plus dure à tuer que l'erreur absurde que les fantômes n'existent pas. Tous les spécialistes, qu'ils soient spirites, poètes, hommes de science, et tous ceux qui, sans être spécialistes, se sont occupés sérieusement de la question, savent qu'ils existent réellement. Il y a une variété infinie d'opinions sur ce que peut être un fantôme. Mais sur le fait de son existence, quelle que soit sa nature, il n'y a plus de discussion sérieuse parmi ceux qui l'ont étudiée honnêtement. Si quiconque met cela en doute, qu'il étudie par lui-même. En six mois, peut-être en six semaines, ou même en six jours, il trouvera impossible de nier la réalité de l'existence des phénomènes vulgairement appelés fantômes. Il pourra avoir cent manières ingénieuses d'expliquer l'origine et la nature du fantôme, mais en ce qui concerne l'existence de l'entité elle-même il n'y aura plus aucun doute.

Le spiritisme.

Beaucoup de ces voyageurs sont revenus d'une autre manière, en employant les moyens fournis par *le spiritisme* moderne. Je sais bien qu'il y a eu beaucoup de duperie et de supercherie à ce propos, mais je sais aussi, par mes études personnelles, que le chercheur patient et obstiné peut trouver des choses authentiques dans cette direction. A moins, cependant, d'être entraîné spécialement à la clairvoyance supérieure, l'investigateur est dans une très grande mesure à la merci de diverses

entités qui prennent un déguisement, et ce genre de recherches est entouré de pièges dans lesquels celui qui n'est pas sur ses gardes peut choir fort aisément. J'espère plus tard consacrer quelques pages à une analyse attentive de quelques-uns des phénomènes du spiritisme; mais, pour l'instant, je veux indiquer que c'est là une autre source où l'on peut puiser des renseignements sur la vie après la mort, si l'on veut se donner un peu la peine de les chercher.

On peut objecter que la valeur des témoignages obtenus par le spiritisme est largement diminuée par le fait que ces témoignages ne concordent pas toujours, que les déclarations faites par les esprits à des moments et en des lieux divers, présentent des différences considérables. Cela est parfaitement vrai, et je ne suggère nullement que tous les témoignages des esprits soient également dignes d'être acceptés. Mais ce que je dis, c'est que l'entité qui communique avec nous dit la vérité dans la mesure où il la connaît, et que la différence entre les déclarations faites par deux entités de cette nature est due souvent à ce que l'une et l'autre n'ont qu'une vue partielle, et non pas la volonté, chez l'une ou l'autre, de nous tromper.

Par exemple, la plupart de ceux qui parlent par l'intermédiaires de médiums, en Angleterre et en Amérique, décrivent l'état de l'homme après la mort comme une vie progressive au « pays de l'Eté »; ce qui n'est à vrai dire qu'une reproduction en plus beau de la terre; et dans la mesure où ils donnent quelqu'enseignement religieux, c'est toujours une sorte de christianisme délayé — certainement plus large et moins rigide que l'idée orthodoxe, bien qu'ordinairement beaucoup plus

vague, mais cependant nettement chrétien de ton. On s'y habitue tellement que je me souviens d'avoir été tout à fait surpris, à la première séance à laquelle j'assistai à Ceylan, de découvrir que toutes les entités en communication étaient des Bouddhistes, et que par delà le tombeau eux aussi avaient trouvé la confirmation de leurs idées religieuses antérieures, exactement comme les membres des différentes sectes chrétiennes de chez nous. Mais des différences de cette sorte se comprennent facilement quand nous nous rendons compte qu'après comme avant la mort les semblables s'attirent, et que les gens de même race, de même religion, de même caste, s'assemblent et se groupent à l'écart du reste de l'humanité dans cet autre monde comme dans celui-ci.

Une méthode plus sûre.

Il n'est pas douteux que l'on puisse obtenir beaucoup de renseignements sur les états qui suivent la mort en comparant les témoignages donnés par diverses apparitions et par l'intermédiaire de médiums spirites; cependant, il est une méthode bien plus exacte et plus satisfaisante par laquelle nous pouvons nous mettre au courant de tous les détails de la vie dans cette autre monde — pour autant, du moins, que nous puissions la comprendre tant que nous sommes encore sur le plan physique. Il est parfaitement possible à l'homme, alors qu'il est encore ce que nous appelons vivant, de pénétrer dans ce monde, de l'explorer à loisir, de communiquer avec ses habitants, puis de revenir à notre état actuel d'existence, et de décrire ce qu'il a vu. Je vais maintenant expliquer comment cela peut être possible.

Notre corps physique, que nous croyons si bien connaître, n'est pas le seul véhicule dont dispose l'âme humaine pour se manifester, et ses sens ne sont pas les seules voies par lesquelles l'homme peut connaître le monde extérieur. Comme saint Paul l'a remarqué, il y a longtemps, « il y a un corps naturel et il y a un corps spirituel »; et bien que, en s'exprimant ainsi, il n'est pas improbable qu'il ait voulu parler d'une partie de l'être humain que nous autres Théosophes placerions considérablement plus haut que le plan astral, cependant ses paroles décrivent très heureusement ce degré inférieur. Car il est vrai que tout homme a en lui un corps subtil en plus du corps physique; une analyse attentive montre en effet que l'âme possède plusieurs véhicules, l'un dans l'autre, ou derrière l'autre, et que chacun d'eux a ses sens, ou méthodes de perception particuliers adaptés au plan de la nature auquel il correspond.

La théorie des plans de la nature n'exigera aucune explication pour celui qui a étudié la Théosophie; mais celui qui aborde les leçons de la Religion de la Sagesse pour la première fois doit s'efforcer, préalablement à cette étude, de saisir l'existence dans notre système solaire d'une série de plans, ou mondes, parfaitement distincts, qui s'interpénètrent, chacun d'eux possédant sa matière propre d'une densité différente de celle des autres — l'ensemble du monde physique que nous percevons habituellement n'étant qu'un de ces plans et le plus bas de tous. Il est certain que l'homme contient en lui différents degrés de matière tirés respectivement de chacun de ces plans, sur lesquels son évolution a lieu actuellement; de même que l'activité habituelle de ses

sens physiques lui permet de recevoir des impressions de l'univers physique, de même l'activité de ses sens plus subtils, une fois qu'ils ont été éveillés, lui permet de recevoir des impressions des mondes de matière subtile qui l'entourent de tous côtés.

A la mort, lorsque le véritable *ego*, ou âme de l'homme, est définitivement séparé de son corps physique, il se met à s'adapter à ses nouvelles conditions, et apprend à se servir des sens de son nouveau véhicule que nous avons appelé le corps astral. Par là, il est mis à même de reconnaître ce monde astral, qui est le premier au-dessus, ou plutôt au dedans, du monde physique, dont il est le plus voisin par la densité de sa matière. Il nous suffit donc, pour voir et partager cette première partie de la vie d'après la tombe, d'apprendre à nous servir de ces sens *astraux* pendant notre vie terrestre.

La faculté de la perception objective sur tous les plans réside sans aucun doute chez tout homme, mais, pour la plupart d'entre nous, il faudra une évolution longue et lente avant que notre conscience puisse fonctionner dans ces véhicules supérieurs. En ce qui concerne le corps astral, cependant, la question est quelque peu différente, car chez toutes les personnes cultivées des races les plus avancées du monde, la conscience est déjà parfaitement capable non seulement de répondre à toutes les vibrations qu'elle reçoit par l'intermédiaire de la matière astrale, mais encore d'utiliser nettement son corps astral comme véhicule et comme instrument.

Notre état pendant le sommeil.

Ce n'est pas seulement à la mort que l'homme se sépare de son support physique et se sert de son corps astral, car il subit ce changement chaque fois qu'il tombe dans le sommeil, bien que le lien ne soit pas rompu entre les deux et qu'il puisse, en conséquence, être très facilement rappelé sur notre plan. A vrai dire, dans tous les cas ordinaires, c'est cet éloignement du corps astral qui constitue le sommeil du corps physique; car, bien entendu, ce n'est pas l'homme lui-même qui dort, mais seulement son corps. Les gens cultivés, dont nous avons parlé, ont actuellement des sens astraux à un degré déjà très élevé de développement, si bien que s'ils étaient suffisamment attentifs pour examiner les choses qui les entourent pendant le sommeil, ils pourraient les observer et apprendre beaucoup par elles. Mais dans la grande majorité des cas ils ne sont pas attentifs, et ils passent la plupart de leurs nuits en obscure méditation, profondément absorbés par quelque pensée qui dominait leur esprit au moment où ils se sont endormis. Ils possèdent les facultés astrales, mais c'est à peine s'ils s'en servent; sans doute ils sont éveillés sur le plan astral, mais ils n'y prêtent pas la moindre attention, et s'ils ont du tout conscience de ce qui les entoure, ce n'est que très vaguement.

Ils ont derrière eux la tradition d'une habitude immémoriale, transmise à travers une longue série de vies au cours desquelles les facultés astrales n'ont pas été utilisées, car ces facultés ont grandi graduellement et lentement à l'intérieur d'une coque, un peu comme un poulet se développe à l'intérieur de l'œuf. Cette coque

est formée par la grande masse de pensée égo-centrique dans laquelle l'homme ordinaire est si désespérément enseveli — mur qu'il a bâti lui-même, et si épais qu'en fait il ne sait rien de ce qui se passe au dehors. Parfois, mais très rarement, un choc extérieur violent, ou quelque puissant désir intérieur, peut momentanément déchirer ce rideau de brume et lui permettre de recevoir une impression nette; mais alors même, le brouillard se referme presque immédiatement, et il continue son rêve sans plus observer qu'auparavant. Dans un avenir lointain, l'évolution lente, mais sûre, de l'homme dissipera graduellement les voiles de brume, et, par degrés, il prendra conscience du monde grandiose qui l'entoure, de sa vie et de son activité intenses. Ou bien lui-même, ayant appris ce qu'est la réalité, il peut, par un effort intérieur constant et ininterrompu, dissiper le brouillard, et vaincre peu à peu l'inertie résultant de siècles d'inaction. Mais si cette conscience lui venait sans avoir atteint en même temps la force, la connaissance et le développement moral, qui, dans l'ordre naturel, l'auraient précédé, il courrait le double danger de faire mauvais usage de facultés ainsi acquises, et d'être terrifié en présence de forces qu'il ne pourraient ni comprendre, ni dominer.

L'éducation de l'observation.

On enseigne d'ordinaire, de bonne heure, à l'homme soumis à un entraînement occulte régulier, à se débarrasser de cette habitude de pensée, à apprendre à voir le monde nouveau dont la beauté l'entoure, afin qu'il soit à même d'y travailler intelligemment. Alors même,

il ne s'ensuit par forcément qu'il pourra rapporter dans sa conscience, à l'état de veille, des souvenirs de ce qui lui est arrivé dans l'astral. Cette question de la mémoire dépend de la faculté de transporter sa conscience, sans interruption, d'un plan à l'autre — ce qui n'a aucun rapport avec l'autre faculté qui permet de fonctionner sur le plan supérieur. Mais avec l'évolution, cette faculté aussi se développe, et l'homme commence à pouvoir se servir de sa conscience astrale en même temps que sa conscience physique, de sorte qu'il a l'avantage de se servir des sens et des facultés appartenant à cette conscience astrale à l'état de veille aussi bien que pendant son sommeil. Quand il est parvenu à ce degré, il peut continuellement percevoir autour de lui la présence de ceux que nous appelons les morts, et il peut aussi étudier à loisir les conditions de leur vie. Cela lui permet de donner autant de renseignements, les plus précis et les plus détaillés que l'on puisse désirer sur l'existence au delà de la tombe; et c'est d'après ce que nous rapportent ces observateurs que nous pouvons nous faire les idées les plus complètes et les plus satisfaisantes sur cet autre monde.

Il est vrai que ce mode d'observation n'apporte de preuve directe qu'à celui qui la pratique; mais même pour les autres, ses déclarations sont une preuve, dans une certaine mesure, et elles ont du moins la valeur de prétendre être de première main et basées sur l'observation personnelle et directe. Quand nous voyons qu'un grand nombre de ces investigateurs ne cessent de faire des recherches séparément, puis de comparer leurs observations et que, dans l'ensemble, ils sont toujours d'accord sur tous les points importants, le témoignage

apparaît comme considérablement renforcé. Quand nous voyons, en outre, que leurs recherches confirment pleinement, et même expliquent, en certains cas, les enseignements donnés en ces matières par toutes les plus anciennes religions du monde, il est évident que les présomptions en leur faveur sont grandement renforcées, et qu'il serait stupide de les empêcher de peser de tout leur poids dans l'étude de ces questions. Nous constatons que l'hypothèse qu'ils présentent est la seule qui renferme et explique de façon satisfaisante toutes les différentes espèces de phénomènes psychiques qui s'offrent continuellement à notre étude; et comme nous l'avons déjà montré, il n'y a rien dans les doctrines anciennes et authentiques du Christianisme qui soit en rien en opposition avec cet enseignement.

Naturellement pour les Théosophes qui travaillent constamment sur le plan astral, son existence est un fait absolument réel et d'expérience quotidienne, au même titre que celle du plan physique. C'est ainsi qu'il y a parmi nous un groupe de personnes, toujours plus nombreuses, pour qui ces choses ne sont plus une question de spéculation, mais de connaissance. Les faits généraux qu'ils apprennent de cette façon ont déjà été indiqués, et l'on verra qu'ils sont des plus réconfortants, car ils montrent que la mort n'est qu'un incident dans la vie immortelle — incident nullement à déplorer ni à redouter, mais au contraire à accepter comme le passage qui nous mène à une existence plus haute et plus réelle.

CHAPITRE III

Les Erreurs religieuses.

Nous arrivons maintenant à une classe d'erreur, au sujet de la mort, qui peuvent raisonnablement être attribuées spécialement à la religion. Elles sont dues non pas au Christianisme lui-même, mais à la façon absurde dont nous l'avons matérialisé aux temps modernes. J'ai déjà parlé de la doctrine primitive, professée par quelques-unes des sectes les moins éclairées, du passage instantané des morts dans un paradis ou un enfer éternels; cette idée a fait beaucoup de mal, de diverses façons, et, par son absurdité évidente, a provoqué beaucoup d'incrédulité. Ce système est si manifestement injuste, que les gens qui déclarent l'accepter se sont trouvés forcés de prendre l'un ou l'autre des deux points de vue suivants. Ou bien toute la doctrine tombe dans le vague et l'incompréhensibilité, et l'on s'en remet, dans une incertitude sans réconfort, à ce qu'on nomme *la miséricorde hors l'alliance* — ce qui signifie qu'on espère vaguement que la divinité est, peut-être, après tout, plus bienveillante que ne le laissent croire les dogmes. Ou bien on adopte la théorie, contraire à toute

philosophie, d'un changement complet au moment de la mort; grâce à ce changement, le trépassé perd immédiatement tous ses défauts, devient un ange, et se trouve ainsi qualifié pour aller en paradis, — où au contraire (bien qu'on n'en parle peu d'habitude), il se dépouille, semble-t-il, de toutes les *parcelles, de toutes les lueurs de qualités* qui peuvent s'attacher à lui, et s'épanouit en parfait démon.

Il semble à peine nécessaire de montrer à quel point une telle doctrine est stupide et erronée. La nature ne fait pas de tours de passe-passe, et avec elle tout progrès est graduel; si le mal doit être éliminé, si le faible doit être fortifié, ce ne peut être que pas à pas, petit à petit — naturellement (comme nous disons très justement), et par un développement normal; et non par miracle, ni par intervention surnaturelle. La vérité est que nous ne trouvons absolument aucun changement, du fait de la mort, dans la nature de l'homme; ce qu'il était la veille de sa mort, il l'est encore, exactement, ni plus ni moins, le lendemain de sa mort. S'il était doué de spiritualité, de dévouement, ou d'une magnifique intelligence pendant sa vie, il possède encore tous ces caractères après la mort; si, au contraire, il était mesquin et étroit, plein de pensées basses et de désir sensuel sur notre plan, il ne perd aucun de ces défauts en traversant les portes du tombeau. En réalité la mort n'affecte pas le moins du monde l'homme véritable; le fait d'abandonner son corps physique ne change pas plus sa nature que le fait de quitter son pardessus. Quand on arrive à saisir cela, on voit immédiatement que la mort se range parmi tous les autres phénomènes naturels que nous connaissons; l'on sent alors qu'il est inutile

de perdre son temps à attendre une métamorphose miraculeuse, mais qu'on doit se faire soi-même, lentement et constamment, ce que l'on veut être, car l'on travaille selon une loi éternelle et immuable qui, si elle ne donne rien sans effort, ne manque pas non plus de récompenser l'effort avec une exactitude mathématique. Le monde invisible étant ramené du domaine imaginaire du caprice dans le royaume reconnu de la loi universelle, on sait exactement sur quoi l'on doit compter.

La préparation à la mort.

Notre religion nous a, sans s'en douter, rendu un autre mauvais service en attachant une importance aussi exagérée à la nécessité d'une préparation spéciale en vue de la mort. L'Eglise, comme toujours, est plus sage et plus tolérante que les sectes; elle recommande vivement d'administrer différents sacrements quand on peut les avoir; mais elle s'abstient de condamner un homme, simplement parce qu'il se trouve à mourir hors de son atteinte. Beaucoup de sectes, cependant, font dépendre absolument le bien-être éternel de l'homme, de son état d'esprit au moment de sa mort; s'il est « sauvé », ou « en état de grâce », à cet instant particulier, on peut le considérer comme ayant un billet direct pour les champs Elyséens — s'il en est autrement, le mieux est d'insister le moins possible sur ce qui l'attend. Cette extraordinaire théorie du salut par l'hystérie — le salut du fait de se sentir « sauvé » — est peut-être l'une des plus étranges aberrations de l'intelligence humaine, si du moins l'on peut supposer qu'une intelligence quel-

conque puisse avoir rien à faire dans une pareille superstition.

Cette étrange aberration est particulièrement cruelle dans ses effets, car si un homme meurt subitement, et loin de chez lui (comme, par exemple, un soldat au combat), il est manifestement impossible à ses parents de connaître avec certitude son état d'esprit au moment de sa mort, ce qui cause beaucoup de crainte et d'anxiété parfaitement inutiles. Comme d'habitude, dans le cas des superstitions populaires, il y a un minuscule grain de vérité au fond de cette curieuse idée, mais il n'a nullement les dimensions suffisantes pour supporter l'immense superstructure qu'on a édifié dessus.

La seule préparation à la mort qui soit réellement de quelque utilité ou de quelque importance, est une vie bien employée. Si l'on a cela derrière soi, ce à quoi l'on peut penser au moment où la balle vous frappe, a bien peu d'importance; si l'on n'a pas cela comme base de son avenir, on ne peut espérer changer cet avenir par un repentir venu dans un spasme sur son lit de mort. Sans doute l'homme, qui a suivi la mauvaise voie, doit un jour ou l'autre se retourner et revenir sur ses pas; et si l'émotion de la mort imminente le lui fait faire — ma foi, tant mieux. Cela ne modifiera pas le Karma qu'il lui faut accomplir, mais si dans le monde suivant il persévère dans ses bonnes résolutions, sa façon de recevoir ce Karma en sera nettement modifiée, et ce qui doit s'ajouter à son lot dans l'avenir en sera aussi affecté.

Il ne serait pas exact de dire que la dernière pensée qui se trouve dans l'esprit avant la mort est absolument sans importance; au contraire, dans le cas d'une per-

sonne non développée, elle peut prendre une importance considérable. On se rappelle que la Théosophie donne un grand poids à la dernière pensée nette qui occupe l'esprit avant qu'on ne s'endorme, parce que, dans notre état actuel d'évolution, nous passons souvent la nuit presque, ou même tout entière, à retourner et à examiner cette pensée. Naturellement, avec une personne complètement éveillée sur le plan astral, cela aurait moins d'importance, car elle saurait passer à son gré d'une pensée à l'autre et pourrait ainsi quitter selon sa volonté le sujet qu'elle était en train de considérer en s'endormant. L'important dans son cas serait le fil général de sa pensée, car, de jour et de nuit, son esprit suivrait vraisemblablement son mouvement accoutumé.

De même dans le cas de gens ayant atteint le degré ordinaire d'évolution, la tonalité générale de leur esprit au cours de la vie terrestre donnera la note de son action probable au cours de la vie astrale, et l'idée particulière qui l'occupait au moment de la transition n'aura pas grande importance. Mais avec un *ego* non complètement évolué, dont la conscience astrale est encore très vague et rudimentaire, l'importance de cette dernière pensée pourrait être beaucoup plus grande, car son esprit en serait probablement occupé longtemps et n'en changerait que très progressivement. Ainsi pourrait-elle dans une large mesure donner le ton dans lequel une bonne partie de sa vie astrale se trouvera peut-être accordée, et il vaudrait donc la peine de veiller à ce qu'elle fût bonne.

La mort du soldat.

Personne, cependant, n'a besoin d'avoir le moindre doute ni la moindre hésitation au sujet du sort de celui qui meurt généreusement à l'appel du devoir. Son avenir, comme celui de tous les autres, dépendra de sa vie et non de sa mort; pourtant cette mort ne peut manquer d'être un facteur très puissant de son évolution. Le fait même qu'il est parvenu à un héroïsme suffisant pour mourir pour une idée qui, pour lui abstraite, marque un progrès considérable sur son état antérieur. Que la cause pour laquelle il combat soit juste ou non en elle-même, cela ne fait absolument rien; il la croit juste; pour lui c'est l'appel du devoir la voix de son pays, et il est prêt à écarter toutes considérations égoïstes, pour lui obéir même en présence d'une mort certaine. Remarquez qu'il est improbable au dernier degré que le type d'homme qui fournit notre simple soldat eût, dans le train-train de sa vie familiale, l'occasion d'atteindre au courage et à l'énergie magnifiques qu'il acquiert sur le champ de bataille; cela montre qu'en dépit de ses horreurs, la guerre peut néanmoins être un facteur puissant d'évolution à un certain niveau. C'est là encore la parcelle de vérité qui se trouve derrière l'idée du fanatique Musulman, que celui qui meurt en combattant pour la foi va tout droit à une vie de bonheur dans l'autre monde.

Bien qu'en certain cas la mort sur le champ de bataille puisse faire plus pour l'évolution d'un homme qu'une vie prolongée, il n'en reste pas moins que la prière de l'Eglise, « De la mort soudaine, Seigneur, délivrez-nous », a raison d'une façon générale. Quand l'homme vit jusqu'à la vieillesse, la plupart de ses dé-

sirs inférieurs s'usent et sont rejetés avant même qu'il ne quitte notre plan physique; c'est donc autant de moins à faire dans la vie astrale. Une longue maladie produit souvent le même effet, mais l'homme qui meurt subitement dans toute l'ardeur de la jeunesse se trouve dans une situation très différente. Chez lui les désirs sont forts et actifs, et par conséquent, toutes choses égales d'ailleurs, il est probable que sa vie astrale sera beaucoup plus longue. Il est vrai aussi que, s'il apprend à faire bon usage de cette vie, elle peut fournir beaucoup plus de bon karma qu'il n'aurait pu en acquérir dans le même laps de temps sur le plan physique; de sorte qu'il y a toujours deux facteurs à faire entrer en ligne de compte.

Dans certains cas, l'homme subitement lancé de la vie physique sur le plan astral, reste inconscient pendant longtemps, plongé dans un sommeil rempli de rêves roses, comme l'exprimait l'un des premiers enseignements qui nous furent donnés. Dans d'autres cas, il retrouve la conscience immédiatement et sans interruption, et il n'est pas toujours facile de suivre le mécanisme des lois selon lesquelles ces variations se produisent. En règle générale, on peut dire que son état dépend dans une large mesure de la direction dans laquelle sa conscience a pris l'habitude de s'exercer. La plupart des jeunes gens, par exemple, auraient dans leur corps astral beaucoup de la matière inférieure du plan; cependant s'ils ont appris en temps utile à tenir en respect le désir sensuel sous ses aspects variés, leur conscience n'aurait pas l'habitude de s'exercer par l'intermédiaire de cette matière. Dans la réorganisation du corps astral, cette matière se trouverait à l'extérieur et

serait donc le seul canal ouvert aux impressions extérieures. L'homme, cependant, n'ayant pas l'habitude de recevoir les vibrations de cet ordre, ne pourrait pas acquérir cette faculté instantanément, et resterait donc dans une heureuse inconscience de toutes les choses déplaisantes de ce sous-plan inférieur.

Une autre compensation accordée à la victime d'une mort subite, soit au combat, soit par accident, se trouve dans les soins particuliers toujours donnés dans ces cas, par la troupe des aides invisibles. On déclare que dans les périodes antérieures, ce genre de travail était exclusivement accompli par un ordre supérieur d'entités autres que les hommes; mais depuis quelque temps les êtres humains qui peuvent utiliser consciencieusement leurs facultés sur le plan astral sont parmi les heureux qui aident à cette œuvre d'amour. Cet appui est particulièrement nécessaire dans le cas de ces victimes de mort soudaine, non seulement parce qu'elles ont à conduire un corps astral bien plus fort, mais aussi parce que, dans bien des cas, elles sont naturellement très étonnées, et même parfois sérieusement alarmées. Le rôle de l'aide est donc de les rassurer et de les consoler, et de leur expliquer, autant que possible, dans quelle situation elles se trouvent et le genre d'activité qui leur convient le mieux. Tout ce que nous savons de ces plans supérieurs nous montre que, dans tous les cas possibles, nous pouvons être assurés de trouver dans le système de la nature de quoi répondre à toutes les contingences; de sorte qu'en dépit des difficultés qui nous paraissent sans cesse se dresser sur le sentier de notre évolution, la vérité est que tout est arrangé pour nous aider et non pour nous gêner, et que les grandes lois sont destinées

à faciliter notre marche et non à la retarder. Toutes les fois qu'un obstacle se dresse c'est invariablement le résultat d'une ingérence de l'homme dans le système divin, ou de sa mauvaise interprétation de ce système; une fois que nous arrivons à passer au delà de la confusion de nos plans inférieurs, nous saisissons la vérité de l'antique parole : toutes choses au monde travaillent ensemble pour le bien de ceux qui ont de l'amour pour Lui.

CHAPITRE IV

Notre attitude au sujet de la mort.

Dans la discussion des diverses fausses conceptions populaires ou religieuses touchant de la mort, j'ai naturellement, et dans une large mesure, indiqué l'attitude prise à cet égard par les Théosophes. De notre point de vue, nous ne pouvons que la considérer comme beaucoup moins importante pour l'âme de l'homme qu'on ne le suppose généralement. Pour l'homme ordinaire né en Occident, la vie physique semble se présenter sous l'aspect d'une ligne droite brusquement commencée à la naissance et coupée aussi brusquement à la mort. A nos yeux, au contraire, même si nous ne considérons momentanément qu'une seule incarnation, l'existence physique apparaît plutôt comme un très petit segment d'un très grand cercle, la naissance et la mort n'étant rien de plus que les joints où la circonférence de ce cercle coupe une certaine ligne droite qui marque la frontière entre le plan physique et le plan astral.

Notre connaissance de la partie prénatale du voyage de l'âme descendant vers l'incarnation, n'est peut-être pas encore tout à fait suffisante pour nous permettre d'établir à l'échelle exacte un diagramme symbolisant

même sa course moyenne. Mais si l'on tentait de le faire, il est évident que ce voyage devrait être représenté par une courbe fermée, partant de l'*ego* et y retournant, après être passée par les mondes inférieurs. L'*ego* en son véhicule causal serait représenté par un point, ou une étoile, dans la division supérieure du plan mental, et la courbe représentant le parcours de la personnalité partiellement individualisée descendrait d'abord dans la division inférieure de ce plan; de là elle traverserait la ligne qui marque la limite supérieure du plan astral et, après avoir traversé toutes les subdivisions de ce monde, plongerait d'une très petite fraction de sa longueur au-dessous de la ligne qui sépare l'astral du physique, remontant ensuite à travers les différents plans et sous-plans jusqu'au point d'où elle était partie. Il serait inexact de représenter ce parcours par un cercle parfait (tout au moins si nous prenions, comme on le devrait, des fractions égales de la circonférence pour représenter des périodes de temps égales), parce que la descente vers l'incarnation paraît d'ordinaire être considérablement plus rapide que l'ascension qui la suit; mais, du moins, la ligne serait toujours une courbe — elle ne présenterait pas d'angles, car ce qu'elle symbolise est une progression ordonnée sans brusques changements de direction.

Supposons, néanmoins, que nous la dessinions sous la forme d'un cercle; quelle proportion de la circonférence de ce cercle laisserons-nous plonger au-dessous de la ligne qui sépare le plan physique de l'astral ? Un petit calcul montrera que la portion représentant la vie physique ne doit pas dépasser un trentième de l'ensemble, et peut, dans bien des cas, être bien inférieur à ce

chiffre; et ce n'est qu'après avoir pris clairement conscience de ce fait que nous commençons à comprendre un peu le rapport véritable du physique au non-physique, même à une époque de l'histoire du monde aussi matérialiste que la nôtre.

Le point réellement important.

Il n'y a aucune espèce de raison pour considérer les points particuliers de cette circonférence où il se trouve qu'elle pénètre dans le plan physique et en sort, comme plus importants qu'aucun autre. Au contraire, le seul point véritablement important est celui, situé entre ces deux autres points, qui marque la plus grande distance de l'*ego* et après lequel le parcours de la courbe remonte au lieu de descendre. Ce point devrait représenter le moment de la vie de l'homme où les affaires de ce monde cessent de lui soucier, et où il tourne définitivement sa pensée vers des choses plus hautes; et il est évident que c'est là un point beaucoup plus important que la naissance ou la mort physiques, car il marque la limite de l'extériorisation de l'*ego* — le passage, pour ainsi dire, de l'expiration à l'inspiration.

Evidemment, si la courbe était régulière, ce passage se produirait au milieu de la vie physique. L'homme y arriverait graduellement, presque imperceptiblement, suivant le mouvement circulaire, de même qu'une planète arrive à son aphélie, mais la position du point qui l'indique devrait être équidistante des points de la naissance et de la mort. Il est significitaf que cette conception est en parfait accord avec les dispositions prises par la sagesse des anciens Orientaux. Selon cette an-

tique loi, l'homme devait passer les vingt et une premières années de sa vie à s'instruire, et les vingt-et-une suivantes à remplir ses devoirs de chef de maison et de famille; alors, ayant atteint le milieu de la vie, il abandonnait complètement ses soucis séculiers, remettait sa maison et ses biens entre les mains de son fils, et se retirait avec sa femme dans une petite cabane, à proximité, où il consacrait les vingt-et-une années suivantes au repos, au commerce spirituel, et à la méditation. Après quoi venait la quatrième période, période d'isolement complet, et de contemplation dans la jungle, s'il le désirait; mais le milieu de la vie était réellement le tournant. On peut rappeler aussi qu'au Pérou, autrefois, quarante-cinq ans était l'âge auquel on était libéré de toutes ses obligations matérielles et laissé libre de se consacrer entièrement à tel genre d'études qui vous attirait le plus.

Dans notre Occident la vie est devenu si peu conforme à la nature que, même dans leur vieillesse, beaucoup d'hommes continuent ardemment leurs occupations matérielles dans l'agitation et la lutte; de sorte que leur vie physique est mal proportionnée, et son mécanisme se trouve dérangé. L'œuvre de purification et de libération qui aurait dû commencer au milieu de la vie est délaissée jusqu'au jour où la mort nous surprend, et doit donc être accomplie sur le plan astral au lieu du plan physique. Ainsi se trouve causé un retard évitable, et à cause de son ignorance de la véritable signification de la vie, le progrès de l'homme est plus lent qu'il ne devrait l'être.

Avantages de la connaissance.

Si grand que soit le mal résultant souvent de l'ignorance de ces faits pendant la vie, il est peut-être encore plus sérieux après la mort. De là l'énorme avantage acquis par celui qui connaît, ne fût-ce qu'intellectuellement, l'enseignement occulte à ce sujet. Il comprend le rapport exact entre la fraction physique de la vie, et le reste de cette vie; aussi ne perd-il pas tout son temps, ici-bas, à travailler seulement pour un trentième du cycle de sa personnalité, en négligeant complètement les vingt-neuf autres parties, mais considère-t-il sa vie dans son ensemble, et la vît-il intelligemment. Quand il arrive sur le plan astral, il n'est aucunement inquiet ni déconcerté, car il comprend ce qui l'entoure et sait comment tirer le meilleur parti des conditions où il se trouve. Cette connaissance le rend courageux et sûr de lui, au lieu de se sentir perplexe et inquiet; elle lui donne cette capacité et cette ressource sans lesquelles, dans ce monde nouveau, il serait aussi désemparé qu'un navire sans gouvernail.

L'expérience a montré que, même dans le cas d'une personne qui n'a entendu qu'un seule fois exposer la vérité (dans une conférence, par exemple), qui n'y a vu qu'une hypothèse entre beaucoup d'autres et n'a pas été suffisamment frappée pour être amenée à poursuivre cette étude; même dans ce cas un avantage considérable a été acquis. Cette personne, bien qu'ayant négligé l'occasion qui s'offrait à elle d'obtenir des renseignements plus complets, se souvient cependant qu'un jour elle entendit exposer une certaine doctrine, et,

trouvant que l'orateur a exposé les faits avec exactitude, elle se met à rechercher quelles indications de conduite accompagnaient la doctrine dont elle est maintenant à même de vérifier la vérité. Elle possède ainsi au moins un point de contact avec le connu; elle évite ainsi, dans une certaine mesure, le malaise ressenti par ceux qui se trouvent loin de leurs points de repère familiers, à la dérive sur une mer sans rivages, d'où peut surgir à tout instant qui sait quelle horreur indicible et informe?

Et ce sentiment de sécurité et d'assurance n'est pas le seul avantage que l'on doit à des connaissances précises. L'homme sûr de son terrain peut tendre une main secourable à d'autres aussi, et peut promptement devenir un centre d'apaisement et de bonheur pour des centaines d'êtres parmi ceux qui viennent de traverser la frontière et d'entrer dans le monde invisible. Ce que faisant, il produit naturellement une grande quantité de bon karma supplémentaire pour lui-même, et sa propre évolution en est grandement accélérée.

Le deuil et la douleur.

Une fois écartées ces erreurs préliminaires au sujet de la mort et connue la réalité des faits, on voit aussitôt que tout le système de lamentations dont on l'entoure est une erreur des plus flagrantes. Non seulement tout l'attirail sinistre et grotesque dont le monde entoure la douleur ne fait qu'accompagner un anachronisme absurde et n'est qu'une survivance sans dignité de la superstition médiévale, mais encore le chagrin exagéré dont on a l'enfantillage de le considérer comme la manifestation, est lui-même une erreur fatale, née de

l'ignorance et de l'incrédulité les plus grossières. Le chrétien qui croirait réellement que son ami bien-aimé est entré dans la félicité de la présence directe du Seigneur, ne serait vraisemblablement pas porté à célébrer cet événement en s'habillant de noir et de crêpe, ni en écrivant sur du papier à bordure noire, pas plus que le véritable théosophe, qui sait que l'être cher est passé dans une existence plus haute et plus heureuse sur le plan astral, et marche déjà vers la vie encore plus resplendissante du paradis.

Et ce n'est pas encore tout. La douleur à laquelle on s'abandonne à la mort d'un ami n'est pas seulement fondée sur une erreur totale, représentant ainsi une accumulation considérable de souffrance complètement superflue. Le cas est encore beaucoup plus sérieux que cela; car ce déchaînement de tristesse, ces lamentations interminables et inconsolables produisent toujours un effet très pénible sur l'ami trépassé envers qui nous ressentons une affection si profonde. Alors qu'il tombe paisiblement et naturellement dans l'inconscience qui précède son réveil parmi les splendeurs du paradis, il est trop souvent tiré de ces rêves heureux et rappelé au souvenir de la vie terrestre qu'il vient de quitter par le chagrin passionné et les désirs de ses amis de la terre; ces manifestations éveillent en son corps de désirs des vibrations correspondantes, lui causant un malaise violent et un accablement prolongé qui retardent sérieusement son progrès. Ce manque de maîtrise de soi de la part des survivants est l'un des plus grands obstacles auxquels se heurtent ceux qui essayent de venir en aide aux morts, et souvent rend vaines de longues heures d'efforts patients de leur part. Les morts eux-mêmes

ont parfois reconnu les entraves que constitue pour eux la douleur sans frein de leurs parents ignorants, malgré leurs bonnes intentions, comme on peut le voir par certaines histoires qui ont cours parmi les paysans de Bretagne.

Il ne faudrait pas un instant conclure de là que l'occultiste manque de sympathie envers ceux qui ont aimé et (à ce qu'ils croient) perdu des êtres chers, ni que sa doctrine conseille l'oubli de ceux qui sont morts avant nous. Mais ce qu'elle suggère, c'est que le souvenir devrait prendre une forme secourable et non pas nuisible, qu'au lieu de regretter égoïstement et vainement, il faudrait souhaiter leur bonheur avec un profond amour, comme nous l'avons déjà recommandé. Elle demande au survivant d'élever sa pensée plus haut, de s'oublier et d'oublier l'illusion de cette perte apparente, afin d'ajouter quelque chose encore aux splendeurs que son ami est certainement en train de connaître.

Une autre idée largement répandue, au sujet de la mort, prétend qu'elle est, en elle-même, toujours douloureuse, et l'on a fait beaucoup pour encourager cette idée par des histoires sinistres d'agonies et de râles. Il semble bien certain que cette tradition peut aussi être rangée parmi nos erreurs, car ces symptômes déplaisants ne sont d'ordinaire que les derniers mouvements spasmodiques du corps physique après que l'*ego* conscient l'a déjà quitté. Dans presque tous les cas, la mort elle-même paraît être parfaitement exempte de douleur, même après les longues et pénibles souffrances au cours de la maladie à laquelle elle met fin. Le calme qui apparaît si souvent sur le visage après la mort est un témoignage important en faveur de cette hypothèse, qui est

aussi confirmée par le témoignage direct de la plupart de ceux à qui l'on a posé la question immédiatement après leur mort, alors que les circonstances en étaient encore fraîches dans leur mémoire.

La plus grande réalité.

Même après nous être rendu compte combien minime est la partie de chacun de nos cycles vitaux qui se passe sur le plan physique, nous ne sommes pas encore à même d'évaluer son rapport exact à l'ensemble si nous ne comprenons pas en même temps et ne conservons pas nettement présent à l'esprit le fait que la vie, telle qu'elle est vécue dans les mondes supérieurs, est infiniment plus réelle! C'est là un point sur lequel on ne saurait insister trop énergiquement, car la grande majorité des gens sont encore si complètement sous la domination de leurs sens physiques que c'est l'irréel qu'ils considèrent comme la seule réalité; d'autre part, plus une chose se rapproche de la vraie réalité, plus elle leur paraît absolument irréelle et incompréhensible!

Le plan astral a été nommé le monde de l'illusion, pour des raisons qui sont suffisamment compréhensibles. Et pourtant, il est au moins d'un échelon plus haut que le plan physique et, par conséquent, d'un degré plus près de la réalité. Il se peut qu'il y ait beaucoup d'illusion dans ce monde; mais, en tout cas, le fait de descendre plus bas encore dans ce voile plus épais qu'est notre grossière matière physique, ne fait qu'augmenter et non diminuer l'illusion. La vision astrale est certes bien éloignée de l'universelle et claire vision de l'âme humaine sur le plan qui lui est propre; mais du

moins est-elle plus pénétrante et plus sûre qu'aucun sens physique. Et comme l'astral est au physique, de même le mental est à l'astral, sauf que le rapport est élevé à une plus grande puissance; de sorte que, non seulement le temps passé sur ces plans est beaucoup plus long que la vie physique, mais chaque moment de ce temps peut-être — s'il est bien employé — considérablement plus profitable que la même durée ne le pourrait être sur notre plan.

Nécessité de la vie physique.

Cela est d'une vérité si complète, si absolue, que la vie physique paraîtrait vraiment une quantité presque négligeable et sans importance, n'était le fait que, dans l'état actuel de notre évolution, il y a tout un ordre de réalité que nous ne pouvons atteindre que par l'intermédiaire des vibrations plus lentes de cette matière plus fruste et plus lourde; aussi la vie terrestre nous est-elle nécessaire.

C'est là un point sur lequel il serait peut-être bon de dire un mot ou deux, de peur que dans notre effort pour chasser les fausses conceptions, nous ne soyons nous-mêmes mal interprété. Quelques personnes ont été disposées à croire que, puisque la mort n'est que l'entrée dans une vie meilleure, et apparaît en somme comme si belle et si désirable, il n'est pas besoin de faire aucun effort pour l'éviter, ni de prendre aucune peine pour conserver cette vie physique. En vérité, on pourrait bien supposer que plus tôt on meurt, mieux cela vaut; on semblerait presque trouver dans cette connaissance un encouragement au suicide! Si nous

ne pensions uniquement qu'à nous-mêmes et à notre plaisir, il en serait certes absolument ainsi! Mais si nous pensons à notre devoir envers le Logos et envers les hommes nos frères, nous verrons aussitôt qu'il ne reste rien de ce point de vue.

S'il est parfaitement exact que pour quiconque a vécu ici-bas une vie toute de bien et d'utilité, l'existence astrale sera beaucoup plus heureuse et plus pleine que celle-ci, il faut d'autre part se souvenir que nous sommes ici pour quelque chose — et pour quelque chose que nous ne pouvons réaliser que sur le plan physique. L'instinct de la conservation n'est ni faux ni sans valeur; il fut mis en notre cœur par la volonté divine, et c'est notre devoir de tirer tout le parti possible de cette vie terrestre qui nous fut donnée et de la conserver aussi longtemps que les circonstances le permettent. Nous avons des leçons à apprendre sur ce plan que nous ne saurions apprendre nulle autre part, et plus tôt nous les apprendrons plus tôt nous serons libérés pour toujours de la nécessité de repasser par cette vie inférieure et limitée. Actuellement, le plan physique est le principal théâtre de notre évolution, et il y a une quantité de progrès très nécessaire qui ne peut être accompli que sous ses conditions quelque peu grossières et désagréables. Le moyen imposé à l'évolution de nos qualités latentes est d'apprendre à vibrer sympathiquement aux chocs venus du dehors. Mais au niveau de l'âme elle-même, les vibrations sont beaucoup trop subtiles et trop rapides pour éveiller, actuellement, de telles vibrations sympathiques; il lui faut commencer par celles qui sont plus frustes et plus fortes, puis ayant éveillé grâce à elles ses sensibilités

endormies, elle deviendra de plus en plus sensible jusqu'à pouvoir répondre parfaitement sur tous les plans à tous les ordres possibles de vibrations — ou, autrement dit, elle atteindra à la sympathie parfaite. Mais pour arriver à ce magnifique résultat, il lui faut débuter sur le plan physique. Chaque incarnation n'est pas sans coûter des peines appréciables à l'*ego* au cours de sa préparation, et aussi durant la fastidieuse période de la première enfance, au cours de laquelle il acquiert graduellement et au prix de grands efforts une certaine maîtrise sur ses nouveaux véhicules. Quand, donc, il a réalisé sa tâche et constitué péniblement pour son usage une série de corps relativement adaptés, son devoir et son intérêt également évidents sont d'en tirer le meilleur parti et de les conserver aussi soigneusement que possible. Assurément, il ne doit en aucun cas les abandonner avant d'y être forcé par la Grande Loi, sauf à l'appel de quelque suprême devoir extérieur, plus puissant que tout, tel que celui du soldat envers sa patrie.

Nul, donc, ne doit se permettre de mourir avant que son heure ne vienne; mais quand elle viendra il peut certes s'en réjouir, car il va passer, en vérité, du labeur au repos, — de l'obscurité à la lumière, de l'activité restreinte à la pleine liberté; et il peut bien se sentir rempli d'allégresse à cette perspective.

« L'allégresse, c'est le sentiment de l'âme à la terre attachée qui vers l'Océan s'élance, par de là les maisons, par de là tous les caps, dans l'insondable éternité. »

Et tout ce que nous venons d'entendre est encore insignifiant comparé à la splendeur de la vie qui suit

— la vie du Paradis. Ceci n'est encore que le Purgatoire; cette autre vie, c'est la béatitude qu'ont rêvée les moines, et chanté les poètes — et ce n'est point un rêve, après-tout, mais une réalité vivante et splendide. La vie astrale est heureuse pour les uns, malheureuse pour les autres, selon la façon dont ils s'y sont préparés; mais ce qui suit est le bonheur parfait pour tous, dans une adaptation parfaite aux besoins de chacun. Mais nous le décrirons dans un prochain chapitre.

Chez la plupart d'entre nous, la conscience n'est pas encore suffisamment développée pour fonctionner sans entraves dans les véhicules supérieurs, de sorte que, dans certaines des directions, elle ne peut être atteinte que par l'intermédiaire des sens physiques, bien que, une fois touchée de la sorte, et pleinement éveillée ici-bas, elle peut continuer à travailler dans le même sens dans d'autres mondes supérieurs. Ainsi, tout irréelle qu'elle soit, cette vie physique est en un certain sens le temps des semailles, car c'est au cours de cette vie que nous pouvons mettre les forces en mouvement, et la moisson sera récoltée dans des conditions bien plus favorables et plus fructueuses dans les sphères supérieures.

Mais cette vérité ne change rien au fait dominant exposé plus haut, à savoir que la *réalité* supérieure est celle de ces sphères plus hautes; il ne faut pas laisser cette vérité obscurcir cette autre vérité éternelle, que la mort est véritablement pour nous le portail qui s'ouvre sur une vie plus grandiose, — que toute la splendeur, toute la beauté que nous connaissons actuellement n'est rien auprès de la splendeur et de la beauté des mondes

auxquels elle nous donne accès. Et cela, parce qu'en passant les portes de la mort, un au moins des nombreux voiles, le plus lourd et le plus sombre, tombe pour nous de devant la face de Celui qui est en soi Splendeur et Beauté, le Seigneur omnimmanent de la vie comme de la mort.

Si nous arrivons seulement à saisir cette vérité de la réalité plus grande des mondes supérieurs, nous nous serons débarrassés pour toujours de cette fatale impression de vague et d'obscurité qui, pour tant de gens, environne tout ce qui n'est pas physique. Cette impuissante incertitude au sujet de toute vie supérieure, si longtemps caractéristique de la pensée de la majorité des hommes chez nos races occidentales, a été le plus grand ennemi d'une appréciation exacte de la signification et de l'*utilité* de la vie, l'arme la plus puissante des esprits mal intentionnés. Pour l'occultiste il ne devrait y avoir là aucune espèce de difficulté, et parmi les membres de notre société, il ne devrait pas y en avoir un seul qui ne soit pénétré de cette vérité.

CHAPITRE V

Les Faits tels qu'ils sont.

J'ai déjà parlé des facultés latentes grâce auxquelles le monde invisible peut être directement connu et toute la vie au delà de la mort vue aussi clairement, et avec autant de détail, que nous voyons actuellement la vie physique qui nous entoure. Un certain nombre de nos théosophes ont déjà fait s'épanouir ces sens profonds, et sont ainsi à même de donner des renseignements très précis sur ce très intéressant sujet. Je me rends parfaitement compte que c'est là une prétention considérable — prétention que nul de ceux qui prêchent aujourd'hui l'Orthodoxie occidentale ne voudrait émettre. Chaque ministre de chaque Eglise aura à nous proposer sa version des états qui suivent la mort; et pour l'appuyer il expliquera que l'Eglise enseigne ceci ou cela, ou bien que la Bible nous dit ceci ou cela. Mais jamais il ne nous dira : « Moi qui vous parle, j'ai été dans ce paradis ou dans cet enfer que je décris; j'ai vu moi-même ces choses, et par conséquent je sais qu'elles sont vraies. » Mais c'est justement ce que les théosophes qui se livrent à ces recherches sont à même de dire, car ils savent, eux, ce dont ils parlent, ils traitent d'une série précise de faits, qu'ils ont étudiés

personnellement; aussi parlent-ils avec l'autorité et la certitude que, seule, donne la connaissance directe. Cependant, quand ils offrent ainsi leur savoir, ils disent toujours à leurs auditeurs : « A moins que ceci ne se recommande à votre esprit par son caractère absolument raisonnable, ne vous contentez pas de nos assertions; pénétrez ces choses par vous-mêmes; aussi complètement que vous le pouvez, selon un ou selon tous les procédés qui vous sont offerts, et vous serez alors en position de parler à autrui avec la même autorité que nous. » Mais quels sont les faits que nous révèlent ces recherches?

L'état de choses que l'on trouve dans la réalité est beaucoup plus rationnel que la plupart des théories courantes. On découvre que nul changement soudain ne s'opère chez l'homme à sa mort, et qu'il n'est pas non plus subtilisé, pour se retrouver dans quelque paradis, au delà des étoiles. Au contraire, l'homme demeure après la mort exactement ce qu'il était avant — pareil en intelligence, en qualités et en facultés; et les conditions où il se trouve transporté sont exactement celles qu'il s'est faites lui-même. Les pensées et les désirs qu'il a encouragés en lui, au cours de la vie terrestre, prennent forme d'entités précises et vivantes, qui l'entourent de leur vol et réagissent sur lui jusqu'à épuisement de l'énergie qu'il a mise en elles. Quand ces pensées et ces désirs ont été puissants et constamment mauvais, les compagnons ainsi créés peuvent être véritablement terribles ; mais heureusement ces cas constituent une très belle minorité parmi les habitants du monde astral. Le pire que l'homme du monde ordinaire se prépare pour après sa mort, est une existence

inutile et fastidieuse au delà de toute expression, vide de tout intérêt rationnel — résultat naturel d'une vie terrestre gaspillée en satisfactions égoïstes, en banalités et en bavardages.

Il n'y a pas de récompense ni de châtiment infligés du dehors, mais seulement le résultat même des actes, des paroles et des pensées de l'homme lui-même pendant son séjour sur cette terre. En somme, on fait son lit pendant la vie terrestre, et l'on doit ensuite s'y coucher.

Cependant, cette nouvelle vie ne doit certes pas être conçue comme uniquement une vie de résultats. Elle peut n'être guère plus pour quelques-uns, mais c'est entièrement leur faute. Le plan astral est d'un degré au-dessus du plan physique; ses possibilités sont donc, à tous égards, beaucoup plus grandes que celles du niveau inférieur, qu'il s'agisse de plaisir ou de progrès. Mais ces possibilités sont elles-mêmes d'un caractère plus élevé, et demandent, pour qu'on en puisse profiter, une certaine quantité d'intelligence et de sagacité. Celui dont le développement intellectuel est si borné que, durant la période physique de sa vie, il n'a pas su voir plus loin que ce degré, et s'est consacré uniquement aux choses matérielles, ne paraît guère capable de s'adapter à des conditions plus avancées. Si, par négligence ou par aveuglement, il n'a pas saisi les occasions restreintes de la vie physique, il est bien peu probable que son esprit à demi atrophié ait la force de saisir les possibilités plus larges de cette vie plus noble.

Mais si, durant la vie terrestre, il s'est intéressé à des choses intelligentes, s'il a eu assez d'âme pour

regarder au delà de la matière grossière, il verra s'ouvrir devant lui des ordres nouveaux de recherches et d'études, du plus émouvant intérêt. Si à ce premier degré il a appris à connaître la joie des actes désintéressés et à travailler pour le bonheur d'autrui, la vie astrale sera pour lui une vie de joie très profonde et de progrès très rapide. L'homme intelligent et secourable qui comprend les conditions de cette existence non-physique, et se donne la peine de s'y adapter et d'en tirer le meilleur parti, voit s'ouvrir devant lui une splendide perspective pleine d'occasions, aussi bien d'acquérir de nouvelles connaissances, que de faire œuvre utile.

Il découvre que la vie débarrassée de ce corps épais a un éclat et une fraîcheur auprès desquelles tout plaisir terrestre est comme le clair de lune comparé au soleil, et que, par l'intermédiaire de son clair savoir et de sa calme confiance, la puissance de la vie éternelle répand sa lumière sur tous ceux qui l'entourent. Comme il a été dit plus haut, il peut devenir un centre de paix et de bonheur inexprimables pour des centaines de ses semblables, et peut faire plus de bien en quelques années de cette existence astrale qu'il n'en aurait jamais pu faire dans la plus longue vie physique.

Cette vie n'est pas une nouvelle vie.

Le fait primordial et prééminent est le suivant : nous n'avons pas ici une étrange vie nouvelle, mais la continuation de la vie présente. Nous ne sommes pas séparés des morts, car ils sont ici, avec nous, tout le temps. La seule séparation est celle qui vient de notre conscience restreinte, de sorte que nous avons perdu non pas les êtres qui nous sont chers, mais seulement la

faculté de les voir. Il nous est parfaitement possible d'élever notre conscience de façon à les voir et à leur parler comme auparavant, et nous le faisons tous à chaque instant, bien que nous n'en gardions que rarement un souvenir précis. On peut apprendre à concentrer sa conscience dans le corps astral à l'état de veille, mais cela exige un développement particulier et dans le cas de l'homme ordinaire demanderait beaucoup de temps. Mais pendant le sommeil de son corps physique, chaque individu se sert plus ou moins de son support astral, et, de cette façon, nous sommes journellement en compagnie de nos amis disparus. Parfois nous nous souvenons partiellement de les avoir rencontrés, et nous disons alors que nous avons rêvé d'eux; le plus souvent, nous n'avons aucun souvenir de ces rencontres, et nous en restons ignorants. Et pourtant c'est un fait certain que les liens de l'affection sont toujours aussi forts; aussi, dès qu'il est libéré des chaînes de son enveloppe physique, l'homme recherche-t-il naturellement la compagnie de ceux qu'il aime. De sorte que le seul véritable changement est qu'il passe avec eux la nuit au lieu du jour, et qu'il a conscience de leur existence astralement au lieu que ce soit physiquement.

M. L. Mariller, dans son introduction au livre de Le Braz, *La Légende de la Mort en Basse-Bretagne*, expose de façon très intéressante les sentiments et les croyances des paysans de Bretagne au sujet de la mort et des états qui lui succèdent. Il nous dit :

« Pour les Bretons... les vivants et les morts sont au même titre les habitants du monde et ils vivent en perpétuelle relation les uns avec les autres; on redoute

l'*Anaon* comme on redoute la tempête ou la foudre, mais l'on ne s'étonne pas plus d'entendre bruire les âmes dans les ajoncs qui couronnent les fossés des routes que d'entendre les oiseaux chanteurs chanter dans les haies leurs appels d'amour... Les Bretons ont un sens vivant et lointain des terreurs secrètes de ce monde merveilleux qui s'entrelace à notre monde visible, comme un chèvrefeuille à une haie... C'est que les Bretons ont le respect attendri des morts; ils éprouvent pour l'*Anaon* un sentiment pénétrant et fort, fait de terreur, de tendresse et de pitié, et ce n'est qu'en tremblant qu'ils parlent des âmes et de ceux qui ne sont plus...

« Les morts vivent avec les vivants dans une étroite intimité, ils sont mêlés à leur vie de toutes les heures; les âmes ne restent point enfermées dans les tombes des cimetières; elles errent la nuit par les grandes routes et les sentiers déserts; elles hantent les champs et les landes, pressées comme les brins d'herbe d'une prairie ou les grains de sable de la grève. Elles reviennent aux maisons où habitaient autrefois les corps qu'elles animaient; elles viennent apporter les nouvelles de l'autre monde, messagères de pénitence ou de salut; elles s'attardent dans la cuisine silencieuse et on les aperçoit du fond du lit clos, accroupies près de l'âtre ou s'éteignent les tisons; ...gaies protectrices du foyer, elles viennent, par la permission de la Vierge et de Dieu, veiller sur ceux qu'elles ont laissé derrière elles, en proie à tous les dangers et à toutes les embûches de la vie. Les mères qui, durant leur vie, ont eu pitié des pauvres âmes abandonnées, reviennent après leur mort caresser pendant leur sommeil leurs petits

enfants qui pleurent; elles les soignent, les consolent et les bercent; elles reviennent leur donner le sein et laver leurs yeux malades. Parfois aussi c'est le souci des biens qu'ils ont laissés derrière eux, de leurs belles fermes aux murs de granit, de leurs vaches rousses au poil luisant, de leurs champs où ondulent les blés comme une mer d'or et de soleil, qui fait sortir les morts du fond de leurs cercueils; et le vieux laboureur, retourné à son champ, conduit encore d'une main ferme la charrue à travers cette terre féconde dont la passion l'a arraché du séjour silencieux des âmes.

« Il s'en faut cependant que tous les morts soient bienveillants, ils sont cruels souvent pour ceux qui vivent encore et il est imprudent de les approcher de trop près... C'est le bruit que font autour de nous les gens et les bêtes qui éteint pour nous ces voix légères qui viennent du pays des morts; si nous n'étions pas pris tout entiers par nos affaires et nos plaisirs, nous saurions presque tout ce qui arrive de l'autre côté de la tombe. »

La faculté de ramener la mémoire sans interruption du plan astral sur le plan physique est une autre question complètement indépendante, qui n'affecte en rien notre conscience sur cet autre plan, ni notre aptitude à y exercer nos fonctions en toute facilité et en toute liberté. Que nous nous souvenions d'eux ou non, les morts continuent leur vie près de nous, et la seule différence est qu'ils ont dépouillé ce vêtement de chair que nous appelons le corps. Cela ne les modifie en rien, pas plus que le fait de quitter notre pardessus ne modifie notre personnalité. Nous sommes sans doute un peu plus libres, parce que nous avons moins de poids

à porter, et ils sont exactement dans le même cas. Les passions, les affections, les émotions et l'intelligence de l'homme ne sont pas le moins du monde affectées par sa mort, car aucune d'elles n'appartient au corps physique qu'il a abandonné. Il a laissé tomber ce vêtement et vit maintenant dans un autre, mais ses facultés de penser et de sentir sont exactement ce qu'elles étaient avant.

La Réalité de l'invisible.

Je sais combien il est difficile pour l'esprit moyen de saisir la réalité de ce que nous ne pouvons voir avec les yeux physiques. Nous avons grand'peine à nous rendre compte du caractère limité de notre vision, à comprendre que nous vivons dans un vaste monde dont nous ne voyons qu'une toute petite partie. Et cependant la science nous le dit en termes clairs, puisqu'elle nous décrit des mondes entiers de vie infime, dont l'existence même nous devrait être complètement ignorée si nous ne considérons que nos sens. Or, les créatures de ces mondes ne sont pas moins importantes du fait de leur petitesse, puisque notre pouvoir de conserver la santé et, en maintes occasions, la vie même, dépend de la connaissance de la nature et des habitudes de quelques-uns de ces microbes. Mais nos sens sont limités dans une autre direction. Nous ne pouvons voir l'air même qui nous entoure; nos sens ne nous donneraient aucune indication sur son existence, n'était que ses mouvements nous sont perceptibles par le sens du toucher. Et pourtant une force réside en lui qui peut briser nos plus puissants navires et renverser nos plus robustes constructions. Il est clair qu'autour de nous des forces

existent qui échappent encore à nos sens médiocres et restreints; il nous faut donc évidemment éviter l'erreur, fatale chez le vulgaire, de supposer que nous voyons tout ce que l'on peut voir au monde.

Comme le remarquait Sir Oliver Lodge, dans un récent discours prononcé à Birmingham, sur *Notre place dans l'univers :*

« Si le ciel avait toujours été nuageux, nous n'aurions aucune connaissance précise du soleil; de même il peut y avoir dans l'univers bien d'autres formes d'existence que nous pourrions voir si nos sens étaient plus pénétrants et si rien ne venait obscurcir notre vision. Ce que nous voyons, ce que nous connaissons, n'est en toute probabilité qu'une infime fraction de ce qu'il y a à connaître et à voir. »

Nous sommes, pour ainsi dire, enfermés dans une tour et nos sens sont de toutes petites fenêtres ouvertes dans certaines directions. Dans beaucoup d'autres directions nous sommes complètement murés, mais la clairvoyance et la vision astrale nous ouvrent une ou deux fenêtres supplémentaires, élargissant notre champ visuel, nous découvrant un monde nouveau et plus large; et, bien qu'il nous fût inconnu jusque-là, ce monde n'est toujours qu'une partie de celui que nous connaissions déjà.

Ce que l'on voit.

Que nous ferait voir un premier regard jeté dans ce monde nouveau? A supposer que l'un de nous transférât sa conscience sur le plan astral, quels changements le frapperaient tout d'abord? Le premier coup d'œil ne révélerait probablement que peu de différence,

et le nouveau venu croirait regarder toujours le même monde. Expliquons pourquoi il en est ainsi — expliquons-le en partie du moins, car une explication complète exigerait tout un traité sur la physique astrale.

Tout de même que nous avons ici différents états de la matière, le solide, le liquide, le gazeux, de même aussi il existe différents états ou degrés de densité dans la matière astrale, et chaque degré est attiré par le degré similaire du plan physique et lui correspond. De sorte que notre ami verrait toujours les murs et les meubles qui lui sont familiers, car bien que la matière physique qui les compose ne lui soit plus visible, le type le plus dense de matière astrale dessinerait toujours leurs contours à ses yeux avec la même netteté. A vrai dire, s'il examinait l'objet de près, il s'apercevrait que toutes les particules en sont en mouvement, et que ce mouvement est visible, alors que sur notre plan il est invisible ; mais bien peu nombreux sont ceux qui observent de près; aussi l'homme, en mourant, bien souvent ne sait pas tout d'abord qu'aucun changement se soit opéré en lui.

Il regarde autour de lui et voit les mêmes pièces familières, habitées par ceux qu'il a connus et aimés — car ils ont eux aussi un corps astral que ses nouvelles facultés visuelles perçoivent. Ce n'est que progressivement qu'il se rendra compte de certaines différences. Par exemple, il découvre bientôt que pour lui toute douleur physique, toute fatigue sont abolies. Si vous êtes capable de comprendre ce que cela signifie, vous commencerez à avoir quelque idée de ce que la vie supérieure est vraiment. Songez-y, vous qui n'avez presque jamais un instant d'aise complète, vous qui dans la ten-

sion de votre vie active pouvez à peine vous souvenir du jour où vous avez ignoré toute fatigue ; que serait-ce pour vous que d'oublier pour toujours le sens des mots fatigue et douleur? Dans nos pays occidentaux l'enseignement de ce qui touche à l'immortalité a été conduit de façon si déplorable que, généralement, le mort a de la peine à se croire mort, simplement parce qu'il continue à voir, à entendre, à penser et à sentir. « Je ne suis pas mort », dit-il souvent, « je suis aussi vivant et mieux portant que je ne fus jamais jusqu'ici. » Evidemment, mais c'est précisément ce à quoi il eût dû s'attendre si son éducation avait été faite convenablement.

La notion exacte de ce qui est, lui viendra peut-être de la façon suivante. Il voit ses amis autour de lui, mais il découvre bientôt qu'il ne peut pas toujours communiquer avec eux. Parfois il leur parle et ils ne semblent pas entendre; il essaye de les toucher et s'aperçoit qu'il ne peut faire aucune impression sur eux. Même à ce moment il se persuade pendant un certain temps qu'il rêve et qu'il va s'éveiller, car à d'autres moments (quand ils sont ce que nous appelons endormis) ses amis ont parfaitement conscience de sa présence et parlent avec lui comme par le passé. Mais graduellement il découvre le fait qu'après tout il est mort; et d'ordinaire cela le met à son aise. Pourquoi ? A cause de l'enseignement défectueux qu'il a reçu. Il ne comprend pas où il est ni ce qui est arrivé puisque son état n'est pas celui auquel il s'attendait, au point de vue orthodoxe. Comme disait un général anglais à cette occasion : « Mais si je suis mort, où suis-je ? Si c'est ça le Paradis, je n'en fais pas grand cas; et si c'est l'enfer, c'est mieux que je ne m'y attendais! »

Une quantité de malaises complètement inutiles et même de souffrance aiguë a été causée de la sorte, et la faute en est à ceux qui continuent encore à enseigner au monde de sottes histoires de loups-garous inexistants, au lieu de se servir de la raison et du bon sens. La théorie blasphématoire et sans fondement, du feu infernal, a fait plus de mal que ne s'en doutent ceux mêmes qui la soutiennent, car elle en a fait au-delà du tombeau aussi bien que de ce côté-ci. Mais le mort ne tardera pas à rencontrer quelqu'autre mort qui a reçu un enseignement plus sage, et apprendra de lui qu'il n'y a aucune raison d'être effrayé, et qu'il a à vivre une vie rationnelle dans ce monde nouveau, exactement comme dans le précédent.

Il découvrira graduellement qu'il y a beaucoup de nouveau, et aussi beaucoup qui n'est que la contre-partie de ce qu'il connaît déjà ; car dans ce monde astral les pensées et les désirs s'expriment en formes visibles, bien que composées surtout de la matière la plus délicate du plan. A mesure que progresse sa vie astrale, ces formes prennent de plus en plus d'importance, car il faut nous souvenir qu'il est en train continuellement et régulièrement, de se retirer toujours plus profondément en lui-même.

La période complète d'une incarnation est en réalité occupée par l'*ego* d'abord à se projeter dans la matière, puis à s'en retirer avec le résultat de son effort.

Comme nous l'avons dit, il devrait au cours même de la vie physique élever graduellement ses pensées, se soucier de moins en moins des questions purement physiques, jusqu'au jour où il se dépouille et abandonne complètement ce corps épais. Alors commence

sa vie sur le plan astral, mais pendant toute sa durée le processus de dégagement se poursuit. Il en résulte qu'avec le temps il accorde de moins en moins d'attention à la matière inférieure dont se composent les contre-parties des objets physiques, et se préoccupe de plus en plus de la matière supérieure qui constitue les formes-pensées — dans la mesure, du moins, où les formes-pensées apparaissent du tout sur le plan astral. Sa vie est ainsi de plus en plus vécue dans le monde de la pensée, et la contre-partie du monde qu'il a quitté s'évanouit à ses yeux — non pas qu'il ait changé de position dans l'espace, mais le centre de son intérêt se déplace. Ses désirs persistent et les formes qui l'entourent seront dans une large mesure l'expression de ces désirs; et le bonheur, ou les désagréments, de sa vie dépendront surtout de la nature de ces désirs.

L'étude de la vie astrale nous montre très clairement la raison de bien des préceptes éthiques. La plupart des hommes reconnaissent que les péchés qui nuisent à autrui sont décidément et évidemment mauvais; mais ils se demandent parfois en quoi l'on peut qualifier de mauvais le fait d'éprouver de la jalousie, de la haine, de l'ambition, du moment qu'ils ne se permettent pas de manifester extérieurement ces sentiments en actes ou en paroles. Un regard dans cet autre monde nous montre exactement comment ces sentiments nuisent à celui qui les nourrit, et comment ils lui causent les souffrances les plus cruelles après sa mort. Nous comprendrons mieux cela en examinant quelques cas typipiques de vie astrale et en étudiant leurs principales caractéristiques.

CHAPITRE VI

Quelques exemples de vie astrale.

Pensons d'abord à l'homme ordinaire, terne, qui n'est ni particulièrement bon, ni particulièrement mauvais, ni particulièrement quoi que ce soit, à vrai dire. Cet homme ne sera en rien changé, et après sa mort cette absence de couleur restera sa caractéristique principale (si tant est que nous puissions appeler cela une caractéristique). Il n'aura ni souffrance ni joie particulières, et pourra très probablement trouver la vie astrale assez terne parce que pendant le temps passé sur terre il ne s'est créé aucun intérêt rationnel. Si ses idées se sont bornées au bavardage ou à ce que l'on nomme le sport, si ses pensées n'ont jamais dépassé ses idées ou ses vêtements, il trouvera sans doute le temps bien long quand tout cela lui sera devenu impossible.

Peut-être aiderai-je le lecteur à me comprendre en citant une description de l'attitude d'une personne de cette catégorie. Je la prends dans un petit livre peu connu, écrit il y a bien des années par un chrétien; il ne semble pas qu'il eut jamais entendu parler de la Théosophie, ni même à peine du spiritisme; et cependant il était doué, du temps même de sa vie physique, de la faculté de voir ceux qui ont quitté le corps et de converser avec eux.

« Passant devant une certaine maison, au cours de l'année dernière, j'ai rencontré presque chaque jour son ancien propriétaire. Il avait été médecin, pourvu d'une bonne clientèle, très apprécié en société, hôte bienvenu dans maints logis... Il me disait qu'il se sentait seul et malheureux; il n'avait pas de compagnons, mais ne se souciait pas d'en avoir; il préférait errer autour de son ancienne demeure pour revivre les vieux souvenirs, bien qu'il souffrît de ce que sa femme le crût heureux dans un paradis lointain, et de ne pouvoir lui faire sentir sa présence. Je l'exhortai à quitter l'atmosphère de la terre, et à s'élever vers une vie supérieure où l'aiguillon du travail est encore plus pressant qu'ici; mais il me répondit qu'il ne voyait pas ce que pourrait bien faire un docteur dans un monde où il n'y avait pas de corps à user.

« Il était très désappointé de trouver cette continuation de la vie si différente de ce qu'il attendait, mais il supposait qu'il devait attendre le jour du jugement pour savoir s'il serait sauvé ou damné. Il avait toujours été à l'église quand il le pouvait, par habitude et parce que cela se fait, mais il n'avait jamais pensé sérieusement aux questions religieuses, préférant la société des bonnes choses de la terre, ce dont il était abondamment pourvu. Néanmoins il était mort en confessant sa foi en le rédempteur. Et maintenant tout semble être sens dessus-dessous; ceux qu'il croyait être des non-croyants rayonnent maintenant d'une telle lumière spirituelle qu'il ne peut supporter leur présence, tandis que c'est tout le contraire pour nombre de zélés paroissiens...

« J'essayai de lui faire comprendre que chaque jour est le jour du jugement, que de son propre aveu il

n'avait vécu que pour la vie physique, et qu'il subissait son jugement actuel dans ce rapetissement de sa nature spirituelle; que c'est la sainteté de notre vie qui nous sauve, et non l'expiation par autrui; que le Christ et ses véritables disciples (ceux qui sont semblables au Christ) vivent et travaillent pour agrandir le royaume de la justice, et que s'il ne pouvait plus guérir les corps malades, il pouvait du moins travailler à sauver des âmes. Mais cette idée l'offusquait — sa vocation n'était pas d'exercer ce ministère; et je ne pus lui faire sentir que, pour ce qui est d'aider notre prochain, nous sommes tous voués au rôle de ministres. » (*Light on the Hidden Way,* Boston, Ticknor and C°, 1886, p. 71.)

Ce petit récit d'un phénomène très ordinaire de la vie astrale est aussi caractéristique qu'intéressant. Il nous apporte un témoignage non seulement de la monotonie et du désagrément d'une vie privée d'intérêts supérieurs, mais aussi des funestes effets d'un enseignement religieux inexact et imparfait. L'auteur de ce livre poursuit le récit de maintes conversations et explications, après lesquelles le malheureux docteur fut enfin amené, par de grandes souffrances, à des dispositions d'esprit meilleures et plus sages, et put atteindre un niveau plus élevé du plan. Il n'est nullement exceptionnel qu'un homme dont la vie fut, sans qu'il s'en aperçut jamais, insouciante, égoïste et mondaine, arrive graduellement à s'en rendre compte quand il peut jeter sur elle un regard en arrière avec la claire vision du plan astral. Il se voit pour la première fois tel qu'il est réellement et souvent son remords est terrible et durable.

Cependant, c'est dans cette vision plus nette que se trouve pour lui la possibilité d'un grand perfectionne-

ment; cette rétrospection lui montre les occasions qu'il a laissé passer, les qualités qui lui manquèrent, et le bien qu'il aurait pu faire et qu'il ne fit pas; et, souvent, il se croit réprouvé et condamné. Mais heureusement pour lui il y a sur le plan astral des aides qui travaillent sans cesse, de sorte qu'il se trouvera bientôt quelqu'un pour lui expliquer qu'il n'est jamais trop tard pour s'amender, qu'en se mettant dès maintenant à développer des qualités supérieures en lui-même il s'assurera leur possession dans sa prochaine vie terrestre. Parfois cependant cet homme s'établira dans un état d'apathie désespérée, s'entourant d'un nuage épais et noir de mélancolie, excessivement difficile à dissiper. N'ayant jamais réfléchi à la faculté spirituelle, ni en aucune expérience de cette faculté au cours de sa vie terrestre, il n'a maintenant aucune compréhension de ses magnifiques possibilités; aussi tombe-t-il dans un état de lourde inertie qui souvent résiste longtemps aux efforts bien intentionnés de ses amis qui veulent l'aider. Cette histoire du docteur est un très bon exemple du résultat d'une vie ordinaire et plutôt égoïste; nous trouvons des milliers de gens sur le plan astral dans la même détresse, mais heureusement il y en a aussi des milliers qui sont en meilleure situation, simplement parce qu'ils ont été moins égoïstes.

Cas au-dessous de la moyenne.

Il sera bon que nous examinions maintenant différents cas qui sortent de l'ordinaire dans les deux sens, afin de saisir pleinement les possibilités de la vie future, et des effets, sur elle, des différentes caractéris-

tiques acquises au cours de l'existence physique. J'ai déjà parlé, dans un chapitre précédent, de la triste passe où se trouve l'ivrogne après avoir quitté la vie terrestre; et il faut se souvenir que c'est là simplement un exemple des effets de n'importe quel désir de type matériel inférieur qui ne peut se satisfaire que sur le plan physique. Ces passions dominatrices persistent dans toute leur force après la mort, ou plutôt, elles sont plus fortes que jamais, car leurs vibrations n'ont plus à mettre en mouvement les lourdes particules physiques. Le cas de l'individu sensuel est peut-être encore pire que celui de l'ivrogne. Tout cela était parfaitement connu du monde ancien, de même qu'à l'époque classique. Nous en voyons le symbole manifeste dans le mythe de Tantale qui souffrait toujours d'une soif dévorante et était condamné pour l'éternité à voir l'eau s'éloigner juste au moment où elle était sur le point de toucher ses lèvres.

Parfois ces gens sont torturés de terribles remords, mais leur situation est encore plus horrible quand ils restent sans repentir et font des efforts déments pour reprendre, même dans leur nouvelle vie, contact à quelque degré avec leurs débauches passées. Nous avons vu plus haut que les hommes de goûts et de désirs semblables s'attirent réciproquement dans cette autre vie comme dans celle-ci; aussi arrive-t-il que les hommes de tendances scélérates ou dissolues s'assemblent même après la mort; ils hantent les lieux qu'ils souillèrent de leur dépravation et en rendent l'atmosphère viciée encore plus pestilentielle par les exhalaisons empoisonnées de leurs pensées et de leurs désirs licencieux. Appartenant à la catégorie la plus basse de

la vie astrale ils semblent être souvent encore assez près de la vie physique pour être sensibles à certaines odeurs; et bien que la titillation seule produite suffise à exciter davantage la folie de leurs désirs et à tourmenter les malheureux au point, presque de les jeter dans la frénésie, ils semblent cependant incapables de s'arracher à ces repaires de débauche au charme maléfique desquels ils avaient eu la folie de céder en leur corps plus dense.

Dans ces circonstances la possibilité s'ouvre parfois à eux de satisfaire leurs appétits par l'intermédiaire d'autrui, et cela est plus terrible encore que leurs souffrances les plus aiguës, car cela constitue un crime nouveau et plus odieux, qui exigera une terrible expiation plus tard. L'homme qui affaiblit sa volonté en même temps que son corps, se met bientôt dans un état où l'*ego* n'a qu'une prise excessivement faible sur ses véhicules. Il peut donc être la proie des morts vicieux au moment où il s'adonne à ses passions sans retenue et être poussé, par eux, à de nouveaux excès; il peut finir par être complètement obsédé par l'un d'eux qui arrive ainsi à retrouver le contact avec un corps physique par l'intermédiaire duquel il connaît à nouveau ses abominables plaisirs d'autrefois. Evidemment une telle obsession est absolument contre-nature et pernicieuse au plus haut point à l'un et à l'autre; et le seul fait qu'elle soit possible écarterait de la débauche quiconque connaît un peu ses conséquences.

Parfois, mais assez rarement cependant, il est possible de sauver l'un de ces infortunés de la mauvaise compagnie qui a tant d'attrait pour lui; et ici son remords est terrible à voir. Sur le plan astral, comme

sur le plan physique, les hommes tombent parfois dans la mauvaise société par désespoir. De par l'enseignement cruellement insuffisant et véritablement blasphématoire de la théologie moderne, ils croient avoir commis des péchés impardonnables; il arrive donc parfois, que des explications patientes les puisse arracher à l'abîme de leur désespoir et les assurer à regarder avec horreur la société dans laquelle ils s'étaient laissés glisser.

L'avarice et la jalousie.

Bien d'autres vices produisent des résultats tout ausi sinistres que l'ivrognerie ou la sensualité, bien que chacun ait sa manière à lui. Nous pouvons imaginer les souffrances de l'avare qui ne peut plus entasser son or, ou bien qui le sait dépensé par des mains étrangères. Nous voyons comment le jaloux continuera à souffrir de sa jalousie, sachant qu'il n'a plus pouvoir d'intervenir sur le plan physique, mais continuant à sentir avec plus d'intensité que jamais.

De tels individus s'accrochent souvent de façon désespérée à la vie physique, en raison de la fascination pernicieuse exercée sur eux par leur vice particulier. Celui qui eut la sottise, dans la vie terrestre, d'être jaloux de l'affection accordée à un autre, bien souvent ne devient pas plus sage en passant les portes de la mort. Bien qu'il n'ait plus la faculté d'intervenir, bien qu'il ne puisse plus être lui-même l'objet de l'affecton telle qu'elle existe sur le plan physique, il a cependant la folie de continuer à en vouloir à celui qui la reçoit, et persiste à se torturer lui-même en restant le témoin

de ce que, par dessus tout, il déteste voir. La jalousie est évidemment, et toujours, un sentiment absolument égoïste et traditionnel; mais après la mort ses bouillonnements sont souvent plus désordonnés encore, et celui qui en est l'infortunée victime semble être plus loin que jamais de la plus faible lueur de bon sens.

Ceux qui ont amassé de l'argent paraissent généralement en être plus ou moins préoccupés, bien que cette anxiété prenne des formes diverses. Certains ont un sentiment puissant de la propriété, bien qu'ils ne puissent plus s'en servir d'aucune façon, et ils tremblent de peur qu'on ne découvre leur argent et qu'on ne le gaspille; souvent ils hantent le lieu où il est caché, pour empêcher qu'on ne le prenne, en terrifiant et en chassant quiconque s'approche de trop près de la cachette. D'autres, au contraire, voyant que leurs amis ou leurs enfants ont besoin du trésor caché désirent avec la même anxiété qu'il soit trouvé et utilisé.

La vengeance.

Plusieurs exemples remarquables de manifestations posthumes d'un esprit de vengeance, pour des torts réels ou imaginaires, ont retenu mon attention au cours des vingt dernières années. L'un des plus curieux est décrit de la façon suivante dans la « Theosophical Review », vol. XXII, p. 181.

« Un de mes amis possédait un poignard auquel on attribuait la sinistre propriété d'inspirer à quiconque le saisissait le désir de tuer une femme. Mon ami était sceptique, mais regardait cependant le poignard d'un œil soupçonneux, car il avait ressenti lui-même une

impression si « bizarre », quand il l'avait pris, qu'il l'avait promptement reposé. Il semblait hors de doute, en fait, que deux femmes, au moins, avaient été tuées avec ce poignard. Je l'emportai pour faire quelques expériences et m'assis tranquillement, tout seul, tenant en main le poignard. Je commençai à me sentir curieusement tiré, comme si quelqu'un essayait de me faire remuer. Je refusai de bouger et regardai ce que c'était. Je vis un homme d'aspect sauvage, un Pathan, je crois, qui paraissait fort en colère de ce que je n'allais pas où il me poussait; il essayait en quelque sorte de faire pénétrer en moi une velléité à laquelle naturellement je résistais. Je lui demandai ce qu'il faisait, mais il ne me comprit pas. Alors je regardai de plus haut, et vis sa femme qui l'avait quitté pour un autre; il les avait trouvés ensemble et les avait poignardés avec le poignard même de l'homme, celui-là même que je tenais. Il avait alors juré de se venger sur tout le sexe, et avait tué la sœur de sa femme et une autre femme avant d'être lui-même poignardé. Il s'était alors attaché au poignard et avait obsédé ses différents possesseurs, les poussant à assassiner des femmes, et, à sa joie sauvage, y avait fort bien réussi. Sa fureur fut grande à ma résistance imprévue. Comme je ne pouvais me faire comprendre de lui, je le mis entre les mains d'un ami Hindou qui graduellement l'amena à des vues meilleures sur la vie; il accepta que son poignard fût brisé et enterré. Et je le brisai et l'enterrai...

« Je l'aurais brisé tout de même, que le Pathan le permît ou non. Cependant il valait mieux pour lui qu'il en fût d'accord. »

Un autre cas assez semblable, dans un milieu plus

civilisé, nous présente un vieillard dissolu qui avait gaspillé une fortune au jeu et à la débauche; puis, quand à la suite de ses excès répétés et honteux, il vit que ses amis commençaient à l'éviter, il se suicida, déclarant que le monde l'y avait contraint par sa froideur et son ingratitude, et qu'il s'en vengerait en détruisant autant d'autres hommes qu'il pourrait. En représailles des torts dont nous venons de parler il avait hanté, pendant quelque soixante ans, le lieu de sa propre mort, s'efforçant de pousser au suicide quiconque se trouvait, par son état d'esprit, ouvert à son influence, et chaque fois qu'il réussissait il accablait sa victime de sarcasmes et de ridicule.

J'ai raconté, dans « Lucifer », il y a quelques années, un cas encore plus dramatique, dans lequel un mécanicien de locomotive revint de chez les morts pour tuer son heureux rival; mais l'histoire est trop longue pour la citer ici. Tôt ou tard, l'individu ainsi disposé peut généralement être amené à voir la perversité de son attitude, et son repentir est alors souvent sincère et poignant.

Rappelez-vous le sort de Sisyphe dans la mythologie grecque, condamné à rouler éternellement un lourd rocher au sommet d'une montagne, pour le voir retomber au moment où il semblait toucher au succès. Voyez comme cela représente exactement l'après-vie de l'homme qui a des ambitions terrestres. Il a toute sa vie eu l'habitude de former des plans égoïstes; aussi continue-t-il dans le monde astral; il bâtit soigneusement son plan et l'amène à la perfection dans son esprit, et c'est alors seulement qu'il se souvient qu'il a perdu le corps physique qui est nécessaire à sa réali-

sation. Et ses espérances s'écroulent; mais telle est son habitude invétérée qu'il se remet encore et toujours à rouler le même rocher au sommet de la même montagne d'ambition, jusqu'à épuisement du vice. Alors enfin il se rend compte qu'il peut se dispenser de rouler son rocher, et le laisse reposer en paix au bas de la colline.

Formes-pensées astrales.

Toute pensée humaine relative au soi, ou entachée de quelque désir davantage personnel, attire instantanément autour d'elle de la matière du plan astral aussi bien que du plan mental, et reste à planer autour de celui qui l'a émise. L'homme qui se laisse fréquemment aller à des pensées de cette nature se constitue des formes-pensées excessivement fortes, qui sont sans cesse alimentées et rendues de plus en plus puissantes à chaque retour du sentiment. Pendant la vie physique ces formes lui sont invisibles, bien que leur influence réagisse constamment sur lui et tendent à faire se reproduire en lui la pensée qui les créa; mais après la mort elles deviennent visibles, et le hantent sans qu'il puisse leur échapper, car il est de l'essence même de leur nature d'être attirées vers lui. Dans bien des cas c'est de cette façon que les hommes arrivent à comprendre la laideur et l'odieux dont peuvent être marquées leurs pensées, apprenant ainsi à les surveiller plus rigoureusement.

Un individu peut se trouver parfois entouré de pensées qui ne lui appartiennent pas; si quelque autre personne, en effet, dirige vers lui un sentiment fort,

qu'il soit d'amour ou de haine, de joie ou de tristesse, il verra certainement la forme-pensée qui en est l'expression tourner autour de lui les effets de ses vibrations. C'est de cette manière que les puissantes pensées d'amour et les vœux affectueux, dont devrait toujours s'accompagner le souvenir des morts, ont un effet si bienfaisant sur eux. Nous pouvons, si nous le voulons, entourer l'ami « perdu » d'un nuage rose de pensée affectueuse, à travers lequel tout lui apparaîtra « couleur de rose » (1), véritable bouclier contre les influences désagréables; et l'action même de ce nuage sur notre ami tendra aussi à éveiller en lui des sentiments sympathiques d'affection et à calmer toutes les inquiétudes. Si l'on se reporte à la Planche IX dans « L'Homme visible et invisible », on verra comment la forme-pensée de l'affection se forme dans le corps astral de celui qui pense; et dans les illustrations de Mme Besant sur « Les Formes-Pensées », dans le numéro de « Lucifer » de septembre 1896, on verra la forme-pensée s'élançant vers son objet.

D'autres formes-pensées sont moins agréables que cela ; et parfois la vue des formes-pensées de ceux qui ont souffert par lui, et les vibrations qui en rayonnent, constituent une bonne part de l'expiation dont est frappé celui qui a été dur pour autrui au cours de sa vie terrestre. Au contraire celui qui a été l'objet de beaucoup d'amour est grandement aidé et exalté par les courants de pensée dirigés vers lui.

Malheureusement, certains hommes méritent la défiance et la colère de beaucoup d'autres, au lieu de leur

---

(1) En français dans le texte.

amour. La vie fut parfois dure après la mort, pour eux dont les opérations financières avaient impitoyablement ruiné des centaines de gens, car les formes qui les entouraient de leur foule menaçante leur ont souvent causé l'horreur et le remords les plus violents. La forme-pensée n'a pas d'intelligence en propre; son existence est temporaire et la durée de cette existence est déterminée par l'énergie mise dans la pensée en premier lieu. Néanmoins il est impossible à l'homme vers qui elle est dirigée d'y échapper, puisque la cause même de son existence, l'essence même de son être, est l'attraction qui l'entraîne vers lui. Il peut, s'il sait, s'entourer d'une enveloppe qui empêchera ses vibrations de l'affecter; il peut (s'il sait s'y prendre, encore une fois) briser et dissiper cette forme-pensée par un effort de sa volonté; mais tant qu'elle existe elle s'accrochera à lui avec la ténacité d'une patelle. Ordinairement les formes-pensées venant de différentes personnes gardent leur individualité, et portent chacune la marque de l'esprit d'où elle sort; mais on a vu qu'il est possible, dans certaines circonstances, que les formes-pensées issues de différentes personnes s'agglomèrent en un gigantesque fantôme, et, s'il est de nature désagréable, le résultat peut être vraiment terrible.

Le sort d'une coquette.

Un cas de cette nature, récemment observé par ceux de nos membres qui font ces recherches, peut servir d'exemple et d'avertissement. Il s'agit d'une jeune femme qui avait fait partie d'une troupe de music-

hall, et avant sans doute été, à un moment donné, séduisante physiquement. Elle semble avoir été vaniteuse et sans cœur, et avoir pris un plaisir pervers à faire étalage de son pouvoir sur les jeunes sots débauchés. Elle se vantait elle-même d'avoir été la cause de deux duels et d'un suicide, sans compter une longue liste de conquêtes qu'elle s'attribuait, et de désespoirs amoureux. Mais sa carrière fut arrêtée brusquement et tragiquement, et sur le plan astral, elle se trouva en face de la fureur et de la haine de tous ceux qui avaient le sentiment d'avoir été dupés et ruinés par elle. Dans ce cas la colère et la haine concentrées de nombreuses personnes s'étaient réunies en une horrible forme qui, extérieurement ressemblait quelque peu à un gorille difforme. Ce compagnon désagréable paraissait rempli de la plus malveillante férocité, et lui causait la plus grande terreur; mais bien quelle passât sa vie astrale à le fuir, il lui était absolument impossible de lui échapper. Ceux qui découvrirent ce cas se hâtèrent de détruire la malveillante apparition; mais la jeune femme elle-même était malheureusement une créature si dénuée de valeur qu'il ne parût pas possible de faire grand chose pour l'assister. On comprendra naturellement qu'il serait tout aussi grave de détruire une vie (ou ce que l'on peut détruire d'une vie) sur le plan astral que sur le plan physique; mais une forme-pensée de cette nature, quelque active et violente qu'elle soit, n'est que la création temporaire de passions mauvaises, et nullement une entité qui évolue; aussi le fait de la détruire équivaut à briser une bouteille de Leyde, et ne peut être appelé un acte criminel.

L'effet du crime.

L'effet, dans la vie future, du crime proprement dit, commis sur la terre, est varié presqu'à l'infini, selon les circonstances du cas particulier, mais il est toujours de nature très sérieuse. On trouvera dans un prochain chapitre beaucoup d'exemples de la façon dont ces actes réalisent leurs conséquences. On voit, par exemple, que dans bien des cas, le meurtrier repasse sans cesse dans sa pensée le crime qu'il a commis, et souvent cette méditation incessamment renouvelée d'un esprit partagé entre la méchanceté et l'horreur, peut arriver à hanter, en quelque mesure, le lieu de l'acte de la violence.

Que l'homme en question souffre violemment dans de telles conditions, nous n'en pouvons douter; mais peut-être son état n'est-il pas tout aussi pénible que celui d'un être perpétuellement hanté. Un cas de cette nature vint à notre connaissance au cours de notre recherche des lois selon lesquelles se produit la réincarnation. Nous trouvâmes deux amis, membres d'une même tribu arabe et très liés l'un à l'autre jusqu'au jour où, par malheur, tous deux tombèrent amoureux de la même jeune fille. L'un d'eux, quand il s'en aperçut, fut pris de fureur et de jalousie folle contre l'autre et, craignant qu'il ne fût regardé d'un œil trop favorable par la belle, il manigança un moyen de l'écarter de son chemin. Il ne l'assassina pas au sens strict du mot, mais le livra à une mort certaine, en lui faisant donner de faux renseignements, qui le firent tomber aux mains d'une tribu ennemie. Très peu de temps après, la jeune femme, qui n'avait eu de penchant par-

ticulier pour aucun d'eux, donna sa main à un troisième; le meurtrier, horrifié de voir combien vain avait été son crime, se suicida.

De sorte que les deux amis furent lancés presque simultanément et dans toute l'ardeur de leur jeune vie, sur les niveaux inférieurs du plan astral avec la perspective d'y faire un séjour exceptionnellement long. Et pourtant leur sort était très différent. Le jeune homme qui, en fait, avait été assassiné fournit un exemple de ce que nous avons dit dans un précédent chapitre : bien que la disposition de la matière de son corps astral le reléguât sur le niveau inférieur du plan, il n'en était pas moins complètement inconscient de ce qui l'entourait; et la raison en est que, pendant sa vie, il n'avait pas eu l'habitude d'employer de cette catégorie inférieure de matière pour manifester ses sentiments et ses émotions. Le meurtrier, au contraire, avait appartenu à un type plus grossier, et chez lui cette classe inférieure de la matière était parfaitement vivifiée, si bien qu'il avait pleinement conscience des conditions pénibles qui dominent à ce niveau.

Cette combinaison de circonstances lui valut un châtiment de son crime qui, bien qu'il paraisse insignifiant à le décrire, était à le voir l'une des plus sinistres choses qu'il m'ait été donné de rencontrer au cours d'une expérience longue et variée; et l'horreur en était encore augmentée du fait que ce châtiment était la conséquence si exacte des actes et des états des personnes concernées, que, connaissant le plan astral, on aurait pu prédire exactement le cours des événements. La victime était morte sans connaître la perfidie de son ami, et lui gardait toute son affection, et bien qu'incons-

ciente encore dans cette nouvelle vie, la force de son affection l'amenait sans cesse en présence de son meurtrier.

Celui-ci, dans une terreur et une détresse inexprimables, fuyait, horrifié, la présence de sa victime et courait se cacher parmi les scènes, les endroits et les gens les plus repoussants qu'il pouvait trouver, espérant ainsi n'être pas découvert. Mais au moment même où il se croyait enfin en sécurité, la forme inconsciente de la victime venait flotter derrière lui, ignorante et des ignominies qui l'entouraient et de l'indicible horreur que sa présence éveillait dans l'esprit de son ancien ami, vers qui l'attirait sans cesse le lien de l'affection. Le fait même de la parfaite inconscience et des bons sentiments de cette apparition flottante semblait ajouter encore à la terreur que sa présence inspirait; il semblait y avoir une étrange et sinistre plaisanterie à voir un homme poussé par les plus tendres sentiments et les plus bienveillantes intentions tirer, à son insu, la plus épouvantable vengeance d'un meurtre dont il ignorait même qu'il eût été commis. Etant donné la situation, cette fuite et cette poursuite doivent durer des années, qui paraîtront évidemment des éternités de repentir inutile au criminel, jusqu'au jour où, par de lents degrés, l'enveloppe extérieure sera enfin usée le moment étant venu pour une explication réciproque.

L'homme intelligent.

Nous avons examiné le cas de l'homme ordinaire, incolore, et aussi celui de certains individus nettement au-dessous du niveau ordinaire — et qui s'en écartent

par leurs désirs particulièrement grossiers et égoïstes, ou à cause de leur criminalité.

Examinons maintenant le cas de l'homme qui sort de l'ordinaire dans l'autre sens — celui qui s'intéresse aux questions rationnelles. Afin de comprendre comment la vie future lui apparaîtra, il faut avoir présent à l'esprit que la majorité des hommes passent la plus grande partie de leur vie consciente, et usent la plus grande partie de leur force à un travail qu'ils n'aiment pas véritablement, et qu'ils ne feraient certes pas n'était la nécessité de gagner leur vie et de subvenir aux besoins de ceux qui sont à leur charge. Comprenez donc le sort de l'homme qui voit disparaître la nécessité de ce labeur écrasant, qui n'est plus obligé de gagner sa vie puisque le corps astral n'a besoin ni de nourriture, ni de vêtements, ni de logement. Alors pour la première fois depuis sa plus tendre enfance, cet homme est libre de faire exactement ce qui lui plaît, et peut consacrer tout son temps à son occupation de prédilection quelle qu'elle soit — à condition, toutefois, qu'elle soit de telle nature qu'elle ne réclame pas de matière physique.

Supposez que la plus grande jouissance d'un homme soit la musique; sur le plan astral il a la possibilité d'écouter toute la plus grandiose musique que la terre puisse produire; il peut même, dans ces nouvelles conditions, y percevoir beaucoup plus qu'auparavant, car il a maintenant à sa portée des harmonies autres et plus complètes que ne peuvent en saisir nos oreilles avec leur manque de subtilité. Celui qui trouve son plaisir dans l'art, qui aime la beauté des formes et des couleurs, peut puiser dans toute la beauté de ce monde

supérieur. S'il se plaît à la beauté de la Nature, il a des possibilités uniques de satisfaire son goût, car il peut, à son gré et rapidement, se déplacer d'un lieu à l'autre, et admirer successivement et en peu de temps les merveilles de la nature que l'homme physique prendrait des années à visiter. Si sa fantaisie se tourne vers la science ou l'histoire, les bibliothèques et les laboratoires du monde sont à sa disposition, et sa compréhension des processus chimiques ou biologiques sera bien plus complète qu'elle ne le fut jamais encore, car maintenant il peut voir les développements intimes en même temps que les développements externes, et bien des causes en même temps que leurs effets. Et dans tous ces cas s'ajoute le merveilleux bonheur de la fatigue Impossible. Nous savons comment, ici-bas, nos progrès dans nos études ou nos expériences sont à tout instant arrêtés parce que notre cerveau ne peut supporter au delà d'un certain degré de tension; hors du physique, il ne semble pas qu'il existe aucune fatigue, car, en réalité, c'est le cerveau et non l'esprit qui se fatigue.

On a vu maint homme de science poursuivre ses études et ses recherches dans le monde astral avec plus d'avidité encore que sur le plan physique en raison du champ plus vaste qui s'étend devant lui et des nouvelles facultés d'investigation qu'il possède maintenant. Je me souviens fort bien de la visite que fit un grand mathématicien, mort récemment, à l'un de nos membres clairvoyant; il était plein de joie aux nouvelles découvertes qu'il avait faites (depuis sa mort) parmi les complications supérieures de sa science, et plein du désir de les communiquer immédiatement au monde;

et je me rappelle aussi comme il en voulait à ce membre de notre société parce qu'il était complètement incapable, en son cerveau physique, de saisir ou d'exprimer ces merveilleuses découvertes nouvelles, qui n'étaient évidemment devenues possibles que par la compréhension de l'espace à quatre dimensions du plan astral, espace que je m'efforcerai d'expliquer dans un prochain chapitre.

L'ouvrier désintéressé.

Jusqu'ici, je n'ai parlé que du seul plaisir égoïste, fût-il encore de nature rationnelle et intellectuelle. Mais il en est parmi nous qui ne seraient pas satisfaits sans quelque chose de plus élevé — ceux dont la plus grande joie, dans n'importe quelle vie, serait de servir les hommes leurs frères. Que leur réserve la vie astrale? Ils continueront leur philanthropie avec plus de vigueur que jamais, et dans de meilleures conditions que sur notre plan inférieur. Il est des milliers d'hommes qu'ils peuvent aider, et avec une bien plus grande certitude d'être réellement capables de faire du bien, que nous ne l'obtenons généralement dans cette vie-ci. Certains se consacrent ainsi au bien général; d'autres s'occupent particulièrement de certains cas dans leur famille ou chez leurs amis, soit morts, soit vivants. Il y a une étrange interversion des faits dans cet emploi des mots vivants et morts; car c'est nous, à dire le vrai, qui sommes les morts, ensevelis que nous sommes dans notre corps physique grossier et paralysant; et ce sont eux, en vérité, les vivants, eux qui, moins entravés, jouissent d'une bien plus grande liberté et d'un pouvoir bien plus

réel. Souvent, la mère qui est passée dans cette vie supérieure, continuera à veiller sur son enfant, véritable ange gardien pour lui; souvent, le mari « mort » reste encore à portée de sa femme en deuil, heureux s'il peut seulement de temps en temps lui faire sentir qu'il vit en force et en amour auprès d'elle comme naguère.

Il me fut donné d'observer, il y a quelques années, un cas tout à fait semblable à celui que je viens de mentionner. Dans ce cas l'épouse était suffisamment « psychique » pour sentir la présence de son mari, et en recevoir des messages en écrivant elle-même par l'écriture automatique. Cela dura quelques années, mais quand elle prit contact avec la théosophie elle lut ce que disent certains de nos ouvrages qui déconseillent de retarder une âme dans son mouvement de reploiement en elle-même après la mort. Elle eut alors des craintes et demanda à son mari si elle lui nuisait en rien par ces communications. Il répondit négativement, et, comme cela ne suffisait pas encore à la rassurer complètement, lui conseilla de me parler de ce sujet.

J'eus des entretiens avec lui et le trouvai des plus intelligents et des plus désintéressés dans sa façon d'envisager la question. Il se rendait parfaitement compte qu'il risquait de retarder, dans une certaine mesure, sa propre évolution, en se maintenant si longtemps en contact avec la matière astrale inférieure afin de pouvoir rester à proximité de sa femme; mais, disait-il, il sentait que sa présence était un réconfort pour elle, et que tant qu'il en serait ainsi il était ravi de pouvoir lui rendre un service aussi minime, fût-ce au prix d'un sacrifice insignifiant pour lui; aussi son intention était-elle de rester dans son état actuel aussi longtemps que cela

lui serait possible. Je ne pouvais l'en blâmer; ce qu'il faisait était contraire aux lois ordinaires, mais c'était désintéressé et il agissait avec la claire vision des conséquences; et comme il était à même d'être fort utile à d'autres aussi bien qu'à sa femme, le bien qu'il faisait devait sans doute neutraliser dans une large mesure les obstacles que sa façon d'agir pouvait lui susciter.

CHAPITRE VII

Le milieu Astral.

Les paysages, les conditions générales et les habitants de ce premier plan de l'autre monde ont été, dans mon livre *Le Plan astral,* décrits très complètement — ou du moins aussi complètement que me le permet l'insuffisance des mots physiques pour exprimer les faits de l'astral, — aussi est-il inutile que je me répète ici. En prénant cette description conjointement avec l'idée de reploiement continu dont j'ai parlé plus haut, nous aurons à l'esprit un schéma général de la vie astrale pouvant s'appliquer pratiquement à tous les cas, bien que les détails diffèrent largement selon les idiosyncrasies individuelles. Le monde des formes-pensées dans lequel l'homme passe la dernière partie de sa vie astrale est d'une infinie complexité; mais chacun y choisit les formes qui l'intéressent particulièrement et dans une grande mesure ignore le reste. Les hommes de même nationalité, de même religion, de mêmes goûts s'assemblent dans cette autre vie comme ils le font dans celle-ci, et s'affermissent réciproquement dans leurs préjugés, exactement comme ici. Il faut remarquer qu'ils trouvent-là, non seulement leurs propres formes-

pensées, mais celles créées par d'autres — celles, même, en certains cas, résultant de générations de pensée, venues de milliers de gens, suivant toutes les mêmes directions.

Créations intéressantes.

Par exemple, les histoires de la Bible, de l'Ancien et du Nouveau Testaments, ont constitué le sujet fréquent de la pensée de milliers de gens depuis des siècles; aussi sont-elles représentées par de nombreuses formes-pensées très fortes. La majorité de ceux qui ont pensé étant très ignorante, il s'ensuit naturellement que les formes sont d'ordinaire complètement inexactes. Les paysans de chaque nation se sont invariablement représenté les héros de leurs histoires dans les costumes et le milieu qui leur étaient familiers; aussi trouvons-nous constamment des images-pensées du Christ et de Ses disciples sous l'habit de paysans allemands, ou de lazzaroni italiens, ou bien Joseph et ses frères habillés en garçons de ferme américains ou anglais, le « manteau aux multiples couleurs » étant ordinairement un maillot de football très voyant. Parfois une personne sensible ou douée de clairvoyance partielle, a vu de ces formes-pensées alors qu'elle était encore dans la chair, et les a prises pour des témoignages ou des révélations surnaturelles de faits véritables; tel semble avoir été le cas pour Anne-Catherine Emmerich.

Et ce n'est pas seulement des personnages bibliques que nous trouvons de telles représentations. On peut voir de nombreux personnages des pièces de Shakes-

peare, et même les plus frappants parmi les héros des romanciers modernes, représentés plus ou moins exactement par la pensée de générations de lecteurs. J'ai vu moi-même des images très bonnes de Becky Sharp et des frères Cheeryble, et des portraits pleins de vie et de ressemblance de Robinson Crusoé, de Santa Claus, Saladdin et d'Ali-Baba, créés par l'ardente imagination de générations d'enfants qui adorent les histoires. Il pourrait très aisément arriver à quelque enfant doué de facultés psychiques, de voir ces images-pensées et d'acquérir ainsi la conviction, par témoignage oculaire, que ce sont des gens réellement existants. Il n'est pas douteux que de telles illusions se sont produites maintes fois, et pas seulement chez les enfants.

Par exemple, différentes personnes ont déclaré à différentes époques avoir vu des apparitions du diable; étant donné que cet être n'existe certainement pas, dans tous les cas où ces gens n'ont pas été directement hallucinés ce qu'ils ont vu ne peut avoir été qu'une forme-pensée. L'imagination morbide du moine au moyen âge cherchait sans cesse l'occasion d'introduire dans ses croyances des horreurs de plus en plus grotesquement épouvantables, afin d'amener par la terreur les paysans incroyablement ignorants à des libéralités sans cesse accrues pour l'entretien de notre mère l'Eglise; et c'est ainsi qu'il a défiguré l'idée parfaitement simple de l'intervalle éonien pour en faire « la damnation éternelle ». Depuis lors, les malheureux sectateurs trompés, d'une foi qui prend la forme des feux infernaux, n'ont cessé de peupler l'espace de hideuses formes-pensées d'un Dieu irrité, d'un diable sous une forme personnelle, de lacs de feu, et d'âmes

damnées soumises à d'inexprimables tortures. On peut imaginer les sentiments de la pauvre victime de ce culte abominable quand il aperçoit pour la première fois après sa mort quelqu'une de ces effroyables formes-pensées. Il est difficile d'apprécier le mal qui a été fait par cette doctrine, la plus pernicieuse de toutes; elle a fait peser sa malédiction sur plus d'un beau pays, apportant la douleur, la tristesse et l'accablement aux vivants comme aux morts, non seulement à cause de la terreur qu'elle inspire, mais aussi parce qu'elle abaisse et rend brutale leur conception de Dieu.

Paysage artificiel.

Naturellement un paysage peut être produit exactement de la même manière que des personnages, et nous avons ainsi le purgatoire de Dante et les paradis et enfers de Swedenborg. Dans le cas de ces deux voyants, cependant, la symbologie semble se mêler à leurs visions, et ceux qui ont vu les faits tels qu'ils sont réellement peuvent lire beaucoup de vérité chez eux. Il ne faut pas oublier qu'il est toujours possible, soit aux morts, soit à des entités non-humaines, de pénétrer dans une de ces images-pensées et de l'animer; et de nombreux exemples montrent que cela a été fait, pour le bien et pour le mal. Si un homme mauvais, ou un malfaisant esprit de la nature, a parfois employé par malice l'image-pensée, formée par quelque ignorant, d'un diable à queue fourchue, aux yeux énormes et flamboyants, d'un autre côté il est vrai que les images de saints et d'anges, créées par des enfants innocents et sincères, ont souvent abrité l'âme

d'aides vivants, de morts bien intentionnés et quelquefois des grands dévas eux-mêmes.

C'est ainsi que dans les visions de « psychiques » parfaitement sincères nous trouvons parfois des descriptions conformes aux fantaisies des superstitions populaires, qui ne reposent sur aucun fait. De là vient que, quelquefois, l'on voit encore des anges ailés, alors qu'en vérité l'idée de l'effort effrayant que l'usage de ces ailes exigerait détruirait entièrement toute la poésie du délicieux glissement du monde astral. Ainsi le mort se meut dans ce vaste monde des formes-pensées; et celui qui veut comprendre ce monde et tirer tout le profit du séjour qu'il y fait doit apprendre à distinguer la forme-pensée, même vivifiée, de l'être vivant, et les faits dominants de ce plan, des moules temporaires dans lesquels ils sont coulés. Une fois encore nous voyons ici quel immense avantage on retire d'une étude précise de ces sujets quand on est encore sur terre; ceux des morts qui sont renseignés, comme les aides vivants, trouveront leur joie à réconforter et à rassurer leurs frères moins heureux, et à leur expliquer beaucoup de choses qui, sans leur aide, leur pourrait, à juste titre, paraître étranges et terribles.

Un paradis matériel.

Des scènes-pensées du même ordre constituent les églises, les écoles et les maisons du « Summerland », la cité céleste et ses habitants angéliques du croyant orthodoxe ignorant et grossièrement matériel. Des milliers d'hommes de cette sorte ont pendant des siècles

donné forme à leurs étranges et primitives conceptions de rues en or, de portes de perles, d'océans de verre mêlé de feu, de couronnes et de harpes, de prophètes vêtus comme des moines du moyen âge, d'apôtres et de saints en chape et en chasuble, de chérubins et de séraphins emplumés d'impossibles ailes, fixées à leurs épaules humaines. Et lorsqu'un homme de ce même type vient à mourir maintenant, il vit tout d'abord parmi les premiers degrés de l'astral (qu'il regarde parfois, non sans justesse, comme une sorte de purgatoire ou d'antichambre), jusqu'à ce que le processus de reploiement l'amène au second sous-plan (en comptant de haut en bas) sur lequel ces formes célestes matérielles existent surtout — ce qui naturellement signifie que c'est de cette catégorie de matière que ces formes-pensées sont le plus facilement constituées. Dans la majorité des cas il le salue sans hésitation comme le ciel de ses rêves; parfois il éprouve un certain sentiment d'incongruité et se dit : « Je ne pensais pas que ce fût exactement comme cela »; parfois, s'il est quelque peu supérieur à sa classe, il ressent une sorte de désappointement.

Le reploiement continu de l'âme se poursuit; et, graduellement, ces formes-pensées elles aussi deviennent moins distinctes à sa vue, et cessent de l'intéresser. Puis sa pensée s'éveille graduellement à la conception de quelque chose d'infiniment plus grand; et alors il découvre pour la première fois que tout ce qui a fait son bonheur jusqu'ici n'a été à vrai dire qu'une introduction, et que la réalité avec laquelle il entre en contact à une période plus avancée de sa progression possède une grandeur, une profondeur, un éclat que

rien dans l'astral ne peut même suggérer. Cependant on peut tirer quelque chose même de ce matérialisme rudimentaire; l'aide s'est plus d'une fois déjà vu accueillir avec joie par ces âmes non-évoluées, auxquelles il se présente, et qui l'identifie avec un ange ou un patron. Dans une situation critique il peut arriver qu'il n'y ait pas le temps de détromper les pauvres âmes et de leur donner une explication qu'elles ne croiraient ni ne comprendraient; c'est ainsi que parfois on a attribué à différents saints un mérite qui ne leur appartenait pas à strictement parler! Mais comme un aide ne désire jamais avoir le mérite de ce qu'il fait, et à vrai dire ne s'arrête jamais à examiner la question de ce point de vue, cela importe peu — le point important est que, toutes les fois où cela est possible, on porte assistance, et non pas que l'on sache d'où est venue cette assistance.

Les savants.

Ceux qui ont lu le manuel théosophique sur *Le Plan astral* se souviendront que la subdivision supérieure diffère de toutes les autres. Cependant, dans cet état atomique de la matière, les hommes ne se forgent pas des conceptions imaginaires, comme ils font aux étages inférieurs. C'est ici que résident des penseurs et des hommes de science ardemment occupés à la poursuite de leurs études. Ils utilisent souvent à cet effet presque toutes les facultés du plan tout entier, car ils peuvent descendre presque jusqu'au niveau physique, selon certaines directions bien délimitées. Bien que loin de tout contact avec la vie terrestre ordi-

naire, ils peuvent cependant plonger jusqu'au double astral d'un livre physique qui les intéresse et en retirer ce qu'il contient touchant le sujet sur lequel ils désirent des renseignements. Ils entrent volontiers en contact avec l'esprit de l'auteur de tout nouvel ouvrage qui les attire; ils lui impriment leurs idées et reçoivent les siennes en échange; et parfois ils retardent sérieusement leur départ pour le monde céleste par l'avidité qu'ils mettent à poursuivre leurs études et leurs expériences sur le plan astral. Pour eux, cette vie astrale présente tellement d'intérêt et de bonheur qu'ils n'éprouvent nul besoin de rien de plus élevé, et ne peuvent croire sans difficulté que cela puisse exister; cependant, ils y viennent, avec le temps, comme les autres, et se rendent compte alors que comme le plan astral est au plan physique, de même est aussi, mais à un bien plus haut degré, le plan mental par rapport au plan astral.

Reconnaîtrons-nous les morts?

On pose souvent des questions sur l'aspect de la forme astrale de l'homme après sa mort, et sur la possibilité de le reconnaître. Dans tous les cas, il est parfaitement reconnaissable, bien que chez l'homme non-développé les contours soient quelque peu brouillés et indistincts. On se souvient que celui qui est doué de vision clairvoyante voit les hommes durant leur vie physique comme entourés d'un brouillard ovoïde lumineux dont nous parlons souvent sous le nom d'*aura*. Elle s'étend à une distance de quelque quarante-cinq centimètres de la surface du corps physique, dans

toules les directions; elle est en réalité excessivement complexe car elle contient de la matière de plusieurs plans. Pour l'instant, nous ne nous occupons que de la matière astrale, qui, en fait, est tout ce que le clairvoyant ordinaire puisse voir, et si nous l'observons de près, nous verrons qu'elle ne fait pas qu'entourer le corps physique, mais aussi interpénètre ce corps, et que, en dedans de la périphérie de ce corps, elle présente un degré d'agrégation beaucoup plus dense qu'à l'extérieur. Or, toute cette matière astrale, aussi bien au dedans qu'au dehors du corps physique, fait partie du corps astral de l'individu; l'agrégation beaucoup plus dense à l'intérieur du corps est due simplement à l'attraction des particules physiques. Pour une personne qui regarderait cet homme avec la vision astrale, le corps physique serait entièrement invisible; et pourtant l'aspect de l'homme ne serait guère modifié, en raison de ce fait que la matière astrale la plus dense dessine très clairement le contour de la forme en dedans du halo de brouillard. Quand un homme quitte son corps temporairement, pendant le sommeil, et définitivement, à la mort, la même disposition des particules est encore conservée; de sorte que, bien que la réplique de la forme physique soit maintenant faite seulement de matière astrale, elle n'en est pas moins distinctement reconnaissable.

Pendant la vie, les particules du corps astral sont toujours animées d'un mouvement excessivement rapide. Pour certains types d'hommes, ou lorsqu'une émotion subite affecte le véhicule astral, des bandes précises et des lignes clairement délimitées s'y manifestent, comme je l'ai montré dans la série d'illustra-

tions de corps astraux données dans le livre intitulé *L'Homme visible et invisible.* Mais, dans les circonstances ordinaires, les nuages de couleur du corps astral non seulement se fondent les uns dans les autres, mais encore ne cessent de rouler l'un par-dessus l'autre, apparaissant et disparaissant successivement dans ce mouvement. En vérité, la surface de ce brouillard lumineux et brillamment coloré ressemble assez à la surface d'une eau en violente ébullition, par la façon dont on voit les particules tourbillonner, monter à la surface et replonger, changeant constamment de place entre elles. Tel est l'état de choses pendant la vie; les particules astrales, dont la place est en-dedans de la surface du corps physique, ne cessent d'en sortir et d'y rentrer, bien que la forme générale soit clairement conservée. Le même état persiste pendant que l'homme a quitté son corps physique pendant le sommeil, et il devrait persister aussi pendant la vie posthume; mais dans tous les cas ordinaires, un changement se produit dont je vais essayer d'expliquer l'exacte signification et la raison. Mais, pour ce faire, une digression considérable sera nécessaire.

CHAPITRE VIII

L'Élémental du Désir.

Nous avons dit que chaque incarnation de l'âme est, en quelque sorte, une expiration et une inspiration, car elle extériorise une partie d'elle-même sur nos plans inférieurs, puis s'efforce de rappeler à elle ce qu'elle a ainsi extériorisé. Elle fait une sorte de placement à intérêt et s'attend à gagner sur son placement et à en retirer un accroissement d'expérience qui aura développé en elle de nouvelles qualités. Imaginons-nous l'âme entre ses incarnations — quand elle s'est momentanément retirée de la manifestation à nos niveaux inférieurs.

Elle est alors un *ego* sur le plan qui lui est propre, exactement ce qu'elle était avant de commencer son évolution, sauf qu'elle s'est considérablement développée, parce qu'elle a graduellement développé et créé en elle-même des qualités. Son habitat est la partie supérieure du plan mental, et dans le cas de l'homme ordinaire, ce qu'elle possède de conscience pendant cet intervalle de non-manifestation est concentré au troisième étage de ce plan compté de haut en bas. Le temps qu'elle y passera (après sa vie céleste et avant sa prochaine descente dans une incarnation physique) ne sera que de courte durée, parce qu'à ce niveau elle est en fait inconsciente de ce qui l'entoure et par consé-

quent incapable d'en tirer aucun renseignement, puisqu'elle n'est pas encore suffisamment évoluée pour être pleinement consciente à ce niveau. Plus tard, l'homme étant évolué, y sera pleinement conscient, et ce sera pour lui la partie la plus importante de sa vie; plus tard encore il se concentrera sur le deuxième de ces degrés et finalement sur le plus élevé, mais cela signifiera qu'il approche de l'adeptat. Mais, comme nous l'avons dit, au stade de la vie ordinaire il demeure sur le troisième et n'y est même que vaguement conscient. Il est à ce degré pratiquement inimpressionnable à tout impact venu du dehors, bien que là même il puisse dans une certaine mesure être affecté par la présence et le magnétisme d'un Maître, à peu près comme un bourgeon non encore épanoui peut être stimulé par le soleil qui verse sur lui ses flots de lumière vivifiante.

Comment l'ego opère sa descente.

Il est donc nécessaire, pour acquérir expérience et développement, qu'il descende jusqu'à l'incarnation. Les Orientaux nous disent qu'il est poussé vers la terre par Trishna (dans Pali tanha) — autrement dit par la soif ou le désir — le désir avant tout de pouvoir s'exprimer et en second lieu de recevoir ces impressions et ces chocs du dehors qui seuls peuvent le faire se sentir vivant; car telle est la loi de l'évolution. Il se met alors à se projeter au dehors ou en bas dans la partie inférieure du plan mental, parce que c'est la plus rapprochée de son niveau.

Nous devons être en garde contre deux fausses idées.

D'abord, il ne fait aucun mouvement dans l'espace, mais simplement s'efforce de concentrer sa conscience à un niveau inférieur, afin d'arriver à une expression de soi-même par le moyen d'une variété plus dense de la matière. De plus, cette expression ne peut jamais être mieux que très partielle, en raison du fait que chaque plan est à ceux qui sont au-dessous de lui comme un type supérieur de dimension est à un type inférieur. Nous savons qu'un nombre quel qu'il soit de carrés ne peut jamais constituer un carré et qu'un nombre quel qu'il soit de carrés ne peut jamais constituer un cube; de même un nombre quel qu'il soit de manifestations produites simultanément sur les plans inférieurs (à supposer la chose possible — et elle est possible sur le plan mental, mais non sur le plan physique (comme nous l'expliquerons plus loin) ne pourrait jamais exprimer parfaitement une âme, parce qu'elle s'étend dans une direction qui sur ces plans inférieurs dépasse toute conception. Il n'est pas possible d'exposer exactement en langage physique cette question de la descente de l'*ego;* mais tant que nous ne sommes pas capables d'élever notre conscience à ces hauteurs et de voir exactement ce qui a lieu, la meilleure impression que nous en puissions avoir est peut-être l'idée de l'*ego* projetant une partie de lui-même comme une langue de feu dans des plans d'une matière plus grossière que la sienne.

Dès lors qu'il pénètre dans la partie inférieure du plan mental, il lui faut se manifester de quelque façon et pour ce faire il a besoin de la matière de ce plan, exactement comme le mort qui désire se montrer à une séance doit se matérialiser — c'est-à-dire, attirer autour

de lui de la matière du plan physique afin d'être visible aux yeux physiques et de pouvoir remuer des objets physiques. C'est ainsi que l'âme s'entoure de la matière du plan mental qui la manifeste exactement, dans la mesure où elle peut s'exprimer dans cette matière d'un type inférieur, — inférieur par rapport à l'âme, mais bien supérieur à tout ce qui nous est familier.

Cette conception nous montre combien imparfaite est notre façon de regarder l'homme véritable tant que nous le considérons uniquement du point de vue physique, comme nous faisons d'ordinaire. Même quand on le regarde sur le plan mental, on ne peut voir de lui que la partie de lui-même qui peut se manifester dans le corps-esprit, lequel est une manifestation de son côté intellectuel. Si nous l'examinons sur le plan astral, nous voyons qu'un voile de plus est descendu, et que seule la partie inférieure de l'*ego* est visible celle qui peut se manifester dans le véhicule passionnel. Ici, sur notre plan physique, la situation est encore pire, puisque l'homme véritable nous est caché plus parfaitement que jamais. Ce que nous voyons de l'homme n'est donc qu'une très petite partie de lui-même et la plus mauvaise; il faudrait donc nous souvenir toujours que l'âme a des possibilités bien au delà de la manifestation extrêmement limitée que nous voyons seule ici-bas.

Cette matière mentale que l'*ego* rassemble autour de lui est la substance dont sera constitué son corps mental, et elle exprime exactement le développement mental acquis à la fin de sa dernière vie céleste. De sorte qu'en cela il commence exactement où il s'était arrêté; mais le genre de corps mental qu'il édifiera

avec la substance ainsi fournie dépendra très largement des conditions qui l'entoureront dans sa nouvelle vie terrestre et de l'éducation qu'on lui donnera. L'homme continue pendant toute sa vie à construire son corps mental, le modifiant constamment et y ajoutant des particules, le cultivant ou le négligeant suivant les cas.

L'élément mental.

Il faut nous rappeler que cette matière mentale dont l'âme s'entoure n'est pas de la matière morte. En vérité il n'existe pas de « matière morte » nulle part dans le domaine de notre connaissance, car tout a été vivifié par cette première effusion issue du troisième aspect du Logos, que j'ai décrite dans « Le Credo chrétien ». Mais elle a aussi reçu l'âme et une nouvelle impulsion vitale de la Seconde Effusion, laquelle est appelée essence monadique lorsqu'elle donne l'âme à la matière atomique de chacun des plans au cours de sa descente, mais reçoit le nom d'essence élémentale sur les autres sous-plans autres que l'atomique. Elle constitue ainsi les trois grands royaumes élémentals — le premier au niveau mental supérieur, le second sur la division inférieure du plan mental dont nous sommes en train de nous occuper, et le troisième sur le plan astral dont nous aurons à parler incessamment.

Ce n'est donc pas seulement de la matière du plan mental que l'âme attire en elle, mais aussi l'essence élémentale appartenant au second des grands royaumes. Cette essence vivante poursuit une évolution qui lui est propre; et l'instinct inné en elle la mène à

chercher tout ce qui aidera cette évolution. Ce qui lui est nécessaire pour son développement, c'est la vibration; car elle croît, comme nous faisons nous-mêmes à un niveau beaucoup plus élevé, en apprenant à répondre à des impulsions venues de dehors. Elle cherche donc toujours à connaître des variétés nouvelles de vibration; elle se refuse de toute sa force à être maintenue longtemps à un seul registre fixe.

Nous avons tous probablement trouvé qu'il en était ainsi dans nos efforts pour nous concentrer; nous avons découvert qu'il existe en nous-mêmes quelque-chose qui nous pousse constamment au vagabondage mental et résiste vigoureusement à notre effort pour le maintenir dans une direction précise. C'est avec cette force que nous luttons en même temps qu'avec notre propre inertie mentale, quand nous nous efforçons de dominer parfaitement notre esprit et de nous en servir comme d'un instrument pour notre service au lieu de le laisser errer à l'aventure selon sa libre fantaisie.

La formation de l'astral.

L'âme ayant rassemblé autour d'elle la matière mentale qu'il lui faut, sort sur le plan astral et y recommence le même processus. La matière astrale dont elle s'enveloppe est, elle encore, la manifestation de cette âme dans la mesure où cette matière inférieure est capable de l'exprimer; et ses éléments constitutifs correspondent très étroitement à ceux du corps astral qu'elle avait délaissé quand elle entra dans sa dernière vie dans le monde céleste. Sur chacun de ces plans une certaine partie de l'homme se manifeste, et pratique-

ment il reprend le développement de cette partie de lui-même au point où il l'avait laissé à la fin de ses précédentes expériences sur le plan. De sorte que ce nouveau corps astral va contenir de la matière exactement adaptée à l'expression des passions et des émotions qui étaient les mêmes au cours de cette dernière vie, et il lui permettrait donc, s'il lui plaisait, de reproduire cette vie. En sera-t-il ainsi ? Cela dépend, comme nous l'avons dit plus haut à propos de l'épanouissement mental, dans une large mesure de son milieu et de son éducation sur le plan physique.

Il a tous les germes de ces désirs antérieurs, mais il n'est en aucune façon nécessaire que tous croissent et fructifient. Il est parfaitement possible, par une éducation attentive, de tirer tout le parti possible de toutes les bonnes semences et de faire demeurer non-vivifiées toutes les mauvaises en ne leur donnant aucune des conditions qui favoriseraient leur croissance. Le résultat de ces soins serait d'amener les enfants à leur maturité et au terme de leur incarnation actuelle en plein épanouissement de leur bonnes qualités toujours élargies et accrues ; tandis que les mauvaises qualités, héritage de cette précédente incarnation au cours de laquelle on les avait pas contrariées, seraient demeurées pendant cette nouvelle vie à l'état de simples germes parce que l'homme ne leur aurait pas permis de croître et d'atteindre leur plein développement. Elles resteraient ainsi à l'état de simples germes non-vivifiés jusqu'à ce qu'elles perdent graduellement leur vitalité pour être rejetées et faire place à de l'autre matière du type nécessaire à l'homme pour manifester ses qualités plus actives. Dans son incarnation à venir, ces ger-

mes ne réapparaîtraient donc plus du tout, c'est-à-dire que l'homme aurait remporté la victoire sur ces mauvaises qualités particulières et n'en serait plus tourmenté dans le cours de son histoire future, parce que l'âme a maintenant développé en elle-même les vertus opposées qui lui rendent ces fautes impossibles.

L'essence vivante.

Cette matière astrale, comme la matière mentale, est imprégnée d'essence élémentale, de sorte que l'homme attire en lui une grande quantité de cette force qu'il s'incorpore pour un certain temps. Cette essence, ne l'oubliez pas, fait partie de la vie du Logos descendant dans la matière, car le prochain degré de son évolution sera de mettre l'âme dans le royaume minéral de quelque chaîne future, et de devenir ce que nous appelons une monade minérale. Cela introduit en lui certaines qualités auxquelles il ne nous est pas facile de nous accoutumer. Pour nous, tout progrès signifie invariablement que l'on s'élève du matériel au spirituel ; mais cette essence est sur l'arc descendant, et, en conséquence, pour elle perfectionnement signifie matérialité plus grande, et son désir est de se trouver en contact avec les vibrations les plus fortes et les plus grossières qu'elle puisse trouver; l'homme, lui-même, demande au contraire, pour son progrès, les conditions exactement opposées à tous points de vue, s'élever le plus près possible au-dessus des conditions matérielles et ne vibrer qu'en réponse aux vibrations les plus délicates des aspirations les plus élevées.

Cette masse d'essence vivante, donc, habite le corps

astral chaotique que l'âme a rassemblé autour d'elle. Puis cette âme pénètre dans l'incarnation physique et prend possession du corps physique qui se construit pour elle d'après ce qu'elle a mérité lors de sa vie précédente. Par lents degrés, à mesure de la croissance physique, l'âme obtient une maîtrise de plus en plus grande sur la matière astrale et la matière mentale et se met à construire d'une façon déterminée les véhicules par lesquels il lui faut se manifester durant cette réincarnation. La substance lui est donnée dans chaque cas, bien même qu'il se la soit fournie à lui-même par les actions de la naissance antérieure; mais il a le champ libre pour faire de cette substance ce qu'il veut — pour l'utiliser pleinement ou partiellement, pour en développer les possibilités avec application et les augmenter par un usage attentif et constant, ou pour les faire languir par manque d'utilisation. A mesure qu'il grandit, les désirs commencent à naître en lui, il se permet de ressentir certaines émotions, afin de faire de cette matière astrale chaotique un corps astral bien défini, plein de couleur et de vibration. Le même processus a lieu également avec le corps mental, mais pour l'instant consacrons-nous à considérer la formation du corps astral.

Une entité temporaire.

L'essence vivante que l'homme a attirée en lui est séparée temporairement de l'océan de vie d'où elle est sortie; elle a donc réellement pour le moment une existence en tant qu'entité séparée dans un corps — le corps astral de l'homme. Or, les caractéristiques de

l'essence élémentale sont spéciales. On ne peut pas dire qu'elle possède une intelligence quelconque, car elle n'est même pas encore au niveau d'un minéral et nous n'avons pas l'habitude d'accorder au minéral rien qui puisse s'appeler de l'intelligence. Et pourtant cette essence a, pour s'adapter au milieu et en tirer ce dont elle a besoin, une extraordinaire puissance qui certainement ressemble beaucoup à une intelligence partielle ou à un instinct très pénétrant. Nous avons dit que son moyen d'évolution est la vibration et la vibration dans le plan astral est toujours le résultat de quelque sorte de passion ou d'émotion. Par conséquent, lorsqu'elle flotte dans l'atmosphère le développement de cette essence dépend des vagues de passion ou d'émation qui viennent jusqu'à elle des différentes créatures vivantes suffisamment évoluées pour éprouver ces sentiments. Dans ce nombre seront compris non seulement les hommes, mais encore les animaux; et aussi les esprits de la nature et cet ordre inférieur de l'évolution *dêva* qui porte en sanscrit le nom de *kama-dêva* pour indiquer qu'il est encore sujet à l'action du désir. Il est évident, étant donné le vaste océan d'essence élémentale, qu'une particule déterminée de cette essence ne pourrait que de loin se trouver dans le champ de la vibration émise par l'un de ces êtres vivants.

Mais celles de ces particules qui sont attirées dans le corps astral d'un homme pour en faire partie sont elles-mêmes, pour un certain temps, placées à l'un des centres de radiation de ces vibrations; elles vont donc les subir continuellement et, par conséquent, en tirer beaucoup plus de profit dans un laps de temps donné

que si elles étaient restées dans l'ensemble de l'action d'essence, au dehors. Le curieux demi-instinct que l'essence possède semble être parfaitement suffisant pour permettre à ces particules d'être en quelque mesure conscientes de ce fait; elles se rendent compte jusqu'à un certain point que leur situation est avantageuse, et elles s'unissent en ce qu'il faut appeler une sorte d'entité temporaire, inspirée par la résolution de maintenir sa situation avantageuse et suffisamment consciente pour avoir cette détermination. Les particules du corps astral sont perpétuellement projetées et changées, exactement comme c'est le cas pour le corps physique; mais néanmoins le sentiment d'individualité se communique aux nouvelles particules au fur et à mesure de leur entrée, et l'essence incorporée au corps astral de chaque homme a, sans aucun doute, le sentiment d'être une espèce d'entité, et agit en conséquence pour le mieux de ce qu'elle considère comme ses intérêts.

Intérêts contradictoires.

Ces intérêts, comme on peut le voir par ce qui a déjà été dit, sont d'ordinaire diamétralement contraires à ceux de l'âme. L'âme désire plus loin du matériel. Cet élémental du désir, au contraire, a soif de vibrations toujours plus fortes et plus grossières, et s'enfonce toujours plus profond dans la matière. De là une lutte perpétuelle entre les deux éléments — ou, comme le décrit saint Paul, « la loi dans les membres en lutte contre la loi de l'esprit ». Mais cela va encore plus loin. Cette entité trouve mêlée à elle-même une certaine matière de qualité plus fine — la matière du corps —

esprit de l'homme; et elle découvre bientôt par l'expérience que cette matière vibrant synchroniquement avec la sienne lui permet d'obtenir une sorte de vibration beaucoup plus vive et en plus grande abondance. Par suite, elle apprend que si elle peut arriver à mettre en mouvement sympathiquement cette matière plus fine — autrement dit, à notre point de vue, si elle peut nous induire à croire que c'est nous qui désirons la sensation qu'elle désire — elle l'obtiendra en bien plus grande quantité. Elle devient donc pour nous une espèce de tentateur qui essaye de créer en nous des désirs pour toutes sortes de sensations grossières.

Cependant il faut nous garder de tomber dans la vieille erreur théologique de voir là une entité malfaisante, un démon essayant délibérément de nous faire tomber dans le péché. Cet élémental n'évolue pas du tout en tant qu'entité; il n'a la faculté de se réincarner comme un tout cohérent; c'est seulement l'essence dont il est composé qui est en mouvement évolutif. Et cette ombre d'être n'a pas la moindre intention malfaisante à notre endroit. Absorbé en lui-même il ne sait absolument rien de l'homme dont il constitue une partie pour le moment; il serait absolument impossible qu'il le comprît d'aucune façon ni qu'il sût rien de son type d'évolution. S'il pouvait avoir quelque sentiment obscur des efforts ascendants de l'homme, ils ne pourraient lui apparaître à son tour que comme des tentations qui le tirent en arrière et l'empêchent de suivre la voie d'évolution sur laquelle il doit s'avancer.

Mais en réalité l'élémental ne peut absolument rien savoir touchant l'homme; il se rend compte seulement qu'il y a là un état dans lequel il peut obtenir de la sen-

sation et plus cette sensation est vive plus il est heureux. Il ne peut lui importer le moins du monde que cette sensation soit agréable ou pénible à l'homme; il poursuit simplement son propre développement dans la complète inconscience des efforts sérieux que cela peut produire à l'endroit d'un type de progrès plus élevé qui, s'il pouvait le voir, lui apparaîtrait nécessairement non pas comme un progrès mais comme une rétrogression. Ce n'est donc nullement un Démon qu'il faut regarder avec horreur; il est partie de la vie divine au même titre que l'homme lui-même, seulement à un degré différent de son déploiement.

Ainsi, de notre point de vue, son action est souvent une « tentation »; nous disons que la vague de nos désirs se précipite vers le bas et nous donne beaucoup de mal; alors que, puissions-nous seulement nous en rendre compte, ce ne sont pas du tout nos désirs, mais ceux de l'élémental. Il est très vrai que cette vie élémentale en nous est ce que nous l'avons faite, est une manifestation de nous-mêmes. Si dans une vie antérieure nous avons dominé et purifié nos désirs nous nous trouverions associés à un élémental de désir d'un type beaucoup plus agréable au lieu de celui dont les basses vibrations sensuelles nous sont évidemment désagréables, à nous qui nous efforçons à vivre une vie plus pure et plus élevée. C'est nous-mêmes qui l'avons créé mais ce n'est pas là une raison pour devenir son esclave; au contraire nous devons apprendre à être maîtres de nous-mêmes et à nous réaliser comme entités distinctes de lui. Quelle est la meilleure façon de le traiter ?

Comment lui tenir tête.

Tout d'abord, il nous faut bien comprendre que nous devons toujours nous identifier avec le plus haut et non avec le plus bas dans toute lutte qui se produit. Il ne faut pas dire ou penser en nous-mêmes : « Je veux telle ou telle chose basse. » Chacun doit se dire : « Je veux tout ce qui aidera à mon déploiement en tant qu'âme, tout ce qui m'aidera et aidera autrui à atteindre un niveau supérieur. Je ne veux aucune de ces choses basses. » Lorsqu'un flot de vibrations fortes baigne le corps astral, quand une impétueuse vague de colère ou une poussée de sensualité submerge l'homme, il ne doit pas penser : « J'ai envie de me mettre en fureur », ni « j'ai envie de faire quelque chose pour nuire à quelqu'un ». Au contraire, il doit penser : « Mon désir est de rester froid, de ne pas tomber dans ce désordre. Voilà cet élémental du désir avide de me faire mettre en fureur pour que je lui procure le plaisir de la colère, ou de me faire céder à la sensualité afin qu'il reçoive les fortes vibrations qui s'y rattachent. Je ne lui donnerai pas cette satisfaction; je m'occuperai de mes affaires en tant qu'âme. Ce n'est pas moi qui veux toutes ces horribles bassesses — ce n'est pas moi qui les convoite et m'efforce d'y atteindre. Pourquoi, alors, abaisserais-je ma dignité au point de servir d'instrument, pour ses fins personnelles, à quelque chose qui n'est même pas encore un minéral ? »

L'important est que l'homme se rende compte que c'est lui la force supérieure marchant toujours vers le bien pour lequel il lutte, tandis que cette force inférieure n'est pas à lui, à aucun titre, mais seulement

un fragment non soumis à la volonté de l'un de ses véhicules inférieurs. Il faut qu'il apprenne à en être maître, à la dominer absolument et à la maintenir dans l'ordre; mais il ne doit pas pour cela la considérer comme mauvaise, mais comme une effusion de la puissance divine qui suit sa secousse dans l'ordre établi, bien que cette course se trouve dans ce cas s'enfoncer dans la matière, au lieu de remonter et de s'en éloigner comme la nôtre.

Tendresse mal placée.

Certains de nos étudiants théosophes ont le cœur si tendre et ont poussé à un tel degré la théorie du non-égoïsme qu'ils semblent avoir le sentiment que nous devrions tenir compte des inclinations de ce pauvre élémental, et satisfaire quelque peu ses désirs. Ce sentiment est estimable mais non rationnel. Si nous avons par malheur dans notre corps astral de l'essence du type qui désire les sensations grossières, cette essence est de toute évidence mal placée dans notre véhicule. Elle obtiendrait bien plus efficacement ce qu'elle désire si elle faisait partie du corps astral d'un chien ou de quelque animal encore inférieur au chien, et plus tôt nous la rejetons et la remplaçons par de l'essence d'un type plus élevé, mieux cela vaudra pour nous.

Nous avons un devoir envers l'essence élémentale, mais c'est de fournir des véhicules à la variété supérieure de cette essence qui sans cela ne pourrait pas s'évoluer du tout. Tous les états inférieurs peuvent être évolués tout aussi bien dans les corps de sauvages que d'animaux; ce type d'évolution trouve un champ

énorme parmi nos frères moins avancés aussi bien que dans tout le règne animal; et il n'y a aucune raison pour que nous nous écartions de notre route pour faire le travail d'autrui en délaissant notre propre tâche. En refusant de donner satisfaction aux désirs inférieurs nous changeons graduellement l'essence qui est en nous et nous édifions une créature différente, car toutes les particules qui sont expulsées sont remplacées par des particules plus nobles et plus délicates. Si nous maîtrisons nos désirs et vivons la vie théosophique, nous arriverons au terme de cette incarnation avec un type d'élémental du désir bien meilleur que celui que nous avons amené avec nous à notre naissance.

Le regroupement.

Quand on abandonne le corps physique, à la mort, on peut dire que tout le système des gaînes, qui constituent la personnalité, commence à se disperser et la désintégration du corps astral a même déjà commencé. L'élémental du désir le sent instinctivement et se prend aussitôt de frayeur. Il craint de perdre cet habitat qui lui permet de rester séparé du reste de l'essence et lui donne ainsi une occasion exceptionnelle de progresser; aussi se met-il aussitôt à l'œuvre pour se protéger. Sa méthode est très ingénieuse, car il regroupe les particules de matière dans le corps astral de façon à ce qu'elles résistent aussi longtemps que possible à la désintégration. Le jour où le corps astral se dissipera définitivement verra la fin de l'élémental en tant qu'entité séparée, aussi lutte-t-il pour son existence, en quelque sorte.

Par ce regroupement du corps astral il tient encore dans une grande mesure l'homme sous son pouvoir, bien qu'il ne sache rien de tout cela. Il dispose la matière de la partie la plus dense du corps astral en coques concentriques, de façon à ce que la plus dense soit à l'extérieur et exposée au frottement. D'ordinaire il ne s'occupe pas du tout de la petite quantité de matière qui s'étendait en dehors de la surface du corps physique et constituait la lumineuse brume ovoïde. Il sait bien qu'il a les moyens de négliger cela et se met à se retrancher solidement dans la masse énormément plus grande de matière astrale dense qui se trouve à l'intérieur de ce qui était précédemment la forme physique. Mais le résultat de cette action est des moins souhaitables pour le bien-être et le progrès de l'âme, dont le but est maintenant de rentrer en soi-même aussi rapidement que possible. La prolongation de la vie astrale est donc en elle-même regrettable; mais ce n'est certes pas là tout le mal.

Comme la matière la plus grossière est seule à la partie externe du corps, c'est par l'intermédiaire de cette matière seulement que les impressions du dehors peuvent être reçues; et comme chaque type de matière au-dedans de l'homme reçoit les vibrations d'un type similaire à l'extérieur, et leur répond, cela revient à dire que l'homme ne peut avoir conscience que de cette variété la plus basse de la matière astrale qui correspond au solide dans notre monde physique. La vie astrale sera donc du caractère le plus matériel possible, et tous les aspects les plus élevés et les plus beaux de ce plan seront pour le moment inexistants à ses yeux. C'est là ce que signifie « être relégué dans un sous-plan

particulier » — non pas que l'homme soit en aucune façon limité dans ses mouvements, mais sa conscience ne reçoit ses impressions qu'à travers un seul type de matière et ne gagne par conséquent qu'une vue excessivement partielle du monde où son sort se joue. Tout le meilleur, tout le plus rayonnant, tout le plus beau lui est caché; les influences supérieures du plan ne peuvent pas percer ce voile de matière dense, et il est ainsi retenu en contact étroit avec la terre et dans l'impossibilité de trouver ceux de ses amis qui ont déjà atteint des niveaux supérieurs.

Ses effets néfastes.

En réalité, ce regroupement s'oppose constamment à ce que l'homme voit tel qu'il est et nettement son ami à tous les degrés de leur vie astrale, à moins qu'il ne quittent le plan physique presque simultanément. Supposons un homme qui se trouve, après sa mort, sur l'un des sous-plans inférieurs et désire rechercher un ami mort douze ou quinze ans plus tôt; il est probable que cet ami peut avoir déjà transporté sa conscience à un niveau supérieur; aussi le nouveau venu (ne pouvant voir dans le véhicule astral de son ami que la matière appartenant au sous-plan où il se trouve lui-même) le trouverait à demi inconscient seulement de sa présence, — rêveur, distrait et constamment entraîné par sa pensée vers les choses supérieures où se concentre réellement son intérêt.

A mesure que les personnes se retirent graduellement et que leur conscience se concentre sur des sous-plans plus élevés, elles ne sont visibles en tant qu'en-

tités vivantes et actives que sur ces sous-plans, tandis qu'aux niveaux inférieurs leur aspect normal est celui de simples coques inconscientes. Cependant elles gardent en elles de la matière de ces niveaux inférieurs, et une excitation suffisamment forte peut rappeler temporairement la conscience dans cette matière. Tel est fréquemment le résultat de la douleur désordonnée d'amis vivant encore sur le plan physique et aussi les tentatives faites pour communiquer avec un mort par médiumnité. C'est ainsi que l'affection ressentie pour un être retenu sur les niveaux inférieurs, pourrait rappeler pour quelques instants fugitifs la conscience pleine et entière de son ami sur ces sous-plans, mais dans la majorité des cas elle ne peut pas y être maintenue longtemps. Bien qu'ils se tiennent l'un près de l'autre, l'attention de cet ami serait entièrement occupée de formes-pensées et celle du nouveau venu de formes correspondant aux objets physiques. Chacun paraîtrait à l'autre indistinct et irréel, chacun paraîtrait à l'autre vivre dans un monde fantômatique. Pour celui qui habite le monde astral depuis le plus longtemps les formes-pensées qui l'environnent seraient les réalités vivantes et nettes. Le corps astral du nouveau venu, puisqu'il contient aussi de la matière des subdivisions supérieures, lui serait visible; mais la conscience n'étant pas concentrée dans la partie qu'il voit le plus clairement, lui apparaîtrait à peu de chose près comme de l'inconscience. Si l'affection qui les unit est profonde et réelle, elle leur permettra probablement à tous deux de dominer momentanément l'élémental du désir et de se voir l'un et l'autre presque complètement; mais d'ordinaire la disposition des coques concentri-

ques reprendra bientôt le dessus et chacun redeviendra plus encore une ombre pour l'autre.

L'avantage qu'il y a à refuser.

L'homme qui refuse de se soumettre à ce regroupement en coques concentriques échappe à toutes ces difficultés, à tout ce désappointement. Quel que soit le niveau où la conscience de son ami soit en activité, il peut le rencontrer en ce point précis, et s'entretenir avec lui en pleine et entière liberté. Dans bien des cas il peut faire bien plus encore, car, échappé lui même à l'esclavage de l'élémental du désir, il peut enseigner à son ami à s'en libérer lui aussi; et ainsi tous deux peuvent avoir une vie astrale bien plus heureuse et bien plus utile que cela n'eût été possible sans cet effort.

L'homme ordinaire, ignorant tout de cette question, accepte ces dispositions de l'élémental du désir comme une partie des conditions nouvelles et étranges qui l'environnent; il croit voir la totalité du monde posthume, alors qu'en réalité, il n'a qu'une vue extrêmement partielle d'un seul de ses sous-plans. Mais il n'y a aucune raison pour que l'homme qui a étudié l'occultisme et comprend la situation, se soumette docilement à la domination de l'élémental du désir, pas plus après sa mort que pendant sa vie. Il refusera naturellement de se laisser enfermer dans une enveloppe durcie qui le confinerait à un unique sous-plan; il insistera pour conserver ses communications ouvertes également avec les niveaux supérieurs de l'astral. Il se trouvera ainsi dans un état pratiquement semblable à celui où il était quand il passait dans le monde astral pendant son

sommeil au cours de sa vie terrestre; il sera donc beaucoup plus libre de ses mouvements, et pourra se rendre bien plus utile que s'il se laissait réduire en esclavage par les désirs inférieurs.

L'effort de résistance à ce regroupement, et de reconstitution du corps astral selon sa constitution antérieure, est en tous points semblable à celui que nécessite la résistance à un désir très fort dans la vie physique. L'élémental, à sa curieuse manière semi-consciente, est effrayé et il va s'efforcer de faire passer cette peur dans l'homme; de sorte que celui-ci va sentir constamment s'insinuer en lui l'instinct puissant d'un danger inexprimable auquel il ne peut échapper qu'en laissant s'accomplir ce regroupement. Mais s'il résiste assidûment à ce sentiment de peur irraisonnée, en lui opposant l'affirmation calme de sa connaissance, à lui, qu'il n'y a aucune raison d'avoir peur, il finira par user la résistance de l'élémental, exactement comme il a maintes fois résisté aux impulsions du désir au cours de sa vie terrestre. C'est ainsi qu'il deviendra une puissance vivante pendant sa vie astrale, capable de poursuivre l'œuvre d'assistance comme il le faisait pendant ses heures de sommeil.

Nous voyons donc une fois de plus le prodigieux avantage d'une connaissance exacte concernant ces états qui suivent la mort.

CHAPITRE IX

L'Extension de la Conscience.

Il est une particularité de ce monde supérieur dont il nous faut toujours tenir compte, si nous voulons nous le représenter imaginativement; c'est que l'une des limitations qui borne ici bas en tous sens notre conscience, est abolie. Dans notre vie physique nous n'avons conscience que de trois dimensions de l'espace — non que ces trois dimensions seules existent, mais parce que le cerveau physique est organisé pour ne percevoir normalement que ces trois dimensions. En réalité nous vivons dans un espace à de nombreuses dimensions et les limites imposées à notre compréhension de l'espace, aux différents degrés d'évolution, sont toujours inhérentes à notre conscience; elles sont donc véritablement subjectives. Nous voyons ce que nous sommes capables de voir; mais il y a toujours une infinité de choses en dehors de celles que nous voyons. Sur le plan astral, nous sommes encore très loin de réaliser pleinement les facultés divines qui existent dans l'homme; mais nous sommes du moins d'un degré plus près de cette réalisation, en ce qu'une limitation a déjà disparu.

Et ce changement même, tout infinitésimal qu'il soit comparé à ce qui se trouve au-delà, est si grand, au point de vue du plan physique, que nous avons de la

difficulté à en comprendre, même très partiellement, la signification. Si attentive soit-elle, une description ne peut en donner l'idée car cette idée ne peut s'exprimer en langage physique. Tout ce qu'on peut faire, c'est d'indiquer les points essentiels, de manière à permettre à celui qui a quelque expérience de cet état, de déduire le reste; mais celui qui n'en a encore aucune notion directe, même rudimentaire, ne peut espérer en acquérir mieux qu'une idée très incomplète. Quand nous regardons un tableau représentant un paysage, nous nous faisons une idée de l'aspect du paysage tel qu'il nous apparaîtrait dans la réalité; mais c'est que nous avons vu d'autres paysages, et notre esprit connaissant les caractéristiques générales peut suppléer à ce qui manque. Mais montrons ce tableau à quelqu'un qui n'a jamais vu un paysage dans la nature, il ne pourra pas le moins du monde comprendre d'après ce tableau quel est l'aspect réel du paysage. C'est qu'à vrai dire, un tableau nous trompe dans presque tous ses détails; ses lignes et ses angles ne peuvent pas être la reproduction exacte de ceux qu'ils représentent, parce que le paysage n'est pas dessiné tel qu'il est en réalité, mais seulement tel qu'il apparaît à l'homme d'un certain point de vue. Si donc nous n'étions pas capables de tenir compte de la perspective et des proportions variables du tableau, nous n'obtiendrions pas une idée exacte des différents objets qui y sont représentés. Exactement de la même façon, et avec les meilleures intentions et avec l'intelligence la plus ouverte, nous nous faisons fréquemment des conceptions erronées des plans mystérieux de la nature, d'après les descriptions qui nous en sont données; et il n'y a là nulle faute

de notre part ni de celle des personnes qui nous font ces descriptions, mais cela tient simplement à la difficulté inhérente au sujet.

Le meilleur moyen de comprendre.

A défaut de la vision astrale véritable, l'étude de la quatrième dimension est la meilleure méthode que je connaisse pour se faire une idée des conditions particulières au plan astral. On peut par ce moyen concevoir dans le cerveau physique certaines formes, parmi les plus simples de celles qui appartiennent à cet ordre supérieur d'espace. Cela exige, sans aucun doute, un effort considérable de la part du cerveau physique, car dans cette entreprise nous l'écartons complètement de ses voies ordinaires et exigeons de lui qu'il développe des facultés nouvelles. Cependant un cerveau sain répondra à cette exigence; et, dans la mesure où il réussit, il nous permet de saisir quelque peu ce que sont, en réalité, les formes du plan astral; et le résultat ne peut qu'être un champ d'idées plus vaste et une conception plus large de la véritable signification de la vie et de l'espace. Cette méthode, pour atteindre cette conception plus élevée, n'est pas également accessible à tous. Certains y trouvent une étude passionnante et en saisissent très promptement les principes généraux; pour d'autres, tout cela paraît tout à fait incompréhensible, et ils ne peuvent croire qu'il leur soit possible de jamais apprendre à le comprendre.

Ce sujet peut être traité de différentes façons. Personnellement, mon intérêt pour cette question fut éveillé tout d'abord en lisant les *Scientific Romances*,

de M. C.-H. Hinton, et je vais essayer, dans les quelques pages qui suivent, d'exprimer quelques-unes de ses idées sur le sujet. Si je puis, ce faisant, intéresser quelques lecteurs suffisamment pour leur faire étudier par eux-mêmes les livres de M. Hinton, j'ai la certitude qu'ils trouveront plus que la compensation des efforts que cela pourra leur avoir coûté.

M. Hinton lui-même ne traite pas la question comme une voie d'accès vers la compréhension du plan astral; à vrai dire, je ne suis pas certain qu'il croie seulement à l'existence d'un plan astral; il y voit simplement une conception supérieure de l'espace physique, une vérité existant dans le monde physique, et que devront reconnaître ceux qui se donneront la peine de l'étudier assez profondément. C'est tout cela, en effet, mais c'est aussi beaucoup plus encore; et s'il est parfaitement vrai que l'espace physique a plus de dimensions que nous n'en connaissons, il est vrai aussi que le monde astral interpénètre le monde physique et que, de cette façon, nous pouvons apprendre à comprendre quelque chose de ce monde. Je ne pourrais certainement pas garantir à quiconque étudie la quatrième dimension qu'il éveillera en lui, par ce moyen, la faculté de la vision astrale, bien qu'il y ait eu des gens qui ont pu y réussir précisément de cette manière; mais, à coup sûr, une étude attentive de ce sujet donnera cette conception plus claire et ces idées plus larges dont j'ai parlé.

Nos limitations.

Notre conception de l'espace implique l'idée de limite — fait que reconnaissent clairement les grands

écrivains orientaux qui parlent fréquemment d'une conscience qui transcende le temps et l'espace. Ils considèrent ces derniers comme de simples limites à notre conscience, et non comme des nécessités existant réellement. Il n'est pas aisé de rendre cette idée claire pour ceux qui n'ont pas souvenir que leur conscience ait jamais transcendé le plan physique; mais tous ceux qui ont pu élever leur conscience jusqu'aux plans supérieurs de la nature, savent qu'il existe un niveau au delà duquel le temps et l'espace tels que nous les connaissons n'existent pas. Ici-bas, sur le plan physique, où existe cette limitation nommée l'espace, nous le connaissons comme renfermé dans trois dimensions; nous ne connaissons que la longueur, la largeur et la hauteur, et nous sommes incapables de penser une direction qui ne puisse s'exprimer au moyen de ces trois dimensions. Autrement dit, n'importe quel mouvement que nous sommes capables de concevoir peut être analysé en trois mouvements. Par exemple, si nous désirons déplacer un objet d'un point d'une pièce à un autre point de cette pièce, nous pouvons le faire par une combinaison de trois mouvements en lignes droites et dans trois directions, chacune d'elle étant à angle droit avec les deux autres. Supposons d'abord notre objet posé par terre; au moyen de deux mouvements à angle droit l'un par rapport à l'autre sur le plancher, nous pouvons amener cet objet juste au-dessous d'un point quelconque où nous désirons le placer. Nous n'avons plus alors qu'à l'élever selon une autre ligne droite à angle droit avec les deux précédentes et nous arriverons à la position désirée.

Dans notre conscience physique ordinaire, nous ne

pouvons penser une autre ligne qui soit perpendiculaire à chacune de ces trois lignes. Nous ne pouvons l'imaginer — mais cela ne prouve pas qu'elle n'existe pas; cela prouve seulement qu'elle est inimaginable pour notre intellect. La seule façon pour nous d'apprendre à connaître quelque chose à son sujet, c'est de raisonner selon le procédé des analogies et de commencer par imaginer un être dont la conscience est plus limitée que la nôtre. Nous, nous pouvons percevoir trois dimensions; imaginons un être qui n'en puisse percevoir que deux. Nous ne savons pas s'il existe un tel être; il est possible que la conscience de certains microbes soit de cette nature, mais nous n'en avons aucune connaissance positive.

La vie à deux dimensions.

Imaginez un microbe de cette sorte et supposez-le vivant sur la surface d'une feuille de papier. Cette feuille de papier pourrait fort bien lui sembler être le monde entier et nous le supposerons strictement limité à sa surface. Non seulement il ne pourrait jamais quitter la surface, ni en s'élevant au-dessus ni en s'enfonçant en elle, mais il ne pourrait non plus avoir aucune idée de la signification de nos expressions en haut et en bas. Bien que vivant uniquement sur une surface, il ne saurait pas que ce n'est qu'une surface; pour lui cette superficie de l'épaisseur d'un atôme serait le monde dans lequel il vit. Imaginez que cette créature puisse raisonner; pourrait-il arriver de quelque façon à la conception de la troisième dimension, celle qu'expriment les mots en haut et en bas, qui lui

est absolument invisible, et se trouve complètement en dehors de toute réalité qu'il ait encore imaginée ? Voyons ce que seraient ses limitations s'il voulait arriver à cette conception, et comment les objets à trois dimensions qu'il rencontrerait lui apparaîtraient.

Remarquez d'abord que la considération de dimension n'entre pas dans la question. Nous pourrions tout aussi bien imaginer notre feuille de papier comme ayant plusieurs kilomètres de long et dans ce cas notre microbe pourrait être beaucoup plus grand. Du moment que c'est une entité n'ayant l'épaisseur que d'un atome et ignorant de cette épaisseur, son atome peut avoir n'importe quelle étendue qu'il nous plaira de supposer. Remarquez qu'une ligne tracée sur le papier serait pour lui un obstacle insurmontable. Si nous tracions une ligne d'un bord à l'autre du papier, cette ligne partagerait son monde en deux parties distinctes et il n'y aurait, à sa connaissance, aucun moyen de passer d'un côté à l'autre; car le monde où il vit n'ayant que l'épaisseur d'un atome serait complètement isolé par la ligne tracée sur le papier (laquelle est composée, naturellement, d'atomes d'encre ou de plombagine) d'un autre monde de même nature, et qui pourrait se trouver tout contre lui et n'en être séparé que par l'épaisseur de la ligne. Il serait complètement inconscient de ce qui arriverait de l'autre côté de cette ligne, même s'il s'en fallait seulement de la plus infime quantité qu'il ne fut en contact avec cette autre partie.

De notre espace à trois dimensions nous plongeons du regard dans ce monde où vit notre microbe. Nous pourrions facilement produire des phénomènes qui, de son point de vue, paraîtraient miraculeux. Nous pour-

rions prendre un objet dans cet autre monde si proche du sien, le passer par-dessus la ligne et le déposer dans son monde à lui : ce serait là pour lui une apparition qu'il serait absolument incapable d'expliquer. Si nous dessinions un carré autour de cette petite créature, il serait alors dans un espace limité absolument fermé dans toutes les directions dont il a connaissance. Pour lui il serait inimaginable au plus haut point qu'une autre créature ou une autre chose, quelles qu'elles fussent, puissent pénétrer dans ce carré sans passer à travers l'un de ses côtés; et pourtant nous pourrions très facilement faire apparaître à côté de lui un objet ou une entité qui resteraient assez longtemps pour qu'il fût convaincu de leur réalité absolue, puis nous pourrions les faire s'évanouir aussi brusquement qu'ils étaient arrivés. Un carré plus petit, une figure d'une forme quelconque serait pour lui une boîte fermée, mais de toute évidence aucune boîte, aucun coffre-fort de sa construction ne serait jamais fermé pour nous, parce que nous le regardons toujours, et nous l'approchons, par une direction tout à fait différente et qui lui est totalement inconcevable. Il ne connaît aucun moyen qui permette à quoi que ce soit de l'approcher, ni de se mouvoir, sinon le long de la surface de son monde; et pourtant nous pouvons à tout instant déposer quelque chose dans son monde d'une façon qui pour lui est inexplicable.

Il ne nous en coûterait guère d'efforts pour bouleverser complètement son idée de la distance. Supposez que nous marquions un point près de l'un des bords du papier et un autre point près du bord opposé. Pour lui il y a toute la largeur du monde entre ces points et

pour lui il ne peut y avoir d'autre manière de passer de l'un à l'autre qu'en faisant le voyage d'un bord à l'autre de la surface. Nous, grâce à notre connaissance de la troisième dimension, nous pouvons plier le papier, et amener ces deux points près l'un de l'autre; nous pouvons même les faire se toucher. Souvenez-vous que cette créature ne peut absolument pas savoir que son monde peut être plié, parce que pour le plier nous devons nous mouvoir dans un espace dont la conception est absolument impossible pour lui actuellement. Le résultat serait donc, pour lui, qu'un lieu qu'il sait être de l'autre côté du monde, comme il peut le prouver en s'y rendant de la manière habituelle, peut cependant être amené assez près de lui pour être atteint instantanément. Un autre miracle aurait donc été accompli, d'après lui — quelque chose qui dépasse et contredit apparemment toutes les lois de la nature qu'il ait jamais connues. Il est facile de voir qu'avec notre connaissance de trois dimensions nous pourrions jouer toute espèce de tours à cette entité qui n'en connaît que deux.

Ce qu'il y a de très curieux, c'est que des tours en tous points semblables peuvent nous être joués et nous sont joués constamment. Tous ceux qui se sont occupés du spiritisme et de ses phénomènes savent qu'il arrive constamment aux séances des choses comme celles que je viens de décrire. Fréquemment, c'est un objet qui est enlevé d'une boîte fermée, ou bien une autre entité présente nous montrera que pour elle la boîte n'est pas fermée en lisant quelque chose qui est écrit à l'intérieur. Souvent aussi quelqu'un apparaîtra à côté de nous, puis s'évanouira de façon inexplicable pour

nous. On voit qu'une manière, pour nous, d'expliquer ces phénomènes serait de supposer l'existence d'une quatrième dimension ayant à notre espace à trois dimensions exactement le même rapport que celui-ci a aux deux premières. S'il existe une telle dimension, un être qui s'en sert et en comprend les lois pourrait nous traiter exactement comme nous pourrions traiter le microbe à deux dimensions, et accomplir à nos yeux maintes merveilles sans contrevenir en aucune façon aux lois naturelles qu'il connaît parfaitement.

Du point de vue mathématique.

Examinons la question d'un autre point de vue. Supposons que nous ayons une ligne de deux pouces de long. Si le pouce est notre unité de longueur, nous pouvons représenter cette ligne par le nombre 2. Selon la géométrie, cette ligne est produite par le déplacement d'un point dans une certaine direction; si maintenant nous déplaçons cette ligne, dans une direction perpendiculaire à elle-même, sur une distance de deux pouces, nous produisons alors par ce mouvement un carré, lequel peut être mathématiquement représenté par le nombre 2^2. Si maintenant vous déplacez ce carré à angles droits par rapport à lui-même, sur une distance de deux pouces, il va décrire un cube dont chaque côté aura deux pouces de long, et qui peut être mathématiquement représenté par le nombre 2^3. Vous avez ici trois figures produites par des mouvements correspondants entre eux : le point produit une ligne, la ligne un carré, et le carré un cube; et ces trois figures correspondent en géométrie aux nombres mathématiques 2, 2^2, 2^3.

Géométriquement nous ne pouvons pousser plus loin cette série d'opérations, mais en mathématiques nous pouvons élever le nombre à la quatrième puissance, ou à n'importe quelle puissance. Et chacune de ces expressions mathématiques pourrait avoir sa représentation dans la géométrie réelle spatiale. Quelle est donc la forme du solide qui correspondrait au nombre 2^4? Comme c'est là une forme que nous ne pouvons représenter matériellement, nous devons essayer d'imaginer quelle espèce de solide ce serait. S'efforcer d'étudier cette figure c'est essayer d'atteindre la connaissance de la quatrième dimension. Mais afin de comprendre quels sont les facteurs de notre problème, nous devons suivre la façon dont chacune de ces figures (qui nous sont déjà connues) a été déduite de la précédente.

Remarquons d'abord que, s'il est parfaitement exact que la surface du carré dont le côté est représenté par 2, peut être représentée par 2^2, cependant l'unité qui sert à mesurer le carré est très différente de l'unité employée pour la ligne. Nous avons parlé, par exemple, d'une ligne de deux pouces de long; et lorsque nous voulons indiquer la dimension du carré résultant du mouvement de cette ligne, nous multiplions le nombre 2 par lui-même. Mais vous allez voir que l'unité par laquelle nous exprimons la dimension du carré est totalement différente; ce n'est pas une mesure de pouce-longueur, mais un pouce-carré, et aucun nombre d'unités de la première catégorie ne pourrait jamais composer une seule unité de la deuxième catégorie; car la définition de la ligne dit qu'elle possède la longueur sans la largeur et, par conséquent, un nombre,

quel qu'il fût, de lignes mathématiques, ne pourrait jamais constituer un carré, parce qu'elles n'ont pas de largeur. Il s'ensuit évidemment aussi, que personne n'a jamais vu une ligne véritable, car ce qui n'a pas de largeur est invisible pour nous; toutes les lignes que nous traçons sont donc inexactes et ne représentent pas véritablement la conception mathématique de la ligne.

Il en est exactement de même pour le carré qui produit un cube en se déplaçant à angles droits par rapport à lui-même. Notre définition du carré lui donnerait longueur et largeur, mais non l'épaisseur; donc un nombre, quel qu'il fût, de carrés empilés les uns sur les autres, ne pourrait jamais former un cube. Si nous voulons mesurer un cube, nous devons multiplier le nombre deux deux fois par lui-même, mais il faut même alors que l'unité employée soit celle qui appartient à la nouvelle dimension. Ce ne peut être ni un pouce, ni un pouce-carré — il faut que ce soit un pouce-cube. On remarquera donc que pour chaque nouvelle dimension nous avons une unité entièrement différente et que la mesure prise dans la dimension supérieure ne peut jamais s'exprimer en unités de la dimension inférieure.

Un second point à considérer c'est que, lorsqu'on déplace une de ces figures pour en produire une autre, chaque point de la première figure doit produire sa ligne correspondante. Quand nous déplaçons une ligne à angle droit avec elle-même pour produire un carré, nous devons supposer que les extrémités de la ligne ne sont pas seules à créer les nouvelles lignes qui constituent les limites du carré, mais que chacun des

points sur toute la longueur de cette ligne se déplace aussi et, par ce déplacement, trace aussi une nouvelle ligne. De même quand nous produisons un cube par le déplacement d'un carré, ce ne sont pas seulement les quatre lignes constituant la périphérie du carré qui décrivent des carrés à leur tour, mais chacun des points sur toute la surface du carré doit prendre un mouvement correspondant à angle droit avec la surface du dit carré, et faire sa part du travail de production du cube. Rappelez-vous qu'un carré ne se compose pas purement et simplement des quatre lignes que nous dessinons pour en indiquer les limites, mais que la surface entière comprise à l'intérieur de ces lignes est un carré. Remarquez encore que lorsque nous nous élevons à une dimension supérieure, aucun point de l'intérieur de la figure inférieure ne nous est caché, parce que nous la regardons de telle façon qu'aucun de ses points ne peut recouvrir un autre point de cette figure.

Quand nous appliquons toutes ces données au déplacement d'un cube selon cette nouvelle et inimaginable direction, qui est à angles droits avec toutes ces autres dimensions, quelle espèce de figure allons-nous déterminer? La première chose à comprendre c'est que cette nouvelle figure, quelle qu'elle soit, ne peut se mesurer au moyen d'aucune mesure que nous connaissions actuellement. Un nombre, quel qu'il fût, de cubes ne pourrait jamais constituer une telle figure parce qu'elle possède une quatrième mesure qu'aucun cube ne possède, et l'unité même qui servira à la mesurer doit être d'une nature complètement différente.

Le tesseracte.

Par inférence, d'après tout cela, et par un raisonnement serré, M. Hinton déduit certains faits concernant cette nouvelle figure, à laquelle il donne le nom de *tesseracte*. Il nous explique qu'elle doit avoir seize points, trente-deux lignes et vingt-quatre surfaces et qu'elle doit être limitée par huit cubes, de même qu'une ligne est limitée par deux points, un carré par quatre lignes, un cube par six surfaces, alors qu'un cube a en outre douze lignes et huit points.

Supposons qu'une telle figure existe réellement et que nous la voyions, quelle impression ferait-elle sur nos sens? Manifestement nous ne pourrions la voir que comme un cube. Afin de voir pourquoi il en serait ainsi, pensons encore une fois à notre créature vivant dans ses deux dimensions. Supposez que nous placions un cube sur la surface de son monde. Ce serait encore pour lui une apparition mystérieuse — une matérialisation en quelque sorte; mais quel aspect cela prendrait-il, de son point de vue? Il n'en pourrait voir que la partie en contact avec sa surface, et par conséquent cela lui paraîtrait évidemment être un carré. Il ne pourrait se représenter l'objet que sous la forme imposée par les limites de sa propre conscience. Voilà le point ultime où pourrait le conduire sa compréhension, car il ne pourrait à aucun degré saisir ce que nous entendons par un cube. Et nous autres sur le plan physique nous verrions nécessairement un tesseracte sous l'aspect d'un cube.

Comment pourrions-nous alors obtenir avec notre conscience limitée, une idée de l'aspect véritable de

cette figure? Ceux qui ont fait de l'embryologie savent comment on étudie l'embryon en ses différents états. Par exemple, l'étudiant prend des œufs à différents degrés d'incubation, et les coupe en tranches très minces, examinant ensuite les sections au microscope. Dans chaque section il n'y a qu'une très petite partie de la forme de l'embryon — en fait si mince est cette section qu'on peut presque la considérer comme n'ayant que deux dimensions. Mais en combinant l'image-pensée de toutes ces différentes sections, il obtient au moyen de ces images à deux dimensions une idée de la forme de l'embryon, lequel a trois dimensions. De même si nous désirions donner à un être à deux dimensions une idée d'un objet à trois dimensions, nous devrions le faire au moyen d'une série de sections bi-dimensionnelles; puis il lui faudrait combiner les images-pensées de toutes ces sections et faire travailler son imagination pour concevoir de cette façon quelque chose qui dépasse sa compréhension normale. Voilà donc ce qu'il nous faut faire, si nous désirons nous représenter les figures à quatre dimensions, même les plus simples. Nous pensons une série de sections et nous essayons de les combiner dans notre esprit; et ces sections seront toujours pour nous des figures à trois dimensions, telles qu'un cube.

Il nous semble que nous sommes entourés d'objets à trois dimensions. Mais s'il existe un espace à quatre dimensions, certains, ou tous, ces objets peuvent donc avoir quatre dimensions, alors que nous ne voyons que la partie qui nous est accessible avec nos limitations. Par exemple, tous nos semblables peuvent être des êtres à quatre dimensions; il peut donc y avoir en

chacun d'eux (et nous savons par d'autres considérations qu'il y a en chacun d'eux) beaucoup plus que nous ne sommes à même de voir. Une personne très ordinaire sur notre plan apparaîtrait peut-être comme beaucoup plus hautement évoluée à qui pourrait voir, dans les autres dimensions, la partie inconnue que nous appelons l'âme.

M. Hinton donne dans ses livres de nombreux exemples très beaux des possibilités que présente un monde à quatre dimensions. J'aimerais essayer de reproduire l'un de ces exemples, bien que pour le comprendre complètement et nettement il faille un effort de concentration considérable et soutenu.

Une belle analogie.

Il nous faut retourner encore à notre microbe à deux dimensions; mais supposons cette fois-ci qu'au lieu de vivre sur la surface d'un morceau de papier il vive sur une mince feuille de cire. Supposons maintenant que nous passions un fil à travers cette feuille de cire en le tenant perpendiculaire entre nos mains, une main étant au-dessus de la feuille de cire et l'autre en-dessous. Si, le fil étant tenu tendu et perpendiculaire, nous le faisons monter ou descendre à travers la cire, il serait impossible au microbe d'en comprendre le mouvement. Il ne pourrait voir que le trou dans la surface qu'il habite et la particule de fil qui remplit ce trou à l'instant même. Si le fil était plus épais en certains points qu'en d'autres, ou si certaines parties étaient diversement colorées, le microbe aurait conscience d'un changement de dimension ou de couleur de la particule qu'il voit. Il lui serait complètement impossible d'avoir

une conception de la ficelle dans son ensemble. Si vous faisiez passer un cône à travers sa feuille de cire, en introduisant la pointe la première, il lui semblerait voir un petit cercle apparaître soudain, et de façon entièrement inexplicable; ce cercle grandirait, grandirait sans arrêt pour s'évanouir enfin aussi soudainement et aussi mystérieusement qu'il était venu. Il ne pourrait concevoir que ces étapes de développement, qui lui apparaissent nécessairement comme successives dans le temps, ne sont, en réalité, que les différentes parties d'un tout, et existent simultanément dans un espace qui dépasse le sien.

Mais supposez maintenant qu'au lieu de tenir le fil perpendiculaire, nous le tenions avec une inclinaison de 45 degrés, en le maintenant toujours tendu entre les mains. Si maintenant nous déplaçons nos mains verticalement comme précédemment (mais non pas en diagonale) nous produisons dans la surface de la cire, non plus un trou, mais une fente. Si nous attribuons à la cire la faculté de se refermer après avoir été coupée par le fil, notre mouvement produira alors dans la feuille un trou qui se déplace. Le mouvement du trou serait rapide si l'inclinaison du fil sur la verticale était grande; il deviendrait réciproquement de plus en plus lent à mesure que l'inclinaison du fil se rapprocherait de la verticale. Mais l'aspect pour notre microbe serait toujours celui du trou en mouvement, ou plutôt de la particule en mouvement qui remplit ce trou; et, naturellement, la seule supposition possible pour lui serait que le mouvement latéral perçu dans son monde à lui est véritablement le seul mouvement dont elle soit douée. Nous voyons ainsi à quel point il tomberait

sous l'empire de l'illusion, puisque le seul mouvement réel serait dans ce cas celui du fil dans son ensemble se déplaçant de haut en bas ou de bas en haut.

Supposez maintenant qu'au lieu d'un seul fil tenu entre les deux mains, nous ayons plusieurs centaines de fils, fixés à un cadre selon tous les angles possibles, non pas en lignes parallèles, mais se croisant, noués les uns aux autres et formant entre eux toutes sortes d'angles; supposez en outre que tout le cadre, avec ses fils tendus, reçoive un mouvement lent et régulier de bas en haut. Pour notre microbe l'effet produit sera celui d'un nombre immense de points en mouvement entièrement indépendants les uns des autres. Il lui semblerait voir un véritable chaos, certains points se dirigeant les uns vers les autres, peut-être même se rejoignant pendant un instant pour se séparer de nouveau; ceux-ci vont dans un sens, ceux-là dans un autre, les uns lents, les autres rapides, mais tous en apparence complètement indépendants et distincts et sans ordre d'aucune espèce entre eux. Ce chaos de points en mouvement pourrait, à juste titre, sembler au microbe être un concours fortuit d'atomes et cette confusion désordonnée serait le seul mouvement, la seule vie dont il aurait conscience. Mais nous, considérant l'opération dans son ensemble, du haut de notre dimension supérieure, nous voyons que toute cette confusion apparente n'est qu'une illusion due aux limitations du microbe, et que le seul mouvement véritable est celui de bas en haut dont est animé lentement et régulièrement le cadre tendu de fils, et dont le pauvre microbe ignore nécessairement jusqu'à l'existence.

« Et c'est là une allégorie », car notre cas, à nous,

est en tous points semblable. Tout le mouvement que nous voyons autour de nous, toute l'apparence de désordre confus et d'enchevêtrement de la vie des hommes nos frères, tout cela n'est en réalité qu'une partie du vaste et puissant mouvement ascensionnel de l'évolution selon la loi divine; et, lorsque nous saurons le regarder d'un niveau plus élevé, en dehors et au-dessus, nous pourrons alors voir qu'il en est ainsi. M. Hinton tire de cette hypothèse des conclusions rigoureuses et belles, et montre que beaucoup de phénomènes connus de la science seraient clairement expliqués de ce point de vue. Il est très intéressant de remarquer que, pour qu'un tel système puisse fonctionner, il serait nécessaire de postuler certaines conditions concernant la disposition des fils; et il est très remarquable que ces conditions correspondent précisément aux qualités inhérentes de la matière telle qu'elle nous est connue.

Autres suggestions.

Beaucoup d'autres phénomènes sont susceptibles d'explication selon le même principe, phénomènes les plus variés dans leur espèce et pris dans toutes les branches de la connaissance scientifique. Par exemple, M. Hinton s'appuie là-dessus pour suggérer une théorie des gaz entièrement nouvelle et très ingénieuse. Nous savons qu'un liquide répandu sur une surface plane s'étale selon deux dimensions, tandis qu'un gaz libre tend toujours vers l'expansion, c'est-à-dire se répand selon trois dimensions. En s'étalant selon deux dimensions un liquide diminue dans sa troisième dimension, autrement dit dans sa profondeur. Ne

serait-il donc pas possible qu'un gaz qui se répand selon trois dimensions diminue en même temps dans sa quatrième dimension, de sorte que la densité d'un gaz pourrait être la mesure de son épaisseur relative selon la quatrième dimension.

Nous trouvons souvent dans notre monde des objets qui sont la réflection les uns des autres — par exemple nos deux mains, qui sont en tous points similaires, et pourtant, ne peuvent être tordues ni retournées de façon à ce que l'une puisse prendre la place de l'autre. Mais si nous prenons une paire de gants que nous portons sur ces mêmes mains et que nous en retournions un à l'envers, nous allons les trouver de forme exactement semblable. Si nous dessinons deux triangles rectangles tournés en directions opposées et que nous le découpions dans le papier, nous verrons qu'il est entièrement impossible en en déplaçant un, de quelque façon que ce soit, à la surface d'une table, de lui faire prendre exactement le même aspect que l'autre ; mais on le fera immédiatement en soulevant simplement l'un des triangles au-dessus de la surface de la table, en le retournant puis en le replaçant. De même qu'en retournant un objet à deux dimensions dans trois dimensions nous pouvons le transformer en sa réflection telle qu'elle apparaît dans un miroir, ne serait-il pas possible de même qu'en retournant un objet à trois dimensions dans la quatrième dimension, nous produisions un résultat exactement semblable ? Dans cet ordre d'idées, M. Hinton suggère la possibilité d'expliquer certains des plus remarquables phénomènes qui se rattachent à l'électricité ; il arrive même à déduire de cette théorie de la quatrième dimension la

nécessité d'un grand nombre de lois éthiques universellement reconnues.

L'expulsion du soi.

Nous, qui étudions la théosophie, nous nous rendons compte que le premier pas sur le sentier du véritable progrès, est de se débarrasser du soi, de rejeter l'illusion de la séparativité, de générer ainsi le non-égoïsme parfait, et d'apprendre à travailler au profit de l'humanité. Il y a certainement plus qu'une coïncidence dans le fait que le premier pas nécessaire pour mener à bien l'étude pratique de la quatrième dimension est ce que M. Hinton appelle « l'expulsion du soi ». Nous devons éliminer la personnalitée dans notre intellect et abandonner entièrement notre point de vue actuel. Nous devons travailler avec un certain nombre de cubes, comme ceux dont se servent les enfants dans les jardins d'enfants; avec ces cubes nous devons construire un plus grand cube ; puis il nous faut apprendre à voir tous ces cubes dans leur relation les uns avec les autres, *en les considérant comme étant intérieurs au grand cube dont ils sont les parties.* Naturellement il nous faudra commencer par penser à un cube comme étant au-dessus ou au-dessous d'un autre, devant ou derrière un autre, à droite ou à gauche d'un autre; mais toutes ces conceptions de leurs relations sont radicalement fausses, car elles ne représentent que leurs relations par rapport à *nous,* et notre point de vue personnel, et nullement leurs relations véritables et abstraites. Ce que nous voulons trouver c'est l'enchaînement réel de ces cubes entre eux, et il faut que nous

nous maintenions nous-mêmes, et que nous maintenions notre attitude entièrement en dehors de la question. Pour la plupart des gens, c'est là une chose excessivement difficile à apprendre; mais il est difficile aussi d'apprendre le désintéressement dont ceci n'est qu'une illustration mécanique. Néanmoins, dans l'un et l'autre cas il faut y arriver avant que le développement puisse se produire.

Si, parmi ceux qui étudient avec nous, il en est qu'intéresse ce rapide aperçu du sujet, je n'hésite pas à leur recommander de se procurer les livres de M. Hinton, et d'entreprendre résolument cette étude prenante. Il m'a fait savoir qu'il a-actuellement en vue un nouvel exposé de sa théorie, lequel, pense-t-il, sera plus simple pour la majorité des gens que celui déjà publié. Un grand nombre de membres de notre Société attendent, j'en suis sûr, avec un grand intérêt, la publication qu'il annonce. A certains, il peut paraître plus simple de développer directement la vision astrale par les moyens de concentration, de la méditation, de la contemplation que je vais bientôt décrire; plutôt que d'aborder le problème par ce côté plus mathématique ; cependant je suis persuadé que personne ne peut entreprendre cette étude sans en retirer un grand profit, pourvu qu'il comprenne si peu que ce soit de sa beauté. Il arrivera ou n'arrivera pas à obtenir la vision astrale, ou à obtenir dans sa perception physique une idée claire de la forme d'un tesseracte ; mais du moins ses études ne peuvent manquer de lui donner un nouveau point de vue, et par là elles ne peuvent guère manquer d'élargir sa perception.

CHAPITRE X

L'Œuvre des Aides.

Quelles sont donc, nous demande-t-on parfois, les préceptes de la théosophie, en ce qui concerne la préparation à la mort? Comment nous l'avons déjà dit, la seule préparation à la mort qui soit réellement efficace est une vie bien remplie ; quant au reste, moins nous nous inquiétons de son approche mieux cela vaut. Il est bon assurément d'acquérir une connaissance approfondie de tout l'enseignement donné dans nos ouvrages à ce sujet, non seulement afin de connaître aussi clairement que faire se peut ce qui va nous arriver, mais aussi afin d'être préparés à agir sans inquiétude dans tous les cas imprévus qui peuvent surgir, soit dans notre propre vie, soit dans celle des personnes que nous désirons aider. Il est très important pour nous de nous accoutumer au sentiment que la mort est un événement parfaitement naturel et normal, d'apprendre à l'envisager, non seulement sans la plus légère appréhension, mais avec joie, comme mettant fin pour un certain temps à la fatigue de la vie physique et nous ouvrant une vie supérieure où les occasions de faire œuvre utile et bienfaisante sont, à maints égards, beaucoup plus vastes que sur notre plan.

Il est clair que plus notre connaissance de la vie astrale et de ses conditions sera complète et exacte, mieux nous pourrons faire œuvre utile comme guides, comme amis, comme soutiens de ceux qui ont passé les portes de la mort sans avoir eu les mêmes avantages que nous pour se préparer à ce changement. Il est bon que nous considérions les différents cas, où notre aide pourra être nécessaire, que nous rencontrerons probablement dans cet autre monde, et de réfléchir à la meilleure façon d'y faire face; car dès maintenant, pendant notre sommeil, nous pouvons rechercher, parmi les morts, ceux qui ont besoin de notre aide, faisant, ainsi pendant les intervalles de notre vie physique, ce qui pourrait bien devenir notre principale occupation quand nous en aurons fini avec ce corps particulier qui est le nôtre actuellement.

Un terrain familier.

Si nous le faisons, nous ne trouverons rien d'étrange ni d'effrayant quand viendra pour nous l'heure de la mort. Nous ne ferons que passer une fois de plus sur le plan astral, comme nous l'avons fait déjà tant de fois auparavant, et nous nous trouverons immédiatement en terrain familier et parmi des amis. Ceux que nous avons essayé d'aider pendant le sommeil (bien que lourdement désavantagés par la nécessitée de constamment remonter — ou plutôt de redescendre — sur le plan physique en nous réveillant, et d'interrompre ainsi notre communication avec eux, pendant de longues heures, salueront avec joie notre arrivée pour un

séjour moins intermittent. Il n'y aura là pour nous rien d'étrange, et nous n'aurons pas d'hésitation, car nous reprendrons tout naturellement le travail accoutumé, continuant à donner notre aide et notre appui à ceux qui, déjà, y ont trouvé un si puissant réconfort. Disposant de plus de temps, nous serons à même d'élargir le champ de notre activité astrale, et de rendre service sur une bien plus vaste échelle qu'auparavant.

Le besoin s'en fait sentir sérieusement.

Car ces pauvres âmes sont ignorantes d'une foule de choses, et beaucoup d'autres les étonnent et les déroutent, à cause de la négligence scandaleuse que leurs églises et de leurs ministres ont mise à trouver et à leur donner des données exactes et rationnelles concernant la vie posthume. Certains s'accrochent éperdûment à ce qu'ils peuvent encore voir et sentir de la vie terrestre, car n'ayant jamais lu jusqu'ici aucune pensée, aucune préoccupation qui ne fut physique, tout ce qui est hors du monde physique leur semble vide et irréel et ils le redoutent de la même façon vague que les enfants mal instruits redoutent l'obscurité. Ils ne peuvent pas, et ne veulent pas arriver à croire que la mort les a enfin atteints; ils luttent désespérément contre la conviction croissante que cela doit bien, en effet, être vrai.

Avant tout, ils ont besoin d'être rassurés et apaisés; mais il faut ensuite leur expliquer, avec douceur, mais avec fermeté, que le bonheur réel, dans cet état nouveau, ne peut que s'obtenir sans renverser complète-

ment le courant des pensées et des buts de leur vie. Cela exige donc un long labeur, et il n'est pas rare qu'ils répugnent complètement à l'entreprendre, retombant dans une existence maussade et vide d'effort, comme celle dont fut tiré le docteur dont le cas a été décrit dans un précédent chapitre. Les jaloux et les avares se lient aussi à la terre et ont plus grand besoin encore d'être aidés, mais ils sont d'ordinaire si complètement rebelles à la raison ou au bon sens qu'on peut rarement faire grand'chose pour eux.

D'autres sont retenus en contact étroit avec la terre et ses affaires pour une raison toute différente — ils n'y ont aucun attrait, mais ils ont le sentiment d'être responsables de quelque devoir non accompli ou de quelque dette non payée. Un nombre assez considérable de personnes semblent établir leur testament de façon peu équitable, et, quand un examen plus attentif leur devient possible, grâce aux conditions de la vie astrale, il leur arrive souvent d'avoir des regrets et de perdre beaucoup de temps en vains efforts pour corriger les effets de ce qu'elles ont fait. Il semble aussi qu'un grand nombre de gens aient quelque secret dans leur vie — d'ordinaire un secret peu honorable; s'ils meurent sans le confier à quelqu'un, ils sont fréquemment très incommodés de ce fardeau qui pèse sur leur conscience, bien que le poids en ait été bien léger durant leur vie terrestre. Quelquefois il manque des papiers importants et seul le mort sait où on peut les trouver; parfois de l'argent dont on a un pressant besoin est caché dans un endroit inconnu, et le mort désire ardemment le révéler à ceux que devraient en hériter.

Dans certains de ces cas, des circonstances particulières permettent à l'Aide d'intervenir sur le plan physique, et, par là, de donner satisfaction au mort jusqu'à un certain point, et de le délivrer; mais, le plus souvent, le mieux à faire est d'expliquer que l'occasion est perdue désormais, et qu'il ne sert de rien d'en gémir, tout en essayant de persuader l'intéressé qu'il faut abandonner ses pensées touchant la terre et bien s'efforcer de tirer le meilleur parti possible de sa nouvelle vie.

Plus triste est le cas de celui qui au moment de sa mort en voulait à une autre personne. Il arrive parfois qu'il se rende compte de son erreur, ce qui lui fait regretter ses sentiments ou ses actes antérieurs et lui donne un grand désir de les réparer dans la mesure du possible. Mais il arrive aussi, malheureusement, que les sentiments de haine et le désir de vengeance persistent au delà du tombeau; et le mort veut alors rester près de la terre, non pour aider, mais pour nuire, comme nous l'avons vu par quelques-uns des exemples donnés plus haut.

D'autres sentiments que la haine, peuvent quelquefois passer au delà des portes de la mort. Je me souviens du cas d'une pauvre femme qui trouva la mort dans un incendie à bord d'un navire. Elle s'était trouvée dans l'impossibilité de s'échapper de sa cabine, et avait été terrifiée bien que n'ayant en réalité enduré aucune souffrance physique, puisqu'elle était morte de suffocation longtemps avant qu'aucune flamme ne l'eut approchée. On la trouva quelques heures après sa mort encore aussi terrifiée; elle ne se rendait pas compte qu'elle fût morte, mais se croyait toujours dans la

cabine en flammes. C'est là, en réalité, un cas d'hystérie, qui est naturellement rare; mais, parmi les gens qui n'ont pas été informés, la peur et l'inquiétude sont malheureusement beaucoup trop communes, de sorte que, apaiser, rassurer, expliquer, telle est toujours la dominante du travail des aides.

Ceux qui s'attardent par altruisme.

Il est des âmes qui prolongent volontairement leur séjour dans les états inférieurs du monde astral, et restent en contact aussi étroit que possible avec la vie terrestre, non point parce qu'elles y sont attachées, ni pour aucun mobile égoïste, mais uniquement par amour pour autrui. Le mari dont nous avons décrit le cas au chapitre IV en est un exemple; il en est un autre plus frappant encore, c'est celui d'un certain personnage connu qui s'occupe fréquemment des réunions spirites. Sa vie terrestre fut gravement souillée de violence et de crime, et ce n'est qu'après sa mort qu'il se rendit compte de l'horreur de ses actes; plein de remords il se mit à chercher le bien qu'il pourrait faire pour expier tant de mauvaises actions. Il lui vint à l'esprit, ou peut-être cette pensée lui fut-elle suggérée par un ouvrier plus avancé, que, puisque il était condamné de par sa vie terrestre à un séjour très prolongé sur les niveaux inférieurs du plan astral, il pourrait peut-être utiliser ces conditions mêmes pour aider autrui, transmuant ainsi sa malédiction en bienfait pour les autres. Il se consacra donc, avec une patience infatigable, et un labeur ininterrompu, à s'efforcer de prouver à l'huma-

nité la certitude et la réalité de la vie après la mort; et il n'est pas douteux qu'il ait réussi à donner cette conviction à des centaines de cœurs affligés.

L'aide est un devoir.

Nous avons dit assez pour montrer combien pressant est le besoin auquel répond le travail de ceux qui aident; pendant le sommeil aussi bien qu'après la mort nous ne pouvons faire mieux que de consacrer notre vie aussi complètement que possible à cette œuvre de pitié et de charité. Il y a place et travail pour tous; quiconque peut penser peut aider, comme je l'ai expliqué en détail dans le livre spécialement consacré à ce sujet. Non seulement nous devrions, chacun en particulier, dans la mesure de nos moyens, prendre part au travail des aides, mais nous devrions en outre faire tout ce que nous pouvons pour aider à écarter les difficultés de leur route. Naturellement les pires difficultés sont celles qui proviennent de l'attitude des morts — de cet égoïsme cramponné à la vie terrestre que j'ai décrit plus haut. Mais tout cela n'est que la conséquence directe de l'ignorance pendant la vie terrestre; et le meilleur moyen de lutter contre elle est de s'efforcer autant que possible, de ne perdre aucune occasion de répandre les enseignements de la théosophie.

Un autre obstacle important, que trouvent sur leur chemin ceux qui essayent d'aider les morts, réside dans leur croyance concernant les sujets religieux, et dont l'horreur et la stupidité pèsent sur un si grand nombre d'entre eux; et, d'autre part, bien des difficultés

parfaitement évitables ont leur source dans la douleur égoïste et désordonnée des survivants. Mais dans chacun de ces cas le remède est le même; par la connaissance de toutes ces questions, les vivants s'épargneront la douleur, et les morts le désespoir; c'est donc vraiement pour nous qui connaissons ces vérités un devoir sacré d'essayer de les répandre. Mais c'est néanmoins un devoir qui demande à être accompli avec le plus grand tact. Il ne serait certes pas souhaitable ni utile d'imposer la théosophie en tout temps et toutes saisons à des oreilles récalcitrantes. Cette façon d'agir tendrait plutôt à dégoûter qu'à intéresser nos auditeurs, comme nous pouvons nous en rendre compte d'après notre sentiment instructif quand un étranger, plein de bonnes intentions, mais indiscret, se présente pour nous demander si le salut de notre âme est assuré. Mais c'est certainement le devoir de quiconque qui reçoit cette lumière splendide de se rendre lui-même apte à en transmettre les rayons à autrui.

Il doit étudier la question à fond, de façon à être capable d'expliquer la vérité sur tous ces sujets quand besoin est; il doit être prêt à répondre à toute question intelligente qu'on pourra lui poser sur cette philosophie. Il arrivera sans doute un jour ou l'autre qu'une personne qui vient de « perdre » un ami ou un parent s'adressera à lui pour demander du réconfort et des explications; son rôle est de se préparer à pouvoir répondre, de façon complète, satisfaisante, aux questions posées, et de saisir cette occasion d'entraîner les autres aussi loin que possible dans l'attitude qu'il convient d'adopter vis-à-vis de la mort et de la vie qui la suit.

De cette façon, diminuant leur chagrin et augmentant leur connaissance, il les empêchera de gêner l'œuvre de ceux qui aident les âmes qui ont déjà passé sur l'autre vie; il les préparera aussi à comprendre et à envisager sainement la mort, qui doit les prendre un jour où l'autre. C'est véritablement un évangile que notre théosophie — message de bonheur pour tous, message annonçant que la mort n'existe pas, évangile par lequel, en toute vérité, la vie et l'immortalité sont mises en lumière; et c'est notre devoir, aussi bien que notre plaisir et notre privilège, que de faire part joyeusement de cet évangile à tous ceux qui sont prêts à le recevoir.

Elargissement des possibilités.

On verra que, bien que cette vie posthume soit si largement conditionnée par la vie terrestre qui la précède, ce serait néanmoins une grande erreur de la regarder uniquement comme une vie de conséquences. Sans doute, elle peut n'être que cela pour celui qui accepte aveuglément le regroupement et le milieu d'une façon générale; il en est tout autrement de celui qui comprend quelque chose au plan nouveau, et aux occasions qu'il offre. Il est clair qu'on y peut faire soit beaucoup de bien, soit beaucoup de mal. Il y a énormément à apprendre de bien des côtés, et il y a aussi un infini de travail actif pour ceux qui sont disposés à l'accomplir.Naturellement l'homme ordinaire ne le sait pas ; sa pensée a été surtout égo-centrique pendant sa vie terrestre, et elle a tendance à le rester. Parfois, pourtant, il se met graduellement à voir les choses sous

un nouveau jour, à comprendre que, jusqu'ici, il a perdu son temps; et dans ce cas il fait probablement un effort honnête pour mieux utiliser le reste de sa vie. Dans certains cas la mort a été l'occasion d'un changement très heureux dans l'attitude toute entière de l'individu. On a vu un homme mauvais se réformer très rapidement, un homme dont la vie était ordinaire s'éveiller à des possibilités plus hautes et plus larges, et un homme de bien devenir beaucoup meilleur et plus utile qu'il ne l'avait jamais été auparavant.

Un cas charmant.

Nous illustrerons ce qui précède par le cas de deux jeunes filles qui moururent très soudainement à l'âge, respectivement, de dix-huit et de seize ans. Durant leur vie terrestre elles avaient été de bonnes enfants au sens ordinaire du mot — bonnes, affectueuses, remplies de bonnes intentions, mais aimant à être admirées et parées, comme il est habituel chez les jeunes filles, et attendant avec un vif intérêt tous les plaisirs que semblait leur promettre la vie qui s'ouvrait devant elles.

La soudaineté de leur mort les jeta d'abord dans un certain embarras, et elles eurent tout d'abord quelque difficulté à s'adapter à leur nouveau milieu; mais, au contact de la troupe des aides invisibles, elles se prirent d'enthousiasme ardent pour leur tâche, et s'y lancèrent de tout leur cœur. Leur mort dans toute la force de la jeunesse leur ouvre certainement une vie astrale d'une durée considérable; et elles en font certainement le meilleur usage possible.

Il est probable que bien des amis, dont la compréhension des choses était imparfaite, eurent une pitié profonde à les voir mourir si jeunes, perdant ainsi, comme ils disaient, la vie brillante qui aurait pu être la leur; tandis qu'en vérité rien de plus avantageux n'aurait pu leur arriver, car dans cette vie nouvelle et supérieure, elles font plus d'ouvrage en une seule année qu'elles n'auraient pu en accumuler dans vingt ans de vie physique, et les résultats qu'elles obtiennent sont beaucoup plus beaux et plus étendus que tous ceux qu'une vie terrestre aurait jamais pu produire. Sur terre, leur temps aurait nécessairement été partagé ; sans doute elles auraient appris à en consacrer une partie à des œuvres bonnes et secourables; cependant une grande partie en aurait inévitablement été émiettée en ces banalités qui constituent une si large part de notre existence inférieure. Maintenant, pas un seul instant n'est perdu, et sans qu'elles puissent ressentir fatigue ni douleur, elles s'avancent triomphalement sur la voie du progrès, simplement parce qu'elles ne pensent pas un instant à elles-mêmes, mais uniquement aux milliers d'êtres à qui elles peuvent apporter aide et réconfort.

Nous voyons donc que cette vie astrale est en vérité une vie de progrès comme nous pourrions certes en être persuadés, puisque le progrès est la règle du plan divin. Ici comme ailleurs notre avance correspond exactement à notre degré de développement. L'homme esclave du désir ne peut progresser qu'en usant ses désirs; et c'est mieux qu'il puisse faire à son degré d'évolution. Mais l'homme d'un naturel bon et secou-

rable apprend beaucoup en accomplissant le travail qu'il est à même de faire dans cette vie astrale, et quand il reviendra sur terre il aura gagné maintes facultés et maintes qualités, en raison de l'exercice de l'effort désintéressé auquel il se sera livré.

Rencontre d'amis.

Nombreux sont ceux qui ne cessent de nous poser la question suivante au sujet de la vie au delà du tombeau : « Retrouverons-nous nos amis et les reconnaîtrons-nous ? » Certainement oui, car, pas plus que nous, ils ne seront changés; pourquoi, dès lors, ne les reconnaîtrions-nous pas ? L'affection subsiste toujours et attirera les uns vers les autres ceux qui ont ce sentiment, comme ferait un aimant, mais avec beaucoup plus de facilité et de sûreté en cet autre monde que dans celui-ci. Il est vrai que, si l'être aimé a quitté cette terre depuis très longtemps, il peut avoir déjà dépassé le plan astral, et être entré dans la vie du paradis. Dans ce cas, il nous faut attendre que nous atteignions ce niveau nous aussi pour le rejoindre, mais une fois cela réalisé notre ami sera nôtre avec une perfection dont nous ne pouvons nous faire idée dans notre prison actuelle. Mais soyez sûrs d'une chose : ceux que nous avons aimés ne sont pas perdus.

Si nous nous accoutumons à regarder notre mort simplement comme la porte qui nous ouvre une vie plus large et plus pleine, il est évident que la mort d'un ami prendra aussi à nos yeux un aspect tout différent. Nous n'aurons plus au même degré, ni de la même

façon, le sentiment d'être séparé de lui, car, en premier lieu, nous savons qu'il est impossible de séparer les âmes des hommes et c'est l'âme de notre ami que nous aimons, non pas le véhicule extérieur — l'homme lui-même, et non son vêtement. Puis, nous nous apercevrons que, même en descendant sur un plan bien moins élevé de la pensée, il n'y a pas eu non plus séparation. Notre ami continue à être avec nous, même à ne considérer que le seul espace physique — il est ici, sur terre; non pas loin de nous dans quelque vague paradis au delà des étoiles, mais tout près de nous et apte à sentir encore notre affection et à y répondre ; capable même dans bien des cas de suivre chacune des émotions, qui passent en nous et de voir en toute lucidité la plupart de nos pensées. Chaque nuit nous sommes avec lui durant nos heures de sommeil; si nous mourons peu après lui nous le retrouvons immédiatement sur le plan astral; si nous lui survivons de nombreuses années nous le retrouverons dans la vie céleste; mais dans tous les cas, la réunion est assurée quand l'affection existe. Car l'amour est l'une des forces les plus puissantes de l'univers, soit dans la vie, soit dans la mort.

Il vaut certes la peine d'étudier cette question à fond, car la connaissance de la vérité emporte toute crainte de la mort, et nous rend la vie plus facile à vivre parce que nous en comprenons l'objet et la fin. La mort n'apporte aucune souffrance, mais de la joie seulement,à ceux qui vivent la véritable vie, la vie non-égoïste. Le vieux mot latin est littéralement exact — *mors janua vitae,* la mort est la porte de la vie; c'est

bien là ce qu'elle est, la porte qui mène à une vie plus pleine et plus haute. De l'autre côté du tombeau, comme de celui-ci, règne la même loi de justice divine, et, là-bas comme ici, nous pouvons nous fier implicitement au jeu de cette loi en ce qui nous concerne, nous et ceux que nous aimons. Une fois que nous comprenons l'éternité de la vie, nos erreurs tombent et disparaissent, et nous nous mettons à voir toutes choses selon leurs véritables proportions; la mort n'est plus pour nous le seigneur effrayant de toutes terreurs, mais l'ange lumineux de l'évolution, car nous savons que « c'est seulement nous dépouiller d'un manteau usé pour en prendre un neuf, en disant : « Aujourd'hui, « je mettrai ceci ! » « Ainsi l'esprit dépose joyeuse- « ment l'habit de chair, et vient occuper le nouveau « séjour dont il lui est fait don. »

Chant Céleste, de sir Edwin Arnold.

CHAPITRE XI

Visites Astrales.

Grâce surtout à l'influence de la Société Théosophique et de la Société des Recherches Psychiques, le sujet des apparitions de fantômes a été tiré du domaine de l'ignorance et du ridicule, et porté dans celui de l'examen respectueux et de la recherche scientifique. Peut-être nous sera-t-il plus facile de comprendre les conditions de l'autre monde si nous essayons de classer et d'ordonner ces phénomènes. Une masse considérable de témoignages atteste des faits de cette nature; un certain nombre ne méritent évidemment pas une confiance absolue, en raison de l'agitation et de la terreur des témoins, mais une grande partie portent tous les signes nécessaires pour les rendre absolument dignes de confiance; et pourtant, on semble avoir fait jusqu'ici très peu d'effort pour ramener ce chaos à un tout ordonné, ni pour faire sortir de toutes ces indications une théorie cohérente.

La théosophie nous ayant familiarisé avec l'idée qu'il est possible à l'homme encore lié à son corps physique de pénétrer dans les royaumes de l'invisible et

de les étudier, cette tâche semble clairement avoir bien plus de chance de réussir qu'elle n'en aurait présenté auparavant. Nous allons donc citer quelques-uns des cas enregistrés d'apparitions, afin d'illustrer ce qui a déjà été dit sur les conditions d'existence au delà du tombeau, et pour montrer avec quelle facilité on les explique à la lumière des connaissances que la théosophie nous donne sur ce monde. A vrai dire il m'a toujours semblé que par l'analyse, et par la comparaison attentive de ces récits, on aurait pu inférer une grande partie de ce que nous savons maintenant par d'autres moyens. Quiconque a eu le bonheur d'étudier soit l'Hindouïsme soit le Bouddhisme ne peut guère manquer de voir combien ces faits d'observation cadrent mieux avec leurs enseignements qu'avec les théories erronées sur les conditions qui suivent immédiatement la mort, telles que les répand la théologie moderne. Ces récits sont principalement tirés de collections bien connues d'histoires de ce genre; les références aux livres où ils sont pris montreront d'ordinaire sur quel témoignage l'auteur se base pour les accepter. Pour la plupart de ces récits les dépositions sont claires et irréprochables; dans un petit nombre de cas il semblerait qu'on ne s'est pas donné assez de peine sur le moment pour interroger les témoins sur les détails, de sorte que des attestations qui auraient eu une grande valeur sont maintenant impossibles à obtenir.

Mais celui qui étudie l'occultisme apprend très vite à démêler la vérité de l'exagération dans ces récits, et à distinguer les faits de la fiction par le témoignage interne. Les histoires de revenants qu'écrivent parfois

des auteurs populaires pour des magazines à grand tirage, dégoûtent souvent l'étudiant par leur insuffisance et leur invraisemblance absolue; il est vraiement dommage que les auteurs ne se donnent pas la peine de se familiariser avec la base essentielle du sujet avant d'écrire, et d'apprendre ainsi ce qui est possible et ce qui ne l'est pas. Souvent une légère connaissance des faits pourrait rendre leurs histoires bien plus frappantes et bien plus horribles, en y ajoutant la vraisemblance qui leur manque si lamentablement actuellement.

Même si des inexactitudes se sont glissées dans certains des récits reproduits ici, ma thèse générale n'en sera nullement affectée; même si un nouvel examen montrait l'impossibilité de vérifier une des histoires, elle aurait en tout cas pu être vraie, puisque des vingtaines d'autres histoires toutes semblables le sont certainement. Nos principes sont si complètement basés sur la raison, et nous les avons vérifiés par de si nombreuses observations, que l'exactitude ou l'inexactitude d'un exemple particulier ne peuvent les affecter le moins du monde. Peut-être devrais-je ajouter que, en bien des cas, j'ai considérablement abrégé les histoires, pour éviter de perdre le temps du lecteur à des détails sans utilité pour la démonstration de l'idée principale qui nous occupe en ce moment, et qui même, parfois, tendraient plutôt à l'obscurcir.

La difficulté pour nous ne sera nullement de trouver des cas pour illustrer ce que nous avons dit; elle gît plutôt dans « l'embarras de richesse » — dans l'abondance et la complexité des phénomènes qui s'étalent

devant nous pour être examinés. Vraiment, comme le remarquait le professeur Sidgurick à la fondation de la Société de Recherches Psychiques, il est véritablement scandaleux que des faits d'une telle importance et d'une telle fréquence soient restés si longtemps sans être l'objet d'une étude attentive. Les possibilités de cette vie supérieure sont si nombreuses et si variées qu'une classification n'est pas tâche aisée. Quelques types généraux se reproduisent avec une régularité considérable, et pourtant chaque cas présente ses spécifications propres, et des exceptions apparaissent continuellement qu'on ne peut, sans difficulté, faire rentrer dans aucune de nos cases.

Celui qui observe, dans les cas que nous étudions ici, perd souvent son calme et pense presque certainement au côté personnel plus qu'au point de vue scientifique de l'apparition; de sorte qu'il laisse passer sans les noter des détails qui auraient une grande importance pour ce qui nous occupe. Très peu de gens savent ce qu'il faut observer à moins qu'ils n'aient étudié spécialement cette classe de phénomènes et le fantôme se montre relativement rarement à la personne qui a le plus grand désir de s'entretenir avec lui. Aussi arrive-t-il que, dans l'esprit de bien des gens, tous les faits qui touchent à l'autre monde sont embrouillés sans rémission, et qu'ils ne font aucun effort pour distinguer l'apparition véritable du double, de la forme-pensée et de l'impression astrale.

Nous aurons quelque chose à dire sur tous ces points les uns après les autres; mais nous allons commencer par les cas pris parmi les vivants et qui montrent que

l'âme peut se séparer du corps. Après avoir considéré quelques exemples de cette séparation temporaire entre l'homme et son véhicule, nous comprendrons plus facilement combien naturel est l'acte qui nous fait rejeter définitivement le corps physique particulier qui se trouve être le nôtre dans la présente incarnation. Nous avons pour commencer un bon exemple qui nous est fourni par le médium bien connu, M^me^ d'Espérance, qui, dans sa très intéressante autobiographie intitulés *Shadow land* (Au pays de l'ombre), nous décrit ainsi ses sensations la première fois qu'elle quitta consciemment son corps physique :

Première lueur d'une vie supérieure.

« C'était un dimanche matin, par une belle journée d'été. Je m'étais jetée sur un divan, un livre à la main, mais j'avais l'esprit occupé de projets relatifs à l'exécution pratique de certaines épreuves, aussi ne donnais-je guère d'attention aux pages du volume. J'éprouvais une curieuse sensation de faiblesse et d'évanouissement, et les pages imprimées que j'avais essayé d'étudier, devinrent étrangement indistinctes. Allais-je donc perdre connaissance? Tout devint noir et je fus persuadée que j'allais être malade à nouveau. Je voulais appeler, mais je me souvins qu'il n'y avait personne dans cette partie de la maison. La faiblesse disparut presque immédiatement, et je fus contente de n'avoir dérangé personne. Je jetai un coup d'œil sur mon livre; comme il paraissait étrangement lointain et indistinct ! Je m'étais éloignée du divan, mais quelqu'un y était cependant, et

tenait le livre; qui cela pouvait-il bien être ? Quelle merveilleuse sensation de légèreté et de force j'éprouvais ! La faiblesse était passée, et, à sa place, j'avais une impression magnifique de force et d'énergie, que je n'avais jamais connue jusque là.

« La vie s'éveillait en moi, jaillissante, bouillonnante, d'élançant à travers mes veines comme des ondes électriques. Toutes les parties de mon corps brûlaient d'une vigueur nouvelle et d'une sensation de liberté absolument sans restriction. Pour la première fois je savais ce que c'était que vivre !

« Comme la chambre semblait étrange, si petite, si rabougrie, si sombre, et cette forme indistincte, sur le divan — qui était-ce ? Il me semblait reconnaître quelque chose dans cette forme tranquille, j'avais comme un vague souvenir de l'avoir connue; mais il fallait obéir à cette irrésistible impression de liberté. Je ne pouvais rester là; mais où aller ? Je me dirigeai vers la fenêtre. Comme tout autour de moi paraissait étrangement indistinct ! Les murs semblèrent s'approcher de moi, et disparaître; mais où, je n'en savais rien. »

Je puis attester moi-même la merveilleuse sensation de bien-être, de liberté, de légèrete et de force qui vous envahit en quittant le corps physique, même bien portant; et pour quelqu'un dont le véhicule physique est faible et souffrant le contraste doit être beaucoup plus grand. Lors même que cette sensation est devenue un fait d'expérience courante, on ressent toujours le même émerveillement et le même enchantement toujours nouveaux à s'élancer hors de prison dans le soleil de cette vie supérieure, à échapper à la faiblesse et aux restric-

tions pour connaître cette énergie et cette puissance de réalisation.

Une visite astrale.

Mr. R. D. Owen, dans *Footfalls on the Boundary of an other World* (Les pas sur les frontières d'un autre monde), nous donne un très bon exemple de visite astrale, car il recueillit ses renseignements auprès des intéressés aux deux extrémités du fil, prenant note des souvenirs de la visiteuse, puis les vérifiant par le récit de la dame qui reçut la visite. La voyageuse astrale avait dû emporter avec elle peu de matière éthérique de son corps physique, car elle pouvait regarder la partie la plus dense de ce corps resté couché près de son mari, et remarquer qu'il apparaissait plus pâle que ce dernier. Sa première idée semble avoir été qu'elle était morte et, à vraî dire, elle ne fut certaine du contraire qu'en se réveillant le lendemain matin. Après avoir examiné son corps, elle traversa le mur au passage, à sa grande surprise, et se trouva aussitôt dans la chambre à coucher de son amie, à une certaine distance de là. Elle tint une conversation que cette amie put se rappeler; mais peu après la visiteuse n'eut plus conscience, ou tout au moins n'eut plus souvenir, et elle ne savait ni comment ni quand elle retourna dans son corps physique.

Dans les cas ci-dessous il ne semble y avoir aucune raison particulière à la direction prise par les mouvements du corps astral; mais souvent la promenade n'est pas sans but et a un objet que nous pouvons retrouver.

Les pavots.

Un de mes jeunes amis m'envoie, dans une lettre récente, le petit récit que voici : « Mon père et ma mère étaient absents pour une semaine. Un jour, ma sœur cadette, G..., se sentit mal à son aise; la nuit suivante elle se réveilla grelottante, et trouva les draps et couvertures soigneusement repliés tout autrement qu'ils n'étaient quand elle s'était endormie. Le même fait se produisit trois nuits de suite ; et en s'éveillant, la troisième nuit, elle vit notre mère assise au pied du lit, puis la vit se lever et sortir de la chambre. Cette même nuit il y avait eu un violent orage qui avait écrasé des pavots que mon père avait semés abondamment dans le jardin, devant la maison. Quand notre mère revint nous apprîmes qu'elle avait rêvé trois nuits de suite qu'elle retirait les draps de G..., et, la troisième nuit, elle se souvenait d'avoir descendu l'escalier et d'avoir pensé en traversant le jardin: « Quel dommage que tous ces pavots aient été ainsi écrasés ! » Elle remarqua aussi que la porte d'entrée paraissait s'ouvrir à l'envers.

Dans ce cas, il est évident que l'affection maternelle était l'agent directeur. Absente, la mère sentit intuitivement que son enfant n'était pas très bien portante, et vint tourner autour d'elle pour la protéger, bien qu'il ne soit pas facile de deviner la raison exacte qui lui fit retirer les draps du lit. La troisième nuit elle devait être légèrement matérialisée, ou bien elle devait avoir pris avec elle de la matière éthérique, car elle était nettement visible pour l'enfant. Le fait d'avoir remarqué le détail insignifiant concernant les fleurs est un petit trait qui

nous aide à voir clairement qu'il s'agit ici d'une visite astrale et non pas d'un simple exemple de clairvoyance; même la remarque faite au passage sur la porte d'entrée n'est pas sans intérêt, car c'est un exemple de la confusion qui se produit très fréquemment dans les premières expériences de celui qui n'est pas habitué à la vision astrale, où l'on voit des deux côtés à la fois pour ainsi dire, ce qui provoque souvent un renversement apparent.

Dans tous ces cas, les intéressés devaient avoir les facultés psychiques assez près de la surface, puisqu'elles entrèrent en jeu sans excitation particulière. Chez bien des gens elles sont encore enfouies trop profondément pour être facilement atteintes; cependant sous le coup d'un grand danger ou d'une grande détresse elles peuvent s'éveiller et entrer en action.

Le secours demandé dans l'état de trance.

Nous trouvons dans le livre du Dr. Lee, « Sights and Shadows » (p. 88) un cas remarquable, et bien attesté, de cette nature, celui de deux ecclésiastiques d'Oxford désignés par les initiales W. et P. Le premier était « Fellow » de son collège tandis que le deuxième occupait une cure à 18 milles de là. W. eut une nuit un rêve très net et très affligeant, qui se répéta deux fois : son ami P. apparaissait devant lui dans un état de grande frayeur, s'écriant qu'on était en train de l'enterrer. Le lendemain matin après le déjeuner il était assis dans son fauteuil quand il entendit frapper à la porte. Il cria : « Entrez ! » et entendit la porte s'ouvrir

et quelqu'un entrer. Supposant que c'était le domestique il ne leva pas les yeux jusqu'au moment où un murmure frappa son oreille et le fit tressaillir. C'était la voix familière de son ami P. : « W. on est en train de m'enterrer ! » Il sursauta et ne trouva personne dans la pièce et aucun des serviteurs n'était venu. Il partit aussitôt chez son ami et, en arrivant au presbytère, il trouva un corbillard arrêté devant la porte ; le corps de P. était déjà enfermé dans le cercueil, celui-ci était vissé et prêt à être emmené pour l'enterrement. Il insista pour qu'on le rouvrit et interdit formellement que les funérailles eussent lieu. Il fit placer le corps dans un lit et fit des applications chaudes; finalement des signes montrèrent que la vie revenait et quelques jours après P. se rétablissait; il vécut neuf ans encore.

On remarquera que l'infortuné ne put tout d'abord entrer en contact avec son ami que lorsque ce dernier dormait, c'est-à-dire alors que son corps astral était momentanément libéré de l'obnubilation du physique; mais ayant vu que cela ne suffisait pas, l'imminence du danger le poussa à faire de plus grands efforts encore, et le résultat fut une matérialisation partielle qui lui permit de produire des sons physiques et de forcer ainsi son ami à faire attention à sa situation critique. On pourrait donner un très grand nombre d'histoires de ce type, mais la meilleure est peut-être le récit du sauvetage des passagers d'un navire naufragé donné par M. Robert Dale Owen dans son livre « Les pas sur les frontières d'un autre monde » (p. 242). Il est bien connu, mais je le cite en entier, car c'est un échantillon singulièrement parfait en son genre, et bien

que chacun de ses détails puisse trouver son équivalent dans d'autres histoires, je n'en connais pas d'autres qui les renferme tous sous une forme aussi dramatique. Voici cette histoire :

Route au Noroît.

M. Robert Bruce était second à bord d'un trois-mâts barque voyageant entre Liverpool et St-John (nouveau Brunswick.) Au cours d'un de ces voyages, faisant route vers l'Ouest depuis cinq ou six semaines et alors qu'on approchait de la partie est des Bancs de Terre-Neuve le capitaine et le second étaient montés sur le pont à midi pour faire le point; puis ils redescendirent tous deux pour calculer la route du jour.

La chambre qui était petite, se trouvait immédiatement à l'arrière du navire et le petit escalier qui y menait descendait en travers du bateau. Juste en face de cet escalier, immédiatement après un petit palier carré, se trouvait la cabine du second; sur ce palier il y avait deux portes, l'une ouvrait vers l'arrière dans la chambre, l'autre, face à l'escalier conduisant dans la cabine. Dans celle-ci, un bureau se trouvait en avant, près de la porte; de sorte que quelqu'un assis à ce bureau et regardant par-dessus son épaule pouvait voir dans la chambre.

Le second, absorbé dans ses calculs dont les résultats n'étaient pas ceux qu'il attendait, attendu qu'ils différaient considérablement de l'estime, n'avait pas fait attention aux mouvements du capitaine. Ses calculs finis, il cria sans se retourner : « Je trouve tant de lati-

tude et tant de longitude. Cela peut-il être exact? Qu'est-ce que vous trouvez, capitaine? »

Ne recevant pas de réponse, il répéta sa question, et jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, aperçut, ce qu'il crut être le capitaine, très occupé à écrire sur son ardoise. Toujours pas de réponse. Il se leva alors; et au moment où il se trouvait en face de la porte de la chambre, la silhouette qu'il avait prise pour le capitaine leva la tête et, au grand étonnement du second, découvrit les traits d'une personne parfaitement inconnue.

Bruce n'était pas poltron, mais en trouvant ce regard fixe dirigé droit sur lui dans une gravité silencieuse et s'étant assuré que ce n'était personne qu'il eut jamais vu, c'en fut trop; au lieu de s'arrêter pour interroger ce qui paraissait être un intrus, il s'élança sur le pont dans un état d'alarme si évident que l'attention du capitaine en fut immédiatement attirée : « Eh bien! M. Bruce, dit-il, que diable vous arrive-t-il donc ? »

« Ce qui m'arrive, capitaine ? Qui est-ce qui est assis à votre bureau ? »

« Personne que je sache. »

« Mais il y a quelqu'un, capitaine ; il y a un étranger. »

« Un étranger ! Voyons, mon garçon, vous devez rêver. Vous avez dû voir le steward ou le deuxième officier en second. Qui d'autre oserait descendre sans ordres ? »

« Mais, capitaine, il était assis dans votre fauteuil, face à la porte, écrivant sur votre ardoise. Puis il me regarda bien en face ; et si j'ai jamais vu au monde un homme clairement et distinctement, c'est celui-là. »

« Celui-là ! Mais qui ? »

« Dieu sait qui, capitaine; moi je l'ignore. J'ai vu un homme, et un homme que je n'avais jamais vu de ma vie auparavant. »

« Vous devez devenir fou, M. Bruce. Un étranger, quand nous sommes partis depuis six semaines ! »

« Je sais, capitaine; mais je l'ai vu. »

« Descendez, et allez voir qui c'est. »

Bruce hésita : « Je n'ai jamais cru aux fantômes, dit-il, mais s'il faut vous parler franc, capitaine, j'aimerais mieux ne pas le rencontrer seul à seul. »

« Allons, allons, mon garçon. Descendez tout de suite, et ne vous rendez pas ridicule devant tout l'équipage. »

« J'espère que vous m'avez toujours trouvé prêt à faire les choses raisonnables, répliqua Bruce en changeant de couleur, mais si cela ne vous fait rien, capitaine, j'aimerais mieux que nous descendions tous les deux ensemble. »

Le capitaine descendit l'escalier et le second le suivit. Personne dans la chambre! Ils examinèrent la cabine. Pas une âme!

«Eh ! bien ! M. Bruce, dit le capitaine, ne vous avais-je pas dit que vous aviez rêvé ? »

« C'est très joli à dire, capitaine; mais si je n'ai pas vu cet homme en train d'écrire sur votre ardoise, que je ne revoie jamais mon pays ni ma famille! »

« Ah! il écrivait sur l'ardoise! Alors ça doit y être encore. » Et le capitaine prit l'ardoise.

« Ma foi oui! voilà quelque chose! s'exclama-t-il. Est-ce là votre écriture, M. Bruce ? »

Le second prit l'ardoise; et il y avait en caractères nets, bien lisibles, les mots suivants : « Faites route au Noroît ».

« Est-ce que vous avez voulu me faire une plaisanterie, monsieur? » ajouta le capitaine d'un air sévère.

« Sur ma parole d'homme et de marin, capitaine », répliqua Bruce, « je n'en sais pas plus que vous sur ce sujet. Je vous ai dit exactement la vérité. »

Le capitaine s'assit à son bureau, l'ardoise devant lui, réfléchissant profondément. Enfin, retournant l'ardoise et la poussant vers Bruce, il dit : « Ecrivez: Faites route au Noroît. »

Le second obéit, et le capitaine, après avoir comparé soigneusement les deux écritures, dit: « M. Bruce, allez dire au deuxième officier de descendre. »

Il vint, et, à la demande du capitaine, écrivit aussi les mêmes mots. Le steward en fit autant. Puis, à tour de rôle, tous les hommes de l'équipage qui savaient écrire. Mais aucune des différentes écritures ne ressemblait, à aucun degré, à l'écriture mystérieuse.

Quand l'équipage se fut retiré le capitaine resta plongé dans ses pensées. « Quelqu'un aurait-il pu se glisser à bord ? dit-il enfin. Il faut fouiller le bateau et si je ne trouve pas mon bonhomme, c'est qu'il sait bien jouer à cache-cache. Appelez tout le monde. »

Tous les coins et recoins du navire, de la poupe à la proue, furent fouillés à fond et on y apporta toute l'ardeur de la curiosité éveillée car le bruit s'était répandu qu'un étranger avait été vu à bord; mais en dehors de l'équipage et des officiers on ne trouva âme qui vive.

Retournant à la chambre après leur fouille infruc-

tueuse, « M. Bruce, dit le capitaine, comment comprenez-vous tout cela? »

« Je ne sais, capitaine. Moi, j'ai vu l'homme écrire; vous, vous voyez ce qu'il a écrit. Il doit bien y avoir quelque chose là-dessous. »

« Ça en a bien l'air. Nous avons bon vent et j'ai bien envie de changer la route pour voir ce qui arrivera. »

« Je le ferais certainement, capitaine, si j'étais à votre place. C'est seulement quelques heures perdues, en mettant les choses au pire. »

« Eh bien! nous allons voir. Montez sur le pont et donnez direction Noroît. Et puis, M. Bruce, ajouta-t-il, comme le second se levait pour partir, faites monter une vigie et que ce soit un homme à qui l'on puisse se fier. »

Ses ordres furent obéis. Vers trois heures, la vigie signala un iceberg par l'avant et, peu après, quelque chose qu'il pensait être un navire tout contre l'iceberg.

En approchant, la lunette du capitaine révéla que c'était un navire désemparé apparemment pris dans la glace, avec un assez grand nombre d'êtres humains à bord. Peu après on mit en panne et on envoya les canots au secours des malheureux.

C'était un navire venant de Québec et allant à Liverpool, avec des passagers. Il s'était trouvé au milieu des glaces et finalement avait été pris dedans et avait passé plusieurs semaines dans la situation la plus critique. Il était défoncé, ses ponts étaient rasés — ce n'était plus en réalité qu'une épave; toutes ses provisions et presque toute son eau étaient épuisées. Equipage et passagers avaient perdu tout espoir d'être sau-

vés et leur gratitude pour ce sauvetage inattendu en était d'autant plus grande.

Comme l'un des hommes que l'on ramenait dans le troisième canot qui avait atteint l'épave, montait à bord, le second ayant jeté un coup d'œil sur son visage, recula frappé d'étonnement et d'émotion. C'était le même visage qu'il avait vu trois ou quatre heures plus tôt, le regardant du bureau du capitaine.

Il essaya d'abord de se persuader que c'était de l'imagination; mais plus il examinait l'homme plus il était sûr qu'il ne se trompait pas. Non seulement le visage, mais la personne et le vêtement correspondaient exactement.

Dès qu'on eut donné des soins à l'équipage épuisé et aux passagers affamés et que le trois-mâts-barque eut repris sa route, le second prit le capitaine à part : « Il paraît que ce n'est pas un fantôme que j'ai vu aujourd'hui, capitaine; l'homme est vivant. »

« Qu'est-ce que vous voulez dire? Qui est vivant? »

« Eh bien, capitaine, l'un des passagers que nous venons de sauver est le même homme que j'ai vu écrire sur votre ardoise à midi. J'en ferais le serment devant un tribunal. »

« Ma parole, M. Bruce ! répondit le capitaine, ceci devient de plus en plus singulier. Allons voir cet homme. »

Ils le trouvèrent en conversation avec le capitaine du navire sauvé. Ils s'avancèrent tous deux et exprimèrent dans les termes les plus chaleureux leur gratitude d'avoir été arrachés à un sort épouvantable — la mort lente par le froid et la faim.

Le capitaine répliqua qu'il avait fait seulement ce qu'ils auraient fait pour lui, sans aucun doute, dans les mêmes circonstances et leur demanda à tous deux de descendre dans la chambre du navire.

Puis se tournant vers le pasager, il lui dit: « J'espère, monsieur, que vous n'allez pas croire que je plaisante, mais je vous serais très obligé de bien vouloir écrire quelques mots sur cette ardoise. » Et il lui tendit l'ardoise du côté où n'étaient pas les mots mystérieusement écrits. « Je ferai tout ce que vous me demanderez, répliqua le passager, mais que dois-je écrire? »

« Je ne désire que quelques mots. Ecrivez par exemple : « Faites route au Noroît. »

Le passager, évidemment intrigué et ne sachant quel motif attribuer à une telle demande, s'exécuta cependant, en souriant. Le capitaine prit l'ardoise et l'examina de très près; puis s'écartant de manière à cacher l'ardoise au passager, il la retourna et la lui rendit l'autre face en dessus.

« Vous dite que c'est là votre écriture? » dit-il.

« Je n'ai pas besoin de le dire, répliqua l'autre en la regardant, car vous m'avez vu l'écrire. »

« Et ceci? » dit le capitaine, en retournant l'ardoise.

L'homme regarda l'une des écritures, puis l'autre, absolument confondu. A la fin: « Qu'est-ce que cela signifie? dit-il. Je n'ai écrit que l'une de ces phrases. Qui a écrit l'autre? »

« C'est plus que je ne saurais vous en dire, Monsieur. Mon second que voici dit que vous l'avez écrite, assis à ce bureau, à midi aujourd'hui. »

Le capitaine du navire naufragé et le passager se re-

gardèrent en échangeant des regards d'intelligence et de surprise, et celui-là demanda à celui-ci :

« Avez-vous rêvé que vous écriviez sur cette ardoise? »

« Non, Monsieur, pas que je me souvienne. »

« Vous parlez de rêve, dit le capitaine du trois-mâts-barque. Que faisait monsieur à midi aujourd'hui? »

« Capitaine, répliqua l'autre, toute cette histoire est très mystérieuse et très extraordinaire, et j'avais l'intention de vous en parler dès que nous serions un peu tranquilles. Monsieur (et il montrait du doigt le passager) étant très épuisé, tomba dans un profond sommeil, ou ce qui semblait être un sommeil, un peu avant midi. Une heure après, ou un peu plus, il s'éveilla et me dit: Capitaine, nous serons secourus aujourd'hui même. Quand je lui demandai ce qui lui faisait dire cela, il me répondit qu'il avait rêvé qu'il était à bord d'un trois-mâts-barque et que ce bateau venait à notre secours. Il décrivit son aspect et son gréément; et à notre profond étonnement quand votre navire apparut il correspondait exactement à la description qu'il en avait faite.

« Il n'est pas douteux, répondit l'autre capitaine, que les mots écrits sur l'ardoise, qu'ils y soient venus comme ils veulent, vous ont sauvé la vie à tous. Ma route à ce moment était considérablement par Sud-Ouest et j'ai changé la route vers le Nord-Ouest et placé une vigie pour voir ce qui arriverait. Mais vous dites, ajouta-t-il en s'adressant au passager que vous n'avez pas rêvé que vous écriviez sur une ardoise ? »

« Non, monsieur. Je n'ai aucun souvenir de l'avoir

fait. J'eus l'impression que le trois-mâts-barque que j'avais vu dans mon rêve venait à notre secours; mais comment me vint cette impression, je ne puis le dire. Il y a encore quelque chose de très étrange, ajouta-t-il. Tout ce qui est à bord de ce navire me paraît tout à fait familier, et pourtant je suis parfaitement sûr de n'avoir jamais été dans votre bateau. C'est une énigme pour moi. Qu'est-ce qu'à vu votre second? »

M. Bruce leur raconta alors à tous ce qui a été dit plus haut. La conclusion à laquelle ils finirent par arriver fut que la Providence était intervenue spécialement pour les sauver d'une situation qui paraissait désespérée.

Le récit ci-dessus me fut communiqué par le capitaine J.-S. Clarke du schooner « Julia Hallock » lequel la tenait directement de M. Bruce lui-même. Je demandai au capitaine Clarke s'il connaissait bien Bruce et quel genre d'homme c'était.

« Je n'ai jamais rencontré homme plus franc ni plus droit dans ma vie, répondit-il. Nous étions aussi intimes que des frères, et deux hommes ne peuvent vivre ensemble enfermés pendant dix-sept mois dans le même bateau sans arriver à savoir s'ils peuvent se fier à la parole l'un de l'autre. Il parlait toujours de cet événement en termes pleins de respect, comme d'un incident qui semblait l'avoir rapproché de Dieu et d'un autre monde. Je gagerais ma vie qu'il ne m'a pas menti. »

Histoire de première valeur, typique et dramatiquement complète, comme nous l'avons dit. Mais elle n'est certes pas seule de son espèce. Dans la Revue Théoso-

phique, vol. XXII, p. 274, nous trouvons le passage suivant de Mme Besant : « Dans l'un de mes nombreux voyages, je fis route avec un capitaine qui me raconta quelques-unes de ses expériences personnelles, et notamment l'histoire d'un homme en imperméable ruisselant d'eau, qui était venu le trouver dans sa chambre et l'avait prié de prendre une certaine direction de façon à sauver des naufragés. Le capitaine le fit et trouva un groupe de matelots naufragés, dont il reconnut l'un d'entre eux pour son visiteur. » Puis elle cite « d'après un de nos quotidiens » une histoire qui ressemble de très près à celle de M. Robert Bruce. Elle serait arrivée au capitaine Benner, du brick *Mohawk*, petit navire employé au commerce avec les Indes Occidentales.

Le Brick Mohwak

On raconte que le capitaine fut réveillé une nuit par un homme en suroît vert qui lui dit de modifier sa route vers le Sud-Ouest. Supposant que son second lui avait envoyé quelqu'un pour l'appeler, il se précipita sur le pont, mais le second déclara qu'il ne l'avait pas envoyé chercher. Il redescendit à la chambre et le même fait se produisit; et de nouveau il alla en vain voir sur le pont. Mais quand le mystérieux individu apparut pour la troisième fois, répétant les mêmes mots, l'avertissant en outre qu'il serait bientôt trop tard s'il n'y prenait pas garde, il céda et donna ordre de changer de route. Par la suite on signala un canot contenant quatre hommes, dont l'un portait un suroît vert. Cet homme avait rêvé la nuit précédente qu'il était venu

trois fois dans la chambre de ce brick et avait imploré le capitaine de changer de route de façon à sauver le canot et ceux qui l'occupaient. Nous ne savons rien de l'origine de cette histoire, mais « se non é vero, é ben trovato ».

On remarquera que dans tous ces derniers cas, non seulement il y avait un besoin urgent pour forcer l'âme à quitter le corps et faire sa visite astrale, mais encore les circonstances environnantes étaient de nature à faciliter l'entreprise. Dans le cas du clergyman P., la trance du corps physique était parfaite, tandis que dans toutes les histoires marines il y a de fortes probabilités que les naufragés étaient dans un état d'affaiblissement exceptionnel pour avoir été exposés aux intempéries et avoir manqué de nourriture. On peut raisonnablement supposer qu'un jeûne forcé de cette nature produit quelques-uns des effets que l'on a vu accompagner le jeûne volontaire de différents saints et extatiques. Le corps astral peut certainement se libérer plus facilement dans ces conditions, bien que ce ne soient nullement les meilleures pour atteindre ce résultat; et il n'est pas douteux que les manifestations heureusement exécutées, décrites plus haut, ne soient dues en partie aux circonstances favorables dans lesquelles elles eurent lieu.

CHAPITRE XII

Visites immédiatement avant la mort.

Nous trouvons un très grand nombre d'exemples dans lesquels ces visites astrales ont eu lieu au moment où le visiteur était juste sur le point de mourir — moment où le corps physique est naturellement le plus faible et ne garde en conséquence qu'une très légère emprise sur les particules astrales. A cet instant un violent désir en ce sens semble amener très facilement sa réalisation; à vrai dire cette réalisation se produira avec certitude, soit juste avant, soit juste après l'abandon du corps. Si les conditions physiques sont telles qu'elles empêchent l'individu de quitter son corps avant de le faire définitivement, dès qu'il est libre il met à exécution le désir sur lequel son esprit s'est fixé; mais dans ce cas il devient une véritable apparition et rentre sous la rubrique traitée dans notre prochain chapitre. Mais il y a de très nombreux exemples dans lesquels on peut prouver clairement que la visite a eu lieu un certain temps avant le moment réel de la mort et ces cas appartiennent en propre à la présente section de notre sujet. Tel est le cas bien connu de Mary Goffe, de Rochester, que je cite dans mon livre sur la « Clairvoyance », et sur lequel M. Andrew Lang remarque : « Peu d'histoires

ont d'aussi bon témoignages en leur faveur ». Je ne vais pas répéter ce récit ici, mais vais en donner un autre qui lui ressemble beaucoup, avec les mêmes caractères de vérification abondante aux deux extrémités de la ligne. Je prends cette histoire dans le livre du Dr F.-G. Lee : *Glimpses of the supernatural,* vol. II, p. 64.

D'Egypte à Torquay.

« Une dame et son mari (qui occupait une assez haute situation dans l'Inde) rentraient en Angleterre (en 1854), après une absence de quatre années, et venaient rejoindre leurs jeunes enfants, quand cette dame fut prise en Egypte d'une maladie de nature très inquiétante, et s'affaiblit au point qu'il resta peu ou pas d'espoir de la sauver. La seule chose qui paraissait troubler sa tranquillité d'esprit, une fois passé le délire de la fièvre, était le profond désir qu'elle exprima souvent à ceux qui la soignaient, de revoir encore une fois ses enfants absents. Chaque jour sans exception, pendant plus d'une semaine, elle exprima ce désir et cette prière, déclarant qu'elle mourrait heureuse si cet unique vœu pouvait être exaucé.

« Le matin du jour où elle quitta la terre, elle tomba dans un long et profond sommeil dont il fut difficile à ceux qui la soignaient de la tirer. Tout le temps qu'il dura elle fut parfaitement calme. Peu après midi, cependant, elle s'éveilla tout à coup en s'écriant : « Je « les ai vu tous! Je les ai vus! Dieu soit loué! » puis elle se rendormit jusque vers le soir et mourut.

« Les enfants de la mourante étaient élevés à Torquay, sous la direction d'une amie de famille. Deux pièces sur le même étage, mais parfaitement distinctes, leur servaient de salles de jeu et de récréation. Ils y étaient tous réunis. Aucun des enfants ne manquait. Ils jouaient à des jeux de hasard et avec des livres et des jouets, en compagnie d'une bonne d'enfants qui n'avait jamais vu leurs parents. Tout à coup leur mère, sous son aspect habituel, entra dans la plus grande des deux pièces, s'arrêta, regarda un moment chacun des enfants et sourit, passa dans la pièce suivante, puis s'évanouit. Les trois aînés la reconnurent sur le champ, mais furent grandement troublés et impressionnés par son aspect, son silence et ses manières. Le plus jeune des enfants et la bonne virent eux aussi une dame en blanc entrer dans la petite chambre puis glisser lentement et disparaître. »

La date de ce fait, 10 septembre 1854, fut soigneusement notée et l'on trouva par la suite que les deux événements racontés plus haut s'étaient produits presque au même instant. On mit par écrit un compte rendu des faits, et on le transcrivit sur la page de garde de la bible de famille où le récit qui précède a été pris.

Dans un autre livre du même auteur : *Glimpses in the Twilight,* p. 94, nous lisons qu'une Quakeresse qui meurt à Cockermouth est vue clairement et reconnue en plein jour par ses trois enfants à Seettle; le reste de l'histoire est en somme identique à celle qui précède. Cette histoire aussi paraît avoir des preuves complètes et précises.

J'ajouterai ici un cas assez frappant de la même na-

ture qui m'a été raconté, il y a bien des années, mais je n'ai pas l'autorisation du principal intéressé de rendre son nom public. Ceci lui arriva alors qu'il était encore étudiant.

Une visite trois fois répétée.

Une nuit, paraît-il, il était allé se coucher un peu plus tôt que de coutume, fermant la porte d'entrée de son salon, mais laissant ouverte celle qui se trouvait entre cette pièce et sa chambre à coucher. Dans le salon flambait un grand feu, inondant tout de sa lumière joyeuse et rendant chaque objet aussi distinctement visible qu'en plein midi. Il était dix heures et demie et il venait de s'étendre dans la douce attente d'un long sommeil ininterrompu, quand, debout dans la porte entre les deux chambres, en plein dans l'éclat de la lumière, il vit la forme de son père. La surprise le tint immobile pendant quelques secondes — il lui semble même avoir suivi le jeu de la lumière du foyer sur ce visage triste et sérieux pendant une minute entière — puis la forme leva la main et lui fit signe d'approcher. Ce geste dissipa le charme qui semblait s'être emparé de lui et il sauta du lit et s'élança vers la porte; mais avant qu'il n'eût pu y arriver, la forme s'était évanouie!

Etonné au delà de toute expression, il fouilla complètement le salon de la chambre, mais se convainquit facilement qu'il était entièrement seul; il n'y avait nul endroit où un intrus aurait pu se cacher et la porte d'entrée était bien fermée telle qu'il l'avait laissée. En outre la forme était sans erreur possible celle de son père sous l'aspect même — excepté le désir intense ex-

primé sur son visage — où il l'avait vu pour la dernière fois, quelques semaines avant; et il était convaincu qu'aucun étudiant facétieux n'aurait pu lui faire illusion sur ce point. Il fut forcé enfin de conclure qu'il avait été victime d'une illusion, malgré la peine qu'il avait à se ranger à cette opinion quand il se souvenait de l'aspect naturel de la forme et des jeux de lumière sur son visage; puis il s'installa de nouveau pour prendre son repos.

L'émotion, cependant, avait banni le sommeil pour l'instant et il resta pendant plus d'une heure à regarder de son lit les ombres voltiger sur le mur avant de sentir qu'il perdait de nouveau conscience. S'était-il réellement assoupi ? Ou bien allait-il seulement le faire, il ne saurait le dire; mais il fut soudain réveillé complètement par la surprise de voir réapparaître la forme dans la porte, avec la même intensité d'expression sur le visage et lui faisait signe avec plus d'insistance encore, si possible. Décidé cette fois à ne pas la laisser échapper, il sauta d'un bond de son lit à la porte et agrippa violemment l'apparition; mais il était voué à un nouveau désappointement. L'aspect de la forme paraissait très exactement la même quand il s'en trouvait à un mètre seulement; et pourtant en étendant les mains il ne saisissait que de l'air vide, et une fois encore les recherches les plus strictes ne firent que confirmer ce qui était déjà certain — à savoir qu'il était absolument impossible qu'une présence corporelle se fût, soit échappée des chambres, soit cachée dedans.

Comme la plupart des jeunes gens, il avait été jusque là plus ou moins sceptique au sujet des apparitions, et

bien que sérieusement déconcerté par ce qu'il avait vu, il s'efforçait de faire appel à la raison pour se persuader qu'il n'y avait là qu'un simple jeu de l'imagination, dû peut-être à un désordre physique dont il ne se doutait pas. Après s'être baigné le front avec de l'eau froide, il retourna donc à son lit, purement résolu à ne pas laisser son esprit s'arrêter à ce qu'il considérait comme le rêve d'un cerveau dérangé. Comme il se recouchait, les différentes horloges du collège carillonnaient minuit, et, voyant en pensée le service matinal à la chapelle, il fit les efforts les plus énergiques pour trouver le sommeil dont il éprouvait un si grand besoin.

Il y réussit enfin, mais il lui sembla qu'il n'avait pas dû rester inconscient plus de quelques moments quand il s'éveilla en sursaut, avec au cœur, cette impression de terreur sans cause qui saisit très souvent des personnes de tempérament très nerveux quand on les tire brusquement du sommeil. Le feu du salon s'était presque consumé, et au lieu de la lumière qui dansait joyeusement sous ses yeux quand il s'était endormi, il n'y avait plus maintenant qu'un rougeoiement sourd sur le mur et le plafond; mais, là, dans la porte, nettement dessinée au milieu de cette lueur, se tenait une fois encore la forme de son père! Cette fois pourtant il y avait une différence évidente à la fois dans l'expression et dans le geste; au lieu du désir intense qui se manifestait si visiblement jusque là, on voyait maintenant une expression de regret profond bien que résigné, et la main levée ne lui faisait plus signe avec insistance d'approcher, mais d'un geste lent et triste lui disait adieu, tandis qu'il fixait un regard frappé d'effroi sur

la vision. Au lieu aussi de s'évanouir instantanément comme les autres fois, les contours devinrent indistincts et l'apparition sembla s'atténuer graduellement pour disparaître dans le rougeoiement sombre sur le mur.

Ce n'est qu'après sa disparition que notre jeune ami recouvra le mouvement, et son premier geste fut de tirer sa montre pour regarder l'heure. Il était deux heures moins dix, beaucoup trop tôt soit pour éveiller quelqu'un d'autre, soit pour trouver un moyen de transport pour se rendre chez lui — car il résolut immédiatement d'aller chez lui. Son père, recteur d'une lointaine paroisse, était en parfaite santé quand il l'avait quitté quelques semaines avant et il n'avait depuis lors rien appris qui pût l'inquiéter d'aucune façon; mais profondément impressionné qu'il était par la répétition de la vision et convaincu enfin qu'il y avait là quelque chose de ce qu'on appelle le surnaturel, il sentit qu'il lui serait impossible de trouver le repos tant qu'il ne se serait pas assuré de visu que son père était vivant et bien portant. Il n'essaya plus de dormir et aussitôt qu'il lui parut possible de voir le directeur du collège il lui demanda de le recevoir, lui expliqua ses craintes et partit chez lui sans retard.

Une journée de voyage rapide atténua quelque peu l'impression que les événements de la nuit avaient produite sur lui, et lorsque, au moment où les ombres du soir commençaient à tomber, il monta en voiture l'allée bien connue qui menait au presbytère, ce n'était plus guère qu'un malaise latent qui obscurcissait l'attente agréable de l'accueil étonné au cercle familial. Il ressentit un choc brusque en arrivant en vue de la mai-

son, en voyant tous les stores soigneusement tirés; sans doute, le soir tombait déjà, mais il savait que son père aimait l'heure du crépuscule et ne laissait jamais allumer les chandelles tant qu'elles n'étaient pas absolument nécessaires; une appréhension nerveuse, de quoi, il le savait à peine, s'empara si complètement de lui que pendant quelques instants il fut incapable de frapper à la porte. Quand il eut rassemblé son courage pour le faire, elle fut ouverte par le maître d'hôtel, qui servait dans la famille depuis de nombreuses années et qu'il connaissait depuis son enfance; mais son premier coup d'œil sur le visage du vieux serviteur ranima toutes ses pires appréhensions.

« Ah! Monsieur », dit-il, « vous arrivez trop tard! Si vous aviez seulement pu venir hier soir! Oui » (en réponse à ses questions désespérées) « le maître est passé; et les seuls mots presque qu'il prononça après être tombé malade furent pour dire combien il désirait vous voir. Il était dix heures, hier soir, quand l'accès l'a pris et une demi-heure après, dès qu'il put parler, la première chose qu'il dit fut : «—Envoyez chercher mon fils; il faut que je revoie mon fils une fois encore. » On lui dit qu'on enverrait un messager dès la première aurore, mais il paraissait à peine nous entendre, car il était retombé dans une sorte de saisissement, comme qui dirait. Puis à minuit moins le quart il s'éveilla un moment mais tout ce qu'il dit fut : «Comme je voudrais avoir mon fils ici ! » Et de nouveau, juste avant le moment de sa mort — c'était deux heures moins dix — il ouvrit les yeux et parut nous reconnaître tous, bien qu'il était trop faible pour beaucoup parler; il murmura

seulement : « Je m'en vais; j'aurais aimé parler une fois encore à mon fils bien aimé; mais je ne vivrai pas pour le revoir maintenant. » Puis il passa si paisiblement qu'on aurait dit qu'il s'était seulement endormi. »

Telle fut la première expérience de notre ami concernant la vie sur le plan hyper-physique — expérience d'une catégorie nullement exceptionnelle — bien que peut-être cet exemple soit exceptionnellement parfait et frappant dans son genre. En tout cas nous croyons facilement le narrateur quand il nous dit que l'impression produite sur lui ne put être effacée par le temps — impression qui colora toute sa vie par la suite.

Combien d'entre nous ont été profondément affectés — ont vu même leur caractère entièrement changé — par un seul regard fugitif sur ce monde qui est tout près autour de nous, bien qu'il soit ordinairement voilé à nos yeux! Peu de gens se soucient de parler de cela à notre époque d'aveuglement et de scepticisme; mais quiconque prendra la peine de rechercher tranquillement et sérieusement parmi ses amis sera surpris de découvrir combien ces expériences sont plus fréquentes qu'il ne l'avait supposé.

Il y a un demi-siècle, alors que le scepticisme se dressait avec encore plus de rage insolente qu'aujourd'hui et alors que l'on avait sur ces sujets beaucoup moins de connaissances que nous n'en avons aujourd'hui, lord Lytton écrivait dans *Une Etrange histoire :*

« Que mes lecteurs soient rares ou nombreux, il y aura parmi eux une proportion importante de gens à qui, une fois au moins dans leur existence, est arrivé un quelquechose d'étrange et de mystérieusement effrayant —

un quelquechose qui a désorienté et déjoué toute supposition rationnelle, et touché ces cordes de notre être qui vibrent à la superstition. Ce ne fut peut-être qu'un rêve inexplicablement vérifié — un pressentiment, un avertissement indéfinissables; mais depuis ces témoignages légers et vagues venus du royaume du merveilleux jusqu'aux prodiges des apparitions de spectres et aux chambres hantées, je crois que le plus grand nombre des personnes arrivées au milieu de la vie, si instruite soit leur classe, si civilisé leur pays, si sceptique l'époque à laquelle elles appartiennent, ont, soit connu par elles-mêmes, soit entendu rapporter par des relations intimes dont la véracité est pour eux indiscutable quand il s'agit des actes de la vie courante, des phénomènes qui ne sont pas résolus par l'esprit qui les tourne en dérision, ni peut-être pas toujours à la satisfaction de la raison ou de la philosophie, qui les renvoient avec une explication. Ces phénomènes, dis-je, sont infiniment plus nombreux qu'il ne le semblerait d'après les exemples couramment cités, et dont on se débarrasse par une plaisanterie; car parmi ceux qui en ont été témoins, il en est peu qui soient disposés à le reconnaître, et ceux qui ne font qu'en entendre parler par autrui ne voudraient pas mettre en danger leur réputation de bon sens en professant une croyance que le bon sens persécute impitoyablement. Mais celui qui lit mon affirmation chez lui, dans le calme de sa chambre, s'arrêtera peut-être, fouillera sa mémoire et y trouvera, dans quelque coin sombre qu'il dérobe au « bavardage impitoyable du jour », un pâle souvenir qui prouve que cette affirmation n'est pas sans vérité. »

De nos jours, grâce surtout aux efforts de la Société théosophique et de la Société des recherches psychiques, ces questions sont regardées beaucoup plus rationnellement qu'au temps de lord Lytton, et nous en pouvons parler avec plus de netteté et de précision; mais ce qu'il a écrit et que nous donnons plus haut est tout aussi vrai maintenant qu'alors.

Dans les cas déjà cités, nous pouvons comprendre que les difficultés qui pour l'homme normal s'opposent à un voyage astral conscient, furent surmontées par l'impulsion d'un violent désir fondé sur un besoin impérieux. On a cependant enregistré des cas où dans des circonstances favorables (telles que, par exemple, une longue période d'inconscïence précédant la mort) un simple souhait, relatif aux affaires ordinaires et sans importance de la vie quotidienne, a pu produire le même résultat.

Le double qui réclame des photographies.

Un exemple frappant, et irréprochablement certifié, de la façon dont un désir violent, même relatif aux choses les plus banales, peut produire l'apparition du double quand on est très près de la mort, et que par suite les principes sont facilement séparables, est donné dans les « Vraies histoires de revenants », (p. 101). Le fait se passa en janvier 1891, et l'apparition a été vue dans un magasin d'une large rue animée de Newcastle, à huit heures du matin. C'était le magasin d'un photographe, et le double entra de la façon la plus banale, et demanda des photographies de lui-même qui avaient été prises près d'un mois avant. Elles n'étaient

pas prêtes et on le pria de repasser, mais il dit qu'il avait voyagé toute la nuit et que cela lui était impossible. Personne ne soupçonna à ce moment qu'il y eut rien d'anormal dans sa visite, mais une semaine plus tard son père vint et l'on découvrit qu'à l'heure où il était apparu dans le magasin son corps était chez lui, dans son lit, inconscient, qu'il ne reprit pas connaissance, et mourut à 2 h. 30 après-midi le même jour. M. Dickinson, le photographe qui eut la conversation avec le double, ne l'avait pas vu lors qu'il était venu précédemment, en chair et en os, pour se faire photographier, mais quand il vit le portrait qui avait été pris à cette occasion, il le reconnut immédiatement pour celui de la personne qui était venue le matin en question. M. Stead remarque à propos de cette histoire : « Nous pouvons la retourner dans tous les sens qu'il nous plaira; aucune hypothèse ne peut cadrer avec les faits, sauf la supposition qu'il existe un corps-pensée, capable de locomotion et de parole, qui peut se transporter où il lui plaît, s'habiller dans les vêtements qu'il lui plaît de porter, lesquels sont des phantasmes comme lui-même. »

Ce que M. Stead appelle ici un corps-pensée, nous le regarderions avec bien plus de probabilité comme l'homme même utilisant son véhicule astral; mais il y a des cas où le terme corps-pensée peut être très justement appliqué — ceux qu'en Allemagne on appelle « doppel-ganger », ou apparitions du double d'un homme vivant, lequel est d'ordinaire entièrement inconscient de ce qui arrive. Nous leur consacrerons un chapitre spécial.

CHAPITRE XIII

Les Formes-Pensées.

Tous ceux qui étudient la Théosophie connaissent le fait que la pensée prend forme sur le plan mental, qui lui est propre, et dans la grande majorité des cas sur le plan astral aussi. Si quelqu'un pense fortement à soi-même comme étant présent en un lieu donné, ou même s'il a un désir très fort d'être à cet endroit, la forme prise par cette pensée ou ce désir sera souvent celle du penseur lui-même et elle apparaîtra au lieu en question. C'est là, bien entendu, un phénomène totalement distinct de l'apparition d'un homme dans son corps astral; car dans ce cas l'homme même n'est nullement présent, mais reste avec son corps physique, tandis que la forme-pensée une fois lancée n'est pratiquement plus rattachée à lui et il n'a plus d'action sur elle.

Un clairvoyant peut apprendre à utiliser une telle forme, au moyen d'une vibration sympathique, comme une sorte d'avant-poste de sa conscience; mais c'est là quelque chose qui dépasserait complètement les facultés de l'homme moyen. Dans bien des cas une telle forme-

pensée devient visible à d'autres et est prise pour l'individu lui-même; quand cela cela se produit la pensée ou le désir doivent être suffisamment forts pour réaliser l'une des trois conditions suivantes: — soit, par influence hypnotique, susciter l'image du penseur dans l'esprit de la personne à qui il désire apparaître; soit, par le même pouvoir, stimuler momentanément les facultés psychiques de cette personne de sorte qu'elle puisse voir le visiteur astral; soit enfin produire une matérialisation temporaire qui sera visible sur le plan physique de la manière ordinaire. C'est cette dernière méthode qui semblerait avoir été adoptée dans le cas suivant:

L'effet de l'émotion.

M. Alexandre Drummond était peintre et avait une grosse maison avec un personnel important. Son secrétaire était Walter Souter, son beau-frère. Celui-ci devait être au magasin (situé dans Northgate, Dundee) à six heures précises le matin pour prendre note des endroits où les hommes allaient, de la quantité de matériel, etc. Il était aidé dans ce travail par M^lle^ Drummond. Un matin on ne le vit pas venir à l'heure, mais à six heures vingt; il entra par la porte, l'air très ému; mais au lieu d'aller au bureau où M. et M^lle^ Drummond l'attendaient, il traversa le magasin d'un bout à l'autre et sortit par une porte de côté. Cela se passa sous les yeux de M. et de M^lle^ D., et aussi sous les yeux de toute une équipe d'ouvriers. Or, exactement vingt minutes plus tard, il entra, très ému cette fois encore, et ex-

pliqua qu'il s'était réveillé à six heures vingt et qu'il avait couru sans arrêt depuis chez lui (il habitait à un mille de l'endroit où il travaillait). C'était un homme d'une ponctualité exemplaire; et quand M. Drummond lui demanda où il allait la première fois qu'il était venu il fut abasourdi et ne put comprendre ce qu'on voulait dire. Afin de vérifier sa franchise, M. D... alla voir sa femme l'après-midi du même jour, et elle lui raconta la même histoire: il était six heures vingt quand il s'était éveillé et il en avait été ému, car c'était la première fois qu'il avait passé l'heure de son lever.

Cette histoire est donnée par M. Stead dans ses « Real ghost stories » (p. 41) et il mentionne le fait qu'elle lui fut racontée par quelqu'un qui avait été commissaire élu pour la police et cinq ans magistrat dans la ville de Dundee. Il ne peut vraiment y avoir aucune raison de la mettre en doute, car elle rentre dans une classe nombreuse, sa seule particularité curieuse est qu'il y ait un si grand concours de témoins. Mme Crowe dans *The Night side of Nature* nous donne toute une collection d'exemples de cette espèce, parmi lesquels je choisis les suivants:

Le double de Triplin.

Stilling raconte qu'un fonctionnaire du nom de Triplin, de Weimar, se rendant à son bureau pour y prendre un papier important, y vit sa propre image assise l'acte devant elle. Alarmé il retourna chez lui et pria sa bonne d'y aller et de rapporter les papiers qu'elle trouverait sur la table. La bonne vit la même forme et

s'imagina que son maître était passé par un autre chemin et était arrivé avant elle; il semble que son esprit avait précédé son corps.

Le secrétaire du Shérif.

Le Landrichter, ou shérif F., de Francfort, envoya son secrétaire en course; peu d'instants après le secrétaire rentra dans la pièce et prit un livre. Son maître lui demanda ce qui l'avait ramené, sur quoi la forme disparut et le livre tomba à terre; c'était un volume de Linné. Le soir, quand le secrétaire revint et qu'on lui demanda comment s'était passée son expédition, il dit qu'il était entré en discussion très vive en route avec un de ses amis, sur un point de botanique et qu'il avait ardemment désiré avoir son Linné avec lui pour s'y reporter (p. 176).

Des doubles qui se montrent fréquemment.

Edward Stern, auteur de quelques ouvrages allemands, avait un ami que l'on voyait souvent hors de son corps, selon l'expression allemande, et le père de cette personne était à ce point sujet à ce phénomène qu'on le voyait souvent entrer chez lui alors qu'il était encore en train de travailler dans les champs. Sa femme lui disait souvent: « Mais, papa, tu es déjà venu » ; et lui de répondre : « C'est bien possible ; j'avais bien envie de partir plus tôt, mais c'était impossible. »

On voyait souvent la cuisinière d'un couvent de reli-

gieuses, à Ebiersdorf, ramasser des plantes dans le jardin alors qu'elle était dans sa cuisine et en avait grand besoin (p. 178).

Une étrange histoire qui vient de Rome.

Il y a quelque temps, la *Dublin University Magazine* rapportait un cas qui se serait produit à Rome. Un monsieur rentrant chez lui une nuit provoqua le plus grand étonnement chez son valet de chambre qui s'écria : « Mon Dieu ! Monsieur ! mais vous êtes déjà rentré ! » Il déclara qu'il avait ouvert à son maître, l'avait accompagné en haut, l'avait (je crois) déshabillé et l'avait vu se mettre au lit. Quand ils allèrent dans la chambre ils ne trouvèrent pas de vêtement; mais il semblait qu'on s'était couché dans le lit, et il y avait au plafond une marque étrange, comme après le passage d'un fluide électrique. La seule chose que le jeune homme pût se rappeler par quoi expliquer cette extraordinaire circonstance, était qu'étant dans le monde, il avait été accablé par l'ennui, était tombé dans une profonde rêverie et pendant un certain temps avait oublié qu'il n'était pas chez lui. (p. 181.)

Cette dernière histoire est très remarquable et l'on soupçonne de l'exagération dans le déshabillage et la marque bizarre au plafond. Tous les cas ci-dessus sont clairement des exemples de formes-pensées puisque dans chacun d'eux l'homme était éveillé dans son corps physique au moment de son apparition à une certaine distance de ce corps.

Le double du prêtre.

J'ai eu moi-même une fois une petite expérience du même genre, et elle peut sans aucun doute s'expliquer précisément de la même façon. Il m'arriva une fois, alors que j'étais vicaire de campagne, d'être très affaibli par un accident et de me sentir en conséquence complètement hors d'état d'accomplir le travail très lourd d'un dimanche. J'en vins à bout cependant, mais au prix d'une fatigue extrême, et vers la fin du dernier service il n'est pas douteux que j'aie pu penser avec un grand désir à la possibilité de me reposer quand ce serait fini, bien que je n'aie aucun souvenir distinct d'une telle pensée. Quoi qu'il en soit, quand je dirigeai enfin mes pas vers la sacristie, je fus fort surpris de m'y voir déjà installé et occupant la seule chaise que possédait la petite pièce ! L'image était vêtue exactement comme je l'étais moi-même, soutane, surplis, étole, le tout parfaitement disposé; et je la voyais là, me regardant avec calme, mais avec fermeté. Ceci se passait avant le temps de mes études théosophiques, aussi n'avais-je aucune explication prête pour un tel phénomène, bien que j'eusse entendu dire que voir son propre spectre était présage de la mort. Mais j'étais bien trop abattu à ce moment pour penser à cela ni m'en soucier ; j'allai tout bonnement droit à l'apparition et m'assis dessus, ou plutôt sur sa chaise, sans même m'excuser. Je ne sais ce qu'elle devint, car lorsque je me levai de cette chaise quelque dix minutes plus tard on ne la voyait plus. Il n'y eut aucune espèce de conséquence et rien de semblable ne m'est jamais arrivé

depuis. Je puis le dire en conscience, je ne crois pas que mon attention se soit écartée un instant du service où j'officiais; cependant je suppose que le désir violent de me reposer était tout le temps présent au fond de ma pensée, et que, de cette façon sub-consciente, j'ai dû me représenter moi-même comme assis et me reposant, le service une fois fini. Il est possible aussi que l'état d'affaiblissement de mon corps physique ait permis à mes sens intimes d'agir plus facilement et m'ait donné pendant un moment juste assez de clairvoyance pour me permettre de voir une forte forme-pensée.

CHAPITRE XIV

Apparitions annonçant la mort.

Ce que j'ai écrit au sujet des visites astrales immédiatement avant la mort est également vrai de l'apparition proprement dite. Si les raisons qui lui font faire l'effort nécessaire pour se montrer sont en général importantes et compréhensibles, il y a aussi des cas où le motif qui pousse le mort à se donner tant de mal nous semble totalement inadéquat. Je crois qu'il n'y a là rien qui doive susciter notre surprise, car les motifs qui gouvernent la majorité des hommes, dans la majorité de leurs actes pendant leur vie terrestre, semblent absolument ridicules et inadéquats à un esprit sérieux. Simplement pour satisfaire quelque passion passagère ou la lubie d'un instant, pour gagner un peu d'argent ou surpasser quelqu'un d'autre, ou même dans le but encore plus incompréhensible d'être désagréable à autrui ou de se venger de lui, on voit l'homme ordinaire dépenser une somme de temps et d'énergie qui, dirigée dans un sens rationnel, non seulement serait une source de bienfaits pour ses frères en humanité, mais encore avancerait considérablement son propre progrès ascensionnel. On comprend très difficilement qu'un homme adulte puisse faire preuve d'une si parfaite

sottise, et nous pourrions certes nous refuser à le croire, n'était que des exemples s'en imposent chaque jour à notre observation.

Aussi, après tout, nous ne pouvons nous étonner que ceux qui se conduisaient irrationnellement pendant leur vie terrestre continuent à en faire autant après leur mort, puisque nous savons que le simple fait de déposer son vêtement physique ne change en rien les dispositions de l'homme. La grande majorité des histoires d'apparitions véritables ont trait à des cas où l'individu vient annoncer sa propre mort à une personne pour qui il a de l'affection. Nous avons un bon exemple de ce genre de récits dans celui de la visite du capitaine Germain Wheatcroft à sa femme, et un point intéressant dans ce cas particulier est que cette visite fit découvrir et corriger une erreur des registres officiels. On trouve cette histoire dans le livre de M. R. D. Owen, « Footfalls ». (p. 299.)

Un officier qui revient.

« Au mois de septembre 1857, le capitaine Germain Wheatcroft, du 6e dragons (Innskilling), partit rejoindre son régiment dans l'Inde.

« Sa femme resta en Angleterre et habitait Cambridge. Dans la nuit du 14 au 15 novembre 1857, vers le matin, elle rêva qu'elle voyait son mari, l'air anxieux et malade; ce qui la fit s'éveiller immédiatement dans un état de grande agitation. Il y avait un brillant clair de lune, et, levant les yeux, elle aperçut la même forme debout près de son lit. Il portait l'uniforme; ses mains

étaient pressées sur sa poitrine, ses cheveux en désordre, son visage très pâle. Ses grands yeux sombres la regardaient en face, fixement; ils avaient une expression de grande excitation et sa bouche avait une contraction particulière, qui lui était habituelle quand il était agité. Elle le vit, jusqu'au moindre détail de son costume, aussi distinctement qu'elle avait jamais fait dans sa vie; et elle se souvenait d'avoir remarqué entre ses mains le blanc du plastron de la chemise, mais sans tache de sang. La forme paraissait se courber en avant, comme si elle souffrait, et faire effort pour parler. Mais on n'entendait aucun son. Elle resta visible, d'après ce que pense sa femme, une minute entière, puis disparut.

« Sa première idée fut de s'assurer qu'elle était réellement éveillée. Elle se frotta les yeux avec le drap et sentit que le toucher en était réel. Son petit neveu était dans le lit auprès d'elle; elle se pencha sur l'enfant endormi et écouta sa respiration; le son en était net et elle fut convaincue que ce qu'elle avait vu n'était pas un rêve. Il est à peine nécessaire de dire qu'elle ne se rendormit pas cette nuit-là.

« Le lendemain matin elle raconta tout cela à sa mère, exprimant sa conviction, bien qu'elle n'eut remarqué aucune trace de sang sur ses vêtements, que le capitaine Wheatcroft était soit tué, soit grièvement blessé. Si complète était l'impression de réalité qu'elle gardait de l'apparition que de ce jour elle refusa toute invitation. Une de ses jeunes amies la pria instamment peu de temps après de l'accompagner à un concert mondain, lui rappelant qu'elle avait reçu de Malte une

superbe sortie de théâtre, envoyée par son mari et qu'elle n'avait jamais portée. Mais elle refusa absolument, déclarant que dans l'incertitude où elle se trouvait de savoir si elle n'était pas déjà veuve, elle ne pénétrerait jamais dans un lieu de divertissement tant qu'elle n'aurait pas de lettre de son mari (si seulement il était encore en vie) d'une date postérieure au 14 novembre.

« C'est un mardi du mois de décembre 1857 que le télégramme concernant le sort réel du capitaine Wheatcroft fut publié à Londres. Il disait qu'il avait été tué devant Lucknow le 15 novembre.

« Cette nouvelle, publiée dans les journaux du matin, attira l'attention de M. Wilkinson, avoué à Londres, qui était chargé des affaires du capitaine Wheatcroft. Quand il rencontra la veuve, plus tard, elle lui dit qu'elle était toute préparée à cette triste nouvelle, mais qu'elle était sûre que son mari n'avait pas pu être tué le 15 novembre, puisque c'était dans la nuit du 14 au 15 qu'il lui était apparu.

« Cependant, l'acte du ministère de la guerre, que M. Wilkinson dut se procurer, confirma la date donnée dans le télégramme. En voici le texte:

« N° 9579. Ministère de la guerre,
30 janvier 1858.

« Il est certifié par les présentes que, selon les registres du ministère, le capitaine Germain Wheatcroft du 6e dragons de la garde, fut tué en action, le 15 novembre 1857.

Signé : B. Hawes.

« Tandis que M. Wilkinson était encore dans le doute au sujet de la date exacte, il se passa un fait remarquable qui semblait rendre plus douteuse encore l'exactitude du télégramme et du certificat. M. Wilkinson était en visite chez un ami dont la femme a toute sa vie perçu des apparitions, tandis que son mari est ce qu'on appelle ordinairement un médium impressionnable; mais ces faits ne sont connus qu'à leurs amis intimes. Bien que les connaissant personnellement, je ne me permets pas de donner leur nom. Appelons-les M. et Mme N.

« M. Wilkinson leur raconta, comme un fait merveilleux, la vision qu'avait eu la veuve du capitaine à propos de la mort de celui-ci, et décrivit la forme telle qu'elle était apparue. Mme N. se tournant vers son mari, dit immédiatement: « Ce doit être la personne même que j'ai vue le soir où nous parlions de l'Inde et où vous avez dessiné un éléphant portant un palanquin sur le dos. M. Wilkinson nous l'a décrit exactement dans sa position et avec son aspect: uniforme d'officier britannique, les mains pressées sur la poitrine, la forme courbée en avant comme par la souffrance. La forme, ajouta-t-elle en s'adressant à M. Wilkinson, apparut juste derrière mon mari et paraissait regarder par-dessus son épaule gauche. »

« — Avez-vous essayé d'obtenir une communication? demanda M. Wilkinson.

« — Oui, nous en obtînmes une par l'intermédiaire de mon mari.

« — Vous souvenez-vous de ce qu'elle disait?

« — Il déclarait avoir été tué dans l'Inde dans l'après-

midi, d'une blessure à la poitrine, et il ajouta, je m'en souviens nettement: « Cette chose dans laquelle je me promenais n'est pas encore enterrée. » Je remarquai spécialement cette expression.

« — Quand cela arriva-t-il?

« — Vers neuf heures du soir, il y a plusieurs semaines; mais je ne me souviens pas de la date exacte.

« — N'y a-t-il rien que vous puissiez vous rappeler et qui pourrait vous permettre de fixer le jour exact ?

« Mme N. réfléchit.

« — Je ne me rappelle rien, dit-elle, sauf que tandis que mon mari dessinait et que je parlais à une amie qui était venue nous voir, nous fûmes interrompus par un domestique qui apportait la facture à payer pour du vinaigre d'Allemagne, et comme je le déclarais supérieur au vinaigre anglais, on en fit venir une bouteille pour l'examiner.

« — Avez-vous payé la facture à ce moment ?

« — Oui; j'envoyai l'argent par le domestique.

« — La facture était-elle acquittée?

« — Je crois; mais je l'ai là-haut et j'aurai vite fait de m'en assurer.

« Mme N. apporta la facture. L'acquit portait la date du quatorze novembre !

« Cette confirmation de la conviction de la veuve concernant la date de la mort de son mari, impressionna tellement M. Wilkinson, qu'il passa chez MM. Cox et Greenwood, l'agence militaire, pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'erreur dans l'acte de décès. Mais il n'y avait rien là qui parût confirmer la supposition qu'il y avait une inexactitude.

« La mort du capitaine Wheatcroft était signalée dans deux dépêches différentes de Sir Colin Campbell, et dans toutes les deux la date correspondait à celle du télégramme.

« Les choses en restèrent là, jusqu'au mois de mars 1858. La famille du capitaine Wheatcroft reçut alors du capitaine G. C., qui appartenait au train des équipages régimentaires, une lettre datée de « près de Lucknow », le 19 décembre 1857. Cette lettre disait que le capitain Wheatcroft avait été tué devant Lucknow, alors qu'il menait courageusement son escadron, non pas le 15 novembre, comme il était dit dans les dépêches de Sir Colin Campbell, mais le 14, dans l'après-midi. Le capitaine C. était à cheval à ses côtés au moment où il le vit tomber. Il avait été frappé par un éclat d'obus dans la poitrine et ne prononça pas un mot après avoir été touché. On l'avait enterré au Dilkusha, et sur la croix de bois érigée par son ami, le lieutenant R., du 9e lanciers, à la tête de la tombe, sont gravées les initiales G. W., et la date de sa mort, le 14 novembre 1857.

« Le ministère de la guerre finit par faire la correction concernant la date de la mort, mais plus d'un an seulement après que les faits s'étaient passés. M. Wilkinson, ayant eu à demander une autre copie de l'acte de décès, en avril 1859, vit que les termes étaient exactement ceux que j'ai donnés, mais que l'on avait mis le 14 novembre à la place du 15.

« J'ai recueilli cet extraordinaire récit de la bouche même des intéressés, dit Owen. La veuve du capitaine Wheatcroft a bien voulu consentir à revoir et corriger

le manuscrit et m'a permis de voir une copie de la lettre du capitaine C., donnant les détails sur la mort de son mari. Le manuscrit a été soumis aussi à M. Wilkinson et il l'a déclaré exact en ce qui le concerne. La partie du récit qui a trait à Mme N., je la tiens de cette dame elle-même. Je n'ai donc négligé aucune précaution pour obtenir toutes garanties d'authenticité.

« C'est peut-être, conclut Owen, le seul exemple connu où l'apparition de ce que l'on nomme ordinairement un fantôme se trouva être le moyen de corriger une erreur de date dans les dépêches d'un commandant en chef et de découvrir une inexactitude dans le certificat d'un ministère de la guerre. On ne peut prétendre que le récit d'une des dames provoqua l'apparition de la même forme chez l'autre. Mme Wheatcroft était à Cambridge à cette époque et Mme N. à Londres; et ce n'est que des semaines après le fait que chacune d'elles apprit ce que l'autre avait vu. Ceux qui voudraient expliquer tout cela d'après le principe des coïncidences fortuites, ont à tenir compte d'un triple fait : l'apparition à Mme N., celle à Mme Wheatcroft, et le moment réel de la mort du capitaine Wheatcroft, chaque fait concordant exactement avec les autres. »

Si j'ai choisi cette histoire pour la donner la première, c'est à cause de l'abondance de vérification que signale M. Owen, et aussi parce qu'elle fait ressortir plusieurs points intéressants. Nous pouvons remarquer que, tandis que le capitaine put se montrer sans difficulté particulière aux membres de la famille N., doués d'une grande sensibilité, alors qu'ils étaient en état de veille, il dut attendre que sa femme fût endormie

pour pouvoir produire une impression sur son esprit. Il fut tué dans l'Inde pendant l'après-midi, ce qui correspond naturellement au matin en Angleterre, de sorte qu'il devait être déjà depuis dix heures environ sur le plan astral quand il apparut à Londres, et sans doute au moins trois ou quatre heures de plus avant qu'il ne put se manifester à sa femme à Cambridge. Quand il fit l'effort nécessaire, il suffit cependant pour que sa présence impressionnât celle-ci, non seulement pendant son sommeil, mais aussi une fois éveillée. Il n'y a rien qui prouve que cette apparition fût ou non une matérialisation.

Un autre mort, dont l'apparition est décrite par M. Owen dans « The debatable Land », p. 219, concernait une personne de sa famille plus réceptive qui put donc s'arranger de bien meilleure façon que le capitaine Wheatcroft. Cette personne adopta l'expédient simple, mais très efficace, d'emmener sa sœur voir son cadavre physique, la convaincant ainsi par preuve oculaire que c'était bien le corps seul qui était mort, puisque sa propriétaire était près d'elle rayonnante et vivante, tandis qu'elles regardaient ensemble le véhicule abandonné. Voici cette histoire qui fut racontée à M. Owen par M^me^ L. elle-même.

Une attention fraternelle.

Une sœur de M^me^ L., nommée Esther, mariée depuis peu, était partie pour la Californie avec son mari depuis quelques semaines, et l'on s'attendait à recevoir avant longtemps la nouvelle de leur arrivée. Une nuit,

en rêve, cette sœur parut s'approcher du lit de Mme L et lui dit : « Cécile, viens avec moi en Californie. » Mme L. objecta qu'elle ne pouvait quitter son mari et ses enfants pour entreprendre un voyage si long et si ennuyeux.

« Mais nous y serons vite, dit Esther, et tu reviendras avant le matin. »

« Dans son rêve, l'excursion proposée ne lui paraissait pas une impossibilité; aussi se leva-t-elle et donnant la main à sa sœur, il lui sembla qu'elles s'élevaient ensemble puis flottaient sur un vaste espace; elles descendirent alors près d'une habitation d'aspect humble et fruste, très différent de ce qu'elle aurait pu s'imaginer être celle de sa sœur dans le nouveau pays où son mari et elle avaient émigré à la recherche de la fortune. Les sœurs entrèrent et Cécile reconnut son beau-frère, triste et en vêtements de deuil. Esther la mena ensuite dans une chambre au milieu de laquelle se trouvait un cercueil ouvert et lui montra du doigt le corps qu'il contenait. C'était le propre corps d'Esther, pâle de la pâleur de la mort. M. L. fixa un regard d'étonnement muet d'abord sur le cadavre qu'elle avait devant elle, puis sur la forme apparemment pleine de vie et d'intelligence qui l'avait amenée là. A son regard interrogateur et étonnée, l'apparition vivante répondit : « Oui, ma sœur, ce corps était le mien; mais « il a été assailli par la maladie. J'ai été atteinte du « choléra et suis passée dans un autre monde. J'ai « voulu te montrer ceci pour te préparer à la nouvelle « qui t'arrivera bientôt. »

« Au bout d'un instant, il sembla à Mme L. qu'elle

s'élevait de nouveau dans l'air; qu'elle retraversait un grand espace et rentrait finalement dans sa chambre à coucher. »

Les deux cas que je viens de citer sont sans erreur possible des apparitions après la mort, et ils montrent de toute évidence que l'homme survit, ensuite, avec toute sa conscience et toute sa mémoire. Cependant, ni l'un ni l'autre n'impliquent nécessairement de matérialisation et il est donc probable que ni l'un ni l'autre de ces visiteurs n'aurait été visible à la vie physique ordinaire. L'exemple qui suit nous montre une matérialisation suffisamment prononcée pour être capable de sonner une cloche et de soutenir une conversatio ı. Il nous est donné, dans *Glimpses in the Twilight,* p. 188, du Dr Frederik George Lee, qui remarque à ce propos : « Les faits racontés dans cette histoire sont certains et indiscutables; je me suis donné beaucoup de mal pour les vérifier. » Je résume la première partie du récit que nous pouvons appeler :

Le retour du mousse.

Dans le quartier de Croom's Hill, à Greenwich, vivait un certain M. Hammond. Parmi ses domestiques il avait une Mme Potter qui avait un fils de quinze ans, mousse à bord de la frégate « Doris ». C'était un garçon plein d'allant et sympathique, mais turbulent, et ses amis avaient été très inquiets à son sujet quand il avait déserté du navire. Cependant on avait amené, non sans peine, son capitaine à pardonner sa désertion et à le reprendre encore une fois. Puis sa mère quitta le ser-

vice de Mme Hammond et se remaria, mais le jeune garçon, étant en service au loin, n'en savait rien. Je donne le reste du récit dans les termes même du Dr Lee :

« Dans la nuit du 8 septembre 1866, on sonna à la porte d'entrée de Mme Hammond. Mary, la femme de chambre, répondit; elle ouvrit la porte comme on le fait toujours, et après quelques mots échangés, la porte fut refermée. Mme Hammond, étant souffrante, était dans sa chambre à coucher d'où l'on voit le vestibule d'entrée et d'où l'on entend ce qui s'y dit. Elle écouta et reconnut distinctement la voix de Tom Potter. Etonnée elle demanda : « Mary, qui est-ce qui était à la « porte ? » La domestique répondit : « Oh! madame, « c'était un petit mousse; il demandait sa mère. Je lui « ai dit que je ne connaissait pas sa mère et l'ai envoyé « promener. »

« Mme Hammond, dont l'inquiétude était éveillée, demanda à la domestique de quoi le jeune garçon avait l'air.

« Mon Dieu, madame, c'était un garçon bien de figure, « habillé en marin, et les pieds nus. Je le reconnaîtrais « n'importe où. Il était très pâle et avait l'air d'être en « grande détresse; et quand je lui ai dit que sa mère « n'était pas ici, il porta la main à son front en disant : « Mon Dieu! Qu'est-ce que je vais faire! »

« Mme Hammond raconta à son mari la visite désagréable qu'elle avait eue et lui fit la remarque peu charitable « qu'elle était sûre que Tom Potter s'était « encore sauvé de son bateau. »

« Ils firent demander à sa mère ce qu'il en était, mais

elle n'avait pas entendu parler de son fils. Ils allèrent consulter le Dr Todd, le maître d'école de l'enfant, mais il leur dit : « Il est presque impossible que Tom « ait quitté son navire. J'ai eu une lettre de lui-même, « il y a environ deux mois seulement, et ça allait tout « à fait bien. » Le Dr Todd avait une quantité de photographies d'un grand nombre de ses élèves, et parmi elles il y avait une carte-album de Tom Potter. Il étala un certain nombre de ces portraits devant Mary et lui demanda de prendre celui qui ressemblait au garçon qu'elle avait vu; en même temps, en vue d'éprouver à fond son exactitude, il appela son attention sur une photographie qui n'était pas celle de Tom Potter, remarquant avec calme : « Croyez-vous que ce soit celui- « là ? C'était bien un garçon à se sauver de son ba- « teau. » — « Non, dit Mary, résolument, ce n'est pas « celui que j'ai vu; le voilà — et en même temps elle « sautait sur le portrait de Tom Potter — je jurerais « que c'est lui. »

« La solution du mystère n'était pas loin. Au mois d'octobre suivant, le Dr Todd reçut une lettre de l'Amirauté; on disait qu'on lui écrivait à lui, car on ignorait l'adresse de la mère de Tom Potter. La lettre donnait la triste nouvelle que le 6 septembre, deux jours exactement avant qu'on ne le vit à la porte de M. Hammond, Tom Potter avait rendu le dernier soupir, à la suite d'un épouvantable accident à bord de la frégate « Doris », au large de la Jamaïque.

« Si la domestique avait eu un peu plus de patience, nous aurions pu en savoir plus long sur ce cas intéressant. Tel qu'il est nous restons dans le doute sur le

point de savoir si Tom Potter savait qu'il était mort et était venu annoncer la nouvelle à sa mère, ou si, comme sa dernière exclamation semblerait l'indiquer, il ne se rendait pas encore compte de son propre décès et supposait simplement qu'il arrivait chez lui. En devenant un peu plus familier avec le monde astral, il aura sans doute découvert que le violent désir de voir sa mère l'amène près d'elle, en quelque lieu qu'elle se trouve; mais évidement il ne pensa tout d'abord (et c'est certes bien naturel) qu'à la chercher là où il l'avait laissée en dernier lieu, exactement comme il aurait fait sur le plan physique. »

Voici un autre cas où le fils vient annoncer sa mort soudaine à l'un de ses parents. Ce cas présente quelques traits exceptionnels et intéressants.

Apparition d'un saint.

M. James Weld, de Archer's Lodge, près de Southampton, avait un fils, Philippe, qui était en classe au collège de St-Edmond, à Ware. Philippe se noya un jour au cours d'une partie de bateau et le Dr Cox, principal du collège, alla lui-même, le matin sùivant, porter la triste nouvelle à son père.

« En arrivant chez celui-ci et à peine entré dans son bureau, le Dr Cox trouva M. Weld en larmes. Ce dernier se leva et prenant la main du docteur, lui dit :
« Mon cher monsieur, inutile de me dire ce pour quoi
« vous êtes venu. Je le sais déjà. Philippe est mort.
« Hier je me promenais avec ma fille Catherine sur
« la route à péage, en plein jour, et Philippe nous est

« apparu à tous les deux. Il était debout sur la chaussée « avec un autre jeune homme en robe noire à côté de « lui. Ma fille fut la première à l'apercevoir. Elle me « dit : « Regarde, papa; voilà Philippe. » Je regardai « et le vis. Je dis à ma fille : « C'est bien Philippe, en « effet; mais il a un regard d'ange. » Ne me doutant « pas qu'il était mort, mais très étonné de le voir là, je « marchai vers lui avec ma fille pour le serrer dans « mes bras; mais à quelques mètres de lui, tandis que « je me dirigeais vers lui, un manœuvre qui marchait « sur la même chaussée, passa entre l'apparition et « la haie, et comme il continuait sa route, je le vis « passer à travers les corps apparents comme s'ils « étaient transparents. Ce que voyant je fus aussitôt « convaincu que c'étaient des esprits et m'avançai « avec ma fille pour les toucher; Philippe eut alors « un doux sourire à notre adresse, et lui et son com- « pagnon disparurent. »

« Le lecteur peut imaginer l'émotion profonde du Dr Cox en entendant ce remarquable récit. Il ne fit naturellement que le confirmer en racontant au malheureux père les circonstances de la mort de son fils, qui était arrivée à l'heure même où il apparut à son père et à sa sœur.

« Le Dr Cox demanda à M. Weld qui était le jeune homme en robe noire qui accompagnait son fils et qui présentait un aspect d'une beauté angélique, mais il répondit qu'il n'en avait pas la moindre idée.

« Or, quelques semaines plus tard, M. Weld alla faire une visite dans les environs de Stonyhurst, comté de Lancastre. Après avoir entendu la messe, un matin,

dans la chapelle, pendant qu'il attendait sa voiture, on le fit entrer dans la salle de réception; là, allant vers le foyer, il vit au-dessus du manteau de la cheminée un tableau représentant un jeune homme en robe noire, et avec le visage, la silhouette et l'attitude mêmes du compagnon de Philippe tel qu'il l'avait vu dans la vision. Au-dessous du tableau était écrit: « saint Stanislas Kostka », l'un des plus grands saints de l'ordre des Jésuites et celui que Philippe avait choisi comme patron lors de sa confirmation. » (*Glimpses on the supernatural,* par le Dr F.-G. Lee, vol. II, p. 51.)

Le Dr Lee fait suivre cette histoire des attestations des personnes de qui il la tient, et enregistre aussi les différentes lettres de confirmation écrites par d'autres personnes qui étaient au courant des faits. L'apparition de Philippe à son père et à sa sœur au moment de sa mort, ou très peu de temps après, est exactement sur le même plan que cent autres faits du même type. Mais ce récit diffère radicalement de celui du spectre de Tom Potter; ce dernier était clairement une matérialisation, et il est tout aussi évident que cette dernière apparition n'en était pas une, car si ç'avait été une matérialisation, elle aurait dû être vue par l'ouvrier aussi bien que par le père et la sœur. Ces deux êtres tendrement aimés devaient être en étroite sympathie avec le frère qui était mort; il lui était donc facile d'élever leurs vibrations suffisamment pour qu'ils pussent le voir tandis que l'ouvrier, sur qui aucune force magnétique n'était dirigée, continua son chemin droit au travers du fantôme, massif et impressionnable. Ce fait a son équivalent dans d'autres histoires sembla-

bles; par exemple, dans « L'histoire du Cadet », publiée il y a quelques années dans *la Revue Théosophique* le spectre du commandant était visible à ses amis, mais non aux bateliers avec qui il était en contact moins étroit.

Explications possibles.

Le trait véritablement exceptionnel dans ce récit est la présence auprès du mort d'une autre forme, qu'on n'a pas reconnue sur le moment, mais identifiée par la suite comme celle de son patron, grâce à un portrait. De cette deuxième apparition plusieurs explications sont possibles et il n'est pas facile de deviner laquelle est la vraie. Premièrement, cette forme peut être réellement ce qu'elle prétend être — un individu vivant sur le plan astral. Ce pouvait être réellement saint Stanislas Kostka, resté dans le monde astral afin de réconforter et d'aider ceux qui étaient particulièrement attirés vers lui, et dans ce cas sa présence avec celui qui lui avait consacré sa dévotion, à ce moment critique, serait très naturelle. Mais bien que ce soit une possibilité, et comme telle ne doivent pas être ignorée, ce n'est guère une probabilité. La mort de saint Stanislas Kostka remonte à bien des années, et il est peu vraisemblable qu'un homme de son espèce soit resté si longtemps dans le monde astral, bien, même, qu'il soit mort jeune. S'y être maintenu aussi longtemps aurait demandé une force de volonté phénoménale, aidée par un concours de circonstances très invraisemblables. A un homme de volonté forte, mais de vie excessivement grossière et

dégradée, un tel exploit serait possible; mais non à un homme d'une douceur, d'une pureté et d'un dévouement très grands, comme il l'aurait été d'après le portrait qu'on nous en a fait.

On peut voir aussi dans le saint une simple forme-pensée — un accessoire introduit dans le tableau avec ou sans intention par Philippe lui-même. Des exemples indubitables d'accessoires introduits de cette façon sur une très grande échelle, seront donnés plus loin.

Philippe paraît avoir été un jeune homme très pieux et dans ses fréquentes méditations extatiques il est certain qu'il avait créé une forme-pensée très forte et très vive de son saint patron; au moment de sa mort et après celle-ci, il devait naturellement se voir par la pensée accompagné et protégé par ce saint, et il aurait suffi amplement de cette conviction pour rendre l'image-pensée (déjà à demi matérialisée par la ferveur de sa contemplation constante) visible à son père et à sa sœur.

Je ne crois pas faire preuve de manque de sympathie en exprimant cette opinion, ni chercher à détruire la belle foi en les anges gardiens; je m'efforce simplement d'arriver à la véritable explication scientifique d'un phénomène remarquable, et pour ce faire je suis obligé de tenir compte de toutes les hypothèses que mes études m'ont montré être des possibilités. Je suis donc forcé d'admettre que l'une de ces possibilités est que le saint patron de Philippe *peut* n'avoir été qu'un simple produit de sa propre imagination vive, bien que moi, je ne considère pas cela comme probable.

Supposons un moment que tel soit le cas. Philippe

devait évidemment avoir pour objet en se montrant à son père et à sa sœur, de les préparer à la nouvelle de sa mort, de les consoler et de les rassurer à ce sujet; il peut donc se faire qu'il ait formulé une prière pour que son saint patron apparût à ses côtés pour prouver à son père qu'il était en bonnes mains et en sûreté parmi les bienheureux, et dans ce cas il n'est pas douteux que le vœu puissant impliqué dans l'effort de la prière n'ait pas la force suffisante pour causer sa réalisation immédiate. Si donc Philippe avait sans le savoir créé son patron, il peut l'avoir amené avec lui, avec ou sans intention, et s'il l'a fait il n'y aurait rien de merveilleux ni d'exceptionnel dans cette action, car j'ai vu moi-même des cas exactement de nature semblable.

Bien que l'hypothèse que je suggère ici explique de façon adéquate tout ce qui est arrivé, il me semble qu'il en est une autre qui, au total, est beaucoup plus vraisemblablement la bonne explication, à savoir que la forme-pensée vigoureuse de Philippe (créée comme il est suggéré plus haut) a pu être utilisée par un ami qui s'intéressait à lui et désirait vivement lui venir en aide. Car il y a bien des cas où la troupe des aides, vivants bien qu'invisibles, trouve que le meilleur (et même souvent le seul) moyen de rendre une aide plus efficace à une certaine classe de gens est de travailler dans le sens de leurs idées préconçues — de pénétrer dans les formes-pensées qu'ils ont faites et de s'en servir pour prêter un secours qui paraisse venir de la seule source d'où il puisse être accepté avec reconnaissance, au lieu d'être repoussé avec méfiance. Par con-

séquent, si (comme cela pouvait bien arriver) quelque Jésuite mort, attiré par la piété de ce jeune homme, désirait l'instruire et l'encourager, la façon de beaucoup la plus facile et la plus efficace était de le faire par l'intermédiaire de la forme-pensée de son patron qu'il avait créée lui-même.

Si telle est l'explication, il est alors très probable aussi que l'aide astral assista Philippe à se rendre visible à son père et à sa sœur et, en réalité, combina toute l'affaire — peut-être même la suggéra-t-il à Philippe pour le soulager de son anxiété touchant la façon dont son père recevrait la nouvelle de sa mort. Ainsi, saint Stanislas peut avoir été une réalité ou un accessoire, mais je le soupçonne d'être un ami de la famille ou de l'Ordre, récemment décédé, prenant la forme sous laquelle il pensa pouvoir être le plus utile, et nous fournissant ainsi une bonne histoire de revenant, frappante et pourvue des meilleures preuves d'authenticité.

Celle qui suit, bien moins dramatique que la précédente, est un bon spécimen de l'apparition ordinaire au moment de la mort et présente l'avantage d'avoir été racontée directement à celui de qui nous la tenons par le prêtre suédois à qui le fait est arrivé. Je la prends dans *la Revue Théosophique*, vol. XXII, p. 177.

Une apparition vue par seize personnes.

« Pendant quelques années de mon adolescence, j'allais en classe dans la Paroisse de Tingstade, et comme ma famille habitait assez loin, je logeais avec un de mes condisciples, chez une personne au pays

appelée Fru Smith. Cette brave dame avait une assez grande maison et gagnait sa vie en prenant des pensionnaires et des locataires; et de ce fait il n'y avait pas moins de seize personnes vivant chez elle à l'époque dont je parle. Fru Smith faisait aussi parfois office de sage-femme et était souvent absente.

« Tard une après-midi d'hiver, elle nous avertit qu'elle partait faire une visite et qu'il se pouvait qu'elle ne revienne pas avant le lendemain; elle prépara donc tout le nécessaire pour nos repas, etc., et nous recommandant de faire bien attention au feu et aux lumières, elle nous quitta. Ce soir-là comme d'habitude nous étions occupés à préparer nos leçons pour le jour suivant. A neuf heures et demie nous étions au lit, avions fermé notre porte à clef et éteint la lampe, mais les cendres rouges du feu de bois dans le poêle éclairaient suffisamment la pièce pour y voir tout très distinctement.

Nous causions tranquillement quand nous vîmes soudain, — debout à côté de notre lit et nous regardant fixement— la forme d'un homme grand, entre deux âges, l'air d'un paysan, habillé de vêtements gris quelconques, mais avec quelque chose qui nous parut être une grosse pièce blanche sur la jambe gauche et une autre sur le côté gauche de la poitrine. Mon compagnon me donna du coude dans les côtés et murmura : « Qu'est-ce que c'est que ce vilain bonhomme? » Je lui fis signe de se taire et nous restâmes à l'observer de tout nos yeux.

« L'homme nous regarda pendant longtemps, puis il se détourna et se mit à marcher de long en large,

ses pas semblant faire un crissement comme s'il marchait sur de la neige. Il alla au buffet et ouvrit et ferma tous les tiroirs comme s'il cherchait quelque chose, puis il alla au poêle et se remit à souffler doucement sur les cendres encore rouges en tendant les mains comme pour les réchauffer. Après quoi il revint à notre lit et se remit à nous regarder. Tandis que nous gardions nos regards fixés sur lui, nous remarquâmes que nous pouvions voir les objets au travers; nous voyions nettement le bureau de l'autre côté de la pièce à travers son corps, et sous nos regards sa forme sembla disparaître graduellement et s'évanouit à notre vue. L'étrangeté de ces faits nous donna une impression de malaise et de nervosité, mais nous ne bougeâmes pas de notre lit et nous finîmes par nous endormir.

« Notre porte était toujours fermée à clef quand nous nous levâmes, le lendemain matin, mais en racontant ce dont nous avions été témoins, nous apprîmes que le même fantôme était apparu dans chaque pièce de la maison — dont les portes étaient toutes fermées à clef — et que chacune des seize personnes qui dormaient dans la maison cette nuit-là avait vu la même forme. En outre, certaines gens qui étaient là depuis un certain temps, reconnaissaient dans la forme le mari de notre propriétaire, une espèce de bon à rien qui ne s'était jamais mis à aucun travail utile et vivait séparé de sa femme depuis quelques années, de sorte qu'il était depuis longtemps un vagabond, errant d'un lieu à un autre.

« Cette étrange coïncidence amena naturellement quelques-uns des pensionnaires à s'enquérir si cette

personne avait été vue nulle part dans le voisinage, et l'on acquit la certitude que le même soir, un peu après neuf heures, il était passé à une ferme à deux milles de là et avait demandé à loger pour la nuit; comme il n'y avait pas de place, on l'avait envoyé à la ferme suivante qui était de l'autre côté du champ, tout près de là. En entendant cela, on chercha aussitôt les traces de ses pas dans la neige et on le retrouva bien vite. Après les avoir suivies quelque temps, on trouva un sabot et, quelques mètres plus loin, l'on découvrit le cadavre de l'homme lui-même, à moitié enfoui dans un amas de neige. En retournant le cadavre on s'aperçut qu'une grosse motte de neige gelée adhérait au côté gauche de la poitrine et une autre au genou gauche, précisément aux endroits où nous avions remarqué les taches blanches sur les vêtements de l'apparition. Bien que je ne fusse qu'un enfant quand cela arriva, l'impression en fut si profonde et si durable, que le souvenir m'en est resté avec la plus grande netteté toute ma vie. »

Ce cas est ordinaire; il n'est exceptionnel que par le nombre de ceux à qui l'apparition se montra. Les probabilités sembleraient être en faveur d'une matérialisation partielle, car il est peu vraisemblable qu'il eut pu donner hypnotiquement l'impression de lui-même à un si grand nombre de gens, probablement de tempéraments variés. Le fait qu'on le vit ouvrir et fermer les tiroirs indiquerait aussi la même hypothèse. Il devait avoir dans l'esprit un violent désir de se réfugier et de se chauffer, et très probablement aussi l'idée de fouiller toutes les chambres de la maison pour trou-

ver l'argent de sa femme, ce qui expliquerait qu'il soit passé successivement dans toutes. L'acte de souffler sur les tisons et de se chauffer les mains semblerait montrer qu'il ne se savait pas mort. En fait, il n'y a rien qui prouve avec certitude s'il était réellement mort au moment où il apparût, ou s'il était seulement dans l'état de prostation qui précède d'ordinaire la mort par le froid. On remarquera qu'il se conforma à la coutume ordinaire de cette sorte de spectres en se montrant exactement avec son corps tel qu'il était en réalité, y compris les plaques de neige sur les habits, ajoutant même la note réaliste du bruit de la neige écrasée sous les chaussures quand il marchait.

Il paraît à peine concevable qu'un homme de ce type ait imaginé consciemment ces détails dans une situation aussi critique — d'autant plus qu'il ne paraît en aucune façon avoir été particulièrement désireux de faire impression sur les enfants, mais de les avoir simplement regardés avec curiosité, comme pour voir qui ils étaient ou s'ils pouvaient lui être utiles. Mais il y a de nombreux cas qui tendent à montrer que lorsque une idée est fortement imprimée chez le mort, elle peut se manifester symboliquement en rapport avec l'apparition , sans qu'il en ait eu la pensée définie; et il ne peut y avoir de doute que la neige fatale avait dû être au premier rang dans l'esprit de cet infortuné vagabond.

CHAPITRE XV

Ceux qui reviennent pour aider.

L'amour maternel.

Certains morts continuent à veiller étroitement sur quelques amis ou parents vivant encore sur la terre, et toutes leurs manifestations ont pour but d'aider ou de protéger ces amis. L'un des plus beaux parmi ces cas est celui que donne le Dr John Mason Neale, et bien que je l'aie déjà cité dans « les Aides Invisibles », je vais le répéter ici car c'est un des exemples les plus clairs et les plus évidents que je connaisse, et c'est en outre une charmante petite histoire. Le Dr Neale raconte qu'un individu qui avait récemment perdu sa femme était en visite avec ses petits enfants chez un ami, à la campagne. La maison était vaste et irrégulière, et dans sa partie inférieure se trouvaient de longs corridors sombres où les enfants s'amusaient à cœur joie. Mais ils remontèrent bientôt l'air très grave, et deux d'entre eux racontèrent que tandis qu'ils descendaient en courant l'un de ces corridors, ils avaient rencontré leur mère qui leur dit de s'en retourner, puis disparut. Les recherches faites révélèrent le fait que si les en-

fants avaient poursuivi leur course quelques pas de plus, ils seraient tombés dans un puits profond et découvert dont l'ouverture s'ouvrait béante sous leurs pas; l'apparition de leur mère les avait donc sauvés d'une mort à peu près certaine.

Dans cet exemple il semble n'y avoir aucun doute que la mère elle-même continuait, du plan astral, à veiller avec amour sur ses enfants, et que son désir intense de les avertir du danger auquel ils couraient avec tant d'inconscience lui donna le pouvoir (comme cela s'est produit dans quelques autres cas) de se faire voir et entendre d'eux pendant un moment — ou peut-être simplement de suggérer à leur esprit l'idée qu'ils la voyaient et l'entendaient. Il est possible, naturellement, que l'aide ait été quelqu'un d'autre qui prit la forme familière de la mère afin de ne pas alarmer les enfants; mais l'hypothèse la plus simple et de beaucoup la plus probable est d'attribuer l'intervention à l'action de l'amour maternel sans cesse en éveil et que ne peut obscurcir le passage des portes du tombeau.

Il est toujours possible aux morts (ou à l'aide qui vit sur le plan astral) de prendre une forme familière quand ils le désirent afin que leur message soit accepté et suivi volontiers dans une situation critique.

Sauvée du danger.

Une remarquable histoire illustrant cette possibilité est racontée dans un volume intitulé : *News from the Invisible World,* de M^lle^ Elizabeth Smith, fille du colonel Smith, de Piercefield, sur la Wye. D'après un

récit rédigé par elle-même, elle était partie prendre des croquis sur les hauteurs près d'Ullswater, et en prenant un raccourci à flanc de montagne près de la cascade appelée Aira Force, elle finit par se mettre dans une situation d'où il paraissait impossible de sortir. Elle ne pouvait ni avancer ni revenir sur ses pas, et se sentait en terrible danger de tomber.

« Mais soudain, comme elle parcourait de ses yeux alarmés tout l'espace visible du point où elle se tenait, elle vit clairement, à deux cents mètres environ au delà de ce point, une dame en robe de matin, en mousseline blanche, telle qu'en portaient à cette époque toutes les jeunes filles avant le déjeûner. La dame l'appela du geste et d'une manière qui, à l'instant, lui donna la confiance nécessaire pour avancer — et sans qu'elle puisse deviner comment, mais d'une manière, qui déjoua tous les efforts qu'elle fit plus tard pour la retrouver — elle trouva instantanément l'issue qui lui avait échappé jusque là. Elle continua à avancer vers la dame, qui se trouvait maintenant, au même instant, debout de l'autre côté de la cascade et qu'elle reconnut en même temps pour sa sœur. Elle était remplie de perplexité en se demandant comment et pourquoi cette jeune fille qu'elle avait laissée à la maison, absorbée dans ses occupations, l'avait suivie et rejointe. Mais ce n'était pas le lieu de poser des questions; car sa sœur qui la guidait, se mettait à descendre, et par quelques gestes simples servant seulement à indiquer à M^lle^ Elizabeth quand elle devait s'approcher ou s'éloigner du bord du torrent, elle la conduisit graduellement jusqu'à une plateforme de rocher d'où la descente était

ensuite évidente et sans danger. Là, M^lle^ Smith s'arrêta pour reprendre haleine après sa frayeur et aussi pour remercier et interroger sa sœur. Mais il n'y avait plus de sœur! Elle s'était évanouie sans laisser de traces; et lorsque deux heures après elle rentra chez elle, M^lle^ Smith trouva sa sœur au même endroit et à la même occupation qu'au moment où elle l'avait quittée; et toute la famille assura Elizabeth que sa sœur n'avait pas bougé de la maison. »

Rien dans cette histoire ne nous montre si celui qui l'aida était sorti des rangs des morts ou des vivants. Si la sœur avait été endormie à ce moment nous pourrions facilement supposer que c'est elle-même qui avait vu l'état de danger et de terreur de M^lle^ Smith et avait couru à son secours; mais cette idée est réduite à néant par le fait que la cadette était restée à la même occupation tout le temps. Il est donc évident que quelqu'un autre avait pris sa forme, mais il n'y a pas de preuve certaine que ce fut un mort.

On peut voir que cette faculté de prendre une personnalité est une arme qui pourrait aussi facilement être utilisée pour le mal que pour le bien et je ne doute guère qu'il en ait été ainsi dans certains cas. L'une des choses déplaisantes relatives aux séances spirites, est le fait indubitable que ces substitutions de personnalités ont lieu très souvent et qu'il est absolument impossible à la personne ordinaire, dont la clairvoyance n'a pas atteint un haut degré, de les découvrir.

L'appel du prêtre.

Dans *Sights and Shadows*, pp. 94 et scqq., le Dr Lee nous donne deux exemples intéressants du retour des morts pour obtenir ce qu'ils considèrent comme une consolation spirituelle nécessaire à ceux de leur famille qui survivent. Dans le premier cas, une vieille femme morte depuis dix ans, appelle un prêtre auprès d'un jeune homme qui est très près de sa dernière heure. Le prêtre, en allant visiter la maison indiquée, n'y trouve personne de malade, mais il rencontre un jeune homme qui, après avoir été catholique dans ses jeunes années, avait en dernier lieu négligé les devoirs que prescrit l'église, et s'entretient avec lui. Le prêtre lui persuade de se confesser et l'exhorte à reprendre une vie religieuse. La nuit suivante le jeune homme meurt d'une maladie de cœur et, en allant faire les préparatifs de l'enterrement, le prêtre trouve le portrait de sa mystérieuse visiteuse et découvre que c'était la mère du mort, et qu'elle avait quitté cette vie depuis dix ans.

Dans le deuxième cas, deux petits enfants appellent un prêtre au chevet de leur père mourant, et décrivent soigneusement et avec exactitude l'endroit où il se trouve. Le prêtre va voir le mourant et découvre qu'il est complètement seul et qu'il avait regretté de n'avoir personne qu'il put envoyer chercher son père spirituel. Les enfants, qu'il reconnut aussitôt d'après la description du prêtre, étaient morts depuis quelque temps, mais on ne dit pas exactement depuis combien de temps.

Tous les exemples que nous venons de donner montrent des interventions isolées, provoquées par l'imminence du danger particulier. Mais il ne manque pas de cas d'un effort de longue durée, bien qu'ils soient naturellement moins communs, parce que, ainsi qu'il a été expliqué dans les chapitres précédents, les meilleurs et les plus secourables d'entre les morts n'ont vraisemblablement pas longtemps à rester à portée de vue ou d'ouïe de la vie terrestre — à moins, évidemment, qu'ils ne se consacrent spécialement à une tâche déterminée en rapport avec le plan physique, comme faisait le mari signalé page 79.

Un autre cas remarquable de la continuation après la mort d'un travail de philanthropie physique est enregistré par le Dr Minot J. Savage, dans *Ainslee's Magazine,* de mars 1902, vol. IX, p. 117. Voici son récit, très abrégé :

Philanthropie astrale.

Il y a quelques années se trouvait en cité de Boston un prédicateur célèbre qui s'adressait aux pauvres. Lui et sa femme s'intéressaient tous deux particulièrement à ceux qui n'avaient guère d'autres amis. Dans sa vieillesse, ce prédicateur eut un collègue pour l'aider dans sa tâche au milieu des pauvres gens. Par la suite le prédicateur, sa femme et son collègue moururent tous trois, le seul survivant du groupe primitif de travailleurs dévoués étant la veuve de ce collègue. Le prédicateur et sa femme, après leur mort, continuèrent à s'intéresser affectueusement à leurs paroissiens pau-

vres et bien que beaucoup d'entre eux eussent quitté pour d'autres villes, ces êtres dévoués et secourables semblent ne les avoir jamais perdus de vue. Ils venaient communiquer avec la veuve pour lui indiquer d'aller rendre tel secours qu'ils voyaient être nécessaire à quelqu'un de leurs amis indigents.

« Pendant une série d'années une œuvre laborieuse d'amour, de charité et de secours se poursuivit, sans gloire, sans notoriété, sans publicité, au contraire. Il en coûta effort et argent de continuer cette tâche et personne que deux ou trois amis intimes, n'en connut jamais le secret... La veuve habitait une ville non loin de Boston. Elle recevait l'ordre de se rendre à Boston, dans telle rue, à tel numéro; on lui disait qu'elle y trouverait telle personne, ou telles personnes, en telle et telle condition, et qu'elle devait leur rendre le service dont-ils avaient besoin.

« Des cas de ce genre ne cessaient de se renouveler. Elle suivait ces indications, sans connaître quoi que ce fût, de la situation à part ce qui lui en avait été dit de la sorte et elle déclare que jamais il n'y eut une erreur. Elle trouvait toujours la personne et la situation telles qu'elles lui avaient été décrites et elle faisait pour elles ce que demandait le cas. Une fois elle se rendit à une ville d'un autre Etat avec un ordre comme les précédents, ignorant même le nom de la personne qu'elle devait aller trouver, et ne sachant que ce qui lui avait été dit. Elle trouva cependant l'intéressé comme on le lui avait dit et lui vint en aide. Dans beaucoup de cas ce n'était pas simplement un besoin matériel. Dans quelques-uns il s'agissait de tirer les gens d'un péril

moral dont le récit ressemblerait pour le lecteur à un chapitre de quelque histoire sensationnelle.

« Un autre fait mérite d'être mentionné car il fait partie de cette œuvre d'assistance. La fille de ce vieux prêtre reçut l'ordre explicite, prétendant venir de son père par l'intermédiaire de la veuve de son collègue, de placer vingt dollars dans une enveloppe et d'envoyer le tout dans une autre ville à une adresse dont elle n'avait jamais entendu parler. Elle hésitait à envoyer l'argent de cette façon et voulait attendre d'avoir un chèque pour éviter le risque de le perdre. Mais elle reçut l'ordre formel de ne pas attendre car la question était d'importance immédiate et vitale. Elle envoya l'argent comme on lui indiquait de le faire, en deux billets de dix dollars. J'ai eu la faveur de lire la lettre en accusant réception. Elle était écrite avec difficulté, au crayon, et la grammaire et l'orthographe en étaient misérables. C'était une histoire de mauvais traitements et d'abandon de la part du mari. La femme abandonnée avait fait tout ce qu'elle avait pu pour se subvenir à elle et à sa petite famille. Ses efforts avaient atteint leur terme ; elle venait de mettre en gage son dernier meuble convenable et avec ce qu'elle en avait tiré elle avait acheté du charbon de bois et faisait ses préparatifs pour quitter le monde et emmener ses enfants avec elle, quand l'argent était arrivé. »

Ce cas est intéressant parce qu'il est récent; mais ce n'est sans doute qu'un spécimen d'une classe très considérable dont le monde n'entend jamais parler. Peut-être une large philanthropie comme celle-là n'est-elle pas très commune, mais certainement il n'est pas

rare qu'un individu soit l'objet de la protection spéciale, de quelque ami mort. Le mentor se manifeste de différentes façons, parfois par l'écriture automatique, parfois par des coups frappés ou par l'usage d'une planchette ou ouija, parfois par des rêves, et peut-être plus que la personne ainsi guidée appelle probablement des intuitions infaillibles.

Gaspar.

C'est plus rarement que cette protection se manifeste par des avis donnés en langage perceptible à l'oreille, mais nous en avons quelques exemples aussi. L'un d'eux est rapporté dans « Footfalls of the boundary of another World », p. 339. Dans ce cas une famille fut pendant trois ans protégée et conseillée par une voix que tous ses membres, et même les domestiques, entendirent à plusieurs reprises. Le mort de qui venait la voix déclara s'appeler Gaspar, mais refusa de donner aucun détail sur sa vie terrestre. Sa présence paraît toujours avoir été un plaisir pour tous les membres de la famille et ses avis eurent invariablement de bons effets. Il ne se montra que deux fois et les deux fois en plein air, vêtu d'un grand manteau et d'un chapeau à larges bords, suggérant l'Europe méridionale. Il ne toucha jamais aux sujets religieux, mais conseilla toujours fortement la vertu et l'harmonie.

Dans ce cas on ne voit pas que le conseiller fût en aucune façon apparenté à la famille. Il semble les avoir rencontré par hasard, et les trouvant bienveillants et réceptifs, il se lia avec eux et resta en contact avec

eux. Evidemment un membre de la famille devait avoir des facultés médiumniques, de sorte que de la matière pût lui être empruntée afin de produire la voix physique et les deux matérialisations. Quand ils allèrent dans un autre pays, il ne les accompagna pas et il est bien possible qu'il était sur le point de s'élever à un niveau d'où la communication avec eux aurait été plus difficile.

Quelquefois le mort ne revient que pour donner un avis, comme cela paraît être le cas dans l'histoire suivante qui offre à celui qui étudie ces questions, quelques traits intéressants.

Dans la foule, en pleine rue.

Celui qui parle est M. David Dick, commissaire-priseur, 98, Sauchiehall street, jeune, marié, environ trente-cinq ans, membre de la société Ruskin, de Glasgow :

« — J'ai vu un revenant, dit-il, et je me trouve dans l'impossibilité absolue de l'expliquer à aucun des points de vue soi-disant naturels.

« — Etait-ce le spectre d'un vivant ou d'un mort ?

« — D'un mort.

« — Depuis combien de temps cette personne était-elle morte ?

« — Six ans.

« — Où l'avez-vous vue ?

« — A Glasgow.

« — Le jour ou la nuit ?

« — A trois heures et demie de l'après-midi en plein jour.

« — Mais dites-nous comment cela s'est produit ?

« — J'avais quitté le bureau de Sauchiehall street à trois heures et demie après-midi. J'allais faire une course dans Saint-Vincent street, et j'avais l'esprit très occupé de cette affaire. Je suivis Sauchiehalle street, puis entrai dans Renfield street, où le revenant me rejoignit.

« — Vous saviez que c'était un revenant ?

« — Parfaitement.

« — Comment saviez-vous que c'était un revenant ?

« — Parce que je l'ai immédiatement reconnu.

« — Vous a-t-il parlé ?

« — Oui.

« — Qu'est-ce qu'il vous a dit?

« — Je ne puis vous le dire; il m'a parlé d'une question que j'étais seul à connaître.

« — Vous avez répondu ?

« — Oui, et je continuai ma route, le revenant m'accompagnant exactement comme si c'avait été une personne ordinaire. Nous descendîmes Renfield street tout en causant. Rien dans l'aspect du revenant ne pouvait donner à ceux qui le rencontraient l'impression que ce n'était pas un vivant. Il portait un vêtement noir et un chapeau plat en feutre que je n'avais vu porter qu'une fois par le défunt pendant sa vie. La partie de Renfield street que nous avons traversée ensemble a environ deux cent cinquante mètres de long et c'est une des rues les plus animées de Glasgow. Quand j'arrivai au coin de Vincent street, le spectre s'évanouit. Je ne l'avais pas vu venir et je ne le vis pas s'en aller; je constatai simplement qu'il n'était plus là.

« — N'avez-vous pas eu peur?

« — Pas le moins du monde.

« — Lui avez-vous posé des questions?

« — Non, aucune; je ne fis que continuer simplement la conversation qu'il avait commencée.

« — Sa disparition soudaine ne vous a-t-elle pas troublé ?

« — Du tout; il m'avait rejoint sans m'avertir et me quitta aussi simplement. Je ne le vis pas se dissoudre; il n'était plus là, voilà tout.

« — Et vous connaissiez le revenant?

« — Parfaitement.

« — Puis-je vous demander qui c'était ?

« — C'était le spectre de mon père.

« — Pensiez-vous à votre père ?

« — Pas du tout.

« — Et quand il vous parla, vous n'avez pas été surpris ?

« — Pas le moins du monde.

« — Votre curiosité ne fut pas excitée ?

« — Non, cela avait l'air si naturel. Je pensais surtout à l'endroit où j'allais. A vrai dire ce ne fut que le lendemain que je commençai à me rendre compte de l'étrangeté qu'il y avait à m'être entretenu familièrement avec mon père six ans après sa mort et dans une rue de Glasgow pleine de mouvement. Mais je n'ai pas le plus léger doute au monde qu'il n'en ait été ainsi. Cela, je le sais. Je n'ai jamais eu d'autre expérience de nature semblable; tout ce que je sais, c'est que j'ai descendu Renfield street avec mon père, six ans après sa mort.

« La « vision » comme vous l'appelez, me suggéra, sans y insister, que je me faisais trop de souci pour des affaires qui, en réalité ne dépendaient pas de moi, et que l'événement pourrait bien montrer que mes inquiétudes n'avaient aucune raison d'être, ce qui arriva. Il n'y avait ni prophétie précise, ni promesse. S'il y en avait eu j'aurais dit que le « revenant » n'était que pure duperie, car mon père était si réservé que Guillaume le Taciturne était un bavard à côté de lui. »

Cette histoire fut racontée directement à M. Stead par M. Dick en 1891. Il la donne dans ses « Vraies histoires de revenants » (p. 184). Le trait le plus remarquable est l'apparition du mort en plein jour dans une rue animée. Mais on observera que rien ne nous prouve qu'aucune autre personne dans la foule de cette rue animée ait vue l'apparition; de sorte qu'elle peu fort bien n'avoir été qu'une impression mentale faite par le père sur le fils. Une des choses les plus étranges dans ce récit est certainement la préoccupation de M. Dick, laquelle était si grande qu'il ne vit rien de remarquable à s'entretenir avec son père, qu'il savait être mort. Dans ce cas, le mort paraît avoir été poussé par le désir de donner un conseil bienveillant, bien que sur un sujet qui ne semble pas avoir été d'importance primordiale.

Il est plus fréquent, cependant, de voir les morts rompre le silence habituel de la tombe pour une question de sérieuse importance. Il se peut bien, comme le pensent les Bretons, que si nous étions moins absorbés dans la mesquinerie de nos intérêts personnels, nous aurions plus souvent l'avantage de ce que nous pouvons

en toute vérité appeler des conseils « spirituels ». Mais dans l'état actuel des choses, nous dressons nous-mêmes, d'ordinaire, de si sérieuses difficultés au devant de toute communication, et nos amis en mourant ont si peu l'habitude de considérer cette communication comme possible, que c'est seulement sous le coup d'une raison vraiment impérieuse que la plupart d'entre eux s'efforcent de nous atteindre. Il n'est pas rare qu'ils rendent visite à quelqu'un qu'ils aiment pour l'avertir que sa mort approche. Dans certains cas le désir qu'ils ont de le faire vient de la théorie religieuse sur la nécessité de se préparer spécialement à la mort; dans d'autres cas, c'est simplement le désir de donner à la personne le temps de prendre ses mesures et de lui permettre d'atténuer l'émotion de sa famille et de ses amis. Un exemple tout récent d'une apparition ayant ce but est donné par le Dr Minot J. Savage dans le même article où nous avons pris, pour la citer, l'histoire du prédicateur philanthrope. Il la raconte de la façon suivante:

Un avertissement paternel.

« Ce cas se produisit il y a environ deux ans, ici, dans le voisinage immédiat de New-York. Il y avait un certain jeune homme qui avait fait des études à l'étranger. Il avait été à l'Université de Heidelberg. Il était de tempérament tout ce qu'il y a de moins imaginatif. Grand et solidement bâti, il avait une réputation comme athlète. Ses études favorites étaient les mathématiques, la physique et l'électricité. Il était rentré de l'étranger et, à ce qu'on savait, était en parfaite santé. Il se trou-

vait à la maison d'été de sa mère. Il avait l'habitude après dîner de sortir sur la terrasse et de fumer sa pipe en marchant de long en large. Un soir il rentra tranquillement et sans rien dire à personne, alla se coucher. Le lendemain matin il entra dans la chambre de sa mère avant qu'elle ne fût levée et posa la main contre sa joue afin de l'éveiller sans agitation. Puis il dit : « Mère, j'ai quelquechose de très triste à vous dire. Rassemblez votre courage et trouvez la force de le supporter. » Elle fut naturellement prise d'étonnement et d'inquiétude et lui demanda de quoi il parlait. Il dit : « Mère, je pense exactement ce que je dis. Je mourrai dans très peu de temps. »

« Quand sa mère, surprise et inquiète, le pressa de s'expliquer, il dit: « Hier soir, tandis que je me promenais de long en large sur la terrasse, un esprit est apparu et s'est promené à côté de moi. J'ai reçu mon appel, et je vais mourir. » La mère fut naturellement sérieusement inquiète, et se demanda s'il n'était pas souffrant. Elle envoya chercher le docteur et lui raconta l'histoire. Le docteur l'examina soigneusement, dit qu'il n'avait rien, traita tout cela de mauvais rêve ou d'hallucination, lui dit de n'y pas faire attention et déclara que dans quelques jours ils se moqueraient d'eux-mêmes pour s'être laissés inquiéter par une pareille chose.

« Le lendemain matin le jeune homme sembla n'être pas aussi bien que d'habitude et l'on envoya chercher le docteur pour la seconde fois. Il dit encore qu'il n'y avait rien et essaya de chasser leurs craintes en ne faisant qu'en rire. Le matin du troisième jour, le jeune

homme parut être en plus mauvais état et, pour la troisième fois, on appela le médecin. Cette fois il découvrit un cas d'appendicite. On opéra le jeune homme qui mourut au bout de deux jours. Du moment de sa vision jusqu'à sa mort il ne s'était pas écoulé plus de cinq jours.

« Quelque temps après ces faits la mère vint voir un psychiste à New-York. Elle ne prit pas rendez-vous, mais y alla en complète étrangère et attendit son tour. Le fils prétendit aussitôt être là et dit à sa mère toute une série de choses très remarquables que le psychiste ne pouvait absolument pas connaître. Puis, répondant à la question: « Qui était-ce que tu avais vu ce soir-là? » (la question étant exprès posée en ces termes afin de ne pas paraître avoir trait à quiconque dégagé du corps), il répliqua aussitôt : « C'était mon père. » Son père était mort depuis quelques années et la mère s'était remariée.

Beaucoup d'apparitions d'ancêtres dans quelques-unes de nos vieilles familles semblent avoir pris ce rôle d'avertir leurs descendants quand le terme de leur période terrestre approche. D'ordinaire ce désir semble naître d'un extravagant orgueil de race; mais quelquefois ils paraissent le faire avec l'idée que c'est en quelque façon une expiation pour les actions viles qu'ils ont commises quand ils étaient dans la chair, et dans d'autres cas, cela est simplement dû à une chaude affection pour leur postérité ou au profond intérêt qu'ils portent à l'honneur de leur maison. C'est dans les grandes familles où cet intérêt est devenu la passion dominante que ces apparitions sont les plus communes.

Apparitions d'ancêtres.

L'histoire de la Dame Blanche de Neuhaus est une des histoires de revenants familiaux qui présentent de bonnes preuves d'authenticité. D'après les portraits, on reconnaît en elle la fille de Ulrich von Rosenburg et de Katharine de Wartenburg; elle vécut vers le milieu du quinzième siècle. Il n'y a rien dans ce qu'on connaît de son histoire qui explique la prolongation de son séjour dans le voisinage immédiat de la terre, à moins que le fait d'avoir été très malheureuse en mariage ne se rattache d'une façon ou d'une autre à la question. En tout cas depuis quelques siècles elle semble se montrer à intervalles et son apparition correspond toujours à des décès dans certaines grandes familles apparentées de près à la sienne. Ses descendants sont unanimes à ne voir que de la bienveillance dans ses intentions et son but est selon eux d'avertir à temps de leur mort, ceux à qui elle s'intéresse.

La Dame Noire de Darmstadt est un autre de ces revenants historiques. Trois cas récents de son apparition sont donnés par le Dr Lee dans son livre « Sights and Shadows », p. 73, et dans chacun la mort d'un membre de la famille royale a suivi rapidement. Dans son cas, se manifeste une curieuse complication supplémentaire: elle semble ne pas supporter qu'on s'oppose d'aucune façon à ses mouvements; car une fois un jeune officier qui s'efforça de se saisir d'elle ou de tirer sur elle fut trouvé mort, sans marque extérieure de blessure; mais son fusil était brisé, le canon tordu

en tire-bouchon et complètement séparé du fût qui était en miettes.

Parfois un ancêtre s'arrange pour avertir ses descendants de la mort imminente par des moyens qui, tout en étant aussi efficaces, lui sont moins gênants que de hanter continuellement. Il prépare quelque chose comme un présage connu et pense sans aucun doute que la postérité devrait lui être reconnaissante, bien que j'imagine que ses espoirs à ce sujet ne sont certes pas invariablement réalisés. Mais les présages rentrent dans une autre division de notre sujet que nous traiterons à son heure.

On a noté un grand nombre d'exemples dans lesquels deux personnes, de leur vivant, ont convenu que celle des deux qui mourrait la première reviendrait se manifester visiblement à l'autre — dans le but ordinairement de la convaincre de la réalité de la vie post-mortem. Nous pouvons imaginer bien des raisons qui pouvaient empêcher une promesse aussi inconsidérée d'être tenue; et cependant nous voyons que les cas sont loin d'être rares où cette entreprise a été exécutée à la lettre. J'en choisirai deux ou trois à titre de spécimens; je commencerai par citer d'après les « Dreams and Ghosts » (p. 97), de M. Andrex Lang, l'histoire bien connue racontée par Lord Brougham — bien connue, non pas pour sa singularité, car il y en a beaucoup qui la valent à tous points de vue, mais à cause de la situation éminente et de la réputation de son auteur. Le récit en est quelque peu abrégé, afin de gagner de la place.

L'histoire de Lord Brougham.

« A une heure du matin, arrivant à une auberge convenable (en Suède) nous décidâmes d'y passer la nuit et y trouvâmes deux chambres confortables. Fatigué par le froid de la journée précédente, je fus heureux de prendre un bain chaud avant de me coucher. Et c'est alors que m'arriva une chose des plus remarquables — si remarquable qu'il faut que je raconte l'histoire depuis le commencement.

« En quittant l'école, j'allai avec G., mon ami le plus intime, suivre les cours de l'Université.... Nous fûmes réellement assez fous pour conclure un accord, écrit avec notre propre sang, d'après lequel celui qui mourrait le premier apparaîtrait à l'autre, et de la sorte dissiperait les doutes que nous avions connus touchant la vie après la mort. G. partit aux Indes, des années passèrent et j'avais presque oublié son existence. J'avais donc pris, comme je l'ai dit, un bain chaud et tandis que j'étais étendu dans la baignoire, heureux de sentir le bien-être de la chaleur, je tournai la tête et regardai dans la direction de la chaise sur laquelle j'avais déposé mes vêtements; car j'étais sur le point de sortir de mon bain. Sur la chaise, G. était assis et me regardait tranquillement. Comment je sortis du bain, je n'en sais rien, mais quand je repris mes sens, je me trouvai étalé par terre. L'apparition, ou quoi que ce fût qui avait pris l'apparence de G., avait disparu... J'en fus si fortement affecté que toute l'histoire est ici écrite, avec la date, le 19 décembre, et tous les détails tels qu'ils sont en ce moment tout frais devant ma pensée. »

Le 16 octobre 1862, Lord Brougham recopia cet extrait pour son autobiographie, et il dit qu'en arrivant à Edimburgh il reçut une lettre des Indes annonçant que G. était mort le 19 décembre.

Un autre cas dont l'authenticité est bien attestée d'un mort apparaissant pour remplir une promesse et celui du révérend Théodore Buckley, l'un des chapelains de Christ Church à Oxfort, se montrant trois jours après sa mort à son ami M. Kenneth Mackergie (*Glimpses in the Twilight*, p. 82).

Autre exemple : le commandant Sydenham et le capitaine Dyke conclurent un accord d'après lequel celui des deux qui mourrait le premier apparaîtrait au survivant dans la propriété du commandant Sydenham, à minuit le troisième jour après avoir quitté le plan physique. Le commandant mourut le premier et le capitaine fut exact au rendez-vous, mais le commandant ne se montra pas, bien que son ami eut attendu de 11 h. 30 à 2 heures du matin. Mais six semaines plus tard, il se montra clairement dans la chambre à coucher du capitaine et expliqua qu'il lui avait été impossible de venir au rendez-vous, mais qu'il y avait en toute certitude une vie future — ce qui avait sans doute été le sujet de leurs discussions. Il ne dit pas de quelle nature étaient les obstacles qui l'avaient empêché de venir plus tôt, mais nous pouvons facilement imaginer qu'il n'avait pas pleinement repris conscience si peu de temps après sa mort — ou bien, s'il était conscient, il est très probable qu'il ne put réaliser une matérialisation pour l'une quelconque des nombreuses raisons qui peuvent s'y opposer. On peut trouver cette histoire dans le *Sadducismus Triumphatus* de Glanville.

CHAPITRE XVI

Ceux qui ont besoin qu'on les aide.

Nous venons de considérer un certain nombre d'exemples dans lesquels des hommes sont revenus de chez les morts pour des motifs altruistes, mais nous avons encore à examiner des spécimens pris parmi le nombre encore plus grand de cas où ceux qui revenaient avaient eux-mêmes besoin d'un appui que les vivants pouvaient leur donner. Dans un très grand nombre de cas ce besoin est imaginaire et basé seulement sur des idées conventionnelles. Le mort, par exemple peut être très inquiet parce que son corps n'est pas enterré, ou bien (s'il se trouve être catholique) parce que le nombre voulu de messes n'a pas été dit pour le repos de son âme. Il peut être inquiet au sujet de dettes qu'il doit ou de dettes qui lui sont dues; il peut être inquiet parce qu'il a laissé un trésor derrière lui ou parce qu'il ne l'a pas fait; il peut avoir dans l'esprit une négligence ou un crime qu'il désire confesser ou réparer; il peut être poussé par le remords ou la vengeance. Parfois le but en vue duquel il revient nous paraîtra véritable-

ment insignifiant et ne mériter pas tout le mal qu'il lui donne; dans d'autres cas son motif est clairement suffisant et louable. A cette dernière classe appartiennent les nombreux exemples dans lesquels des hommes sont revenus pour expliquer où trouver un testament disparu, afin que l'on put traiter équitablement les survivants; ou encore ces cas où l'on a vu les morts revenir afin d'assurer à ceux qui dépendaient d'eux les ressources et les soins convenables.

Le capitaine Blomberg.

Un cas très frappant dans ce genre est celui du capitaine Blomberg qui mourut très subitement alors qu'il était à la Martinique avec son régiment. Au moment de sa mort, il était loin des casernes et portait d'importants messages dans une partie éloignée de l'île. Dans ces conditions il apparut à deux des officiers de son régiment avec lesquels il partageait une chambre à la caserne; il dit à l'un d'eux qu'il était mort ce soir-là et qu'il venait demander à son ami de se charger de son petit garçon resté orphelin. Il donna l'adresse à Londres de parents de l'enfant, demanda qu'il leur fut confié, et ajouta en outre que les droits de l'enfant sur certains biens pourraient être établis au moyen de certains papiers que l'on trouverait dans un tiroir qu'il décrivit. L'adresse donnée fut reconnue exacte et les titres de propriété furent trouvés exactement à l'endroit où il avait dit qu'ils le seraient. Cette affaire eut un grand retentissement et finit par arriver aux oreilles de la reine Charlotte qui en fut très intéressée et or-

donna que l'enfant fût recueilli dans la nursery royale et élevé sous sa direction et sa surveillance directes. Il devint par la suite un prêtre connu de la métropole au début du siècle dernier. L'histoire au complet se trouve dans « The Haunted Homes and Family Traditions of Great-Britain » de John H. Ingram, p. 637.

Pourquoi cela n'arrive-t-il pas plus souvent?

L'esprit de l'homme moyen fonctionne beaucoup selon des rainures conventionnelles, et sa première réflexion en entendant une histoire comme celle-ci est ordinairement : « Si cela est vrai, pourquoi ces choses n'arrivent-elles pas plus souvent? Pourquoi tous les morts qui ont quitté brusquement la vie terrestre ne reviennent-ils pas achever le règlement de leurs affaires? Il y a un très grand nombre de papiers que l'on ne retrouve jamais, il y a une masse d'injustice qui n'est jamais réparée. »

D'abord, notre affaire ici est naturellement d'observer, d'enregistrer et d'examiner les faits qui s'offrent à nous, plutôt que de nous demander pourquoi ils ne sont pas autres qu'ils ne sont; et le fait qu'un événement arrive relativement rarement ne nous autorise pas à lui refuser créance quand il se produit réellement, ni à nous plaindre de ce qu'il n'arrive pas plus fréquemment. Néanmoins il n'est pas difficile à celui qui étudie les phénomènes occultes de présenter certaines suggestions en réponse à de telles questions.

Le nombre des interventions de la part des morts est en réalité beaucoup plus grand que nous ne le soup-

connons, mais il est relativement rare qu'ils aient besoin d'aller jusqu'à l'apparition visible. Souvent la force de leur pensée suffit à agir sur l'esprit des survivants et à leur communiquer par ce moyen les désirs des défunts ou à leur indiquer où chercher ce dont ils peuvent avoir besoin. C'est d'ordinaire seulement après l'échec de ces méthodes plus courantes que notre ami trépassé essaye de procédés plus énergiques; et nous pouvons en outre être tout à fait certains que pour chaque cas d'apparition dont nous entendons parler il y en a une douzaine que le monde ignore toujours car les gens sont naturellement réservés au sujet de faits aussi personnels et sacrés.

Il faut nous rappeler aussi que beaucoup d'hommes restent inconscients pendant un temps considérable après leur mort comme nous l'avons expliqué précédemment, et qu'en s'éveillant leur esprit est ordinairement très occupé de leurs propres affaires et des nouvelles circonstances où ils peuvent se trouver. Par dessus tout, en raison de l'ignorance lamentable de la grande majorité des gens sur ces sujets d'importance capitale, l'homme moyen ne sait pas de quelle façon s'y prendre pour transmettre sa pensée de la vie astrale à la vie physique — il n'a pas idée des possibilités de la télépathie, il n'a aucune connaissance de sa faculté de se matérialiser ni du pouvoir qu'il possède de devenir visible à ses amis par impression mentale.

Et puis les amis restés de ce côté-ci sont communément dénués de toute réceptivité; leurs pensées sont fixées sur des choses matérielles, ils considèrent le mort comme disparu à jamais de ce monde et, attendre de lui une aide, une communication serait la dernière

chose qui leur viendrait à l'esprit. En fait la situation peut se résumer ainsi : le revenant ordinaire ne sait pas comment se montrer si même il en a le désir, et l'homme ordinaire sur le plan physique n'a pas idée de ce qu'il faut faire pour lui rendre cette manifestation possible. L'étonnant n'est pas que si peu de morts se montrent à nous, mais bien qu'aucun d'eux réussisse jamais à percer cette triple armure : le néant de notre ignorance, la vantardise de notre scepticisme et la cuirasse de nos préjugés. Si nous étions seulement un peu plus sages et moins prétentieux, que de choses nous pourrions apprendre et quelle vie plus pleine et plus heureuse nous pourrions vivre ! Sans aucun doute les morts essayent maintes fois d'arriver jusqu'aux vivants et échouent sans qu'il y ait de leur faute; notre esprit épais, notre matérialisme, nos préoccupations égoïstes ferment tout accès à beaucoup de choses à la fois instructives et édifiantes. Il est possible de voir combien la majorité de l'humanité ressemble encore « à l'homme au rateau à fumier », du « Pilgrim's Progresse » de Bunyau, lequel s'entêtait à fouiller la boue pour y chercher des pièces de monnaie et refusait de lever les yeux vers l'ange qui se tenait au-dessus de lui, et lui tendait une couronne impérissable.

Après la mort, de même que pendant la vie, certaines personnes sont grandement influencées par des idées conventionnelles; j'ai trouvé de nombreux cas dans lesquels la principale préoccupation de la personne récemment décédée était que leur enterrement fût suivi par une nombreuse assistance et qu'une pompeuse tristesse marquât la splendeur de cette exhibition! Cela

semble vrai, surtout chez une certaine catégorie de pauvres qui semblent considérer les funérailles comme une sorte de suprême réception donnée par le défunt et qui lui fait grand honneur quand elle se déroule selon les convenances.

Les bruits de chaînes.

Pline le Jeune raconte l'histoire d'une maison d'Athènes dans laquelles personne ne pouvait vivre, du fait qu'elle était hantée. Finalement le philosophe Athenadore la prit; et la première nuit qu'il y passa, il paraît s'être comporté avec beaucoup de courage et de bon sens. Il envoya ses domestiques se coucher et se mit sérieusement au travail avec son matériel d'écrivain, résolu à ne pas laisser l'imagination se jouer de lui. Pendant quelque temps tout fut calme et son esprit était complètement absorbé dans sa tâche quand il entendit un bruit semblable à celui de chaînes secouées — le bruit qui avait fait fuir de frayeur toutes les personnes qui avaient été dans la maison; mais Athenadore ferma les oreilles, maintint ses pensées concentrées et continua d'écrire sans lever les yeux.

Cependant le bruit augmenta; il approcha de la porte; il entra dans la pièce; alors le philosophe regarda autour de lui et vit la forme d'un vieillard maigre, hagard, sale, les cheveux en désordre, la barbe longue, qui levait les doigts et lui faisaient signe. Athenadore fit lui-même un geste en réponse, lui signifiant d'avoir à attendre, et continua d'écrire. La forme alors s'avança et secoua ses chaînes au-dessus de la tête du philoso-

phe. Levant les yeux, celui-ci vit que le spectre lui faisait signe comme avant; là-dessus il se leva et le suivit. L'apparition marchait lentement comme si ses chaînes la gênait et l'ayant conduit à un certain endroit dans la cour qui séparait les deux parties d'une ancienne demeure grecque, elle disparut subitement. Athenadore ramassa de l'herbe et des feuilles afin de marquer l'endroit et, le lendemain, il conseilla aux autorités de fouiller à cet endroit, ce qui fut fait, et l'on trouva le squelette d'un être humain entouré de chaînes. On le prit, on accomplit les rites prescrits pour la sépulture et la maison ne fut plus troublée.

Il est intéressant de remarquer que cet infortuné, ayant été chargé de chaînes pendant sa vie terrestre, s'imagine l'être encore après sa mort, et que la pensée de ces chaînes est suffisamment forte, non seulement pour le courber sous leur poids et pour entraver ses mouvements, mais aussi pour produire l'impression d'un cliquetis sur l'esprit d'autrui.

Dans l'histoire qui suit, le même désir d'être enterré semble dominer, bien qu'ici il se complique probablement d'autres motifs. Elle nous est donnée par le Dr Lee dans *Glimpses of the supernatural,* vol. II, p. 61, et il nous assure, bien que le conte ait été rapporté sous diverses formes, que la version donnée ci-dessous vient des personnes qui ont toute qualité pour donner de ce récit très impressionnant un compte rendu véridique et fidèle.

L'éleveur australien.

« En Australie, il y a environ vingt-cinq ans, deux éleveurs qui avaient émigré d'Angleterre et s'étaient associés, arrivèrent à posséder des biens considérables. L'un d'eux disparut soudain sans qu'on put le trouver nulle part.

« Un soir, environ trois semaines plus tard, son associé et ami retournait à sa baraque par un sentier qui côtoyait une nappe d'eau profonde et large. Les ombres du crépuscule s'obscurcissaient et le soleil couchant était presque complètement voilé par les buissons élevés, les broussailles et les herbes luxuriantes qui poussaient dans un sauvage désordre. Soudain il vit la forme ramassée sur elle-même de son compagnon, en apparence aussi vivant que possible, assis par terre au bord même de l'étang profond, le bras gauche replié et appuyé sur son genou gauche. Il allait s'élancer et lui parler, lorsque la forme parut perdre de sa netteté et le visage couleur de cendre prit un aspect exceptionnellement triste et mélancolique; aussi s'arrêta-t-il. Là-dessus la forme redevenant plus palpable, leva le bras droit, montra de l'index de la main droite un trou sombre et profond où l'eau était calme et noire, juste au-dessous d'un arbre qui surplombait. Ce geste fut fait avec intention, puis répété deux fois, après quoi, la forme devint de plus en plus indistincte et sembla s'évanouir.

« Le lendemain matin on dragua le trou et l'on découvrit le corps de l'associé à l'endroit exact vers lequel le doigt du fantôme s'était par deux fois dirigé. Une

grosse pierre attachée au corps avait servi à l'alourdir et au même endroit on retrouva une sorte de hache ou de hachette avec laquelle le meurtre avait évidemment été commis. On trouva qu'elle avait appartenu à un certain aventurier qui, accusé puis formellement inculpé de ce crime et trouvé en possession de certains documents de valeur appartenant à la victime, finit par avouer son crime et fut exécuté. »

Nous pouvons raisonnablement inférer dans ce cas la présence dans l'esprit du mort d'autres pensées en outre du désir que son corps fût enterré. Il voulait probablement faire cesser l'incertitude dans l'esprit de son associé au sujet de son sort; il est possible (puisque c'était vraisemblablement un homme d'un développement encore assez peu avancé) qu'il ait aussi été poussé par la soif de se venger de son meurtrier. Ce dernier sentiment a été la cause d'un grand nombre d'apparitions. On peut rappeler le cas célèbre de Chester-le-Street, dans lequel la femme assassinée se montra plusieurs fois au meunier et le menaça de continuer jusqu'à ce qu'il eût dénoncé le meurtrier, ce qu'il fut obligé de faire à la fin.

Dans bien des cas les morts, ayant maintenant une compréhension nette et une vue plus claire de leurs défauts, et peut-être se trouvant sérieusement limités par ces défauts, sont revenus pour demander aux vivants des prières. Plusieurs de ces cas sont décrits par M^me^ Crowe dans *The Seeress of Prevorst*, et dans *The Night Side of Nature*, le même auteur donne en détail le récit d'un de ces cas qui se produisit à la prison de Weinsberg et aussi un autre à Neckarsteinach; dans

celui-ci le spectre était celui d'un riche marchand de bois de la ville, et sa famille fut tellement scandalisée des prières pour lui (il avait demandé qu'elles fussent publiques) qu'elle poursuivit réellement pour diffamation la personne qui avait vu l'apparition.

Dans un cas récent mentionné dans les comptes rendus de la Société de Recherches Psychiques, p. 93, un homme qui avait vivement désiré avoir une entrevue avec un prêtre, mais n'avait pu l'obtenir, se montra à ce prêtre après sa mort, mais sans expliquer ce qu'il voulait.

Un spectre en plein soleil.

L'histoire est racontée par le Révérend Gerald Louis, St Paul's Vicarage, Margate. Il nous dit :

« C'était par une chaude et brillante après-midi d'été, et comme si c'était hier je me souviens parfaitement que je descendais à pied la rue large et ensoleillée par cette lumineuse après-midi. Je devais passer devant chez P. Je remarquai bien que tous les stores étaient soigneusement baissés comme pour protéger son mobilier (dont sa femme était démesurément fière) contre les rayons destructeurs du soleil de la journée. Je souris intérieurement à cette idée. Puis je quittai la rue, passai sur le trottoir et regardai par-dessus la barrière dans la petite cour en contre-bas devant la maison. Un jeune homme vêtu de vêtements sombres, sans chapeau, paraissant âgé de vingt ans, se tenait près de la porte au bas des escaliers d'entrée. A l'instant, par sa ressemblance avec mon ami P., il me sembla reconnaître son

fils. Nous restions tous les deux à nous regarder fixement l'un l'autre. Mais soudain il s'avança vers la partie de la cour qui était immédiatement au-dessous de l'endroit où je me tenais, fixa sur moi une sorte de regard large, dilaté, qui ne clignait pas, et s'arrêta. Le désir de parler se lisait nettement sur son visage, bien qu'on n'entendît aucun son passer ses lèvres. Mais ses yeux parlaient — parlaient en quelque sorte un langage muet où le reproche et la douleur semblaient être également mêlés. Je fus tout d'abord surpris, puis je commençai à ressentir de la colère. « Pourquoi, me dis-je en moi-même, me regarde-t-il de cette façon ? » Puis je poursuivis ma route et ne pensai plus à ce qui était arrivé.

« Le mercredi c'était mon tour d'officier au cimetière de l'endroit, et, à ma surprise, j'eus à enterrer le fils de M. P. Je ne perdis pas de temps et allai immédiatement faire visite à M. P. et à sa femme. Je trouvai cette dernière chez elle et ce qu'elle avait à me dire ne fit que me rendre encore plus mal à l'aise. James Henry P. était mort terriblement préoccupé, désirant en vain jusqu'au dernier moment que je vinsse, le mercredi avant le dimanche où je l'avais vu. Il était mort, d'autre part, dans la pièce de devant, au niveau de la cour sur laquelle sa fenêtre ouvrait. Il était aussi resté dans cette chambre jusqu'au mercredi suivant, en attendant l'enterrement. Son corps était donc dans cette même chambre ce même dimanche et à ce même instant où j'avais vu son portrait vivant, pour ainsi dire, dehors, dans la cour en contre-bas. »

Il devait y avoir quelque chose de plus que le désir

des consolations du prêtre qui poussait ce jeune homme; il devait sûrement avoir quelque secret à révéler, peut-être quelque mauvaise action à confesser, quelque acte inconsidéré qui réclamait réparation. Son désir de voir le prêtre avait été assez fort pour provoquer l'apparition, mais il semble qu'il avait épuisé sa force à se montrer et qu'il était incapable de parler. Ou bien n'aurait-il pas parlé, peut-être, si le prêtre avait compris, avait attendu et l'avait encouragé à essayer de s'expliquer ? Nous ne le saurons jamais.

CHAPITRE XVII

Ceux qui désirent expier.

Le désir de confesser ou d'expier de quelque manière une faute qu'il a commise, retient fréquemment l'individu en rapports étroits avec la terre, quelquefois pendant de nombreuses années. Voici un cas de ce genre dans lequel le remords d'un petit vol semble avoir retenu la personne pendant quelque trente années:

Le remords d'avoir volé.

« Une certaine M^lle^ V., se trouvant chez sa tante, fut fort effrayée une nuit par la forme d'une femme âgée, de bonne tenue, d'après son apparence une domestique, mais d'un degré supérieur, qui s'approcha de son lit, se pencha, sembla faire un effort sérieux mais vain pour lui parler, puis s'évanouit.

« Quelques mois plus tard elle se trouvait chez une amie qui faisait des expériences de spiritisme et elle y prit part plusieurs fois. Au cours de l'une de ces séances un esprit, ou soi-disant tel, se présenta sous le nom de Sarah Clarke, nom inconnu aux deux dames. La communication déclarait qu'elle avait été, il y avait bien des

années, intendante dans la famille de la tante de M^lle V.; elle s'était efforcée, mais en vain, de communiquer avec M^lle V.; quand cette jeune fille était venue dans la vieille demeure; son but était de confesser une action criminelle dont elle s'était rendue coupable et d'en demander pardon à sa vieille maîtresse. L'agitation que lui causait ce désir, ajouta-t-elle, lui avait fait hanter la chambre qu'elle occupait quand elle était sur terre. Elle continua sa confession en disant qu'elle avait cédé à la tentation de voler et de cacher plusieurs petits articles d'argenterie de famille, notamment un sucrier en argent et quelques autres articles qu'elle énuméra; elle serait très reconnaissante à M^lle V. de bien vouloir le dire à sa tante et de lui exprimer tout le regret de son acte et son espoir d'être pardonnée.

« A la première visite que M^lle V. fit à sa tante elle lui demanda si elle avait jamais connu une personne du nom de Sarah Clarke.

« — Certainement, répondit-elle, elle était intendante chez nous il y a quelque trente ou quarante ans.

« — Quelle sorte de personne était-ce?

« — Une brave femme, soigneuse et ordonnée.

« — Avez-vous perdu de l'argenterie lorsqu'elle était chez vous, ma tante?

La dame réfléchit. « Oui, il me semble que oui; un sucrier et quelques autres objets disparurent de façon mystérieuse. Pourquoi me demandes-tu cela? »

« — Avez-vous jamais soupçonné Sarah de les avoir pris?

« — Non; naturellement elle y avait accès; mais nous la considérions comme bien trop digne de confiance pour se rendre coupable de vol.

« Alors M^lle^ V. rapporta le message que son amie et elle avait reçu et, en comparant les notes, on trouva que la liste d'objets donnée par Sarah aux deux dames correspondait aux objets réellement perdus, autant que sa tante pouvait se souvenir. Ce que la tante pensa de l'histoire de sa nièce, je n'en sais rien; elle dit seulement que si Sarah avait pris ces objets, elle lui pardonnait bien volontiers. Il reste à dire la partie remarquable de cette histoire. A partir de ce moment la chambre hantée fut débarrassée de toute perturbation. Sarah Clarke n'apparut plus jamais à aucune des personnes qui l'occupèrent.

« Connaissant la situation des intéressées, je puis me porter garant de la véracité de cette histoire », dit M. R.-D. Owen, dans le livre de qui (*The Debatable Land,* p. 226) j'ai pris le récit qui précède, en l'abrégeant. Autant que nous puissions voir, Sarah Clarke ne fit aucune tentative pour restituer les objets volés; il est bien possible, en vérité, que la chose fût impossible après un tel intervalle de temps. Elle désirait simplement soulager sa conscience mal à l'aise en confessant sa faute et en recevant le pardon de la patronne qu'elle avait volée.

Dans le cas suivant la faute était de nature très différente. Le fait d'avoir failli à la confiance placée dans le caractère sacré du personnage, aurait pu avoir de telles conséquences que celui-ci se sentit dans l'obligation de veiller sans cesse pendant quatre-vingts ans, simplement pour être toujours à portée de faire les efforts qui seraient en son pouvoir pour empêcher les mauvaises conséquences possibles. Je donne cette his-

toire exactement comme elle me fut racontée il y a bien des années par quelqu'un qui en certifiait l'exactitude:

La confession cachée.

« Notre ami, paraît-il, avait accepté une invitation à dîner dans une certaine maison à la campagne. Etant arrivé un peu plus tôt que d'ordinaire, il trouva, quand on l'introduisit dans le salon, que l'hôtesse n'était pas encore descendue, la seule personne présente étant un prêtre catholique — qui lui était complètement inconnu — assis sur un sofa et lisant attentivement un gros livre. Quand notre ami entra le prêtre leva les yeux, lui fit un salut courtois mais silencieux et reprit sa lecture. C'était un homme de solide carrure, d'aspect actif — apparemment un chrétien d'espèce plutôt musculaire; mais il y portait sur le visage une expression de fatigue et d'anxiété qui attira l'attention de notre ami, et il était très intrigué en lui-même de savoir qui c'était et comment il se trouvait être invité en cette maison. Bientôt arrivèrent d'autres invités et l'hôtesse descendit si pleine d'excuses pour n'avoir pas été prête à recevoir son invité à son arrivée que les questions qu'il avait eu l'intention de poser sur le prêtre inconnu furent oubliées pour le moment. Cependant une fois assis à côté de la maîtresse de maison, à table, elles lui revinrent à la mémoire et se tournant vers elle il remarqua:

« — A propos, vous ne m'avez pas présenté ce prêtre d'aspect intéressant que j'ai trouvé dans le salon; qui est-ce ? »

« Puis jetant un regard le long de la table, il continua avec quelque surprise : « Il semble n'être pas venu à table. »

« Une expression très étrange passa sur le visage de l'hôtesse tandis qu'elle disait précipitamment, presque dans un murmure : « Eh! Quoi! l'avez-vous donc vraiment vu ? »

« — Certainement, répliqua-t-il, mais je vous demande pardon; je crains d'avoir, sans le vouloir, parlé d'un sujet qui vous est désagréable — peut-être ai-je indiscrètement touché à quelque secret de famille. Je n'avais aucune idée autre que le prêtre était un simple invité, comme moi, ici, et son aspect m'intéressa tellement que je désirais lui être présenté; mais si vous avez une raison de souhaiter que sa présence ici reste secrète, j'ai à peine besoin de vous assurer que vous pouvez compter sur mon silence.

« Non, non, Monseigneur, répondit l'hôtesse, toujours à voix basse, vous vous méprenez complètement; il n'y a rien que je désire cacher, bien que ce soit un sujet que mon mari n'aime pas voir mentionner. Je fus surprise d'apprendre que le prêtre s'était montré à vous, parce que jusqu'ici cela n'était jamais arrivé qu'à un membre de notre famille. Ce que vous avez vu n'était pas un visiteur, mais une apparition.

« — Une apparition? s'exclama notre ami.

« Oui, continua l'hôtesse, et une apparition dont le caractère surnaturel ne peut faire de doute, car depuis deux ans que nous habitons cette maison elle s'est montrée peut-être une douzaine fois à mon mari et à moi-même dans des circonstances où l'illusion ou la

duperie étaient absolument hors de question. Comme nous ne pouvons l'expliquer et que nous sommes bien certains qu'elle n'est due à aucune cause naturelle, nous avons décidé de n'en parler personne. Mais puisque vous l'avez vue, Monseigneur, voulez-vous me faire une faveur?

« — Très certainement, si c'est en mon pouvoir, répliqua-t-il.

« — J'ai souvent pensé, continua-t-elle, que si l'on pouvait trouver quelqu'un qui eût le courage de lui parler, nous pourrions peut-être être débarrassés de sa présence. Pouvez-vous — voulez-vous — prendre un prétexte quelconque pour retourner au salon pendant quelques minutes pour voir si le prêtre est toujours là, et s'il y est, lui parler, l'adjurer de quitter la maison — en somme l'exorciser?

Après quelque hésitation, notre ami accepta de faire l'expérience proposée. Sa conversation à voix basse avec son hôtesse ayant apparemment passé inaperçue, il s'excusa auprès d'elle à voix plus haute, de s'absenter pendant quelques instants et quitta la salle, renvoyant de la main le domestique qui allait l'accompagner. Il eut un étrange frisson d'effroi de voir en entrant dans le salon, la forme du prêtre toujours assis au même endroit — et lisant toujours studieusement son grand bréviaire — si c'était là son livre; mais ferme dans sa résolution il s'avança lentement et s'arrêta juste en face de l'apparition. Comme précédemment le prêtre le salua courtoisement d'une inclinaison de la tête, mais cette fois au lieu de se reporter immédiatement sur le livre, ses yeux s'arrêtèrent sur le visage de notre ami avec un

regard de fatigue infinie et cependant avec aussi une sorte d'ardeur réprimée. Après un moment d'arrêt, le pair dit lentement et solennellement :

« — Au nom de Dieu, qui êtes-vous et que voulez-vous ?

« L'apparition ferma son livre, se leva de son siège, se tint en face de lui, et, après une légère hésitation, parla d'une voix basse mais nette et mesurée.

« — Je n'ai jamais encore été adjuré de cette façon; je vais vous dire qui je suis et ce que je veux... Comme vous le voyez, je suis prêtre de l'Eglise catholique; et il y a quatre-vingts ans, cette maison où nous sommes en ce moment était la mienne. J'étais très bon cavalier et j'aimais beaucoup la chasse à courre, quand l'occasion s'en présentait; un jour j'étais sur le point de partir au rendez-vous dans le voisinage, quand une jeune dame de famille, certes une très haute famille, vint me voir pour se confesser. Ce qu'elle me dit, je ne puis naturellement pas le répéter, mais cela touchait de très près l'honneur d'une des plus nobles maisons d'Angleterre; et cela me parut d'une importance si considérable que (le cas étant assez compliqué) je commis l'indiscrétion grâve — le pêché même, car la chose est strictement interdite par notre Eglise — de prendre des notes sur la confession pendant que je l'écoutais. Quand je lui eus donné l'absolution et l'eus renvoyée, je vis qu'il m'était tout juste possible de gagner le rendez-vous à temps, mais même dans cette hâte je n'oubliai pas l'importance suprême de mettre soigneusement à l'abri les notes prises sur le terible secret qu'on venait de me confier. Pour des motifs que je n'ai pas be-

soin d'expliquer ici, j'avais fait desceller quelques briques dans le mur d'un des corridors du bas de cette maison et j'avais fait faire une petite cachette — bon endroit, pensai-je, pour que mes notes fussent parfaitement à l'abri de tout accident imaginable jusqu'à mon retour; puis j'avais l'intention d'étudier complètement et à loisir les complications de ce cas et de détruire ensuite le papier dangereux. En attendant, je l'enfermai précipitamment entre les feuillets du livre que je tenais à la main, je descendis en courant, jetai le livre dans ma cachette, replaçai les briques, sautai sur mon cheval et partis à toute vitesse.

« Ce jour-là, à la chasse, je fus désarçonné et tué sur le coup; et depuis lors mon triste sort a été de hanter cette maison qui fut la mienne sur terre et d'essayer d'écarter les conséquences de mon péché — d'essayer de préserver de toute possibilité de découverte les notes fatales que j'avais commis la grande faute de prendre si inconsidérément. Jamais jusqu'à présent aucune créature humaine n'a eu le courage de me parler comme vous l'avez fait; jamais jusqu'à présent il n'a paru y avoir le moindre secours pour moi, ni aucun espoir d'être délivré de cette tâche qui m'excède, mais maintenant — voulez-vous me sauver ? Si je vous montre où mon livre est caché, voulez-vous me jurer par ce que vous avez de plus sacré de détruire le papier qu'il contient sans le lire — sans laisser aucun œil humain voir ne fût-ce qu'un seul mot de son contenu ? Voulez-vous engager votre parole d'agir ainsi?

« — Je vous donne ma parole d'obéir votre désir à la lettre, dit notre ami avec solennité. »

« Le regard des yeux du prêtre se fit si intense qu'il semblait le percer jusqu'à l'âme, mais le résultat de cet examen fut sans doute satisfaisant, car le fantôme se détourna avec un profond soupir de soulagement, en disant :

« — Eh bien! suivez-moi.

« Avec une étrange impression d'irréalité, il s'aperçut qu'il descendait le grand escalier à la suite de l'apparition jusqu'au rez-de-chaussée, puis un escalier plus étroit en pierre et qui semblait conduire à des caves ou à des voûtes. Soudain le prêtre s'arrêta et se retourna vers lui.

« — Voici l'endroit, dit-il, en plaçant la main sur le mur, enlevez ce plâtre, descellez les briques et vous trouverez derrière la cachette dont je vous ai parlé. Notez bien l'endroit et — souvenez-vous de votre promesse. »

« Notre ami suivit la main qui indiquait l'endroit et selon le vœu manifeste du spectre examina de près le mur à l'endroit indiqué, puis il se retourna vers le prêtre pour lui poser une autre question; mais à son étonnement intense il n'y avait plus personne — il était absolument seul dans la vague lumière du corridor ! Peut-être aurait-il dû être préparé à cette disparition soudaine, mais elle le surprit plus qu'il ne lui plaisait de l'admettre, même à soi-même; il remonta précipitamment et se présenta, encore tout essoufflé de surprise, dans la salle à manger.

« Son absence prolongée avait causé des commentaires et maintenant son aspect agité excité l'attention générale. Incapable de parler de façon cohérente pour

l'instant, il ne répondit à la question pressante de son hôte qu'en lui indiquant d'un signe de demander des explications à la maîtresse de maison. Avec quelque hésitation elle confessa la commission dont il s'était chargé à sa requête et, comme on peut aisément l'imaginer, cela créa immédiatement l'intérêt et l'émotion les plus intenses. Dès qu'il eut recouvré la voix il se trouva forcé de raconter l'histoire devant toute la société, toute dissimulation étant maintenant hors de question.

« Quelque célèbre que fût son éloquence, il est probable qu'aucun de ses discours ne fut jamais suivi avec une attention aussi soutenue; et quand il eut terminé, aucune voix ne s'opposa à la demande unanime qu'on envoyât aussitôt chercher un maçon pour abattre le mur et chercher la confirmation de ce récit mystérieux mais dramatiquement précis. Un instant après l'homme arriva et toute la société, remplie de curiosité, descendit en troupe sous la conduite de notre ami pour voir les résultats de son travail. Le pair put à peine réprimer un frisson en se retrouvant à nouveau dans le corridor où son compagnon s'était évanoui à sa vue avec si peu de façon; mais il indiqua l'endroit exact qu'on lui avait montré et le maçon se mit au travail sur le champ.

« — Le plâtre paraît très dur et très ferme, remarqua quelqu'un.

« — Oui, répondit l'hôte, il est d'excellente qualité et relativement neuf; ces voûtes sont restées longtemps inutilisées, m'a-t-on dit, jusqu'à ce que mon prédécesseur fît réparer le vieux mur de briques et le fît replâtrer il y a quelques années seulement. »

Cependant le maçon avait réussi à briser le plâtre et à desceller une brique ou deux à l'endroit indiqué,

et bien que personne ne fût réellement surpris, il y eut cependant un mouvement d'émotion très perceptible parmi les invités quand il annonça l'existence d'un placard ou d'une cavité d'environ deux pieds carrés et de dix-huit pouces de profondeur dans l'épaisseur du mur. L'hôte se poussa en avant pour voir, mais, se reprenant immédiatement, il se recula et livra passage à notre ami, en disant:

« — J'oubliais votre promesse en ce moment; à vous seul appartient le droit de faire les premières recherches. »

« Pâle, mais maître de soi, notre ami s'avança vers la cavité et après y avoir jeté un regard y mit la main et en tira un livre ancien à forte reliure, couvert d'une épaisse couche de poussière ou de moisissure. Un frisson parcourut l'assemblée des invités à cette vue; mais nulle parole ne vint rompre le silence d'effroi et d'attente, tandis qu'il ouvrait le volume avec respect et, après avoir tourné quelques feuillets, retirait d'entre les pages un morceau de papier à lettres — jauni par le temps, sur lequel étaient quelques lignes irrégulières, écrites à la hâte. Dès qu'il fut certain d'avoir trouvé ce qu'il cherchait, il en détourna les yeux et, les autres personnes lui ouvrant le passage, il le porta soigneusement à l'étage supérieur dans la pièce la plus proche et le jeta avec respect dans le feu qui brûlait dans le foyer, presque aussi solennellement que s'il avait offert un sacrifice sur quelque antique autel de Zoroastre. Jusqu'au moment où le dernier débris du document mystérieusement découvert fut réduit en cendres, personne ne parla; et même alors, bien que quelques ex-

clamations décousues: « Merveilleux! Absolument merveilleux! Qui eut pu le croire? », se fîssent entendre, la plupart étaient beaucoup trop profondément impressionnés pour parler. Notre ami sentit qu'aucune des personnes présentes en cette occasion n'en pourrait jamais oublier la leçon — lui-même, moins que tout autre, et certes il ne pouvait jamais raconter l'histoire même après des années, sans la plus profonde émotion. La forme du prêtre, ajoutait-il, ne fut plus jamais revue dans la maison où il avait si longtemps monté la garde près du secret de sa faute. »

Nous pouvons aisément nous faire une idée de ce que durent être les sentiments de ce prêtre quand l'accident le lança subitement hors du plan physique et qu'il se vit incapable de réparer les conséquences de son indiscrétion. Il s'ajoutait cette difficulté que la nature même de son secret était telle qu'il n'y avait presque personne à qui il pût le confier; et il devait être dans une perpétuelle angoisse qu'il ne fût découvert par une personne qui ne devait pas le connaître, tandis qu'il attendait celle à qui il pourrait en confier la destruction. La difficulté était réelle.

Le prochain cas que nous allons étudier est aussi celui d'un prêtre, mais ici la faute était d'un caractère différent — sans doute la négligence d'un devoir par égoïsme. Cela ne laissait après soi sur le plan physique aucune conséquence qui demandât sa vigilance, mais le remords qu'il en ressentit semble l'avoir conduit à s'imposer une certaine pénitence. Il est très possible aussi qu'elle lui ait été imposée par quelqu'autre prêtre défunt, car en se rendant compte de son péché, son

instinct naturel aurait été de se confesser et de rechercher l'absolution de la façon habituelle, sur le plan astral tout comme sur le plan physique. L'histoire fut racontée par Charles Corre, de Penvénan, en 1885 et je la cite d'après les *Dealings with the Dead*, p. 147, de Mrs. A.-E. Whitehead.

La messe des âmes.

« Mon grand-père, le vieux Chatton, s'en revenait un soir de Paimpol, où il avait été toucher ses rentes. C'était la veille de Noël. Tout le jour, il avait neigé, en sorte que la route était toute blanche; blancs aussi étaient les champs et les talus. Craignant de perdre son chemin dans toute cette neige, mon grand-père faisait marcher son cheval au pas.

« Comme il arrivait près de la vieille chapelle en ruines qui est en contre-bas de la route, sur le bord du Trieux, il entendit sonner minuit. Et aussitôt une cloche aux sons grêles se mit à tinter, comme pour la messe.

« — Tiens, pensa mon grand-père, on a donc restauré la chapelle de Saint-Christophe. Je ne m'en suis pas aperçu ce matin, à mon passage. Il est vrai que je n'ai pas regardé de ce côté. »

« La cloche tintait toujours.

« Il résolut d'aller voir ce que cela signifiait.

« La chapelle de dressait, comme toute neuve, sous la lumière de la lune. A l'intérieur étaient allumés des cierges dont les reflets rougeâtres éclairaient les vitraux.

« Grand-pĕre Chatton mit pied à terre, attacha son cheval à une barrière qui était là, et pénétra dans la « maison du saint ».

« Elle était pleine de monde. Et tout ce monde était d'un recueillement !!!... Pas même un de ces bruits de toux qui rompent à tout moment le silence dans les églises.

« Le vieux s'agenouilla sur les dalles, à l'entrée du porche. Le prêtre était à l'autel. Son acolyte allait et venait par le chœur.

« Grand-père se dit : — Au moins je n'aurai pas « manqué la messe de minuit. »

« Et il se mit à prière, selon l'usage, pour ceux de ses parents qu'il avait perdus.

« Le prêtre, cependant, venait de se tourner vers l'assistance, comme pour la bénir. Grand-père remarqua qu'il avait les yeux étrangement brillants. Chose plus étrange, ces yeux semblaient l'avoir distingué, lui, Chatton, dans toute cette foule, et leur regard restait posé sur lui, fixement.

« C'était au point que grand-père en éprouva une sorte de gêne.

« Le prêtre, ayant pris une hostie dans le ciboire et la tenant entre ses doigts, demanda d'une voix sourde :

« — Y a-t-il quelqu'un qui puisse *recevoir*? »

« Personne ne répondit.

« Par trois fois, le prêtre répéta sa question. Même silence parmi les fidèles. Alors, grand-père Chatton se leva. Il était indigné de voir tout ce monde demeurer comme indifférent à la parole d'un prêtre.

« — Ma foi, Monsieur le recteur, s'écria-t-il, je me suis confessé ce matin avant de me mettre en route, dans l'intention de communier demain, jour de Noël. Mais si cela peut vous faire plaisir, je suis prêt à recevoir, dès maintenant, le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

« Le prêtre aussitôt descendit les marches de l'autel, pendant que mon grand-père traversait la foule pour aller s'agenouiller à la balustrade du chœur.

« — Ma bénédiction sur toi, Chatton, dit le prêtre, dès que grand-père eut avalé l'hostie. Une nuit de Noël qu'il neigeait comme ce soir, je refusai d'aller porter le viatique à un moribond. Voilà trois cents ans de cela. Pour que je fusse délivré, il fallait qu'un vivant acceptât à communier de ma main. Merci à toi. Tu me sauves, et tu sauves en même temps toutes les âmes défuntes qui sont ici présentes. Au revoir, Chatton, au revoir, à bientôt dans le paradis! »

« A peine achevait-il ces mots, que les cierges s'éteignirent.

« Grand-père se retrouva seul dans un édifice en ruines qui n'avait pour toît que le ciel; il se retrouva seul, au milieu des grandes ronces et des bouquets d'orties qui avaient envahi toute la nef. Il eut mille peine à s'en dépétrer. Il remonta à cheval et continua son chemin.... »

(A. Le Braz : *Légende de la mort en Basse-Bretagne*, p. 276.)

Cette histoire trouve sa place dans ce chapitre en tant qu'exemple d'une apparition qui cherche à expier une négligence du temps où elle était sur terre, mais elle aurait aussi le droit de se ranger dans une autre partie de notre liste, parmi les cas où le mort emploie des accessoires nombreux pour aider à son but. La restauration apparente de la chapelle ruinée (qui avait probablement été le théâtre de ses fonctions pendant sa vie terrestre), l'assemblée des fidèles, les lumières, tout cela peut avoir été de simples créations de la pensée longtemps concentrée du prêtre. Tout cela peut avoir été des matérialisations qui auraient été visibles pour n'importe quel passant; mais cela n'est pas probable et il n'est nullement nécessaire de le supposer. Il se peut tout aussi bien que la force de volonté du prêtre ait produit un effet hypnotique sur Chatton, et lui ait momentanément ouvert la conscience à ce coin de vie astrale. Très probablement les fidèles n'étaient pas de simples formes-pensées, mais des catholiques morts pleins de dévouement qui connaissaient peut-être le vœu de pénitence du prêtre et le secondaient de la puissance combinée de leur pensée et de leurs vœux sincères et secourables. S'il en était ainsi, l'abondance des accessoires s'expliquerait facilement.

Autre point curieux, le caractère soudain de la délivrance. Dès que sa pénitence fut accomplie il se sentit libre; et il est très probable qu'il était libre réellement en ce qui concerne les sous-plans astraux inférieurs. Depuis bien des années seule la force de sa propre volonté d'accomplir la pénitence prescrite devait le retenir à ces niveaux inférieurs. Dès l'instant où cette

volonté de rester se changea en désir de partir, la partie la plus grossière de son véhicule se sera dissoute instantanément et sa conscience se sera mise à fonctionner sur des plans supérieurs. L'expérience a montré que lorsqu'un individu n'est pas loin du changement de conscience d'un sous-plan à un autre, une secousse violente peut précipiter ce changement; il n'est pas douteux qu'il en ait été ainsi dans ce cas. Trois cents ans forment une période d'une longueur anormale à passer sur le plan astral, même pour accomplir une pénitence imaginaire, et il se peut naturellement que le prêtre se soit trompé sur la durée de son purgatoire; cependant s'il se considérait comme capable de célébrer sa messe expiatoire une fois l'an seulement et cela à minuit la veille de Noël, il a bien pu attendre bon nombre d'années avant d'avoir un auditeur vivant.

Mais l'histoire la plus dramatique d'un homme revenant de chez les morts pour expier un crime commis pendant sa vie terrestre est celle de sir Ralph Fernleigh que j'ai racontée dans le « Théosophiste » de février-mars 1886. Elle est beaucoup trop longue pour la reproduire ici, mais elle raconte comment un homme qui avait eu des torts graves envers quelqu'un pendant sa vie, sentit son action peser lourdement sur sa conscience au moment de sa mort. Emprisonné dans des circonstances terribles, il se suicida afin d'échapper à la mort lente par la faim, laissant derrière lui des instructions écrites d'après lesquelles quiconque trouverait un certain trésor lui appartenant pourrait le prendre et s'en servir, à la condition qu'il en mit de côté une certaine partie en vue de redresser les torts qui lui troublaient

si péniblement la conscience à ce moment. Après sa mort il tourna dans le voisinage pendant beaucoup d'années jusqu'à ce qu'il pût conduire quelqu'un en qui il sentit qu'il pouvait avoir confiance, découvrir son trésor et enterrer ses os. Les noms donnés dans l'histoire sont inventés parce que les personnages intéressés vivent encore; mais je sais que l'histoire est vraie et j'en ai personnellement étudié les preuves.

CHAPITRE XVIII

Ceux qui sont enchaînés à la terre.

Ceux dont nous avons parlé dans le dernier chapitre forment seulement une subdivision dans une catégorie de morts que semble nettement retenir sur terre leur inquiétude — ceux que l'on disait communément être enchaînés à la terre; comme l'exprimait saint Martin, ce sont des « demeurants », et non pas des « revenants »; ils sont incapables de s'arracher complètement à la matière physique tant que n'est pas réglée une affaire qui les intéresse particulièrement. On trouvera une illustration très différente d'un cas de cette nature dans « Invisible Helpers » (p. 83). C'est le cas d'un père qui avait laissé deux petits enfants sans avoir réglé leur avenir et ne pouvait avoir d'autre pensée tant que des mesures n'étaient pas prises en leur faveur. Cela fut heureusement fait, grâce à l'appui d'un des aides, et le père n'ayant plus d'inquiétude continua, dans la joie, son ascension. D'autres morts se manifestent pour des motifs qui nous paraissent quelque peu inadéquats, encore que respectables.

Mme Webb.

Par exemple j'ai entendu dire qu'une maison de Barby, petit village du comté de Northampton, fut hantée pendant un temps considérable par une certaine Mme Webb, qui était connue de son vivant pour son avarice. On supposa que ses apparitions pouvaient en quelque façon se rattacher à de l'argent qu'elle aurait caché, et des recherches prolongées finirent par être récompensées par la découverte de son magot dans une mansarde. Alors même, cependant, ses visites aux villageois du voisinage ne cessèrent pas, et ses amis pensèrent bientôt qu'elle pouvait bien avoir laissé des dettes. Les recherches montrèrent qu'il en était ainsi et dès qu'elles furent payées on ne vit plus l'apparition.

Trois shillings et dix pence.

Un autre exemple de ce louable désir de mettre en ordre ses affaires terrestres, avant de gagner les sphères supérieures, est rapporté par le Dr Edward Binns dans son « Anatomy of Sleep » (p. 462) et il fait remarquer « qu'on ne connaît peut-être pas de cas présentant de meilleures garanties d'authenticité ». L'histoire raconte qu'une femme, une presbytérienne, de Perth, se rendit chez un prêtre catholique, et lui dit qu'elle en avait été priée par une apparition qui la dérangeait toutes les nuits et ne lui laissait aucun repos. Cette visiteuse importune lui avait enjoint d'aller trouver un prêtre et de lui demander de payer pour elle une dette de trois shillings et dix pence qui lui troublait fort la cons-

cience. Elle avait omis, cependant d'expliquer à qui elle devait cette somme, mais le prêtre s'étant donné la peine de faire quelques recherches, découvrit un certain épicier, chez qui la défunte s'était servie et lui demànda si une femme nommée Maloy — nom qu'avait donné le revenant — lui devait quelque chose. Le commerçant, qui ignorait la mort de cette femme, feuilleta ses livres et trouva qu'une somme de trois shillings et dix pence était encore inscrite à son nom. Le prêtre paya la dette et la presbytérienne ne fut plus dérangée.

Evidemment on ne peut qu'admirer le vif désir d'acquitter honorablement une dette, si minime soit-elle, bien qu'il semble qu'une femme si scrupuleuse dans ses comptes aurait pu donner des indications plus précises sur le lieu où elle devait cet argent. On ne voit pas non plus très bien à quel titre le prêtre catholique fut chargé de payer la dette d'une femme qu'il ne connaissait même pas! Mais même dans la vie physique les gens ne se montrent pas toujours absolument rationnels dans leurs désirs. Il arrive que la personne qui revient (ou demeure) désire non pas acquitter une dette, mais en recouvrer une, et la faire payer à ses héritiers.

Dans « The book of the Boudoir », de lady Morgan, Londres 1829, vol I, pp. 123-125, cet auteur de talent nous dit comment le fait suivant lui fut raconté par Thomas lord Erskine.

Le maître d'hôtel de lord Buckau.

« Alors que j'étais tout jeune homme, je m'absentai d'Ecosse pendant quelque temps. Le matin de mon

retour à Edimburgh, comme je descendais les marches d'un passage étroit en sortant de la boutique d'un libraire, je rencontrai le vieux maître d'hôtel de notre famille. Il paraissait grandement changé, pâle, défait et aussi impalpable qu'un fantôme. — Eh bien! mon brave, dis-je, qu'est-ce qui t'amène? Il répliqua: — Je viens trouver Votre Honneur, et solliciter votre intervention auprès de Monseigneur pour que je touche une somme qui m'est due et que l'intendant ne m'a pas payée au dernier règlement.

« Frappé par son aspect et ses manières, je le priai de me suivre dans la boutique du libraire où je rentrai; mais quand je me retournai pour lui parler il s'était évanoui.

« Je me souvenais que sa femme avait un petit commerce dans la Vieille Ville. Je me rappelais même la maison et l'appartement qu'elle occupait et où j'avais été souvent dans mon enfance. Je cherchai la maison et trouvai la vieille femme en vêtements de veuve. Son mari était mort depuis quelques mois et lui avait dit sur son lit de mort, que l'intendant de mon père lui avait fait tort de quelque argent et qu'à son retour, Monsieur Tom lui ferait rendre son dû.

« Je le lui promis et peu après j'accomplis ma promesse. »

Le maître d'hôtel avait été probablement poussé moins par le souci de la petite somme d'argent que par son affection pour sa femme et son désir de l'aider dans sa pauvreté; c'est donc peut-être un cas où le revenant désire aider ceux qu'il a laissés derrière lui. Cependant l'argent semble fréquemment troubler après leur mort,

la tranquillité de ceux qui en ont eu, surtout s'ils l'ont thésaurisé, comme Mme Webb, de Barby, que j'ai déjà mentionnée. Voici un autre cas qui lui ressemble beaucoup :

Une avare après sa mort.

« Maintes fois, le soir, à la brune, les paysans du voisinage ont rencontré une vieille ridée, vêtue à l'ancienne mode, passant par la route lugubre qui traverse le Lumb, mais la peur les empêcha toujours de lui parler. Jamais elle ne levait la tête, mais avançait silencieusement en s'aidant d'un bâton recourbé qui n'avait aucune ressemblance avec ceux qu'on employait alors. On la voyait parfois dans la vieille grange, d'autres fois dans la maison, mais le plus souvent dans le verger, debout près du pommier qui fleurissait encore à l'endroit où le trésor enfoui fut, dit-on, trouvé par la suite. Des générations passèrent et ses visites continuaient toujours. Un de mes informateurs décrivit minutieusement son visage fané, sa robe de coupe bizarre, son jupon à raies, et són bâton. Il fut si effrayé quand il la vit, qu'il se sauva, bien qu'il fut en train d'accomplir un travail urgent. — Elle n'était pas là, disait-il gravement, quand j'allai cueillir une pomme, mais je n'avais pas plutôt levé la main vers le fruit qu'elle fit son appariiton juste devant moi. Enfin, dit-on, un de ceux qui habitèrent la ferme, un jour qu'il était quelque peu exalté par la boisson, s'aventura à lui demander la raison de ses visites. Elle ne donna pas de réponse, mais, après s'être dirigée lentement vers le tronc d'un vieux pommier, elle montra du doigt, d'un

geste significatif, une partie du verger qui n'avait jamais été retournée. Les fouilles firent découvrir le trésor à une grande profondeur sous terre, et tandis qu'on enlevait la terre, on vit l'ombre à l'aspect vénérable debout au bord du trou. Quand on retira le dernier pot de terre, un sourire qui n'avait rien de terrestre passa sur ses traits fanés; sa forme corporelle devint de moins en moins distincte, et finit par disparaître entièrement et depuis lors la vieille ferme a cessé d'être hantée. »

Ce cas est rapporté dans « The Haunted Homes and Family traditions of Great Britain », de John H. Ingram, p. 578. Il est curieux à certains égards, car nous ne voyons pas que la vieille dame eut laissé des dettes; elle n'avait pas non plus, à ce que nous pouvons voir, aucun désir spécial concernant la destination de son magot. Il semblerait presque qu'elle n'avait point de repos simplement parce que par sa faute, tant d'argent restait inutile et que son désir était seulement qu'on le découvrît (n'importe qui) et qu'il fût remis en circulation.

Punition méritée.

Parfois le mort ne peut trouver le repos, non pas à cause d'un louable désir de payer ses dettes, mais par un désir de vengeance à satisfaire. Un cas pénible de cette espèce est relaté dans « Footfalls on the Boundary of another World », p. 326. C'est celui d'un officier anglais qui avait séduit et abandonné une jeune femme au Canada, et qui fut, pendant plus de dix ans, victime d'une persécution remarquable venue des profondeurs

secrètes de cet autre monde. La femme était morte, mais elle le hanta de raps et de coups, d'un ouragan de bruit et d'ennuis qui ne lui laissait pas une seule nuit de tranquillité. Où qu'il fut, chez lui, au camp, en appartement, à l'étranger ou dans son pays, toute lumière allumée dans sa chambre ne manquait jamais d'être éteinte. S'il avait un oiseau en cage dans sa chambre, on était sûr de le trouver mort le matin. S'il avait un chien dans sa chambre à coucher, il se précipitait dehors dès qu'on le détachait et ne s'approchait plus jamais. Hanté de la sorte, il finit par être obligé de quitter l'armée et de prendre un congé en demi-solde; mais même alors partout où il vivait les ennuis étaient tels qu'il était rapidement obligé de déménager.

C'est évidemment là un cas de Karma s'accomplissant immédiatement par l'intermédiaire des passions mauvaises de la personne lésée; et si l'on ne peut que trouver salutaire et méritée la leçon infligée à l'officier, le théosophe déplorera l'aveuglement de la malheureuse qui, tout en étant en un certain sens l'instrument de la justice, accumulait sans aucun doute pour elle-même beaucoup de souffrances par sa façon vindicative de poursuivre l'homme qui avait eu des torts envers elle.

L'amoureux désappointé.

Un autre cas de persécution moins persistante, mais aussi moins méritée, est donné dans le même volume, p. 318. Une certaine actrice française avait, paraît-il, de nombreux admirateurs, parmi lesquels se trouvait un jeune homme qu'elle regardait d'un œil favorable. A le mieux connaître, cependant, elle lui découvrit cer-

tains traits de caractère en raison desquels il ne lui plut pas comme candidat à sa main. Elle repoussa donc sa demande — sans méchanceté aucune, autant que l'on puisse voir d'après l'histoire, dont nous n'avons pourtant que la version de l'actrice puisqu'elle est tirée de son autobiographie. Le jeune homme mourut très peu de temps après, encore plein de ressentiment contre l'actrice, déclarant, à son dernier soupir, qu'il la hanterait après sa mort aussi longtemps qu'il l'avait connue pendant sa vie.

Par la suite, chaque nuit à onze heures (heure de sa mort probablement) un cri terrible retentissait à l'endroit où elle se trouvait, quel qu'il fût, l'effrayant, elle et beaucoup d'autres personnes qui l'entendirent à différentes reprises, presqu'au point de leur faire perdre la raison. Après quelques mois de ce tourment, il fut remplacé par le phénomène encore plus déconcertant d'un coup de fusil tiré dans son voisinage immédiat exactement à la même heure; et cette manifestation continua chaque soir pendant trois mois en dépit des plus grands efforts de la police de Paris pour en découvrir la cause et l'empêcher. D'autres désordres suivirent et, sous une forme ou une autre, durèrent exactement deux ans et demi après la mort du jeune homme — précisément le temps qu'ils s'étaient connus pendant sa vie.

Ces deux exemples montrent la mise en œuvre d'un système de désagrément ou de persécution prolongé pour se venger de torts réels ou imaginaires; et l'on en peut donner deux explications. Supposer que les morts hantèrent réellement dans ces cas, c'est leur attri-

buer une méchanceté soutenue, un ressentiment mesquin qui paraissent à peine humains ni même croyables; et pourtant, après tout, nous trouvons bien parfois dans la vie terrestre des exemples de malveillance aussi persistante et aussi déraisonnable, et, pour ce qui est de l'histoire de l'officier anglais tout au moins, cette explication est peut-être la plus probable.

L'autre explication serait la construction d'une forme-pensée, ou d'un élément artificiel, qui accomplirait automatiquement la persécution; et le type d'incommodité décrit dans le cas de l'actrice française serait probablement produit le plus facilement de cette façon. Une pensée d'une énergie et d'une concentration phénoménales, qu'elles soit bienveillance ou malédiction, appelle à l'existence un élémental qui est en fait un accumulateur vivant pourvu d'un système d'horlogerie. Il peut être organisé pour donner sa décharge régulièrement à une certaine heure chaque jour, où à un certain anniversaire ou bien encore cette décharge peut dépendre de certains événements, comme dans le cas de l'avertissement précédent un décès dans une certaine famille, tel qu'il est décrit dans « The astral plane », p. 94.

Un désir suffisamment fort — un effort concentré d'amour intense ou de haine furieuse — créerait une de ces entités une fois pour toute, entité qui ne serait plus alors rattachée en aucune façon avec son créateur et qui exécuterait son travail sans qu'il soit tenu aucun compte des intentions ni des désirs qu'il peut avoir par la suite. Nul repentir tardif ne pourrait la rappeler ni empêcher son action, pas plus qu'aucun repentir ne rappellera la pierre une fois jetée, ni la balle une fois

partie du fusil; mais celui dont la passion déchaînée l'a entraîné à un éclat de colère qui a engendré un souhait mauvais peut, dans une très large mesure en neutraliser le pouvoir de mal faire en envoyant après lui une armée de pensées chargées de bonté et d'amour dont la tendance sera exactement l'opposé de celle de ce premier souhait malveillant.

D'autre part, si l'individu ne se repent pas, mais conserve encore ses sentiments haineux, il lui est possible de nourrir et de renforcer la virulence de sa forme-pensée et de continuer ou de varier son action méchante. Tout cela pourrait se produire, et, en fait, se produit constamment, sans intelligence de la magie pratique, et sans connaissance de l'essence élémentale, de la part de celui qui crée cette forme-pensée; la poussée puissante de ses sentiments fait le travail et met en marche le mécanisme selon les lois éternelles qu'il ne conçoit pas encore, même en rêve. Mais il sait bien cependant que la pensée amère de la haine est une pensée mauvaise à laquelle il ne devrait pas céder; il est donc responsable de l'effet, encore qu'il soit totalement ignorant de la façon dont il est produit.

Le plus terrible exemple que j'ai encore rencontré de la persistance de la haine au delà du tombeau est le cas de Tom Price que j'ai décrit dans « The Theosophist » de novembre 1885. Un mécanicien de locomotive, qui mourut plein de jalousie furieuse contre son rival dans l'affection d'une jeune femme, conserva ce sentiment si fortement, qu'il se matérialisa, et provoqua un accident dans lequel son rival fut tué. Un exemple aussi extrême est heureusement très rare, bien qu'il y en ait

quelques-unes où la victime d'un meurtre poursuit de sa vengeance le meurtrier jusqu'à le faire périr.

Nous avons déjà décrit l'effet déprimant et attristant souvent produit sur les morts par la douleur égoïste et sans retenue des survivants; et l'on connaît plusieurs cas où les morts ont reparu pour s'en plaindre. Nous donnons ci-dessous l'un des plus intéressants par la bizarrerie et le pittoresque du symbolisme employé par la morte.

Ne pleurez pas les morts.

« En ce temps là, il y avait à Coray une jeune fille dont la mère venait de mourir et qui ne pouvait se consoler de cette perte. Elle ne faisait que pleurer jour et nuit. Tout ce que les voisines pitoyables lui disaient pour tâcher d'apaiser sa douleur ne contribuait qu'à l'aviver encore. Souvent elle se démenait comme une folle en criant:

« — Je voudrais revoir ma mère ! Je voudrais revoir ma mère !

« En désespoir de cause, les voïsines eurent recours au recteur, qui était un saint homme. Celui-ci se rendit auprès de la jeune fille, et, au lieu de lui faire reproche de ses lamentations, se mit à la plaindre doucement. Puis, après l'avoir un peu calmée de la sorte, il lui dit:

« — Vous seriez bien aise de revoir votre mère, n'est-ce pas, mon enfant ?

« — Oh ! monsieur le recteur, il n'y a pas un instant dans la journée où je ne supplie Dieu de m'accorder cette faveur.

« — Eh bien! mon enfant, il va être fait selon votre désir. Venez me trouver ce soir, au confessionnal.

« Elle fut exacte au rendez-vous. Le recteur la confessa et lui donna l'absolution.

« — Maintenant, ajouta-t-il, restez agenouillée ici, en prières, jusqu'à ce que vous entendiez sonner minuit à l'horloge de l'église. Vous n'aurez qu'à écarter légèrement le rideau du confessionnal et vous verrez votre mère passer.

« Cela dit, le recteur s'en alla. La jeune fille demeura en oraison, le temps prescrit. Minuit sonna. Elle écarta le pan du rideau, et voici ce qu'elle vit.

« Une procession d'âmes défuntes s'avançait, par le milieu de la nef, vers le chœur. Toutes marchaient d'un pas mystérieux, et ne faisaient pas plus de bruit que ne font les nuages d'été, un jour de calme, en traversant le ciel.

« Une d'elles cependant, la dernière, semblait se traîner péniblement et son corps était déjeté, parce qu'elle portait un seau plein d'une eau noire qui débordait.

« La jeune fille reconnut en elle sa mère, et fut frappée de l'expression de courroux qui se peignait sur son visage.

« Aussi, rentrée au logis, pleura-t-elle plus aboudamment encore, persuadée que sa mère n'était pas heureuse dans l'autre monde. Puis, ce seau et cette eau noire l'intriguaient.

« Dès l'aube elle courut s'en ouvrir au vieux recteur.

« — Retournez encore ce soir à votre poste, répondit

le prêtre. Vous serez peut-être renseignée sur ce que vous désirez savoir.

« ...A minuit, les âmes défuntes défilèrent silencieusement, comme la veille. La jeune fille, par l'entrebâillement du rideau, regardait. Sa mère ne vint encore que la dernière; cette fois, elle était toute voûtée, car au lieu d'un seau, elle avait à en porter deux; elle pliait sous le faix, et son visage était presque noir de colère.

« Pour le coup, la jeune fille ne put se retenir d'interpeller la morte.

«— Maman! maman!. qu'avez-vous que vous paraissiez si sombre ?

« Elle n'avait pas fini que sa mère se précipitait sur elle, furieuse, et lui criait, secouant son tablier jusqu'à l'arracher :

«— Ce que j'ai? malheureuse!... Cesseras-tu bientôt de me pleurer? Ne vois-tu pas que tu me forces, à mon âge, à faire le métier d'une porteuse d'eau? Ces deux seaux sont pleins de tes larmes, et si tu ne te consoles dès à présent, je les devrai traîner jusqu'au jour du jugement. Souviens-toi qu'il ne faut pas pleurer l'*Anaon*. Si les âmes sont heureuses, on trouble leur béatitude; si elles attendent d'être sauvées, on retarde leur salut; si elles sont damnées, l'eau des yeux qui les pleurent retombe sur elles en une pluie de feu qui redouble leur torture en renouvelant leurs regrets.

« Ainsi parla la morte.

« Quand, le lendemain, la jeune fille rapporta ces paroles au recteur, celui-ci demanda :

« — Avez-vous pleuré depuis, mon enfant?

« — Certes non, et dorénavant point ne le ferai.

« — Retournez donc ce soir encore à l'église. Je pense que vous aurez lieu de vous réjouir.

« La jeune fille se réjouit, en effet, car sa mère marchait en tête de la procession des âmes défuntes, la figure toute claire, toute rayonnante d'une félicité céleste. »

(A. Le Braz. *La légende de la mort en Basse-Bretagne,* p. 288 sqq.)

Cette histoire fut racontée par Mme Hostion, de Quimper, en 1889, et on peut la trouver dans les *Dealings with the Dead,* de Mme A. E. Whitehead, p. 158.

Elle est curieuse dans sa symbologie et très caractéristique de la croyance simple et franche des Bretons en ces matières. Ni la fille de la morte ni le prêtre n'expriment la moindre surprise que les morts continuent à se rendre à l'église, ni qu'ils soient visibles aux yeux des mortels. La présence immédiate de ceux qui ont dépouillé le corps physique, et le fait que dans quelque situation qu'ils soient, ils sont encore assez près de nous pour être fortement affectés par notre douleur, sont acceptés comme des choses toutes naturelles. Mme Whitehead commente ainsi cette histoire :

« La croyance est largement répandue en Bretagne que notre chagrin augmente la souffrance de ceux que nous avons perdus. Cette croyance s'exprime par mainte histoire et mainte légende. » (*Ibid.* p. 162).

Bien des vérités précieuses qui ont été perdues par ceux qui se croient beaucoup plus sages et beaucoup plus intelligents, ont trouvé un sanctuaire dans le cœur de ces gens simples.

CHAPITRE XIX

Les Hantises.

Nous avons déjà cité quelques exemples de la manière dont la négligence ou le crime poussent un mort à se montrer, et à s'efforcer d'expier sa mauvaise action, ou de rectifier son erreur, dans la mesure du possible. Mais il y a des cas où un crime est irréparable, et où ni rectification ni expiation ne sont possibles; néanmoins, dans ces cas aussi le criminel semble être fréquemment ramené sur le théâtre de sa mauvaise action par le mécanisme du remords et de la contrition.

La faute d'un prêtre.

Un cas typique du retour d'un mort au théâtre d'un crime particulier commis par lui, se trouve dans les *Historial Memoirs of my Own Time,* de Sir Nathaniel Wraxall, pp. 218-226. L'histoire, telle qu'elle fut racontée au digne baronnet, contient trop de détails pour la place dont je dispose; mais en résumé c'est le récit de ce qui arriva à un clergyman qui, en prenant possession de sa nouvelle cure, trouve le spectre de son prédécesseur qui hante encore sa chambre.

« C'était en plein jour, dit-il, je vis la forme d'un homme, vêtu d'un habit flottant, debout devant une sorte de pupitre sur lequel se trouvait un gros livre dont il semblait tourner les pages par moments. De chaque côté de lui se tenait un petit garçon, dont il regardait attentivement le visage de temps en temps; et son regard semblait toujours s'accompagner d'un profond soupir. Finalement l'homme ferma le livre, puis prenant les deux enfants chacun par une main, il leur fit lentement traverser la pièce. Je le suivis des yeux avec toute ma force d'attention jusqu'à ce que les trois formes disparussent derrière un pôêle en fer qui se trouvait dans le coin le plus éloigné de l'appartement. »

En voyant le portrait de son prédécesseur immédiat il le reconnut aussitôt pour celui de son visiteur. Son enquête lui fit découvrir que le prêtre défunt, bien que jouissant de toute l'affection de ses paroissiens, avait été le sujet de bruits fâcheux qui circulaient sur son compte, et d'après lesquels il aurait eu une liaison avec une jeune femme dont il aurait eu deux fils. Le sacristain qui rapportait ces médisances, n'en faisait que peu de cas, mais il reconnaissait avoir vu lui-même deux petits garçons d'environ quatre ou cinq ans au presbytère. Ils disparurent subitement, quelque temps avant le décès de celui qui passait pour leur père, et l'opinion générale était que le père lui-même était mort de chagrin.

Ce récit paraissait correspondre dans une certaine mesure avec ce qui avait été vu, mais l'apparition ne reparut pas et l'effet qu'elle avait produit s'était quelque

peu effacé avant l'arrivée de l'hiver. On essaya alors d'allumer le poêle derrière lequel elle s'était évanouie, mais il fumait intolérablement en dégageant une odeur empestée. Le forgeron, que l'on envoya chercher pour l'arranger, découvrit tout au fond, à l'intérieur, les ossements de deux petits corps humains, dont la taille correspondait à la description donnée par le sacristain et aussi avec l'apparition. En voyant la réalité de l'apparition aussi confirmée, notre ami, l'écclésiastique prit peur, démissionna de sa cure et s'empressa de vider les lieux; bien qu'on ne voie pas clairement ce qu'il pouvait bien craindre d'un prédécesseur dont la visite avait été si calme et si inoffensive.

Le Seigneur inquiet.

Le Dr Lee, dans ses *Sights and Shadows*, p. 49, nous donne une expérience personnelle qui illustre ce type de hantise. Il raconte qu'au cours de l'année 1880 il se trouvait dans un presbytère à la campagne, quand il fut éveillé au milieu de la nuit par une curieuse sensation.

« Tout-à-coup, dit-il, je vis une forme dont le contour ne paraissait pas très net, glisser avec une sorte de mouvement ondulant peu ordinaire autour de mon lit. En arrivant près d'un côté du lit, la forme, qui était de couleur grise, assez foncée, et était couverte d'un manteau flottant ressemblant à de la gaze, tourna court et regagna, en glissant avec ce même mouvement, l'autre côté du lit. Pendant un instant je la surveillai, suivant fixement de mes yeux grands ouverts son mouvement

de va et vient autour de la chambre. Elle avait des mouvements réguliers, monotones et étrangement impressionnants. Je pouvais clairement distinguer tête, épaules et bras, mais aucun trait avec quelque netteté. Je saisis une boîte d'allumettes, frottai une allumette et allumai la bougie de chevet. La forme continua à tourner en glissant d'un bout à l'autre comme avant. Je la suivais fixement et régulièrement. Ses mouvements ondulatoires variaient rarement et sa couleur gris foncé ne changeait jamais. Mais au bout de deux ou trois minutes elle commença à paraître moins distincte. Les tons foncés de cette forme et tout le contour devinrent moins foncés, et elle prit plusieurs minutes à s'évanouir graduellement. »

L'explication de cette apparition devait arriver peu de temps après. Il paraît que soixante ans avant, un vieux seigneur avait assassiné un maître-chanteur dans cette même chambre et n'avait depuis lors cessé de hanter le théâtre de cet acte inconsidéré. Il avait été vu par plusieurs autres personnes qui avaient couché dans cette chambre, tournant toujours autour du lit exactement comme le docteur l'a décrit.

Le trouble produit par le regret inutile, le remords rongeur et toujours présent qu'on ne peut oublier un instant, sont bien illustrés par les divagations de cet homme après tant d'années.

Quelquefois le spectre familial est de ce type, bien que, dans d'autres cas, il puisse n'être qu'une forme-pensée ou une forte impression astrale et, sans le connaître personnellement, il est parfois excessivement difficile de le classer avec exactitude. Voici, par exem-

ple, un cas donné dans les *Légendes du Lancashire,* de Harland, et qui pourrait appartenir à l'un ou l'autre de ces types :

« La tradition déclare qu'une fois par an un cavalier fantôme vient faire visite à Wyecoller Hall. Son costume est celui du début du temps des Stuarts, et le harnachement de son cheval est des plus bizarre. On peut entendre le cavalier galopant à toute vitesse sur la route, et, après avoir traversé le pont étroit, il s'arrête brusquement à la porte du château. Le cavalier met alors pied à terre, monte le large escalier de chêne et gagne l'une des chambres de la maison. On entend alors des cris effrayants, paraissant poussés par une femme et qui ne sont bientôt plus que des grognements. Le cavalier apparaît alors à la porte, enfourche aussitôt son coursier et s'en va au galop sur la route par où il est venu.

« Selon la tradition, un Cunliffe assassina sa femme dans cette chambre et le cavalier fantôme est le spectre du meurtrier condamné à faire une visite annuelle au domicile de sa victime. »

Il est possible que la théorie locale soit correcte et que ce misérable criminel se soit réellement persuadé lui-même, ou qu'on l'ait persuadé, de la nécessité dans son expiation de reproduire aussi chaque année les détails de son forfait atroce; mais il est sans aucun doute plus probable, à tout prendre, que cette scène est une impression vivace faite sur la matière astrale par les terribles passions qui devaient faire rage dans le cœur à la fois du meurtrier et de sa victime. Dans un autre chapitre nous examinerons quelques exemples

évidents de ce type d'impression astrale; mais dans ce cas-ci, les détails ne sont pas vraiment suffisants pour nous permettre de décider avec certitude de la catégorie à laquelle appartient le phénomène.

L'agitation, conséquence d'une conscience troublée, se manifeste parfois par un ordre de faits entièrement différents. Au lieu d'une répétition du crime chaque année, on voit persister des désordres plus ou moins marqués à l'endroit où il fut commis. C'est là une des causes de ce que l'on nomme ordinairement les hantises, bien qu'il y ait en outre plusieurs autres manières de les produire. Ces hantises sont aussi nombreuses que variées, depuis les simples bruits inexplicables, en passant par les mouvements de petits objets sans contact physique, jusqu'aux apparitions proprement dites. Elles rendent dans certains cas leur champ d'opérations presque inhabitable aux hommes qui sont encore dans la chair, soit par un vacarme assourdissant, soit par des intrusions constantes, soit par des manifestations de malveillance évidente.

Certaines de ces manifestations sont produites volontairement par les morts, précisément avec cette intention; car, dans certains cas, ils continuent à se sentir les propriétaires d'une maison ou d'une chambre, et semblent désapprouver violemment leur occupation par toute autre personne. Il arrive que ces démonstrations soient des efforts déterminés pour tirer vengeance de certaines personnes, mais quelquefois, par contre, elles semblent être produites involontairement. Les morts sont mal à l'aise, ils se sentent malheureux, mal traités, et sous l'influence de ces sentiments, leur esprit

inquiet crée toutes sortes de désordres, souvent sans que leur volonté y soit pour rien. Parfois ils ont réellement besoin de quelque chose et désirent vivement attirer l'attention, mais leurs efforts pour entrer en communication sont gauches et maladroits, car ils ne sont pas encore familiarisés du tout avec les méthodes et les possibilités du plan astral. Il y a des exemples dans lesquels l'entité responsable de ces soi-disant hantises a depuis longtemps quitté le voisinage de la vie terrestre, mais a laissé (tout à fait inconsciemment peut-être) une forme-pensée suffisamment forte pour faire que quelques-unes des manifestations les moins violentes persistent pendant bien des années. Examinons quelques histoires qu'illustrent ces différentes classes de phénomènes.

Major Moor, l'auteur bien connu du *Hindu Pantheon,* publie dans l'appendice à son opuscule sur les Cloches de Bealings, un long exposé des hantises de Ewshott House, dans la paroisse de Crondall, dans le Hampshire; nous y prenons ce qui suit :

Ewshott House.

« Au plus profond de la nuit, quand tous les membres de la famille sont couchés, et sans qu'on puisse leur assigner aucune cause imaginable, on entend une série de coups distincts et violents comme si l'on frappait avec un instrument massif contre un mur ou un sol creux. On entend rarement ces bruits plus d'une fois par nuit et généralement entre minuit et deux heures. Ils sont parfois assez forts pour tirer un dormeur de

son sommeil, et faire sursauter ceux-là même à qui ils sont le plus familiers; d'autres fois on les entend à peine; parfois ils sont frappés avec une grande rapidité, d'autres fois plus lentement et sans hâte; leur durée varie aussi à peu près dans les mêmes limites. Personne n'a pu déterminer de quel endroit provient le son, ni même à vrai dire affirmer avec certitude qu'il se produise dans la maison.

« On s'est donné beaucoup de mal, à différentes reprises, pour déterminer l'endroit d'où viennent ces bruits, avec l'espoir de leur trouver une cause satisfaisante, mais ce fut sans le moindre succès; et après vingt ans environ nous n'en savons pas plus qu'au premier jour. La durée de ces manifestations, le fait que tous les domestiques de la famille ont été souvent changés pendant ce temps, et les efforts que l'on a faits pour résoudre la question alors que tous les membres de la famille, sauf celui qui veillait, étaient couchés, mettent hors de question la possibilité de toute supercherie; et ces circonstances ont non moins fermement convaincu les habitants de la demeure que l'on ne peut expliquer ces faits par aucune hypothèse ordinaire. »

Les désordres de Sampford.

Le Révérend Caleb C. Colton, dans une brochure rare, intitulée *Narrative of the Sampford Ghost,* raconte un cas de hantise qui semble avoir été plus méchant que le précédent. Des bruits terrifiants auraient été entendus ici aussi, mais plusieurs personnes reçurent des coups d'une main invisible, qui laissèrent dans quelques cas

des contusions et des enflures considérables. Ces faits se produisirent dans une maison du village de Sampford Peverell, près de Tiverton dans le Comté de Devon.

Hantises continuelles.

Dans les *Real Ghost Stories*, pp. 261-289, sont rapportés avec tous leurs détails deux des cas les plus remarquables de hantises continuelles que l'on connaisse. Ce sont ceux de Willington Will, dans le Northumberland et de Brook House, vaguement indiquée comme se trouvant près d'une ville d'eau à la mode, de la côte Sud-Est. Elles ont beaucoup de traits communs; bruits constants et inexplicables, mouvements de toutes sortes d'objets sans raison visible, parfois apparitions de formes, coups frappés par des entités invisibles, etc. Elles ne diffèrent en rien des autres hantises que j'ai citées, si ce n'est que les manifestations sont complètes et variées et que nous savons qu'elles durent l'une et l'autre depuis plusieurs décades. A Willington les influences qui produisent les phénomènes semblent décliner, car les désordres ont été beaucoup moins violents ces années dernières. Dans aucun des deux cas il n'y a de tradition qui explique ces faits; aussi nul ne peut dire quelle histoire de crime inconnue se trouve derrière cette hantise persistante.

Le Poltergeist.

Nous trouvons une variante très curieuse de ces faits — une sorte de parodie de la véritable hantise — dans la classe de phénomènes que les Allemands attribuent au Poltergeist. Ordinairement il ne s'agit que d'une manifestation temporaire de malice, bien que quelquefois il y entre une bonne dose de méchanceté, et c'est là souvent quelque chose de vraiment sérieux pour la malheureuse victime. Parfois cela se manifeste par les sonnettes mises en branle; plus fréquemment par des lapidations et le déplacement et le bris de toutes sortes de petits objets. Ces actes impliquent toujours une matérialisation partielle, au moins jusqu'à la matière éthérique, car les objets lancés ou déplacés sont ordinairement mus par une main, invisible pour nous, sans doute, mais néanmoins matérialisée jusqu'à un certain point, comme il sera expliqué dans les chapitres sur le spiritisme.

Par conséquent dans la majorité des cas, ces phénomènes ne peuvent se produire qu'en la présence d'une personne douée de facultés médianimiques. Ce fait ayant été observé on a souvent été amené à accuser injustement ces personnes de truquage, l'ignorant ordinaire étant entièrement incapable de comprendre comment des circonstances qui ne se réalisent qu'en la présence d'une certaine personne peuvent être indépendantes de la volition de cette personne. Cependant les causes qui agissent lorsque ces phénomènes se produisent peuvent être très différentes. Il n'est pas douteux que, dans certains cas, il y a de la méchanceté,

et la manifestation a les caractères d'une persécution; dans d'autres cas il semble que l'intention soit de faire une farce. Certaines gens, dans la vie physique, sont à un degré d'évolution où ils trouvent amusant d'effrayer autrui ou de lui faire du mal; ils semblent trouver un plaisir occulte et personnel à faire tomber le chapeau d'une autre personne sur ses yeux, à lui verser de l'eau froide dans le dos ou à détériorer quelque chose qu'ils pensent lui être particulièrement précieux. Quelque incompréhensible que cette attitude puisse paraître à une personne raisonnable, il n'y a pas le moindre doute qu'elle existe; et nous devons nous rappeler que l'imbécile qui trouve ces procédés amusants pendant sa vie terrestre ne devient pas plus raisonnable après sa mort. S'il a seulement le malheur de découvrir comment réaliser une très légère matérialisation, il a alors des occasions incomparables de manifester l'idée spéciale qu'il se fait de l'humour; c'est lui qui d'habitude est responsable des crises de phénomènes de Poltergeist.

Mais quelquefois un facétieux esprit de la nature, appartenant aux ordres inférieurs et imitateur, exactement comme l'est un singe, verra une de ces séances absurdes et s'en va essayant de la reproduire pour son propre compte. Ou bien parfois un esprit de la nature a été offensé par des manifestations du vandalisme et de l'instinct destructeur de l'homme, et il se venge en rendant la situation désagréable pendant quelque temps. Ce que nous avons dit des autres hantises est également vrai de cette catégorie aussi, à savoir qu'elle peut être produite sans le vouloir par des efforts maladroits de la part de morts bien intentionnés, mais dans ce cas

les phénomènes sont rarement de nature destructive. Prenons notre premier exemple des procédés du Poltergeist dans les colonnes d'un journal. La consternation du reporter, son manque absolu de compréhension en face de ce qui se produit et son insistance à affirmer qu'il ne l'aurait jamais cru s'il ne l'avait pas vu lui-même, tout cela est très amusant.

Les mauvais tours de Worksop.

« Il y eut grand tumulte dans la ville de Worksop samedi (3 mars 1883) quand le bruit se mit à courir que tous les objets ménagers d'un nommé Joseph White, commerçant bien connu, étaient brisés et enlevés par un agent invisible. Toute la journée des foules de gens surexcités prirent le chemin de fer de New Building Ground où se trouve la maison de White, mitoyenne avec une autre. Elles y étaient attirées par les récits exagérés des événements mystérieux dont les habitants de la maison et d'autres personnes avaient été témoins, disait-on. En passant la porte je vie un cadre d'Oxford glisser de dessus le fauteuil à bascule. Je dis au jeune garçon de le ramasser et il me répondit qu'il n'osait pas. Après avoir entendu ce que les bonnes gens avaient à dire, je me joignais à la conversation quand une cuvette qui se trouvait sur la huche se mit tout à coup à s'élever obliquement par-dessus ma tête puis tomba à mes pieds, se brisant en morceaux. Je ne puis donner d'explication de ce que j'ai vu. Personne n'était plus près que moi de la cuvette et, autant que j'ai pu voir, il n'y avait pas de cause à ce phénomène.

« La pièce était faiblement éclairée par une bougie... Nous parlions de ces choses et le docteur, tournant le dos à la huche, disait: « C'est quelque chose de bien mystérieux » quand une cuvette qui se trouvait sur le coffre, s'envola soudain obliquement par-dessus la tête du docteur vers des morceaux de lard qui pendaient à des crochets, puis tomba par terre d'un seul coup et se brisa à ses pieds. Il y avait environ une demi-douzaine de personnes dans la salle tandis que ces choses se produisaient. A ce que j'ai pu voir, nul être humain n'est intervenu pour déplacer et casser les objets... White et moi entrâmes dans la salle; je le suivis dans la chambre de devant; il appela mon attention sur les murs nus, et me dit que tout sauf la pendule et un pigeon empaillé placé dans une boîte en verre, et qui restaient pendus chacun à leur clou, avait été précipité à terre et brisé.

« La pendule était pendue au-dessus du lit, lequel se trouvait tout à fait dans le coin de la chambre, la tête et un côté contre le mur. Tandis que White me racontait que la commode qui était devant nous avait été retournée sens dessus-dessous, nous entendîmes un bruit d'objet brisé et, tournant la tête, je vis la pendule au milieu du plancher, l'extrémité cassée. Elle avait évité le lit et était plus près du foyer, de l'autre côté de la pièce. J'étais la personne la plus proche de la pendule lorsqu'elle était pendue au mur. La jeune domestique ouvrit la porte et entra dans la chambre juste au moment où la pendule quittait le mur. Si White ou la domestique avait été pour quelque chose dans la chute de la pendule, je n'aurais pu manquer de le découvrir.

« Nous retournâmes dans la cuisine, et comme j'étais debout, regardant dans la direction du feu, la domestique à ma gauche occupée à quelque travail de ménage, et White à ma droite, je vis un pot en forme de chien, comme on en voit chez les vieilles gens, s'écraser sur le plancher devant moi. Il était parti de dessus la cheminée, mais je ne l'ai pas vu quitter la cheminée. Les objets semblaient voler avec la rapidité de l'éclair et vous ne saviez qu'ils étaient partis qu'en les voyant brisés par terre. Puis je vis un pot de crème, qui se trouvait sur une table, sauter à terre et s'y briser. Je ne puis expliquer ces faits, et si je ne les avais pas vus moi-même je n'aurais pas cru que des objets pussent être déplacés comme ceux-là le furent. »

Ce récit est un extrait abrégé des *Retford, Worksop and Gainsborough News* du 10 mars 1883. Ce n'est là qu'un échantillon parmi beaucoup d'histoires semblables, car les mêmes faits se sont produits dans bien des pays et à des époques très éloignées les unes des autres.

Autres exemples.

Un exemple remarquable se produisit à Stockwell en 1772, et nous est raconté avec force détails et toutes sortes de témoignages dans une brochure de l'époque intitulée « Récit authentique, sincère et circonstancié des événements extraordinaires de Stockwell ». Les phénomènes présentaient les caractéristiques habituelles; des assiettes et des verres furent jetés à terre et brisés, des plats en étain et des chandeliers dansèrent,

un miroir entre deux fenêtres fut réduit en miettes, et pendant environ vingt heures ce paisible logis de banlieue fut un pandémonium. Bien que personne ne touchât les objets qui tombaient, on remarqua que les phénomènes ne se produisaient qu'en la présence d'une servante et après qu'elle eut été renvoyée, le calme fut rétabli; elle était évidemment ce que nous appellerions aujourd'hui le *médium* de ces manifestations. La même espèce de faits se produisit vers le milieu du siècle dernier dans Moscow Road, Bayswater ; à vrai dire, il y en a eu des exemples dans bien des pays et dans les conditions les plus diverses.

Lapidation.

En l'année 1838 un fait de la même nature se produisit à Paris, rue Saint-Honoré, et il n'y a pas bien longtemps il y en eut un à Caithness qui révéla des circonstances les plus inexplicables. Entre autres des pierres étaient lancées sans jamais frapper les gens, mais tombaient à leurs pieds dans des chambres parfaitement fermées de tous côtés.

Un professeur persécuté.

Il y a aussi la fameuse histoire du tambour de Tedworth, et la persécution du professeur Schuppart, à Giessen (Haute-Hesse), laquelle dura, avec des interruptions de temps en temps, pendant six ans. Cela commença par de violents coups frappés à la porte une nuit; le jour suivant des pierres sifflèrent dans tous les

sens, dans des pièces fermées, de sorte que, si personne ne fut atteint, les fenêtres furent toutes brisées; et les carreaux de vitre n'étaient pas plutôt remis qu'ils étaient brisés de nouveau. La persécution du professeur prit la forme de gifles le jour et la nuit, si bien qu'il ne pouvait prendre aucun repos; et deux personnes ayant été désignées par les autorités pour le veiller, assises près de son lit, elles furent giflées également. Quand il lisait à son bureau il voyait sa lampe s'élever tout à coup et se transporter à l'autre bout de la chambre, non pas comme si elle était lancée, mais y étant évidemment portée; ses livres étaient mis en pièces et jetés à ses pieds, et tandis qu'il faisait ses conférences, l'esprit maléficieux venait arracher la page qu'il était en train de lire; et la seule chose qui parut de quelque efficacité comme protection était une épée nue que lui-même ou d'autres personnes brandissaient au-dessus de sa tête: ce trait singulier était également une des caractéristiques du cas du tambour de Tedworth. Schuppart raconta tous ces faits dans ses conférences publiques et personne ne les mit jamais en doute. On trouvera cette histoire dans le livre de M^me^ Crowe *Night Side of Nature* (pp. 429 et 430).

Ces derniers cas portent sans aucun doute la marque d'une persécution volontaire. Dans le cas du tambour de Tedworth l'agent persécuteur fut considéré comme étant un vivant qui avait adressé des menaces à M. Mompesson, bien que, autant qu'il m'en souvienne, le tambour ne l'a jamais admis. Dans le cas du professeur, rien ne nous montre si l'auteur des désordres étant vivant ou mort, ni la raison de cette persécution ; il est

probable que le professeur a bien pu le savoir, mais, s'il en était ainsi, il a gardé le silence. L'épée dont l'effet est mentionné par le récit est très significative, et montre clairement que les faits impliquaient une matérialisation, car une entité purement astrale n'aurait eu aucune peur d'une arme physique.

Sonnettes mises en branle.

Quelquefois les manifestations de Poltergeist s'accompagnent d'une épidémie de sonneries dans la maison, et dans d'autres cas ces sonneries seules se produisent. L'exemple classique de ce phénomène est évidemment celui qui se produisit en 1834 dans le village de Great Bealings, près de Woodbridge, comté de Suffolk. Le récit en est donné par le commandant Moor, membre de la Société Royale, auteur du *Panthéon Hindou,* dans un livre remarquable, mais peu connu, intitulé *les Cloches de Bealings.* Il expose comment pendant cinquante-trois jours les sonnettes de sa maison sonnèrent à intervalles fréquents sans agent visible. S'étant abondamment prouvé à lui-même qu'une machination était impossible, il écrivit aux journaux pour expliquer ce cas remarquable, et demander si quelque lecteur pouvait l'éclaircir. Il ne reçut pas d'explication, mais il apprit que son expérience ne lui était pas particulière, car sa communication ne lui amena pas moins de quatorze lettres, contenant chacune des exemples de sonneries mystérieuses, dont chacune déroutait toute tentative d'explications, toutes relativement récentes et la plupart attestées par la signature de ceux qui en avaient

été témoins avec la permission de publier leurs noms. Dans l'un de ces cas, les désordres durèrent dix-huit mois, mais dans un autre deux heures et demie seulement. M. R.-D. Owen mentionne un cas analogue dans *The Debatable Land,* p. 241 : ici les sonnettes gênantes furent enveloppées d'étoffe et attachées avec de la ficelle, mais n'en parvinrent pas moins à se libérer de toutes les entraves pour sonner un carillon plus violent que jamais, pour finir par s'arracher du mur et tomber à terre, toujours sonnant! Dans les *Real Ghost Stories* on trouvera une autre histoire presque exactement semblable mais qui se place à la date récente de 1891. Dans ce cas, d'autres phénomènes s'y ajoutèrent : des lumières furent éteintes et des vêtements jetés dans une baignoire par méchanceté.

CHAPITRE XX

Apparitions qui semblent n'avoir aucun but.

Jusqu'ici nous avons traité d'apparitions qui semblent avoir un motif reconnaissable; mais il ne nous faut point oublier l'existence d'une catégorie très importante de manifestations auxquelles nous ne pouvons découvrir aucun but adéquat.

L'épinette de M. Bach.

Fort intéressante, à divers points de vue, est la célèbre histoire de l'épinette de M. Bach, racontée par M. R.-D. Owen dans son livre *The Debatable Land,* p. 325. M. N.-G. Bach, arrière-petit-fils du célèbre compositeur, fit l'achat en 1865 d'une très belle épinette ancienne, sur laquelle il trouva la date de 1564. La nuit suivante il rêva qu'un beau jeune homme lui apparaissait et prétendait être le propriétaire de l'épinette qui lui avait été donnée par son maître, le Roi Henri III de France. Qui plus est, il parla d'un certain air composé pour le Roi et qu'il rejoua pour M. Bach, lui disant qu'il ferait le nécessaire pour qu'il s'en souvînt.

M. Bach s'éveilla, plein de l'émotion de cet air pathétique et vit qu'il était exactement deux heures. Il se rendormit bientôt et n'eut pas d'autre rêve; mais à son réveil, le matin, il trouva, à sa surprise intense, une page de musique sur son lit, laquelle contenait les paroles et la musique de l'air qu'il avait entendu dans son rêve; l'air était écrit non pas avec la notation de notre temps, mais exactement dans le style du temps lointain auquel appartenait le prétendu compositeur! Son visiteur avait-il écrit cette page, ou bien avait-on guidé sa main à lui pendant son sommeil pour le faire écrire en un style qui lui était inconnu à l'état de veille, il n'en sait rien; mais la musique était bien là; rare spécimen archéologique.

Quelques semaines plus tard il fut poussé à prendre un crayon, et sa main écrivit une communication qui prétendait venir de son visiteur de l'autre nuit. Il y était dit qu'en une certaine partie de cette antique épinette il trouverait une carte de la main du roi, portant des vers qu'il cita, et se rapportant au don de cet instrument. En s'éveillant, M. Bach se mit aussitôt à la recherche de la carte et la trouva exactement à l'endroit où on lui avait dit de regarder.

Bien que le fond de ce qui y était écrit correspondît exactement à ce qui avait été indiqué par l'écriture automatique que sa main avait donnée, la citation n'était cependant pas d'une exactitude littérale parfaite, loin de là; et le témoignage était par cela même bien plus probant que si les mots avaient été reproduits exactement. Cette extraordinaire série d'événements excita à l'époque un très grand intérêt à Paris; on ne dissimula

pas les faits et les nombreux amis de M. Bach en parlèrent ouvertement, si bien qu'ils finirent par être publiés dans les journaux. On publia la musique et on peut encore la trouver; du moins, j'en ai moi-même acheté un exemplaire il y a quelques années seulement.

Cela a bien l'air d'être tout simplement une visite amicale faite à une personne de goûts semblables, exactement comme le jeune musicien en aurait pu faire une à quelqu'un dont la nature sympathisait avec la sienne, quand il habitait encore son corps physique. Autant que nous puissions voir, cette communication ne servait aucun but bien important ni pour le mort, ni pour M. Bach, bien qu'elle fournisse à celui qui étudie les questions psychiques, un cas très intéressant et d'une indiscutable authenticité; et l'on peut même concevoir que c'en était peut-être bien là le but réel ! Le séjour du jeune musicien sur le plan astral aurait dû être d'une longueur anormale, si du moins c'était bien lui qui communiquait comme il y a toute raison de le supposer. Ce fait cependant, bien que très exceptionnel, n'est pas absolument impossible, si nous tenons compte de ce qu'il semble avoir été un jeune homme léger et ami des plaisirs, dénué sans doute de tout sentiment religieux particulier et d'aspirations élevées.

D'un autre côté nous ne devons jamais oublier, quand nous considérons des cas de cette sorte, la parfaite facilité avec laquelle une entité astrale a pu voir par clairvoyance ou psychométrie tous les détails de l'histoire de l'épinette, prendre une forme appropriée et faire du tout une impression sur l'esprit de M. Bach. Il y aurait grand plaisir pour quiconque aime la mu-

sique à porter à la connaissance du monde moderne un air aussi joli et aussi émouvant tout en donnant un grand plaisir et un vif intérêt au possesseur de cet instrument aussi précieux que beau. Ce serait là un acte d'amabilité, et nous pouvons nous imaginer un mort se demandant pourquoi il ne le ferait pas, ou plus probablement encore, le faisant sans même y donner aucune réflexion particulière. Certains diront que c'est là une tromperie, et par conséquent un acte blâmable; mais puisque nous tolérons ici-bas l'acteur qui joue son rôle, et le regardons même comme un artiste et un bienfaiteur public, pourquoi le regarderions-nous différemment quand il est mort ? Tout au moins, nous pourrions lui savoir gré de ses intentions, même si nous n'acceptons pas ses méthodes.

Voici un exemple de manifestation qui semble sans but, de la part d'une jeune femme qui avait quitté son corps physique neuf années auparavant. C'est l'un des cas sur lesquels la Société de Recherches Psychiques a fait une enquête, mais je tire ce récit du livre de M. Andrew Lang, « Dreams and Ghosts » (p. 74).

Le visage égratigné.

« En 1867, M^lle^ G., à l'âge de dix-huit ans, mourut subitement du choléra à Saint-Louis. En 1876, un de ses frères, F. G., qui avait une grande affection pour elle, venait de terminer une journée bien employée à Saint-Joseph. Il était en train d'envoyer à ses patrons les commandes reçues (il était voyageur de commerce) en fumant un cigare, quand il eut conscience qu'il y

avait quelqu'un d'assis à sa gauche, un bras sur la table. C'était sa sœur morte. Il s'élança pour la prendre dans ses bras (car même en nous trouvant en face d'un étranger que nous prenons pour un ami mort, nous ne nous rendons pas compte de ce que la chose a d'impossible dans la demi-seconde de surprise), mais elle n'était déjà plus là. M. G. restait là, l'encre humide au bout de sa plume, son cigare allumé à la main, le nom de sa sœur sur les lèvres. Il avait remarqué son expression, ses traits, la douceur de ses yeux, l'éclat de son teint et, chose qu'il n'avait jamais vue auparavant, une égratignure d'un rouge vif sur le côté droit de son visage.

« M. G. alla chez lui, à Saint-Louis, par le premier train et raconta l'histoire à ses parents. Son père avait envie de se moquer de lui, mais sa mère faillit s'évanouir. Quand elle put redevenir maîtresse d'elle-même, elle dit que, à l'insu de tous, elle avait accidentellement égratigné le visage de la morte, sans doute avec l'épingle de sa broche, en arrangeant quelque chose autour du cadavre. Elle avait dissimulé l'égratignure avec de la poudre et avait gardé la chose pour elle. Elle me dit qu'elle, du moins, était sûre que j'avais vu ma sœur. Quelques jours plus tard, M^me^ G. mourut. »

Déclaration de M. F. G., confirmée par son père et son frère, qui étaient présents quand il raconta l'histoire pour la première fois, à Saint-Louis. S. P. R. Proceedings, vol. VI, p. 17.

Du même livre de M. Andrew Lang, quelques pages plus haut, je tire une très belle histoire, avec de bonnes preuves d'authenticité, mais ici non plus la venue de

cette apparition ne paraît pas répondre à une intention spéciale.

L'histoire du général Barter.

En 1854, le général Barter, compagnon de l'ordre du Bain, alors sous-lieutenant au 75e régiment, était en service au poste de montagne de Murree, dans le Punjab. Il habitait une maison récemment bâtie par le lieutenant B., qui mourut, comme le prouvent les recherches faites par le ministère de la Guerre, le 2 janvier 1854 à Peshawur. La maison était située sur un éperon de la montagne, à trois ou quatre cents mètres au-dessous de l'unique route à laquelle elle était reliée par un sentier muletier que ne prenaient jamais les cavaliers. Ce sentier aboutissait à un précipice; un autre sentier menait de la maison de M. Barter au sentier muletier.

Un soir, M. Barter eut la visite d'un certain M. Deane et de sa femme, qui restèrent jusqu'à près de onze heures. La lune était dans son plein, et M. Barter accompagna ses amis jusqu'au sentier muletier qu'ils grimpèrent pour rejoindre la route. Puis il flâna avec ses deux chiens, en fumant un cigare, et juste comme il se disposait à retourner chez lui, il entendit un bruit de sabots de chevaux descendant le sentier muletier. A un tournant du sentier apparut un chapeau de haute forme, puis, le tournant passé il vit celui qui portait ce chapeau, monté sur un poney et accompagné de deux grooms indigènes. « A ce moment les deux chiens vinrent se tapir à côté de lui, en poussant des gémisse-

ments sourds et effrayés. La lune était dans son plein, une lune des tropiques, si brillante qu'on y voyait à lire un journal, et il voyait le groupe qui s'avançait au-dessus de lui aussi nettement qu'en plein midi; il était dans le sentier à huit ou dix pieds au-dessus de l'endroit où il se tenait. Le cavalier était en grande tenue de dîner, avec gilet blanc et un chapeau haut de forme en tuyau de poêle. Il montait un puissant poney des montagnes (brun foncé avec la crinière et la queue blanche, avec une sorte de nonchalance, les rênes lâches et pendant aux deux mains. Les grooms conduisaient le poney et soutenaient le cavalier. » M. Barter sachant qu'ils ne pouvaient se rendre nulle part autre qu'à sa maison, cria: « Qui êtes-vous? Que voulez-vous? » Le groupe s'arrêta, le cavalier rassembla les rênes des deux mains, et, se tournant, montra à M. Barter les traits bien connus de feu le lieutenant B. Il était très pâle, son visage était celui d'un mort; il était plus corpulent que lorsque M. Barter le connaissait et il portait une frange de cheveux sur le front.

M. Barter s'élança sur le talus; la terre rejetée quand on avait fait le sentier muletier s'écroula sous lui, il tomba, grimpa en s'agrippant, atteignit le sentier à l'endroit où le groupe s'était arrêté et ne trouva personne. M. Barter remonta le sentier en courant sur une distance de cent mètres, car personne ne pouvait le descendre sans passer par le précipice, et n'entendit ni ne vit rien. Ses chiens ne l'accompagnèrent pas.

Le lendemain M. Barter amena doucement son ami Deane à parler du lieutenant B. M. Deane lui raconta que « le lieutenant avait beaucoup gonflé avant de mourir; et tandis qu'il était malade, il laissa pousser une

frange sur le front en dépit de tout ce que nous pûmes lui dire, et je crois qu'il a été enterré avec ».

M. Barter demanda alors où il avait eu son poney dont il donna une description minutieuse.

« Il l'avait acheté à Peshawur et le tua un jour qu'il descendait avec son habituelle imprudence la colline de Trête. »

M. Barter et sa femme entendirent souvent les sabots du cheval par la suite, mais M. Barter doute fort que quiconque ait jamais passé à cheval par le sentier muletier, excepté B.

Cette histoire fut écrite par le général Barter le 28 avril 1888 pour la S. P. R. Elle fut confirmée par M^me^ Barter et M. Stewart à qui le général Barter raconta son aventure à l'époque. Le fait que le mort avait considérablement changé depuis que M. Barter ne l'avait vu en vie, et que le poney n'avait non plus jamais été vu par lui ajoute grandement à l'intérêt et à la valeur de l'histoire. Nous n'avons évidemment pas de preuve absolue de l'objectivité de l'apparition, mais les probabilités sont de beaucoup en faveur de cette idée, puisque nous n'avons aucune raison de supposer que le lieutenant B. ait eu aucun but en faisant une impression sur son successeur, même s'il avait le pouvoir de le faire. Très vraisemblablement le lieutenant avait eu une pensée forte dans laquelle il se voyait descendant à cheval le sentier muletier qui menait à son ancienne demeure, comme il devait l'avoir fait si souvent pendant sa vie terrestre; peut-être même, ayant été de nature quelque peu dissipée, trouvait-il la vie astrale morne et souhaitait-il revenir à la partie antérieure de sa vie;

et cette pensée ou ce souhait fut assez puissant pour créer une matérialisation qui put affecter les sens de la vue et de l'ouïe à la fois. Probablement la même explication s'applique au récit précédent concernant la jeune fille de Saint-Joseph; elle vit son frère et sa forte affection pour lui, lui fit désirer très ardemment de s'asseoir à côté de lui comme au temps de sa vie; et comme sur les plans supérieurs la pensée a une grande facilité à modeler la matière, elle put, soit faire sur l'esprit de son frère une impression nette, soit se matérialiser pendant cette fraction de seconde nécessaire pour devenir visible à ses yeux.

Le trait le plus remarquable dans l'histoire du général Barter, est l'abondance d'accessoires que le lieutenant B. semble avoir eu à sa disposition. Matérialiser deux grooms et un poney, en outre de soi-même, n'est pas un exploit banal, bien que cela puisse se faire; mais à mon idée, il ne nous est guère nécessaire de supposer que c'est là ce qui arriva. Si tout cela n'était qu'une vision subjective, il était tout aussi facile d'imprimer sur l'esprit du général les accessoires qu'une forme seule; et ce peut-être là la véritable explication. D'autre part le poney tout au moins était mort et pouvait par conséquent très facilement être là aussi, surtout s'il était tant soit peu attaché à son maître qui le montait si imprudemment; mais il n'y a aucune preuve que les grooms fussent morts eux aussi. Cependant si le lieutenant avait toujours été accompagné par eux, la pensée de lui-même à cheval devait certainement donner naissance à leur forme familière et il est probable que nous devons lui accorder le mérite de cette partie

au moins du spectacle. Bien qu'il soit vrai aussi que dans un pays comme l'Inde, il ne manquait pas de grooms morts qu'il ne lui aurait pas été difficile d'induire à se mettre momentanément à son service s'il le désirait.

Une charrette anglaise matérialisée.

Un autre exemple très curieux de cette faculté de produire des accessoires très considérables est donné par le Dr Lee dans « Glimpses of the supernatural », vol. II, p. 73. Il raconte comment deux personnes, un ancien élève d'Oxford bien connu, qui était vicaire de la paroisse, et la veuve d'un commerçant de Bristol, virent, par un bel après-midi d'automne, une charrette anglaise occupée par trois hommes passer dans un chemin devant le jardin où elles se tenaient. L'homme qui était par derrière, dans la voiture, se leva à demi, et fit un signe de la main à la dame qui reconnut aussitôt en lui son fils qui était officier dans l'armée des Indes. Elle s'élança immédiatement pour aller au-devant de la charrette anglaise, mais fut stupéfaite de trouver qu'il n'y avait aucun véhicule en vue, et que tout cela n'était qu'une apparition. Quelques semaines plus tard arriva la nouvelle que son fils était mort ce même jour, mais un peu plus tôt.

Il est difficile de voir en quoi le but que se proposait le mort nécessitait la charrette anglaise et les deux autres personnes (qu'on n'a pas reconnues). L'explication la plus probable est que le mort pensa à lui-même comme ayant été blessé et rentrant chez lui en voiture

avec l'aide de deux amis; mais la force-pensée exigée a dû être considérable, car il semble certain dans ce cas qu'une matérialisation a eu lieu puisque toutes les formes furent visibles simultanément pour deux personnes. Il est toujours possible que les deux étrangers aient été des amis morts que le fils eut la pensée d'amener chez lui en visite. En tout cas, ce n'est pas là une apparition sans objet, car elle servit à préparer la mère à la nouvelle de la mort de son fils, bien qu'il semble douteux que telle fut son intention, car rien, dans l'aspect ni dans les accessoires ne l'indique. C'est très vraisemblablement un exemple simplement de l'action d'une pensée forte, et la pensée était probablement appliquée principalement au retour de l'intéressé.

On connaît des cas où les fantômes semblent avoir du ressentiment contre les intrus. Un exemple remarquable d'attaque non provoquée, par une apparition est donné dans *Real Ghost Stories* (p. 120). Le récit, signé par M. James Durham, ne date que du 5 décembre 1890. Le voici:

Une belliqueuse apparition.

« J'étais gardien de nuit à la vieille gare de Darlington et Stockton, dans la ville de Darlington. Une nuit d'hiver, à deux heures ou deux heures et demie environ, j'avais assez froid à force de rester debout dans un coin ou un autre, je me dis: « Je vais descendre et chercher quelque chose à manger. » Dans le sous-sol des porteurs on gardait un feu allumé et une cave à charbon communiquait avec. Je descendis donc l'escalier, enlevai

mon pardessus et venais à peine de m'asseoir sur le banc en face du feu après avoir ouvert le bec de gaz, lorsque un homme étrange sortit de la cave à charbon, suivi d'un gros chien courant, noir. Dès qu'il entra, mes yeux furent sur lui et les siens sur moi, et nous nous observions l'un l'autre avec attention tandis qu'il avançait jusque devant le feu. Une fois là il resta debout à me regarder et un curieux sourire passa sur ses traits. Il portait un col droit, un habit à basques à boutons dorés et un bonnet écossais.

« Tout à coup il me frappa et j'eus l'impression qu'il me touchait. Je levai le poing pour lui rendre son coup. Mon poing parut passer à travers lui et cogna contre la pierre au-dessus du foyer, ce qui m'écorcha les phalanges. L'homme parut repoussé dans le feu par le coup de poing et poussa un petit cri étrange, qui n'avait rien de terrestre. Immédiatement le chien me saisit par le mollet et il me sembla ressentir une douleur. L'homme reprit sa position, appela le chien par une sorte de claquement de la langue, puis rentra dans la cave à charbon, suivi du chien. J'allumai ma lanterne sourde et regardai dans la cave à charbon, mais il n'y avait ni chien ni homme et aucune issue par où ils puissent sortir excepté celle par laquelle ils étaient entrés.

« Un certain nombre d'années auparavant un employé du bureau de la gare s'était suicidé, et son corps avait été porté dans ce même sous-sol. Je ne savais rien de cette circonstance, ni de ce qu'on avait fait du corps de cet homme, mais M. Pease et d'autres qui l'avaient connu, me dirent que ma description correspondait exactement à son aspect et à sa façon de s'ha-

biller, et aussi qu'il avait un chien courant, noir, tout à fait comme celui qui m'avait mordu. Je dois ajouter qu'il ne resta ni marque ni effet à l'endroit où il m'avait semblé être saisi. »

Cette histoire présente plusieurs points intéressants. Les exemples d'attaque directe par un mort, surtout sans provocation comme dans ce cas, sont très rares. L'effet du coup rendu semble montrer de façon concluante que dans ce cas aussi nous avons à faire à une matérialisation partielle, car bien que le poing soit passé à travers l'homme et ait été frapper le mur derrière lui, il l'a en même temps repoussé en arrière, tandis qu'il n'aurait eu absolument aucun effet sur lui s'il avait employé son véhicule astral. Le cri étrange, qui n'avait rien de terrestre, est aussi une preuve de matérialisation incomplète. Tous les habitués des séances savent combien est parfois grêle et aiguë la voix directe avant que la matérialisation ne soit complètement réalisée; et il n'est pas douteux qu'une tradition concernant ce même fait se trouve sous la remarque du poète quand il dit que « les morts en leurs suaires allaient par les rues de Rome en balbutiant de leur voix grêle ».

Le chien est un autre trait intéressant, bien qu'ici non plus rien ne montre si c'était un simple accessoire, ou bien un fantôme en lui-même. Le bond qu'il fit et la morsure qui ne laissa pas de marque auraient pu se produire dans les deux cas. Il n'est pas rare de voir des animaux s'introduire dans les histoires d'apparitions; ce sont le plus ordinairement de simples formes-pensées, ou des impressions faites sur la matière

astrale. Mais de véritables fantômes d'animaux apparaissent réellement quelquefois, comme nous pouvons évidemment nous y attendre. L'animal possède un corps astral qui survit à la mort de sa forme physique, et il l'habite pendant un certain temps bien plus court, évidemment, que la vie astrale humaine, mais cependant d'une durée appréciable. Pendant ce temps des animaux favoris se sont fréquemment montrés à ceux qu'ils aimaient ou bien ont manifesté leur présence dans des lieux qu'ils avaient accoutumé de fréquenter. Témoin le récit suivant:

Pierre.

« Un officier de marine était allé voir un ami à la campagne. Plusieurs messieurs étaient assis au fumoir autour du feu, et avec eux était un fox-terrier. Bientôt on entendit, montant l'escalier, les pas lourds et incertains d'un vieux chien, et le cliquetis métallique de son collier.

« — Voilà ce vieux Pierre! dit le visiteur.

« — Pierre est mort! murmura le propriétaire.

« Le son traversa la porte fermée, et tout le monde l'entendit; puis le trottinement entra dans la pièce; le fox-terrier se hérissa, grogna et se mit à poursuivre un objet invisible d'un bout à l'autre du tapis; sur le tapis du foyer quelque chose se secoua, un collier cliqueta et un corps se laissa tomber lourdement en se disposant pour le repos. »

M. Andrew Lang, qui donne cette histoire dans « Dreams and Ghosts » (p. 156), nous dit qu'il la reçut

dans une lettre d'un lieutenant à bord d'une canonnière de Sa Majesté. J'ai moi-même vu clairement à plusieurs reprises en son corps astral un animal favori « mort », de même que je l'ai fréquemment vu dans ce corps astral pendant ses heures de sommeil au cours de sa vie terrestre. Une fois, pendant sa vie, ce même animal se fit voir et entendre à la fois à l'un des membres (qu'il connaissait bien) de notre société, dans un pays étranger, à des centaines de milles de l'endroit où il était endormi dans son corps physique.

CHAPITRE XXI

Types moins fréquents.

Une tête qui flotte en l'air.

La matérialisation partielle qui produit une tête flottante en l'air semble n'être pas exceptionnelle. Le Rev. H. Elwyn Thomas en raconte un cas assez sinistre. Il se promenait un soir d'été près de Llangynidr, dans les Galles du Sud, après avoir terminé son office du soir. Il déclare qu'il était environ neuf heures moins vingt, mais il faisait encore assez clair pour y voir à une bonne distance. Il vaut mieux donner la partie essentielle de son histoire en ses propres termes :

« Je me retournai, et vis à un demi-mètre de moi et presque au niveau de mon visage, celui d'un vieillard sur les traits de qui la peau couleur mastic était tendue, excepté sur le front qui était creusé de rides profondes. Les lèvres, minces à l'extrême, paraissaient absolument exsangues. La bouche édentée restait à demi ouverte. Les joues étaient creuses et déprimées comme celles d'un cadavre, et les yeux, qui semblaient rentrés jusqu'au milieu de la tête, par leur luminosité et leur regard perçant n'avaient rien de naturel. Cette chose

horrible était enveloppée de deux bandes de calicot jaune, dont l'une était ramenée sous le menton et sur les joues et nouée sur le sommet de la tête; l'autre, faisant le tour de ce front ridé, était fixé derrière la tête.

« Obéissant à la première impulsion, je m'enfuis loin de l'horrible vision, de toutes mes forces, pendant environ soixante mètres. Je m'arrêtai alors et me retournai pour voir à quelle distance je m'en étais éloigné, et, à mon indicible horreur, elle était encore face à face avec moi, comme si je n'avais pas bougé d'un pouce. Je ne pus rien distinguer entre le visage et le sol, si ce n'est une colonne irrégulière et d'un noir intense, à travers laquelle mon parapluie passa comme une canne dans l'eau. Haletant je me mis à courir une petite distance puis m'arrêtai bientôt et me retournai pour faire face à l'apparition. Celle-ci recula alors devant moi et s'en alla rapidement sur la route jusqu'à ce qu'elle atteignit le mur du cimetière, qu'elle traversa, et disparut à un certain endroit que je notai particulièrement. La description que je fis de cette macabre vision fut immédiatement reconnue par mon hôte pour celle d'un vieux reclus qui était mort quinze ans auparavant. Cet homme vivait dans une petite maison près de l'endroit où il m'était tout d'abord apparu, et avait été enterré à l'endroit du cimetière où il s'était évanoui. » On trouvera le récit détaillé dans *Real Ghost Stories* (p. 200).

A part le visage et la coiffure peu habituels et repoussants, il semblerait que c'était là un fantôme tout à fait ordinaire et dont le digne ministre n'aurait guère dû avoir une peur aussi excessive. Il se peut que cet homme ait eu besoin d'aide ou d'un avis quelconque, qu'il

pensait pouvoir trouver auprès de M. Thomas ; du moins cela semble suggéré par la façon dont il le suivit. Ou bien il se peut qu'il fut simplement en train d'errer sans but dans les lieux jadis familiers et qu'il ait obéi à une impulsion soudaine en se manifestant — peut-être au désir de la compagnie d'un homme sur ce plan physique qui lui avait été autrefois si familier — et aux plaisirs duquel il est possible qu'il songeât encore avec regret.

Page 153 du même livre, nous trouvons une autre histoire de tête flottant en l'air, mais décidément plus horrible et moins aisément explicable. M. Stead déclare qu'il tient ce récit d'une dame de Brockley:

Une apparition extra-humaine.

« Un samedi soir, l'été dernier, vers huit heures, j'étais seule à la maison, à l'exception de mes deux petits garçons (âgés de 8 et 9 ans) qui étaient à ce moment dans leur bain. Je les quittai une minute, et fermant la porte de la salle de bain, m'avançai dans le petit corridor vers le haut de l'escalier, en pensant à l'objet que je descendais chercher. Je levai les yeux et vis à ma grande surprise une curieuse lumière à environ six pieds de l'escalier dans le coin en face de moi. Mon premier mouvement fut de regarder dans tous les sens à la recherche de ce qui pouvait se réfléchir ainsi, mais en vain. Il n'y avait pas de lumière dans la maison, car le compteur était fermé; le coin était très clair et le plafond élevé.

« Je reportai mes yeux sur la lumière, la regardant attentivement, et en moins de temps qu'il ne m'en faut

pour l'écrire, je vis cette lumière se changer en une tête et un visage lumineux, d'un vert jaunâtre, avec une quantité de cheveux crépus. Le visage était large et épaté, plus grand que le nôtre à tous points de vue, avec de très grands yeux verts qui n'étaient pas nettement délimités et semblaient se fondre dans le jaune des joues; aucune espèce de poil sur la partie inférieure du visage, et rien qui apparût au-dessous. L'expression du visage était diaboliquement méchante, et tandis qu'elle me regardait fixement, mon horreur était aussi intense que mon étonnement; mais je n'étais pas troublée le moins du monde; la pensée me traversa l'esprit que Gustave Doré avait trouvé dans de tels visages les originaux de ses dessins. Le regard fixé sur l'apparition, je lui dis : « Au nom du Christ, va-t-en? » et cette chose démoniaque disparut sous mes yeux et ne m'a jamais plus dérangée. »

La dame qui envoie ce récit à M. Stead prend soin d'écarter d'avance les explications que pourraient donner les sceptiques ignorants. Elle fait ces remarques : « Je ne suis pas atteinte d'une maladie de foie, et n'ai jamais souffert de la bile de ma vie. Je suis membre d'une société de tempérance et l'on me considère généralement comme d'esprit solide. »

Il est certain qu'elle semble avoir fait face à son apparition avec plus de calme que M. Thomas, bien qu'en elle-même, et par ses conséquences possibles, elle fut beaucoup plus terrible que la sienne.

Quant à l'explication d'une telle apparition, je ne peux voir que deux directions où l'on puisse la trouver. Ce n'était certainement pas là un être humain, mais ce pouvait être une forme-pensée ; peut-être une

création de cet artiste même dont l'œuvre fut suggérée à cette dame. Mais s'il en était ainsi, comment se trouva-t-elle là, comment et pourquoi trouva-t-elle la force de se montrer à la dame, ou comment celle-ci eut-elle la faculté de la voir? Autant de points qui restent enveloppés de mystère, autant de questions auxquelles nous ne pouvons donner de réponse avec les renseignements dont nous disposons. Néanmoins l'hypothèse la plus vraisemblable est celle de la forme-pensée. L'autre hypothèse consiste à supposer que cette créature était une entité vivante, appartenant à un ordre d'évolution non humaine dont les êtres n'entrent pas en contact avec l'homme dans les circonstances ordinaires; en réalité ne sont pas destinés à y entrer. En Atlantide on le savait bien, et les abus les plus horribles en furent le résultat; même aux époques classiques il en restait encore quelque chose dans la tradition, et l'on disait de celui qui avait eu l'audace de s'aventurer dans ce domaine « qu'il avait vu le grand Dieu Pan ». Mais on a fait sagement d'élever les barrières qui nous en séparent, et seule une catastrophe attend celui qui essaye de les forcer. La description suggère fortement cet ordre d'évolution ; cependant il est difficile de fixer aucune raison à une telle apparition faisant brusquement irruption, par hasard, dans une paisible habitation de banlieue. Il est plus probable que c'était simplement une forme-pensée, mais elle devait être frappante. Il est dommage que cette dame n'ait pas attendu la suite du développement avant de l'adjurer si vigoureusement de s'en aller; il y a bien des membres de la Société de Recherches Psychiques qui donneraient gros pour avoir vu cette tête!

Insistance importune.

Une personne qui se trouve être douée de certaines facultés médianimiques, peut être quelquefois hantée par un mort qui, pour une raison ou une autre, désire entrer en communication avec le monde physique; et, si on ne le comprend pas, cette hantise peut devenir très gênante par la persistance des efforts émouvants que le mort fait pour attirer l'attention. Souvent les morts ne peuvent réaliser que des raps, des coups plus forts que les raps, ou des murmures de voix et des frémissements; mais il y a aussi bien des cas où ils réussissent à matérialiser une main assez puissante pour saisir fermement et énergiquement, et même pour manifester une force considérable. Ceux qui assistent à des séances risquent particulièrement d'être hantés de la sorte. Les « esprits guides », comme on les appelle — c'est-à-dire les morts qui prennent la direction d'une séance — en excluent ordinairement et à très juste titre ceux dont les efforts pour revenir à la vie terrestre n'ont qu'un but entièrement égoïste ou inconvenant. Mais s'ils peuvent défendre leur médium contre ces gens, il leur est impossible d'étendre cette surveillance à tous les visiteurs qui assistent à la séance. C'est ainsi que certains indésirables, qui ont essayé de se servir du médium, mais ont été repoussés, viennent s'attacher à quelque assistant médianimique, dans l'espoir d'obtenir par lui, en l'importunant sans arrêt, ce que les « guides » ont eu parfaitement raison de lui refuser. On trouve dans *Ghosts and Dreams*, (p. 296), une histoire très frappante qui rentre proba-

blement dans cette classe, et M. Lang nous assure « que l'étrange aventure ici décrite est reproduite dans les termes exacts de celui qui l'a racontée. »

Les chiens et la main.

« Après trois ou quatre séances, Bolter se montrait très inquiet et n'aimait pas dormir seul, aussi allai-je un jour avec lui dans l'unique pièce de sa cabane. Je fut éveillé plus tard par un bruit et des mouvements dans la pièce. Porte ouverte, pleine lune, dont les flots de lumière donnaient une clarté aussi brillant que le plein jour; et la chambre était pleine de gros chiens noirs enfin, il y en avait bien quatre ou cinq! Ils bondissaient à l'entour, et semblaient jouer. L'un d'eux sauta sur le lit et frotta son museau contre ma figure. (Le lit était bas et j'étais couché au bord.) Or je n'ai jamais eu que de l'affection pour les chiens de toutes sortes, et comme l'affection éloigne la peur, je me levai tout simplement, les mis tous à la porte, que je fermai et me remis au lit. Naturellement dans mon idée c'était des chiens en chair et en os, et je veux parler de peur physique.

« Je me rendormis, mais je fus de nouveau éveillé avec la sinistre impression que l'on tirait la couverture et qu'elle glissait du lit. Je la remontai, mais de nouveau elle se remit à descendre du même mouvement lent.

« Assez surpris, je la remontai une fois encore et la tins ferme, et je pense que je dus m'assoupir. Je m'éveillai en sentant qu'on la tirait encore; elle glissait, glissait, puis tout à coup d'un brusque mouvement, elle fut lancée par terre. Il faut dire que tout ce temps

j'avais jeté plusieurs fois les yeux sur Bolter qui semblait dormir profondément. Mais cette fois, effrayé, j'essayai de le réveiller. Mais ce fut en vain; il dormait comme un mort; son visage, ordinairement blanc comme pâte, était maintenant comme du marbre sous le clair de lune. Après quelque hésitation je remis la couverture sur le lit et la retins solidement. On recommença aussitôt à la tirer et avec une force croissante, et moi, complètement effrayé maintenant, je mis toute ma force à la retenir et m'y cramponnai désespérément.

« Afin d'avoir meilleure prise, je l'avais fait passer par-dessus ma tête (ou peut-être était-ce simplement pour me cacher), quand soudain je sentis une pression de l'extérieur sur mon corps et un mouvement comme celui de doigts — ils montaient progressivement vers ma tête. Fou de peur, je repoussai brusquement la couverture loin de moi et saisis une main, la fixai des yeux pendant un moment, muet d'horreur, et la lançai au loin. Rien d'étonnant: elle ne tenait à aucun bras, ni à aucun corps, elle était poilue et noire, les doigts en étaient courts, trapus avec des ongles longs semblables à des griffes et le pouce manquait! Trop effrayé pour me lever, je dus rester au lit et, je pense, me rendormis après de nouveaux efforts infructueux pour réveiller Bolter. Le lendemain matin je lui racontai ce qu'il en était. Il me dit que plusieurs hommes qui avaient ainsi passé la nuit avec lui avaient vu cette main. « Mais, ajouta-t-il, c'est heureux pour vous que vous n'ayez pas eu aussi les gros chiens noirs! »

Bien que ce puisse être là un simple cas de hantise persistante, certaines circonstances qui s'y rattachent semblent indiquer plutôt l'action de quelque étrange

magie indigène — peut-être Bolter avait-il porté préjudice ou offensé quelque indigène, s'attirant la malévolence qui avait pour résultat cette curieuse persécution. La description de la main ne répond guère à celle d'un Européen et sa mutilation suggère qu'il y a là-dessous une histoire qui ne doit guère être agréable. Les chiens noirs forment un détail peu ordinaire, car leur présence est difficile à expliquer autrement que par l'hypothèse d'un « envoi » magique; mais leur gentillesse ne semble pas cadrer avec cette idée.

Il est bien difficile de classer une aventure comme celle du capitaine Morgan et décrite par M. Henry Spicer, dans *Strange Things Among Us,* deuxième édition (1864) pp. 100-102.

L'oiseau fantôme.

« Le capitaine Morgan arriva à Londres un soir, tard, en compagnie d'un ami, et s'installa dans une grande maison ancienne datant du siècle dernier, où le hasard l'avait amené. On conduisit le capitaine Morgan dans une vaste chambre à coucher avec un énorme lit à quatre colonnes.

« Il se mit au lit et s'endormit, mais il fut éveillé très peu de temps après par de grands battements d'ailes tout près de lui et une sensation surnaturelle de froid, telle qu'il n'en avait jamais ressentie, se répandit dans son corps. Il sursauta et s'assit dans son lit, et une apparition extraordinaire devint visible: c'était un immense oiseau noir, les ailes déployées, les yeux rouges et paraissant lancer une lueur flamboyante.

« L'animal était juste en face de lui et donnait fu-

rieusement du bec vers son visage et ses yeux, avec tant de rapidité qu'il lui parut étonnant de pouvoir repousser avec ses bras et un oreiller les attaques déterminées de cette créature. Pendant cette bataille il lui vint à l'esprit que quelque gros oiseau appartenant à la famille avait réussi à s'échapper et s'était accidentellement trouvé enfermé dans cette chambre.

« La bête renouvelait sans cesse ses attaques contre lui avec une méchanceté féroce qu'il est impossible de décrire; mais bien qu'il réussit invariablement à déjouer ces attaques, le capitaine remarqua qu'il ne parvint pas une seule fois à toucher son assaillant. Après plusieurs minutes de ce combat, le vaillant officier se mit en colère et sautant de son lit, s'élança sur son ennemi. L'oiseau battit en retraite devant lui. Le capitaine le serra de près, poussant son noir adversaire battant des ailes, et toujours luttant, vers le canapé qui se trouvait dans le coin de la chambre. La lune brillait en plein dans la chambre et Morgan vit nettement l'animal se poser l'air terrifié, sur le siège brodé du canapé.

« Se sentant désormais sûr de sa proie, il s'arrêta une seconde ou deux, puis se jeta brusquement sur le noir animal dont il n'avait pas un instant détourné le regard. A son extrême stupéfaction il lui parut s'évanouir et se dissoudre entre ses doigts même. Il ne saisissait que l'air; en vain il fouilla, une lampe à la main, tous les coins et recoins de la pièce, se refusant à croire que ses sens eussent pu être victimes d'une aussi grossière illusion, impossible de trouver ombre d'oiseau. Après avoir longuement scruté partout, l'officier ainsi déçu retourna se reposer et ne fut plus dérangé.

« En s'habillant, le matin, il résolut de ne faire

aucune allusion à ce qu'il avait vu, mais d'amener son ami, sous un prétexte quelconque, à changer de chambre avec lui. Ne soupçonnant rien, il y consentit volontiers et le jour suivant, raconta très dégoûté, qu'il lui avait fallu lutter pour la possession de la chambre avec la créature la plus extraordinaire et la plus incompréhensible qu'il eut jamais rencontrée; ce paraissait être un énorme oiseau noir qui déjouait sans cesse ses efforts pour le saisir et finalement disparut sans qu'il put deviner de quelle façon il était sorti. »

A notre connaissance il n'existe pas actuellement d'oiseau noir énorme comme celui qui nous est décrit, bien qu'il soit possible que sa taille ait été quelque peu exagérée. Et même si nous pouvions le considérer comme l'apparition ordinaire d'un aigle ou d'un vautour appartenant à quelqu'un, il ne peut y avoir de raison imaginable à la férocité de ses attaques sans provocation. C'était peut-être une forme-pensée construite par quelque personne, morte ou vivante, qui, pour des raisons à elle, désirait empêcher que quiconque occupât cette chambre, et avait adopté ce procédé bizarre, mais assez efficace pour atteindre ce but. C'était peut-être un esprit de la nature jouant un tour inexplicable; mais la méchanceté féroce ici décrite est bien peu probable dans ce cas. Pour se prononcer avec certitude dans une pareille aventure, il serait nécessaire d'y passer soi-même. C'est là un de ces cas exceptionnels qui ne rentrent pas facilement dans aucune des classes reconnues; car il n'est pas douteux que ceux qui se risquent en dehors des chemins frayés dans la vie astrale risquent de connaître des expériences exceptionnelles, de même que des aventures peuvent surgir

sur la route de ceux qui voyagent hors des lignes habituelles sur le plan physique.

Un rendez-vous effrayant.

Par exemple, certaines possibilités sinistres sont suggérées par une remarquable histoire donnée par Mme Crowe dans « The Night side of nature » (p. 369) à propos du professeur d'université qui, est-il dit, avait séduit une jeune femme, puis en avait épousé une autre. La première semble être devenue gênante, et un jour, après avoir été vue en dernier lieu en sa compagnie, on la trouva assassinée. Naturellement on le soupçonna du crime; cependant il ne paraît pas qu'on ait rien pu prouver contre lui. Mais on prétend qu'à partir de ce jour, à une certaine heure, chaque soir, il se retirait dans une certaine chambre, où il passait la plus grande partie de la nuit seul, du moins pour ce qui est de toute compagnie terrestre; car nombre de gens affirmaient, d'un ton ému de frayeur, que la voix de la morte avait été nettement entendue s'entretenant avec lui.

La mariée de Corinthe.

Ces possibilités sont encore plus manifestes en ce qui touche une autre histoire rapportée par Mme Crowe, p. 372, celle de la mariée grecque. Selon cette histoire une certaine jeune fille apparut, six mois après sa mort, à un homme qui se trouvait chez son père. Peu respectueuse des conventions, elle alla le voir, paraît-il, dans sa chambre à coucher, échangea avec lui quelques pe-

tits cadeaux et prit sa part d'une collation sans qu'il se doutât naturellement qu'elle ne fut pas une personne vivante, ordinaire. Sa nourrice la voit par hasard et se précipite pour prévenir les parents que leur fille est revenue à la vie. Assez naturellement on ne veut pas la croire, enfin la mère, pour la calmer, va voir le prétendu miracle. Mais maintenant tout est sombre et il est évident que le visiteur dort; mais comme on l'interroge le lendemain matin, il avoue avoir eu la visite d'une jeune fille et, comme on le lui demande, montre l'anneau qu'elle lui a laissé en échange du sien. On le reconnaît immédiatement pour celui qui avait été enterré avec leur fille et ils en concluent que son corps a dû être dépouillé par des voleurs.

Comme elle a promis de revenir la nuit suivante, ils décident d'attendre pour voir s'il se produira quelque chose. Elle apparaît de nouveau, le père et la mère sont avertis en secret par un domestique que l'on a chargé de veiller, et ils reconnaissent aussitôt leur fille morte. Mais elle ne paraît pas partager leur plaisir, et leur reproche plutôt de la gêner, disant qu'elle a la permission de passer trois jours avec cet étranger dans la maison où elle naquit, mais qu'il lui faut maintenant aller au lieu assigné; sur quoi elle tombe morte, son corps demeurant visible pour tous. En ouvrant le caveau on n'y trouva pas de corps, mais l'anneau donné à la jeune fille par le jeune homme était posé sur la bière. Il paraît que le corps fut traité comme celui d'un vampire et enterré hors des murs de la ville avec beaucoup de cérémonies et de sacrifices.

Si ces deux histoires sont vraies telles qu'elles sont reproduites (et il ne paraît pas possible de vérifier de

façon bien nette l'un et l'autre cas), elles représentent deux variétés très exceptionnelles et très peu recommandables d'activité mi-astrale, mi-physique. La première implique évidemment que le professeur avait été forcé de conclure un accord d'après lequel il devait consacrer une certaine partie de chaque jour à la jeune fille assassinée. Il est probable qu'elle lui représente cela comme une expiation nécessaire de son crime ; elle peut aussi l'avoir menacé d'horribles hantises (ou peut-être de persécuter sa femme) s'il refusait d'accepter. Il est évident, puisqu'on entendait sa voix qu'elle devait être capable de se matérialiser; et tout cela devait être absolument désastreux pour l'évolution des deux parties. Mais naturellement quiconque mène une vie propre et décente ne risque pas de se trouver jamais mêlé à de telles horreurs; elles font partie des châtiments d'un type particulièrement bas et odieux de criminalité.

La deuxième histoire est unique, à ma connaissance, bien qu'elle paraisse avoir une parenté éloignée avec les contes et les traditions relatives aux vampires de l'Europe orientale. De même que ces histoires avaient un fondement dans la réalité, il est possible que celle-ci en ait un également; certainement elle nous parvient avec toutes les preuves d'authenticité possibles à l'époque où l'on prétend qu'elle se passa. Etre vivant est bien, si l'on sait faire un usage intelligent de sa vie ; être mort est beaucoup mieux; mais le sort qu'il faut éviter à tout prix c'est une situation contre nature intermédiaire entre ces deux états. Seul un concours de circonstances tout à fait exceptionnel, peut rendre possible, fut-ce même au moindre degré, un tel ensemble

de faits; et même dans ce cas il ne saurait être accepté que par un être dont toutes les pensées, tous les désirs sont concentrés exclusivement sur le côté le plus grossier de la vie physique. L'homme ordinaire dont la vie est convenable, n'a nul besoin de diriger une seule pensée vers ces horreurs, bizarres et monstrueuses. Le vampire correspond dans la vie astrale à Lucrèce Borgia ou au maréchal de Retz sur le plan physique; des gens de cette sorte, il y en a eu dans l'histoire du monde, mais heureusement jamais, pour la plupart d'entre nous, l'occasion ne se présentera de les rencontrer.

J'ai indiqué, dans un chapitre précédent, le fait que pendant quelque temps après le trépas, on ne se rend souvent pas compte que l'on est mort. Ordinairement, on tente bientôt quelque effort dont l'échec vous amène à vous rendre compte de votre situation; mais quelquefois, grâce à un concours exceptionnel de circonstances, on reste pendant des années dans l'ignorance de ce qui vous est arrivé. Mme Crowe, dans *Nigth side of nature* (p. 367) en cite un exemple intéressant:

L'homme inconscient de sa mort.

« Un monsieur riche, et bien en place en Irlande, marchait un jour sur la route quand il rencontra un homme très âgé, un paysan, semblait-il, bien qu'il fût vêtu convenablement, et qui paraissait avoir mis ses habits du dimanche. Son grand âge attira l'attention de ce monsieur, d'autant plus qu'il ne pouvait s'empêcher d'être étonné de l'agilité de ses mouvements et de l'aisance avec laquelle il montait la colline. Il l'accosta donc et lui demanda son nom et l'endroit où il habitait;

l'autre répondit qu'il s'appelait Kirkpatrick et qu'il vivait dans une maisonnette qu'il lui montra du doigt. Il lui exprima alors sa surprise qu'il lui fut inconnu, car il croyait connaître tous ceux qui vivaient sur son domaine.

« — C'est drôle que vous ne m'ayez encore jamais vu, répliqua le vieillard, car je passe ici tous les jours.

« — Quel âge avez-vous ? demanda le gentleman.

« — J'ai cent-cinq ans, répondit l'autre, et j'ai été ici toute ma vie.

« Ils échangèrent encore quelques paroles, puis se séparèrent et le monsieur alla trouver des gens qui travaillaient dans un champ voisin et leur demanda s'ils connaissaient un vieillard nommé Kirkpatrick, Ils ne le connaissaient pas, mais quand il posa la question à des fermiers plus âgés, ceux-ci lui dirent: « Mais oui, ils l'avaient connu et ils avaient même été à son enterrement; il habitait le cottage sur la colline, mais il était mort depuis vingt ans.

« — Quel âge avait-il quand il mourut, demanda ce personnage très étonné.

« — Il avait quatre-vinq-cinq ans, dirent-ils ; le vieillard s'était donc donné l'âge qu'il aurait eu s'il avait vécu jusqu'au moment de la rencontre. Ce curieux incident est rapporté par le monsieur lui-même, et tout ce qu'il peut dire, c'est qu'il a certainement eu lieu et qu'il est dans l'impossibilité de l'expliquer. Jamais de sa vie il n'avait entendu parler de cet homme car il était mort depuis plusieurs années quand il devint propriétaire de ce domaine. »

Il est très rare qu'un homme puisse rester pendant vingt ans dans l'ignorance de sa propre mort, mais

nous voyons ici un vieillard évidemment assez fier de pouvoir, à l'âge de 105 ans, sortir à pied chaque jour, et grimper une colline avec agilité et sans peine. Il avait probablement vécu très isolé pendant plusieurs années. Ses amis et ses contemporains devaient être tous morts, aussi ne devait-il guère avoir coutume de rencontrer quiconque ni de parler à personne. Peut-être même était-il sourd pendant ses dernières années, ce qui lui aurait fait perdre l'habitude de la conversation. Mais pourquoi aurait-il pu ainsi, soudainement, une fois et une fois seulement, se faire voir et entendre de la personne qui raconte l'histoire? Et pouvait-on réellement le voir et l'entendre physiquement, ou bien le narrateur était-il doué d'une certaine clairvoyance à ce moment? Cette dernière hypothèse est à tout prendre la plus probable, mais nous n'avons rien qui nous montre pour quelle raison cela se produisit précisément à cet instant. Nous savons que les hommes sont par moments partiellement sensitifs, mais nous ne pouvons pas toujours voir pourquoi ni comment les causes qui les régissent sont quelquefois claires et évidentes, mais d'autres fois elles nous échappent, peut-être parce qu'elles viennent de plans supérieurs dont les forces ne nous sont encore que très partiellement compréhensibles.

Parmi les phénomènes d'apparition, un type curieux est celui dans lequel l'âme se montre sous l'aspect d'une lumière ou se manifeste sous ce symbole. ***The Night Side of nature*** (p. 119) nous donne un cas qui peut servir d'exemple.

Les lumières des morts.

« Un prêtre, qui venait d'être récemment installé dans sa cure, était accoudé un soir au mur du cimetière qui touchait au presbytère, quand il remarqua une lumière planant au-dessus d'un certain point. Supposant que c'était quelqu'un avec une lanterne, il ouvrit la grille et s'avança pour savoir qui ce pouvait être; mais avant qu'il n'eut atteint l'endroit, la lumière s'éloigna et il la suivit, mais ne put voir personne. Elle ne s'élevait guère au-dessus du sol, mais traversa rapidement la route, pénétra dans un bois, monta une colline et finit par disparaître à la porte d'une ferme. Incapable de comprendre de quelle nature pouvait être cette lumière, le ministre se demandait s'il allait s'informer à la maison ou s'en retourner, lorsqu'elle apparut de nouveau, accompagnée d'une autre, passa devant lui, et, parcourant le même chemin, elles disparurent toutes deux à l'endroit où il avait tout d'abord observé le phénomène. Il fit une marque sur la tombe afin de la reconnaître et le jour suivant il demanda au sacristain à qui elle appartenait. Il répondit que c'était la propriété d'une famille qui vivait sur la hauteur (et il indiqua la maison où s'était arrêtée la lumière) et dont le nom était Mac D., mais qu'il y avait très longtemps que personne n'y avait été enterré. Le ministre fut fort étonné d'apprendre, dans le cours de la journée, qu'un enfant de cette famille était mort de la scarlatine la veille au soir.

Il est difficile de ne pas voir en ceci le symbole de l'âme d'un membre de la famille, plus âgé et mort auparavant allant chercher l'âme de l'enfant qui venait de mourir. Mais ce ne pouvait être qu'un symbole et il

dût être produit de la manière dont le mort se représentait la chose. L'âme n'habite pas avec le corps dans la tombe, mais on peut facilement concevoir qu'une personne orthodoxe et ignorante ait supposé qu'il en est ainsi, et qu'en son imagination elle se soit vue sortant du tombeau pour aller chercher l'âme de l'enfant et l'y ramenant, et cela suffirait amplement pour produire l'apparition vue par le ministre.

CHAPITRE XXII

Impressions astrales.

Il nous faut maintenant examiner quelques spécimens d'une classe de phénomènes dus à ce que l'on nomme l'impression astrale. Commençons par citer quelques remarques appropriées de M. Stead sur ce sujet :

« C'est là un type rentrant dans une nombreuse famille de fantômes de l'existence desquels nous pouvons nous faire une idée, par analogie, en étudiant le phonographe. Vous parlez devant le phonographe, et chaque fois que l'on mettra le phonographe en mouvement par la suite, le son de votre voix sera toujours reproduit. Vous pouvez mourir; le phonographe continuera à reproduire votre voix dont la postérité entendra toutes les inflexions. Il peut en être de même en ce qui concerne les fantômes. Une émotion forte peut s'imprimer sur les objets environnants, de telle façon qu'à certains moments, et dans certaines conditions favorables, ces objets reproduisent dans leur réalité l'image et les actes de la personne dont on dit alors que son fantôme hante ces lieux. *Real Ghost Stories*, p. 310.

C'est là exactement ce qui arrive. La psychométrie

nous donne la preuve que tout objet, si infime soit-il, porte en lui pour l'éternité l'impression de tout ce qui a eu lieu dans son voisinage. Normalement cette impression reste latente, pour ce qui est de nos sens, et la faculté particulière au psychomètre est nécessaire pour entrer en rapport avec elle; mais naturellement quand elle est excessivement forte, cette impression exige une sensitivité moins développée chez celui qui la perçoit; elle peut même être si près de la surface qu'elle s'impose à l'attention de l'homme ordinaire peu évolué.

Tout lieu où s'est produit un bouleversement mental considérable, tout lieu où la terreur, la douleur, la tristesse, la haine à leur paroxysme ou n'importe quelle passion intense, a été ressentie, garde des vibrations astrales violentes une impression d'un caractère si marqué que toute personne douée de facultés psychiques, fût-ce au degré le plus rudimentaire, ne peut manquer d'éprouver à son tour une impression profonde. Il suffirait d'un léger accroissement temporaire de la sensibilité pour permettre à presque tout le monde d'avoir la vision de toute la scène — de voir le fait se dérouler en apparence sous ses yeux, avec tous ces détails; et dans des circonstances favorables, le souvenir ainsi gravé peut même être matérialisée, si bien que chacun peut le percevoir par le moyen de ses sens physiques.

Parfois le sentiment s'en fait sentir fortement sans que la scène soit reproduite en détail. Nous trouvons un très bon exemple de ce cas dans *Notes and Queries,* du 5 avril 1873, sous la signature de T. Westwood.

Le bruit de frayeur.

« Dans des parages solitaires, aux confins d'Enfield Chase, se trouve une vieille maison, fort exposée au vent et aux intempéries. Elle était habitée, lorsque je vins à la connaître, par deux personnes âgées, deux sœurs célibataires, avec qui j'avais quelques relations, et qui m'invitèrent un jour à diner chez elles pour y rencontrer quelques amis habitant la région.

« Ayant à changer quelque chose à ma toilette, un domestique me conduisit dans une chambre à l'étage supérieur, et me laissa seul. Il n'était pas plutôt parti que je commençai à remarquer un bruit curieux dans la pièce — une sorte de tremblement semblable à celui d'une personne qui essaye de dominer sa terreur. Ce bruit semblait être tout près de moi. J'y prêtai peu d'attention tout d'abord, l'attribuant au vent dans la cheminée ou au courant d'air venu de la porte entr'ouverte; mais en me déplaçant dans la chambre, je remarquai que le bruit se déplaçait avec moi. Où que j'allasse, il m'y suivait. J'allai tout à l'autre bout de la chambre, il y était encore. Je commençais à me sentir mal à l'aise, et j'étais absolument incapable d'expliquer cette singularité; je me hâtai donc de finir ma toilette et de descendre au salon, espérant laisser derrière moi ce bruit désagréable — mais je me trompais. Il était sur le palier, il descendit avec moi — toujours le même bruit de quelqu'un qui tremble de terreur, faible, mais net, toujours tout près de moi. Même à table, lorsque la conversation tombait, je l'entendis plusieurs fois sans erreur possible, et si près que s'il était dû à une entité, nous étions alors deux sur la même chaise. Personne

autre ne paraissait le remarquer, mais il finit par m'importuner et m'énerver et c'était un soulagement de penser que je ne devais pas passer la nuit dans la maison.

« On se sépara de bonne heure, car plusieurs invités avaient loin à aller, et ce me fut une satisfaction de respirer l'air frais et sain de la nuit et de me sentir délivré enfin des frissons de terreur de mon incube.

« Quand je rencontrai mes hôtesses de nouveau, c'était sous un autre toît. Au récit que je leur fis de ce qui m'était arrivé elles sourirent, et me dirent que c'était parfaitement exact; mais elles ajoutèrent qu'elles y étaient si bien accoutumées que ce bruit avait cessé de les déranger. Parfois, dirent-elles, il les laissait tranquilles pendant des semaines; d'autres fois il les suivait d'une chambre à l'autre, d'un étage au suivant, avec obstination, comme il m'avait suivi moi-même. Elles ne pouvaient donner aucune explication de ce phénomène. C'était un bruit, rien de plus, un bruit absolument inoffensif.

« Peut-être bien; mais quelle étrange horreur, par delà les bornes de la vie, perpétuée dans les limbes des choses invisibles, se manifestait ainsi par ce bruit? »

Les pas fantômes.

Il y a bien des années de cela, il m'arriva à moi-même quelque chose de cette nature ; un fait sans importance, mais qui illustre précisément la loi que nous sommes en train d'étudier. A quelque distance de l'endroit où j'habitais alors, dans un faubourg de Londres, on construisait une nouvelle rue à travers

un terrain ouvert. On n'avait encore bâti aucune maison, mais la rue était tracée, et la bordure du trottoir était déjà posée de chaque côté d'un bout à l'autre; à part cela la rue n'était pas faite encore, et n'était séparée par des larges prairies plates des deux côtés que par une barrière à claire-voie. Naturellement tous ceux qui passaient par là marchaient sur la bordure de pierres, car le reste de la rue était encore inégal et, par la pluie, très boueux par endroits. Cette rue avait environ un mille de long, et comme elle constituait un raccourci commode pour gagner une gare, elle était beaucoup pratiquée la journée. Elle n'était pas éclairée du tout la nuit, mais cependant il m'arrivait de la prendre, car la ligne droite de la bordure du trottoir n'était pas difficile à suivre. Mais bientôt cette rue acquit une mauvaise réputation; on prétendait qu'elle était hantée de quelque façon, bien que je n'aie jamais entendu aucune histoire précise s'y rattachant. Mais j'ai plusieurs fois vu des gens s'attarder un moment au coin avant de s'enfoncer dans l'obscurité, dans l'espoir qu'il viendrait quelqu'autre personne avec qui cheminer.

Par une nuit calme, au clair de lune, je pris cette rue vers neuf heures, et me mis à marcher d'un bon pas. Un léger brouillard flottait sur les champs, mais j'y voyais très nettement devant moi aussi bien que derrière sur la route, et dans les prairies de part et d'autre. A peu près à mi-chemin, et sans qu'il y eut personne en vue ni devant ni derrière, j'entendis soudain quelqu'un courir désespérément comme pour échapper à un danger mortel. Il courait sur la bordure de pierres, car ses pas sonnaient clair, avec un bruit tout différent de ce qu'il aurait pu être sur la terre molle.

Je ne connais pas de mots assez forts pour exprimer l'impression de la hâte folle et de terreur désespérée que le bruit de ces pas impliquait en quelque manière. Je pensai aussitôt : « Voilà quelqu'un d'horriblement effrayé; qu'est-ce qu'il a bien pu voir ou imaginer? » Mais où allait-il donc? Les pas affolés accouraient vers moi avec une impétuosité désordonnée; je restai immobile sur la bordure de pierres tandis qu'ils se précipitaient vers moi, passant littéralement sous mes pieds et s'éloignant derrière moi; et pourtant aucune forme visible ne me croisa tandis que je restais là étonné et intrigué! Aucune erreur possible; à part ces pas sonores et persistants, le calme était absolu; pas le moindre doute qu'ils étaient passés près de moi en courant et il n'y avait pas non plus le moindre doute qu'il n'y avait là aucun être humain qui pût les produire. La rue s'étendait dans les deux sens, sous la claire lumière de la lune; la barrière à claire-voie à mon côté n'aurait pu seulement me cacher un chien, encore moins un homme; et pourtant aucune créature vivante n'était en vue! J'attendis un moment, grandement étonné; puis je repris ma route, marchant avec circonspection, et très en éveil tout le temps. Mais il n'arriva plus rien, et depuis lors jusqu'à présent je n'ai rien entendu dire qui ait jeté quelque lumière sur la question.

Cela se passait avant le temps de la Société Théosophique, et je n'avais aucune explication compréhensible à m'offrir à moi-même. Je crois que certaines de mes suppositions, même à ce moment-là, ne furent pas très loin de la vérité; mais ce n'était que des suppositions, et je dus finalement écarter la chose de mon

esprit comme inexplicable. Maintenant, à la lueur de l'enseignement théosophique, tout cela est parfaitement simple. Sans aucun doute, quelqu'un à cet endroit avait bien réellement eu peur — terriblement peur — et s'était précipité éperdument vers la lumière secourable du gaz et la compagnie des hommes, dans une hâte folle d'échapper à ce qu'il voyait ou croyait voir; et si grande avait été la terreur de ce pauvre homme, qu'elle avait fait une impression profonde sur les objets environnants. Les vibrations astrales de cette secousse de terreur avaient été assez violentes pour déterminer l'enregistrement phonographique, dont parle M. Stead, et qui peut se reproduire sur le plan physique; le son de ces pas, fuyant et résonnant, avait été enregistré sur la pierre de telle façon qu'il avait pu être reproduit à mon profit.

Nous n'avons pas encore une connaissance suffisante des lois qui régissent ces sortes de phénomènes pour pouvoir discerner la raison pour laquelle le son fut seule reproduit, et non la forme en fuite, comme cela est arrivé dans d'autres cas similaires. Il nous est facile de comprendre qu'il pouvait n'y avoir pas une force suffisante pour matérialiser toute la scène sur ie plan physique et la rendre sensible simultanément à l'œil et à l'oreille; nous pouvons imaginer que des circonstances que nous ne saisissons pas rendent plus facile la reproduction du son dans certains cas et dans d'autres celle de la vision; mais pour ce qui est de la cause qui détermine la forme que prendra la manifestation, nous en sommes réduits à des spéculations. Les hantises consistant uniquement en sons semblent bien plus nombreuses que celles où une appartition véritable

est comprise; cela suggère l'idée que les vibrations sonores, beaucoup plus lentes, sont plus facilement enregistrées que les vibrations très rapides qui produiraient une impression sur l'œil. Il n'est pas douteux que les recherches à venir révèleront des choses très intéressantes dans cette direction.

Une impression astrale qui se perpétue.

Un autre cas remarquable, dans cet ordre de faits, est donné par le Dr Lee, dans *Glimpses of the supernatural,* vol. II, p. 100. Il nous raconte comment le Rév. Joseph Jefferson, prêtre de North Stanley, près de Ripon, lui décrivit une aventure assez lugubre qui lui arriva à environ onze milles de York. Une série de cris les plus horribles l'effrayèrent une nuit qu'il passait près d'un certain lieu, mais il n'y avait là aucune créature humaine dont la présence put expliquer ces bruits. Ses recherches lui firent découvrir qu'un meurtre y avait été commis dans des circonstances particulièrement horribles, et que les cris n'étaient que la reproduction de ceux qu'avait poussés la victime. L'impression faite dans ce cas était parfois perceptible pour la vue aussi bien que pour l'ouïe, car on lui parla d'une personne qui avait vu l'apparition du corps de la victime ramassé sur lui-même, à l'endroit où, bien des années avant, il avait été réellement trouvé.

Cruautés de puritains.

On affirme que subsiste encore à l'abbaye de Watton, près de Beverley, en Yorkshire, l'impression astrale

d'un crime abominable entre les plus abominables. Il paraît qu'au temps de la grande révolte, une bande de soldats du parti des parlementaires se livraient dans ces parages à tous les désordres, avec la hideuse brutalité et la soif de cruauté si caractérisques des soi-disant « puritains ». Ces misérables envahirent l'abbaye, qui servait à cette époque d'habitation particulière, en l'absence du maître, arrachèrent son bébé des bras de la maîtresse du logis, lui brisèrent la tête contre le mur, puis massacrèrent la mère et lui coupèrent la tête, comme l'aurait pu faire n'importe quelle bande de sauvages. Il n'est guère étonnant qu'un meurtre aussi atroce se soit enregistré de façon ineffaçable, et que parfois l'on voie encore, dans la chambre où fut perpétré cette « sainte action », l'apparition d'une dame décapitée, portant un enfant dans ses bras. Un récit de cette hantise fut publié dans le *Leeds Mercury,* au mois de juin 1884.

Il est possible que le spectre de Wyecoller Hll, dont nous avons parlé précédemment, soit aussi un cas de ce type. D'autre part ce peut être le meurtrier revenant lui-même, ou simplement une forme-pensée; car il n'est pas rare que les apparitions qui surviennent à l'endroit où un crime a été commis, soient des formes-pensées projetées par le criminel, qui (mort ou vivant, mais surtout une fois mort), repasse sans cesse dans sa pensée les circonstances de son forfait. Ces pensées étant naturellement particulièrement vives en son esprit le jour anniversaire du crime, il arrive souvent que les formes qu'il crée ne sont assez fortes pour se matérialiser de façon sensible à la vue ordinaire que ce jour là; ce qui explique la périodicité de certaines

manifestations de cette catégorie. Il est possible aussi que l'idée du crime, très intense chez le criminel, ait le pouvoir de réveiller le souvenir enregistré et de faire entrer dans le champ de la visibilité physique ce qui autrement resterait juste en dehors de ses limites. Il est clair qu'aucune considération de ce genre ne peut nous servir dans le cas du spectre de l'abbaye de Watton, car les barbares sanguinaires, qui ont déshonoré l'humanité par les forfaits commis en ce lieu, étaient évidemment incapables d'aucun sentiment aussi élevé que le remords.

Nous trouvons dans *Real Ghost Stories*, p. 192, un cas dans lequel l'impression faite a produit une forme visible, mais sans bruit. Celui qui raconte l'histoire s'exprime ainsi :

Le meunier monté sur le cheval gris.

« Bien que j'aie parcouru les chemins du pays à toutes les heures du jour et de la nuit, en été et en hiver, depuis vingt ans, je n'y ai jamais rien rencontré qui me surprît, ou que je ne puisse expliquer, jusqu'à lundi dernier au soir. C'était à peu près à cette heure-ci. Monté sur ma bonne vieille Fan (une jument baie-brune), à ce croisement (un carrefour de quatre routes), un homme monté sur un cheval gris et venant par cette route à main gauche, arrivait sur moi par le côté du montoir. Je dus tirer sur ma rêne droite pour prendre le champ nécessaire pour passer devant lui; il venait sur moi à angle droit. En passant devant la tête de son cheval je lui criai : « Bonne nuit ». N'entendant pas

de réponse je me tournai à droite sur ma selle, pour voir s'il avait l'air de dormir à cheval, mais à ma grande surprise je ne vis plus ni homme ni cheval. J'étais si sûr de l'avoir vu que je fis tourner la vieille Fan et retournai au milieu du carrefour, mais sur aucune des quatre routes je ne vis homme ni cheval, bien qu'il fit encore assez jour pour distinguer à deux ou trois cents mètres, comme en ce moment. Alors j'allai vers cette barrière (une barrière dans un des angles, ouvrant sur un pré) pensant qu'il était peut être passé par là; mais en regardant le long des deux haies je ne pus rien voir de mon homme ni de son cheval; et c'est alors — mais alors seulement — que je me sentis tressaillir et frissonner sous l'impression que j'avais vu quelque chose de bizarre, et pour descendre la colline où nous sommes en ce moment je mis ma jument à sa meilleure allure.

« Mais vous n'avez pas encore entendu la partie la plus étrange de mon histoire. Après avoir fait mes affaires à la ferme que voilà, je racontai au vieux fermier et à sa femme ce que j'avais vu, comme je viens de vous le raconter. Le vieillard dit alors :

« — Il y a bien des années que je vous vois sur cette route; n'avez-vous jamais vu déjà la même chose à ce carrefour ?

« — Vu quoi déjà? demandai-je.

« — Eh bien! un homme en vêtements clairs monté sur un cheval gris, dit-il.

« — Non, jamais, répondis-je, mais je jure que je l'ai vu ce soir.

Le fermier me demanda si j'avais jamais entendu

raconter ce qui était arrivé au meunier il y a une quarantaine d'années.

« — Non, pas un mot, lui dis-je.

« — Eh bien, dit-il, il y a une quarantaine d'années, ce meunier revenant du marché tomba dans un guet-apens et fut assassiné à ce carrefour. Il portait, comme font souvent les meuniers dans ce pays-ci, des habits clairs, et son cheval était gris. J'ai pris cette ferme peu de temps après que c'était arrivé, et, bien que j'aie été au courant de tout cela et que j'aie traversé le carrefour des milliers de fois, je n'y ai jamais rien vu d'extraordinaire moi-même; mais un grand nombre de gens ont raconté la même histoire que vous venez de nous dire à la mère et à moi, et ont décrit l'aspect de l'homme sur son cheval gris, que l'on voit et qui disparaît, comme vous nous l'avez décrit ce soir. »

Dans ce cas il n'y a pas de son et la scène du meurtre n'est pas reproduite entièrement; seulement cette tranquille apparition du meunier allant à cheval vers le lieu du crime; et cette vision même ne se montre qu'en de rares occasions. Il n'y a rien dans l'histoire pour montrer s'il y a eu matérialisation ou si l'impression fut faite directement sur l'esprit de celui qui l'a racontée. Mais les faits ici rapportés semblent suggérer certaines déductions. Ni les coups ni la lutte ne sont reproduits; il est donc évident que l'impression astrale n'a pas été faite par la pensée ou les sentiments du meunier, car s'il en avait été ainsi, l'attaque aurait inévitablement été le trait dominant de la scène. On voit le meunier se dirigeant vers le carrefour, jamais s'en éloignant; en fait il apparaît précisément comme il dut apparaître aux yeux du misérable qui l'attendait à l'affût.

Le meunier n'avait pas conscience du danger et rentrait simplement chez lui; avant l'attaque il est peu probable que des passions assez violentes pour produire la hantise eussent fait rage en son âme; pourquoi en aurait-il été ainsi? Mais le meurtrier guettant et attendant avec son cruel dessein dans le cœur, qui pourra dire dans quel tumulte d'émotions contraires il vit, lui, approcher celui qui devait être sa victime? Il y avait toute raison pour que l'aspect de l'infortuné meunier fut profondément gravé pour toujours dans son esprit, et je n'ai guère de doute que ce soit son image mentale, à lui, qui ait produit sur les objets environnants une impression si forte qu'il arrive parfois qu'elle soit visible.

Cette reproduction visible pourrait être due à l'intensification momentanée de la pensée du meurtrier, ou bien elle pourrait être seulement une question d'impressionnabilité de la part de ceux qui l'ont vue, car le même individu qui l'a vue une fois pourrait ne jamais se retrouver de nouveau dans les conditions exactement adéquates pour que l'expérience se renouvelât. L'homme dont j'ai cité le récit déclare qu'il continua à passer par cet endroit fréquemment pendant dix ans par la suite, sans jamais revoir le meunier. La raison peut en être qu'il ne s'est jamais trouvé de nouveau dans des dispositions suffisamment réceptives, ou bien que jamais l'image ne s'est matérialisée au moment où il lui arrivait de passer par là.

Il existe beaucoup de récits d'apparitions de gens assassinés, mais il est très rare que la victime elle-même soit présente. Si elle est elle-même un criminel, s'il s'agit d'une querelle pour le partage de biens mal acquis, il est alors très possible qu'elle hante le lieu

de sa mort; mais si elle est innocente, il est peu probable qu'elle revienne le visiter, ni même qu'elle y pense beaucoup, à moins qu'elle ne soit d'un naturel vindicatif. C'est à peu près toujours, soit un simple enregistrement astral, soit les sombres pensées remachées par le meurtrier, qui produisent ce qui peut être vu ou entendu dans les phénomènes de ce genre.

Toutes les forces astrales de cette nature tendent à s'affaiblir à mesure que le temps s'écoule, et s'éteignent graduellement. Tout ce qui arrive s'inscrit de façon permanente sur les plans supérieurs, et le clairvoyant exercé peut toujours l'y retrouver; mais cela est entièrement indépendant des sentiments des personnes concernées, et cela est produit de toute autre façon que ne le sont ces impressions astrales inférieures qui seules peuvent provoquer les hantises du genre de celles que nous avons décrites. Seules ces impressions astrales s'évanouissent peu à peu, même s'il leur arrive parfois de durer pendant des périodes très longues comparées à notre vie physique. Bien des gens, par exemple, ont encore une impression désagréable en passant près de l'endroit où fut le gibet de Tyburn même s'ils sont entièrement ignorants par ailleurs de son emplacement exact.

Il y a beaucoup de manifestations astrales d'ordre secondaire dont je ne me suis pas occupé, parce qu'elles ne concernent d'aucune façon l'état ni les facultés de l'homme après sa mort. Ceux de nos lecteurs qui désirent une description détaillée du plan astral, de ses habitants, vivants et morts, humains ou non, devront lire le cinquième manuel théosophique. Dans ce livre-ci, j'aborde le sujet d'un autre point de vue, me contentant

d'énoncer les faits concernant la mort et la vie qui la suit, et de montrer comment une grande partie de la vérité découverte grâce aux observations des théosophes, aurait pu être déduite des exemples que nous avions déjà sous les yeux, si les hommes s'étaient seulement donné la peine de les étudier et de les confronter sérieusement, et s'ils avaient accordé à la plus importante des questions un peu de l'attention qu'elle mérite.

CHAPITRE XXIII

Comment agir en présence d'un fantôme.

Avant de quitter la subdivision de mon sujet dont je viens de traiter, je me risquerai à donner un avis. Bon nombre d'apparitions se montrent à tout instant; les gens deviennent moins crassement matériels, et, par conséquent, plus facilement accessibles aux impressions, à mesure que le temps passe; il est donc parfaitement dans les limites du possible que quelques-uns de mes lecteurs aient un jour la chance de voir un fantôme. J'emploie cette expression à bon escient; tout d'abord parce que je considère de telles expériences comme de grande valeur, en ce qu'elles donnent une certitude et une compréhension nette de l'autre vie; et en second lieu parce qu'une occasion de servir est toujours une chance, et une apparition, d'ordinaire, a besoin d'aide sous une forme quelconque.

Ce que je désire indiquer ici c'est la façon dont devront se comporter ceux à qui arrivera cette heureuse fortune. Il me semble que le fantôme a de très sérieuses raisons de se plaindre de la manière dont la moyenne des gens le reçoivent. Il lui faut généralement faire un grand effort pour se montrer — il ne le fait pas sans une raison très grave, ni sans être pressé par quelque

nécessité de la plus grande urgence — et, dans les circonstances ordinaires, il ne peut rester matérialisé que quelques moment. L'usage qu'il peut faire de ces quelques instants est de la plus haute importance pour lui; si tout va bien, ils ne sont pas moitié assez longs probablement, pour dire ce qu'il désire faire entendre; et pourtant la plupart des gens gaspillent ce temps d'une valeur inappréciable, à crier, à s'évanouir ou à prendre la fuite! Mettons-nous à la place du mort, et rendons-nous compte de ce que cette façon d'agir égoïste et lâche, signifie pour lui.

Si quelqu'un dans une situation véritablement pénible venait à nous sur le plan physique, et nous demandait de l'aider, nous serions tout au moins disposés à l'écouter; pourquoi ne montrerions-nous pas la même courtoisie à l'égard d'une personne qui se trouve être morte? Nous n'aurions pas eu peur de ce même individu quand il possédait encore un corps physique, grâce auquel il lui aurait été possible, semble-t-il, de nous faire du mal; pourquoi en aurions-nous peur après sa mort, alors que nous avons sur lui l'avantage (si c'en est un) de posséder un véhicule de plus que lui? C'est un homme, un de nos frères, maintenant tout autant qu'autrefois, et il lui est absolument impossible de nous faire du mal d'aucune façon; comment excuser alors l'attitude généralement adoptée?

L'attitude de la recherche psychique.

D'autre part, n'allez pas vous précipiter à l'autre extrême, le scepticisme exagéré, et regarder votre visiteur comme une hallucination ou « la visualisation extério-

risée d'une idée symbolique subjectivement conçue », pour citer les termes de la Société de Recherches Psychiques. Tous ceux qui étudient l'occulte doivent éprouver de la gratitude envers cette société pour le magnifique travail qu'elle a accompli en étudiant et en classant patiemment un si grand nombre d'exemples au cours de son enquête dans le domaine d'une science très impopulaire. Je pense que nous lui devons quelque chose aussi pour avoir rendu notre manière d'étudier ces choses presque respectable aux yeux du monde; si bien qu'au lieu de se rire de nous avec dédain, la personne « dans le ton » est maintenant disposée à admettre « qu'il pourrait bien y avoir réellement quelque chose dans tout cela! »

Mais on peut difficilement s'empêcher de sourire un peu devant l'attitude de cette Société éternellement sur le point d'admettre les faits en tremblant, et devant la façon étonnante qu'elle a de toujours passer à côté de l'explication facile et évidente des faits observés et réunis par ses membres, pour se réfugier dans de vagues généralités et des théories compliquées, mais peu probables. La précaution scientifique est une qualité admirable et absolument nécessaire dans toute espèce de recherche et plus particulièrement dans la recherche psychique; mais comme certaines autres vertus, celle-ci devient un vice quand il y a excès, et dégénère en aveuglement et en préjugé; et quand nous lisons ce qu'écrivent ses membres, nous sommes tout le temps péniblement frappés par la façon dont l'explication laborieuse et tirée par les cheveux et mise en relief, alors qu'on ignore de parti-pris celle qui est évidente, et qui se présente d'elle-même. J'en veux citer

un exemple ou deux tirés des *Essays in Psychical Research*, de M^lle^ Goodrich Freer.

L'anneau perdu.

Un monsieur rêve qu'il voit une de ses bagues particulièrement précieuse, dans une certaine position, dans un carré de fraisiers; le matin il va la chercher dans l'écrin où elle se trouve d'ordinaire et, chose horrible, s'aperçoit qu'elle a disparu, mais il descend, et la voilà dans le carré de fraisiers. C'est un cas très simple de clairvoyance banale au cours d'un rêve, direz-vous. Oh ciel! mais non! au contraire, on nous demande de croire que le monsieur, cueillant en passant une fraise qui l'avait tenté, avait remarqué la bagne, *sans savoir qu'il l'avait vue*, et cette connaissance inconsciente avait été rappelée à l'attention de son moi conscient par la mémoire du rêve!

Une différence de papier.

Autre exemple :

« Je cherchais une maison avec un ami, et nous étions dans une chambre à l'étage supérieur de la vingtième maison environ que nous avions vue ce jour-là. Il y avait une penderie dans cette pièce, dont les portes fermées allaient du plafond au plancher. Tout à coup il me sembla que ces portes étaient ouvertes et que je voyais ce qu'il y avait derrière.

« — Si vous ouvrez ces portes, dis-je à mon ami, vous verrez que le papier qui tapisse l'intérieur est d'un bleu vif avec des petits losanges comme motif et diffère complètement du reste de la chambre.

« Il fit comme je disais, et ce que j'avais dit était correct. A mon avis il serait absolument absurde de supposer qu'un fait aussi insignifiant était le résultat de la clairvoyance, à moins qu'on ne puisse trouver aucune autre explication. Quelques mois avant j'avais visité des maisons dans le même quartier et elles m'avaient été indiquées par le même agent de location; bien que, en ce qui concerne du moins ma mémoire et mon observation conscientes, la maison me fût complètement étrangère, je considère comme plus probable que je l'avais visitée une fois déjà auparavant, et que j'avais alors remarqué inconsciemment la discordance du papier. »

La crédulité du sceptique.

Pourquoi, oui, pourquoi, ces sceptiques scientifiques sont-ils si extraordinairement crédules ? Sans aucun doute, la théorie parfaitement simple et intelligible de la vision éthérique est bien plus acceptable que l'oubli ahurissant, impossible de la part d'une personne saine d'esprit, que l'on nous demande ici d'accepter sans discussion. Il est sûrement plus simple, au lieu d'inventer des explications, ingénieuses mais impossibles, d'accepter les théories qui considèrent ces facultés anormales comme des manifestations partielles et anticipées du pouvoir magnifique que l'humanité reçoit en naissant et qui bientôt nous sera commun à tous.

Une autre de leurs théories étonnantes est celle qui cherche à expliquer tout ce qui arrive dans le ciel et sur la terre par l'action du « soi subliminal ». Le Dr Alfred Russel Wallace, dans son ouvrage sur *Les*

miracles et et spiritisme moderne est particulièrement tranchant dans son examen sur cette théorie. Page XVI, il fait la remarque suivante : « La personnalité seconde ou subconsciente, avec ses vastes réserves de connaissance (acquises nul ne sait comment), son caractère distinct, sa moralité inférieure, ses mensonges constants, constitue une cause aussi purement théorique que l'esprit d'un mort ou que tout autre esprit. Qualifier cette hypothèse de scientifique et l'intervention des esprits d'anti-scientifique, c'est faire une pétition de principe. »

Le malaise subit.

L'une des histoires qu'il raconte plus loin dans le même livre, est délicieuse, non pas tant à cause du phénomène tout à fait ordinaire qu'il décrit, que par la manière dont elle illustre incidemment l'attitude favorite d'un véritable membre de la Société des Recherches psychiques. Après avoir raconté comment plusieurs personnes entendirent des hurlements et des cris effrayants, il est dit que trois chiens qui dormaient dans différentes chambres à coucher de la maison hantée furent tous découverts tapis et tremblants de peur, et le poil hérissé : l'un d'eux, un bull-dog féroce, était caché sous un lit et tremblait de tout son corps. Mais le membre de la Société des Recherches psychiques a vite fait d'expliquer tout cela; les bruits, on les exécute sommairement : « Si ce n'étaient pas des bruits réels et naturels, ils faut qu'ils aient été le résultat d'hallucinations collectives »; quant aux chiens, on suggère que par une coïncidence vraiment remarquable, ils ont

pu, tous au même moment, « tomber subitement malades! »

Néanmoins, en dépit de ces absurdités, en dépit de son vocabulaire merveilleux (où l'on trouve des termes comme panésthésie, hypnopompique, hyperprométhie, méthecetique, qu'un membre même de la Société classait « parmi les phénomènes les plus frappants de la recherche psychique »), en dépit de sa condamnation erronée et grossièrement injuste de notre grande fondatrice, Madame Blavatsky, cette Société a fait un grand travail dans le monde, et nous l'en remercions en conséquence. Et pourtant combien il lui aurait été facile de faire énormément plus encore!

Cependant sa méthode dans le cas d'une rencontre avec un fantôme, quelque satisfaisante qu'elle soit pour ses membres, ne paraît guère devoir être aussi agréable au fantôme lui-même, et nous ne saurions recommander au public de l'adopter. Personnellement je me sens moins disposé à le considérer comme un phénomène probable d'indigestion subjective, que comme un homme et un frère qui, peut-être, se trouve en grand besoin d'être aidé.

L'attitude recommandable.

Alors, direz-vous, que suggérez-vous donc sur la conduite à tenir quand on rencontre un fantôme? Je suggèrerai la politesse ordinaire, celle que vous lui manifesteriez s'il venait vous voir dans son corps physique, en vous souvenant en outre qu'il est probablement vivement pressé par le temps. Adoptez immédiatement le point de vue (qui vous est habituel, espérons-le),

d'après lequel tout contact est une heureuse occasion; dites-vous : « Voici quelqu'un à aider; comment puis-je le servir? » Accueillez-le d'un sourire amical, et demandez-lui sérieusement : « Que puis-je faire pour vous? Je serai enchanté de vous rendre service. » Peut-être sera-t-il à même de vous le dire sur le champ; peut-être (car il ne dispose pas toujours d'une voix qu'on puisse entendre) il peut s'efforcer de quelque autre manière d'indiquer ses désirs. S'il ne peut faire ni l'un ni l'autre, mais disparaît l'air désappointé, soyez sûr que bien qu'il ait disparu à votre vue il est encore près de vous et parlez-lui comme s'il continuait à être perceptible à vos sens. Demandez-lui s'il peut communiquer ce qu'il a à dire aux moyens de raps, et, s'il se trouve qu'il peut répondre par ce moyen, entendez-vous avec lui sur un code de signaux simples comme ceux qui sont généralement adoptés dans une séance de spiritisme. Si rien de cela ne lui est possible, dites-lui que lorsque vous dormirez, la nuit, vous serez à son service sur son plan à lui, et qu'il pourra alors dire ce qu'il désire sans la moindre difficulté. Entre temps donnez-lui l'assurance que tout va bien et qu'il doit essayer de ne ressentir ni anxiété ni peur. En résumé, votre attitude doit être calme et consolante et cependant toujours en éveil pour donner l'aide dont on a besoin.

La préparation nécessaire.

Afin de pouvoir agir ainsi quand l'occasion s'en présentera, vous devez vous exercer à comprendre ce qu'est la mort, et vous rendre compte combien l'homme après sa mort reste naturel et n'est pas changé. Si vous l'ima-

ginez uniquement comme un de vos frères qui a besoin d'assistance, il est impossible que vous en ayez peur, car vous l'aimerez, et « l'amour parfait chasse la crainte ». Il est excessivement important, d'autre part, de former les jeunes enfants à considérer les morts sous cet aspect. Beaucoup trop souvent des nourrices mal avisées effraient les enfants avec de sottes histoires, ou des menaces basées sur la supersititon, et il est à peu près impossible par la suite d'extirper complètement les fausses conceptions ainsi données par négligence. Mais si dès le début on enseigne aux enfants que la mort n'existe pas, dans l'acception ordinaire de ce mot; si on leur fait comprendre que leur petit camarade ou leur vieil ami ne les a pas quitté, mais a dépouillé le lourd vêtement extérieur seul visible à leurs yeux, afin de passer dans une forme de vie plus haute et plus large qu'il n'aurait jamais pu atteindre tant que le poids de cette enveloppe l'écrasait ; s'ils savent en outre que, quelquefois, grâce à des circonstances heureuses, il devient possible à celui qui s'est ainsi écarté de nous, de se faire voir de nouveau dans le monde physique, et que c'est être en vérité bien favorisé que d'avoir ainsi un aperçu de cette autre vie, et qu'on peut avoir dans ces circonstances l'occasion de rendre service, alors, non seulement on épargnera à ces enfants eux-mêmes une quantité de sottes frayeurs et d'erreurs, mais encore on les aura préparés à rencontrer les morts dans l'esprit qui convient s'ils ont jamais le bonheur d'entrer en rapport avec eux.

Alors, en vérité, pourra s'ouvrir devant nous un avenir de splendeur, un avenir où morts et vivants pourront vivre à côté les uns des autres dans la véritable

communion sainte, toujours prêts à s'aider les uns les autres, sans hésitation ni crainte de malentendu; l'immortalité de l'homme ne sera plus un dogme de théologie nuageuse, mais une vérité reconnue et démontrée; que nous ayons ou non un corps physique, peu nous importera, pourvu que nous ayons l'occasion d'évoluer et de servir. Une telle attitude envers la vie et la mort n'est pas un rêve d'un avenir lointain; car ceux qui saisissent l'enseignement théosophique et vivent la vie théosophique le réalisent ici dès maintenant. Vivez cette vie et vous verrez cela par vous-mêmes comme nous l'avons vu; étudiez l'enseignement, et vous saurez par vous-même, tout comme nous savons, nous qui avons étudié et avons essayé de vivre une vie intelligente selon la grande Loi Divine de pureté, d'altruisme et d'amour.

CHAPITRE XXIV

Les phénomènes spirites.

L'étude des phénomènes qui se produisent au cours des séances spirites aurait pu constituer un autre moyen de trouver des renseignements sur la survivance de l'homme après la mort. De même qu'un grand nombre des faits si clairement exposés devant nous par la théosophie auraient pu être déduits d'une observation et d'une confrontation attentive des faits relatifs aux apparitions, de même un grand nombre d'entre eux auraient pu être inférés de la même observation et de la même confrontation attentive des faits rapportés dans la littérature spirite. Ils n'en furent cependant pas déduits, sauf par les spirites eux-mêmes, et, en général, ils ne furent pas exprimés en un système cohérent, même par eux. Mais de même les faits maintenant connus de source théosophique nous permettent de voir comment les différents types d'apparitions prennent place parmi eux et sont expliqués par eux, de même encore nous pouvons voir comment les manifestations spirites peuvent être classées et comprises grâce à la même connaissance.

Il m'a toujours semblé que nos amis spirites devraient

accueillir avec joie le système théosophique, car une grande partie de la difficulté qu'ils éprouvent à faire accepter leurs phénomènes vient de l'opinion que leurs prétentions sont en contradiction avec la science et ne peuvent s'harmoniser avec aucun système raisonnable. Cette idée est complètement erronée, et cependant le spiritisme ne fait pas grand'chose pour la dissiper; il continue (et à juste titre) à insister sur les faits qui le caractérisent, mais n'essaye pas, en général, de les mettre en harmonie avec la science. Il y a, semble-t-il, une tendance à s'écrier : « Quelle merveille! C'est admirable! c'est magnifique! » et à se perdre dans une admiration extasiée, plutôt que de se rendre compte que tout cela est parfaitement naturel, et d'autant plus beau parce que naturel. Car tout ce qui est réellement naturel est beau; c'est nous seuls qui, réduits au pessimisme par nos ingérences qui corrompent les méthodes de la Nature, retombons dans le doute et disons en hésitant que certaines choses sont trop bonnes, trop belles pour être vraies car nous ne comprenons pas encore que c'est précisément parce qu'une chose est bonne et belle qu'elle doit aussi être vraie et qu'il serait bien plus exact de dire : « C'est trop beau pour n'être pas vrai ». Car Dieu est Vérité et Il est le bien.

L'explication théosophique.

Le système théosophique des plans de la nature et de l'existence de variétés infinies de la matière, avec ses subdivisions des plus délicates, parmi lesquelles se jouent les forces qui leur sont propres, ouvre immédiatement la voie vers la compréhension des phénomènes

qui se produisent dans la salle de séances. Quand nous arrivons en outre à comprendre que l'homme possède des véhicules correspondant à chacun de ces plans et que dans chacun d'eux il est doué de facultés nouvelles et plus étendues, bien des choses qui étaient jusque là difficiles à expliquer deviennent claires comme le jour. J'ai traité ce sujet en détail dans mon petit livre sur la *Clairvoyance;* il n'est donc pas nécessaire que je répète ici ce que j'ai dit dans cet ouvrage. Il suffira de remarquer que si nous saisissons bien la nature de ces facultés, nous voyons qu'il est possible au mort, s'il lui en prend fantaisie, de trouver un passage dans un livre fermé, de lire une lettre contenue dans une boîte fermée à clef, de voir et de rapporter ce qui se passe loin de là, de lire les pensées de n'importe quelle personne, présente ou absente. Tout ce que le mort accomplit dans cet ordre de faits, peut être accompli par un vivant qui a développé ses facultés latentes de vision astrale; nous nous rendons compte par là que pour celui qui habite un corps astral et n'agit que par son intermédiaire, ces actes qui nous semblent phénoménaux et merveilleux doivent avoir un tout autre aspect, car ils constituent pour lui les procédés quotidiens de sa vie. Celui qui n'a pas étudié ces questions n'a pas l'habitude de ces manifestations, et ne peut comprendre comment elles se produisent; son impression à leur égard est exactement celle que pourrait avoir un sauvage en voyant l'usage que nous faisons de la lumière électrique ou du téléphone. Mais l'homme intelligent et cultivé est jusqu'à un certain point familiarisé avec le mécanisme de ces deux phénomènes, il ne considère donc plus les résultats obtenus comme de la magie, mais comme des

effets naturels; il envisage la question sous un tout autre aspect.

A la lumière de la connaissance théosophique du plan astral et de ses possibilités, nous pouvons donc essayer maintenant de classer de quelque manière les phénomènes qui se produisent dans la salle de séances spirites. Peut-être le mode de classification le plus commode sera-t-il celui qui consiste à les ranger d'après les facultés employées pour les produire. De cette façon ils se groupent facilement en cinq catégories :

1. — Ceux qui impliquent simplement l'utilisation du corps du médium : discours en état de trance, écriture, dessin, peinture, automatiques et personnification; et quelquefois l'usage de la planchette.

2. — Ceux qui exigent la possession de la vision astrale ordinaire, par exemple, trouver un passage dans un livre fermé, lire un écrit enfermé dans une boîte, répondre à des questions mentales, découvrir quelque chose ou quelqu'un qui a disparu.

3. — Ceux qui impliquent une matérialisation partielle, s'arrêtant d'ordinaire avant d'atteindre le point où elle deviendrait visible. Sous cette rubrique nous placerions les raps, les tables dansantes et tournantes, les déplacements d'objets et les objets flottant en l'air, l'écriture sur l'ardoise, et toute espèce d'écriture ou de dessin exécuté directement par la main du mort et non pas par l'intermédiaire du médium; les attouchements de la main des morts ou le son de leur voix « toucher la main qui n'est plus, entendre la voix qui s'est tue pour toujours », selon l'expression de poignant regret du poète. Presque toutes les manifestations secondaires observées au cours des séances tombent sous

titre, car nous devons y mettre aussi les instruments qui jouent, la boîte à musique remontée et flottant en l'air et même le souffle froid, l'un des phénomènes les plus constants du début des séances. Il est probable que les mouvements de la planchette à message appelée « ouija » rentrent d'ordinaire dans cette catégorie.

4. — Les diverses manifestations qui exigent une connaissance déjà plus approfondie des lois de la physique astrale, telles que l'écriture et les tableaux obtenus par précipitation, la production volontaire de différentes sortes de lumière, le dédoublement des objets, leur apport d'une certaine distance, leur apparition dans une chambre fermée, le passage de la matière à travers la matière, la manifestation ou la production du feu.

5. — *Matérialisation visible.*

Je me propose de reprendre chacune de ces catégories et de m'efforcer de les illustrer et de les expliquer dans la mesure où je le pourrai par des exemples tirés tantôt d'ouvrages d'une valeur reconnue sur le sujet, et tantôt de ma propre expérience. J'ai passé beaucoup de temps, pendant bon nombre d'années, à l'étude patiente du spiritisme, et il n'y a peut-être pas un seul des phénomènes, à quelque catégorie qu'il appartienne dont j'avais lu la description dans les livres, que je n'aie vu à plusieurs reprises dans les séances expérimentales contrôlées. C'est donc là un sujet sur lequel je me sens à même confiance. L'exposé de la façon dont je fus amené à faire mes premières et modestes expériences personnelles dans ce domaine, pourra peut-être servir d'introduction utile à mes considérations plus complètes sur la question.

CHAPITRE XXV

Expériences personnelles.

La première fois, autant que je puisse m'en souvenir, que j'entendis parler de spiritisme, c'était à propos des séances de M. D. D. Home devant l'Empereur Napoléon. Ce que l'on en racontait me paraissait à cette époque tout à fait incroyable, et un soir que j'en lisais le compte rendu à ma mère, j'exprimai des doutes sérieux sur l'exactitude des descriptions. Cependant l'article se terminait par la remarque que quiconque conserverait des doutes sur l'histoire, pourrait aisément se convaincre de sa possibilité. Il n'y avait qu'à rassembler quelques amis et les faire asseoir autour d'une petite table soit dans l'obscurité, soit dans une lumière atténuée, la paume des mains légèrement appuyée sur la surface de la table. On disait qu'il était encore plus simple de placer un chapeau de soie ordinaire sur la table, le bord en haut, et de faire poser légèrement les mains de deux ou trois personnes sur le bord. On affirmait que le chapeau ou la table se mettrait bientôt à tourner, et qu'ainsi serait démontrée l'existence d'une force indépendante de toutes les personnes présentes.

Cela paraissait assez simple et ma mère suggéra,

comme le soir commençait justement à tomber et que le moment paraissait approprié, que l'on fit l'expérience incontinent. Je pris donc un guéridon, dont le rôle ordinaire était servir de support à un pot de fleur, contenait un grand arum blanc. J'apportai mon chapeau que je pris au porte-manteau dans le couloir et le mis sur la table; puis nous posâmes les mains sur le bord comme il était prescrit. La seule présente, outre ma mère et moi, était un petit garçon de douze ans, qui était, comme nous le découvrîmes par la suite, un puissant médium physique; mais je ne savais rien des médiums alors. Je ne crois pas qu'aucun de nous s'attendît à un résultat quelconque et je sais que ma surprise fut immense quand le chapeau fit, sur la surface polie de la table, un demi-tour d'un mouvement tranquille mais bien net.

Chacun de nous pensa que l'autre avait dû le faire remuer inconsciemment, mais il eut bientôt réglé cette question, car il se mit à tourner et tourbillonner si vigoureusement qu'il nous devint difficile de conserver les mains dessus. Sur ma proposition nous soulevâmes les mains; le chapeau monta à leur suite, comme s'il y eut été attaché et resta suspendu à deux pouces environ de la table pendant quelques instants avant de retomber. Ce nouvel événement m'étonna encore plus, et je m'efforçai d'obtenir de nouveau le même résultat. Pendant quelques minutes le chapeau refusa d'obéir, mais quand il se décida enfin à monter comme la première fois, il emmena la table avec lui! Voilà donc mon chapeau familier, à qui je n'avais jamais jusque là soupçonné de qualités occultes, qui se suspend mystérieusement en l'air au bout de nos doigts; et non con-

tent de défier ainsi les lois de la pesanteur pour son propre compte, il fixe une table à son sommet et la soulève également! Je regardai les pieds de la table; ils étaient à environ six pouces du tapis et aucun pied humain ne les touchait ni ne les approchait! Je passai moi-même le pied par-dessous, mais il n'y avait certainement rien — rien de physiquement perceptible tout au moins.

Naturellement au premier mouvement du chapeau. l'idée m'avait traversé l'esprit que le petit garçon devait nous jouer quelque tour; mais en premier lieu il était évident qu'il n'en faisait rien, et en second lieu il ne lui aurait pas été possible de produire ce résultat sans qu'on s'en aperçut. Au bout d'environ deux minutes la table se détacha du chapeau et retomba sur le plancher et presque immédiatement le chapeau alla le rejoindre, mais l'expérience fut renouvelée plusieurs fois à quelques minutes d'intervalle. Puis la table se mit à se balancer violemment et envoya promener le chapeau ; indication bien nette et qui nous était destinée, si aucun de nous en avait su assez long pour la saisir. Mais nul d'entre nous ne savait que faire ensuite, bien que nous fussions vivement intéressés par ces mouvements extraordinaires. Personnellement je ne pensais pas le moins du monde que ce phénomène fut une manifestation des morts, mais simplement la découverte d'une étrange force nouvelle.

Je parlai de ces faits curieux, le jour suivant, à quelques amis, et parmi eux, il s'en trouva un qui avait une fois ou deux vu quelque chose de semblable et connaissait les rudiments de la procédure spirite. Je l'invitai aussitôt à se joindre à nous le soir suivant et à assister

à nos expériences. Les mêmes phénomènes se reproduisirent, mais cette fois, avec l'aide de notre ami, nous posâmes des questions et nous nous aperçûmes que la table y répondait intelligemment par ses mouvements. Cependant l'entité qui communiquait avec nous ne devait pas avoir été un homme bien instruit, car il ne fut rien dit d'important, ni ce jour, ni par la suite, et les manifestations eurent toujours un peu le caractère de mauvaises plaisanteries. Leur trait le plus remarquable était l'énorme force physique manifestée en certaines occasions. Des meubles lourds furent fréquemment projetés avec violence et parfois considérablement endommagés, et cependant aucun de nous ne fut jamais vraiment blessé. Un ami particulièrement sceptique reçut sur le pied l'extrémité d'un lourd garde-feu en cuivre, mais je crois qu'il l'avait nettement provoqué.

Démonstrations violentes.

Le chapeau de soie fut hors de service dès la seconde séance, et par la suite nous placions donc les mains directement sur la table ou du moins nous commencions comme cela, car après quelques instants elle exécutait d'ordinaire une valse si folle que nous ne pouvions la toucher que de temps en temps. A la troisième séance (si ce terme peut s'appliquer à une soirée passée surtout à sauter d'un endroit à l'autre pour éviter les charges de différents meubles) notre petite table fut considérablement endommagée. Pendant un instant de calme relatif où nous pûmes maintenir nos mains sur la table, nous entendîmes un curieux bour-

donnement en-dessous et un petit objet tomba sur le plancher. On le ramassa et l'on vit que c'était une vis et nous nous demandions où les « esprits » avaient pu trouver pareille chose et pourquoi ils nous l'avaient apportée. Deux fois encore on entendit le même bourdonnement et nous reçûmes encore deux vis, mais alors même nous ne nous rendions pas compte de ce qui se faisait.

Soudain nous sursautâmes tous à la suite de ce que je ne saurais décrire autrement que comme un coup de pied excessivement violent sur la face inférieure de la table, qui la projeta contre nos mains et faillit nous renverser. L'effet ressemblait exactement à celui d'un vigoureux coup de pied muni d'une forte chaussure, et il se renouvela trois ou quatre fois rapidement jusqu'à ce que le dessus de la table fut séparé du pied. Le pied s'en alla tout seul en valsant tandis que le dessus tombait à terre, mais certes pas pour y rester tranquille. Si l'on fait tourner une pièce de monnaie entre le pouce et les autres doigts sur une surface lisse, elle montre un mouvement particulier de rotation hésitante juste au moment où elle retombe et va s'arrêter. C'est là exactement le mouvement de cette table sur le plancher, et deux hommes robustes à genoux dessus et mettant toute leur force pour la maintenir à terre n'y parvinrent pas et furent rejetés, avec, semblait-il, la plus grande facilité.

Tandis que nous la maintenions aussi près du tapis que nous le pouvions, les mêmes prodigieux coups de pied venaient de dessous comme avant; de sorte que l'auteur des coups de pied, quel qu'il fût, pouvait les donner à travers le tapis et le plancher de la chambre

sans la moindre difficulté. Ce n'est qu'une fois la séance terminée, et quand nous vînmes examiner notre table, que nous comprîmes ce qui s'était passé. L'entité qui se jouait de nous avait apparemment voulu séparer le dessous de la table de la partie inférieure et avait trouvé un moyen quelconque d'extraire trois des vis comme avec un tourne-vis; mais la quatrième avait rouillé dans le bois et n'avait pu être enlevée; de là sans doute, les coups de pied qui la brisèrent et effectuèrent la séparation.

Ces manifestations de force prodigieuse au cours d'une séance ne sont certes pas exceptionnelles. Dans son récit d'une séance qui eut lieu à Staten Island, au printemps de 1870, M. Robert Dale Owen remarque :

« Alors — intensifiée probablement par l'obscurité — commença une démonstration où se manifesta plus de force physique que je n'en ai jamais constatée. Je ne crois pas que l'homme le plus fort du monde aurait pu, sans qu'un manche fut fixé pour permettre de tirer dessus, projeter la table avec une violence approchant celle qui semblait, à ce moment, la pousser de côté et d'autre. Nous sentions tous qu'il y avait là une puissance dont un seul coup aurait tué sur place n'importe lequel d'entre nous. » (*The Debatable Land*, p. 285.)

Manifestation d'une force inconnue.

Ces phénomènes, qui entrèrent de cette façon inattendue dans ma vie, auraient sans aucun doute été méprisés et considérés comme insignifiants par un spirite de vieille date, mais, pour moi, ils étaient excessivement intéressants. Ils se produisaient dans ma mai-

son à moi, ils n'avaient rien à voir avec l'intervention d'aucun médium professionnel et tout soupçon de supercherie était écarté sans discussion possible. Il y avait donc là certains faits indubitables, absolument nouveaux pour moi et qui exigeaient qu'on les étudiât. Je n'avais pas connaissance à cette époque de l'existence d'une littérature considérable sur ce sujet et je ne m'attendais même pas à arriver, par cette étude, à trouver aucune preuve de la survivance après la mort. Jusqu'ici j'avais simplement eu la preuve de l'existence d'une intelligence invisible, capable de se servir d'une force énorme dont la nature était entièrement différente de tout ce que reconnaît la science. Mais c'était précisément cette force qui m'intéressait, et mon plus vif désir était de découvrir s'il n'y avait pas une méthode qui permît de l'utiliser pour le bien général.

Ces recherches faites à la maison ne nous menèrent jamais beaucoup plus avant. Ma mère craignait que son mobilier ne fût détruit, et, pour déférer à ses observations, nous suspendions simplement les opérations quand les forces devenaient trop exubérantes et nous reprenions nos séances quand le calme était revenu. Nous n'eûmes pas de raps ni de voix directes; toutes les communications que nous reçûmes furent toujours données par la table qui se penchait ou se soulevait. L'entité paraissait toute disposée à se soumettre à des épreuves, mais selon des directions qui lui étaient particulières. Par exemple il nous vint à l'idée, un soir, de demander si la table pourrait s'élever en l'air sans que nous ayions les mains appuyées dessus; elle répondit promptement qu'elle le pouvait et qu'elle le ferait. Nous nous hâtames donc de nous reculer, et

nous vîmes la table s'élever jusqu'à ce que ses pieds fussent à environ un mètre du plancher et cela alors qu'elle était entièrement hors d'atteinte d'aucun des assistants. Elle resta suspendue pendant une minute peut-être, et même plus, puis elle redescendit doucement sur le tapis.

Lumières.

Des lumières de différentes sortes apparurent fréquemment, mais d'ordinaire elles nous donnèrent moins l'impression d'être montrées intentionnellement que de se manifester incidemment au cours des autres phénomènes. Il y en avait de diverses variété : *a*) petites lumières scintillantes comme celles des lucioles, qui dansaient sur nos mains et autour d'elles quand elles étaient posées sur la table; *b*) corps de grande dimension d'une luminosité pâle, de plusieurs pouces de diamètre et souvent en forme de croissant; *c*) éclair vif, ressemblant à la foudre, qui une fois traversa la pièce, frappa et renversa une grande plante en pot, sur laquelle il laissa des traces très nettes de brûlure, assez semblables, je crois, à celles qu'aurait pu faire la foudre. La première et la troisième catégorie nous donnèrent l'impression d'être de nature électrique, tandis que la deuxième semblait plutôt être de nature phosphorescente. Il ne se produisit rien que nous puissions nettemment qualifier de matérialistation, bien que certains corps sombres passassent parfois entre nous. Ces phénomènes se produisaient ordinairement à la lumière du foyer, mais une fois nous obtînmes quelques manifestations très modifiées en plein jour. La pièce

parut se charger d'une force quelconque, comme d'électricité; au moins pendant une heure après la fin de la séance les meubles continuèrent à craquer mystérieusement, et à plusieurs reprises, le guéridon s'éloigna de deux ou trois pieds de son coin après qu'on eut replacé le pot de fleur dessus.

Les messages n'avaient qu'une part tout à fait secondaire dans ces manifestations, et il paraissait difficile à l'entité, quelle qu'elle fût, de retenir l'exubérance de son naturel assez longtemps pour procéder à la longue et ennuyeuse dictée d'un message au moyen des mouvements de la table. Nous fîmes de nombreuses tentatives pour obtenir des renseignements précis par ce procédé, mais sans succès. L'entité nous donna toujours l'impression de s'amuser follement et d'être dans un état d'excitation trop grand pour être patiente ou cohérente. Il lui arrivait souvent de danser vigoureusement et infatigablement, à la mesure de n'importe quel air que nous jouions ou chantions. Son air favori paraissait être l'hymne spirite bien connu : « Shall we gather at the river? », et si parfois la force paraissait insuffisante ou la manifestation endormie, nous n'avions qu'à chanter cet air pour la mettre ausitôt dans le plus fol état d'enthousiasme et d'agilité. Il arrivait que l'entité se montrât nettement mal intentionnée, et lorsque nous pouvions la déterminer à donner un message, elle ne se montrait certes pas toujours logique ni véridique. Elle semblait capable d'être désagréable; il est certain qu'un jour où j'avais dénoncé la fausseté d'une de ses affirmations, la table sauta droit vers moi et m'aurait sans doute frappé violemment au visage si je ne l'avais saisie en route. Et alors même que

je la tenais en l'air, elle fit de violents efforts pour m'atteindre et mes amis durent l'entraîner de force, exactement comme si c'eut été un animal furieux. Mais après quelques instants sa force et sa colère parurent céder et elle redevint inoffensive.

Les médiums professionnels.

Stimulé par ces expériences, j'entrepris de poursuivre mes recherches, et découvris bientôt qu'il y avait des livres et des périodiques consacrés à ce sujet, et que je pourrais pousser mes recherches bien plus avant en entrant en relation avec des médiums véritables. J'assistai à un grand nombre de séances publiques et j'y vis beaucoup de choses intéressantes, mais je découvris bientôt qu'on ne pouvait obtenir les résultats les plus remarquables et les plus satisfaisants que dans des réunions restreintes et harmonieuses. Je fis donc de fréquentes séances privées, et j'invitai souvent des médiums chez moi, où je pouvais être parfaitement certain qu'il n'existait aucun dispositif mécanique grâce auquel on aurait pu exécuter des tours de prestidigitation. De la sorte j'acquis bientôt une expérience assez considérable, et pus acquérir la certitude indubitable qu'au moins quelques unes de ces manifestations étaient dues à l'action de ceux que nous appelons les morts. Je rencontrai des médiums de toutes sortes : des bons, des mauvais, des quelconque. Il y en avait de sérieux et d'enthousiastes, vivement désireux d'aider l'investigateur à comprendre les phénomènes. D'autres étaient incroyablement ignorants et illettrés, bien qu'assez honnêtes sans doute; d'autres encore me firent l'impression

d'être dévotieux, onctueux et peu dignes de foi. Avec un peu d'expérience, cependant, j'appris vite à savoir à qui je pouvais me fier, et je restreignis mes investigations en conséquence. Je les poursuivis pendant bon nombre d'années et pendant ce temps je vis beaucoup de choses étranges qui sembleraient sans doute incroyables à ceux qui ne sont pas familiers avec ces études, si je tentais de les décrire. Peut-être citerai-je en passant celles qui peuvent servir d'illustration convenable à notre classification; mais il faudrait, pour donner l'ensemble de ces expériences, un ouvrage beaucoup plus considérable que celui-ci.

Passons maintenant à notre classification.

CHAPITRE XXVI

Utilisation du corps du médium.

Il semble évident que le procédé le plus commode, pour un mort qui désire communiquer avec le plan physique, est d'utiliser un corps physique, s'il peut en trouver un, sur lequel ses facultés lui permettent d'agir. Cette méthode n'exige pas l'étude de procédés nouveaux et difficiles, comme c'est le cas pour la matérialisation; il entre simplement dans le corps qui lui est fourni et s'en sert exactement comme il avait l'habitude de se servir du sien. L'une des caractéristiques du médium est l'aptitude des principes qui le constituent à se séparer les uns des autres; il lui est donc possible de céder ainsi son corps pour l'usage d'une autre personnalité qui en a besoin, et d'ordinaire il y consent volontiers. Cet abandon de son véhicule peut être soit partiel, soit total; autrement dit, le médium peut rester conscient comme à l'ordinaire et cependant permettre à un autre d'utiliser sa main pour réaliser l'écriture automatique; ou bien dans certains cas ses organes de la voix peuvent être utilisés de la même manière par un autre, tandis que lui reste en possession de son corps et comprend parfaitement tout ce qui se dit. D'au-

tre part, il peut se retirer de son corps, exactement comme il ferait dans un profond sommeil, et laisser le mort entrer dans le logis abandonné et en faire l'usage le plus complet. Dans ce dernier cas, le médium lui-même est complètement inconscient de tout ce qui se dit et se fait; ou du moins, s'il est à même d'observer dans une certaine mesure au moyen des sens astraux, il n'en conserve d'ordinaire aucun souvenir quand il reprend possession de son cerveau physique.

La parole en état de trance.

Un certain type de spiritisme — celui qui a un très grand nombre d'adhérents — est presque exclusivement occupé de cette phase de la médiumnité. Pour beaucoup de groupements, le spiritisme est simplement leur religion, et ils assistent à une réunion, le dimanche soir, et écoutent un discours en état de trance, exactement comme les gens appartenant à d'autres sectes vont à l'église écouter un sermon. Et la moyenne de ces discours en trance ne présente aucune différence avec la moyenne des sermons comme valeur intellectuelle; le ton est généralement plus vague, mais un peu plus charitable; mais leurs exhortations suivent généralement les mêmes directions. D'une façon générale on peut dire qu'il n'y a jamais rien de nouveau ni dans les uns ni dans les autres, et les uns et les autres continuent à nous donner les conseils que nous avions coutume de lire sur les en-têtes de nos cahiers de classe : « Faites le bien et vous serez heureux », « Les mauvaises fréquentations nuisent aux bonnes mœurs », etc. Mais la raison pour laquelle on répète

éternellement ces maximes est simplement qu'elles sont éternellement vraies. Si les gens qui ne leur accordent aucune attention quand ils les trouvent dans un cahier se mettent à y croire, et à agir en conséquence, lorsqu'elles sont prononcées par un mort ou exprimées par les raps d'une table, il est certes pour le mieux qu'ils reçoivent leur pitance sous la forme qui la leur rend assimilable.

Le discours en état de trance sous sa forme ordinaire est naturellement un phénomène moins convaincant que bien d'autres, car il est indéniable que la plus légère connaissance de l'art du théâtre permettrait à une personne d'intelligence moyenne de simuler l'état de trance et de prononcer un sermon médiocre. J'ai été témoin de quelques cas où le changement de voix et d'attitude était si complet qu'il était convaincant par lui-même; j'ai vu des cas où le médium parlait dans une langue qui lui était inconnue ou de choses qui sortaient complètement de ses connaissances, de sorte qu'on était certain de l'authenticité du phénomène. Mais d'autre part j'ai entendu bien des discours en état de trance dans lesquels toutes les vulgarités, les solécismes grammaticaux et les abominables erreurs de prononciation du médium illettré étaient exactement reproduits qu'il était très difficile de ne pas croire que l'on avait affaire à un simulateur. Des cas semblables à ces derniers n'ont aucune valeur comme preuve, et pourtant j'ai appris qu'il était bon, même dans ces cas, d'être charitable et d'accorder autant que possible au médium le bénéfice du doute. Je sais en effet que, en premier lieu, un médium attire autour de lui des morts du même type que lui et qui ne diffèrent guère de son niveau d'évolution

ou de culture; et, en second lieu, toute communication qui nous parvient par l'intermédiaire d'un médium, est inévitablement teintée dans une large mesure par la personnalité du médium; elle pourrait donc fort bien être exprimée dans son style et dans le langage dont il se servirait normalement.

Ecriture automatique.

Les mêmes remarques s'appliquent aux cas d'écriture automatique. Quelquefois le mort aura sur l'organisme du médium une emprise suffisante pour écrire d'une façon claire, caractéristique et impossible à confondre; mais plus souvent l'écriture sera un compromis entre la sienne propre et celle du médium, et très souvent elle dégénère en un griffonnage presque illisible. Ici encore j'ai vu des cas dont on voyait l'authenticité rien qu'à les regarder, soit en raison de la langue dans laquelle les messages étaient écrits, soit d'après le témoignage interne. Quelquefois aussi de curieuses tentatives rendent la théorie de la fraude excessivement improbable. Par exemple j'ai vu une page d'écriture remplie en quelques minutes, mais l'écriture était retournée, de sorte qu'il fallait présenter la page devant un miroir pour pouvoir la lire. Une autre fois, avant une séance avec M^me^ Jencken (plus connue, sous son nom de jeune fille de Kate Fox, pour avoir, étant petite fille, découvert pour la première fois, en 1847, que les raps répondaient intelligemment aux questions, fondant ainsi le spiritisme moderne), son petit bébé, âgé peut-être de douze mois, prit un crayon dans sa menotte et *écrivit,* d'une écriture ferme et rapide un message qui venait,

était-il dit, d'un mort. Je ne me sens pas capable de dire quelle était l'intelligence qui guidait la main du bébé, mais ce ne pouvait certainement pas être celle de son légitime propriétaire, et il est tout aussi certain que ce n'était pas celle de sa mère, car elle tenait l'enfant éloigné d'elle tandis qu'il écrivait.

L'archange particulier.

Très souvent des gens qui ne sont des médiums en aucun autre sens du mot, semblent être accessible à l'influence qui se manifeste de cette façon. Un nombre réellement important de personnes a l'habitude de recevoir des communications personnelles écrites par leurs propres mains; et l'immense majorité de ces gens y attache une importance tout à fait exagérée. Combien de fois de dignes dames m'ont-elles affirmé que tout l'enseignement théosophique n'avait rien de nouveau pour elles, car tout cela leur avait déjà été révélé par leur maître personnel et particulier, lequel était, bien entendu, un personnage d'une splendeur, d'un savoir et d'une puissance surhumains, tout au moins un archange. Et quand il m'arrive d'étudier la question, je trouve d'ordinaire que l'archange est quelque très digne défunt, à qui on a enseigné, ou bien qui a découvert tout seul, une partie des faits qui ont trait à la vie astrale et à l'évolution; il est profondément impressionné par l'idée que s'il arrive seulement à répandre par le monde ces connaissances, il en résultera nécessairement un changement radical et une réforme complète de la vie entière de l'humanité. Alors il cherche et trouve une dame impressionnable à qui il persuade

qu'elle a une œuvre puissante à accomplir, et qu'elle doit y consacrer sa vie, que les âges à venir béniront son nom, etc., etc.

Dans tout cela le digne monsieur est d'ordinaire parfaitement sérieux; il a maintenant saisi quelques faits élémentaires de la vie, et il ne peut s'empêcher de sentir combien différentes auraient été sa vie et son attitude s'il les avait compris alors qu'il était encore sur le plan physique. Il en conclut, à très juste titre, que s'il pouvait faire partager cette croyance au monde entier, il en résulterait un grand changement; mais il oublie qu'à peu près tout ce qu'il a à dire est enseigné dans le monde depuis des milliers d'années et que, lorsqu'il vivait sa vie terrestre, il n'y prêtait pas plus d'attention que les autres n'en prêteront probablement à ses élucubrations actuelles. C'est toujours la vieille histoire: « S'ils n'entendent ni Moïse ni les prophètes, point ne seront-ils persuadés, encore qu'un mort se lèverait d'entre les morts. »

Evidemment, un peu de bon sens et la moindre connaissance de la littérature concernant ce sujet, épargnerait à ces bonnes dames l'illusion de croire qu'elles ont reçu une mission céleste; mais subtile est la vanité, et ses racines sont profondes, et l'idée d'avoir été choisi spécialement entre tous pour recevoir l'inspiration divine, est, je crois, une source de joie pour une certaine catégorie de gens. Habituellement ces communications sont loin « de renfermer tout l'enseignement théosophique »; elles en contiennent peut-être quelques fragments, et bien plus souvent quelques généralités nébuleuses qui tendent plus ou moins vers la Théosophie.

Parfois aussi celui qui donne l'instruction est un

vivant dans son corps astral — d'ordinaire un Oriental — et dans ce cas il est parfaitement naturel que ses enseignements aient un parfum de théosophie. Il faut se souvenir que la théosophie n'est nouvelle en aucun sens, mais est le plus ancien enseignement du monde, et que les traits généraux de son système sont parfaitement connus partout où ne s'étend pas l'extraordinaire nuage d'ignorance philosophique que le christianisme semble traîner à sa suite. Il n'est donc guère étonnant que tout aperçu d'une théorie plus large et plus raisonnable semble avoir quelques traits communs avec la Théosophie; mais il sera naturellement très rare d'y trouver le système avec sa précision et sa perfection, tel qu'il nous fut donné par les Maîtres de la Sagesse par l'intermédiaire de leur disciple, M^me^ Blavatsky.

Il semble qu'il soit plus facile au mort de se servir de la main du médium pour écrire quand cette main repose sur la planchette. Cependant ce genre de manifestation n'appartient pas toujours à la catégorie dont nous nous occupons en ce moment. Parfois il semble que la main du médium fasse mouvoir la planchette bien qu'elle soit guidée par une autre intelligence, car elle écrit souvent dans des langues que le médium ignore. Mais d'autres fois, elle semble se déplacer sous sa main plutôt qu'avec elle, ce qui suggérerait qu'elle est chargée de la force vitale émanant de la main du médium, exactement comme le chapeau sur la table dont nous avons parlé précédemment. Dans ce cas les mouvements de la planchette seraient probablement dirigés par une autre main partiellement matérialisée, et le phénomène appartiendrait donc à notre troisième catégorie.

Dessin et peinture.

Le phénomène du dessin ou de la peinture automatique est exactement de la même nature que celui de l'écriture, bien qu'il soit naturellement beaucoup moins commun, parce que l'art du dessin est beaucoup moins largement répandu que celui de l'écriture. Cependant il arrive quelquefois qu'un mort possède le talent de dessiner rapidement et peut produire un joli petit paysage ou un portrait passable, en se servant de la main d'un médium facilement impressionnable. Certains médiums se font une spécialité d'obtenir ainsi des portraits de personnes mortes, et ils semblent trouver que ce métier paye bien. J'ai vu moi-même du travail passable exécuté de cette façon, mais il ne valait pourtant pas celui qui était exécuté directement par la main du mort ou par précipitation. Il y a aussi des cas où ces portraits sont dessinés par un vivant qui est lui-même doué de clairvoyance; mais ce n'est évidemment pas là un exemple de médiumnité, et cela ne rentre donc pas dans la catégorie dont nous nous occupons en ce moment.

Il faut se rappeler que, pour produire un portrait d'un mort par l'une quelconque de ces méthodes, il n'est pas nécessaire le moins du monde qu'il soit présent, bien que cela puisse évidemment être le cas. Mais quand les amis survivants viennent à une séance dans l'attente et l'ardent espoir d'obtenir un portrait d'un mort, leur pensée si fortement teintée de désir, fait de lui une image très nette dans la matière astrale; cette image est naturellement clairement visible pour n'im-

porte quel autre mort, de sorte qu'il est très facile de dessiner son portrait d'après cette image. Mais il est vrai aussi que cette même pensée forte ne peut manquer d'attirer l'attention du mort qui en est l'objet; il est donc très vraisemblable qu'il viendra voir ce qu'on fait. Il est, par conséquent, très possible qu'il soit présent, mais le portrait n'en est nullement la preuve.

Personnification.

J'emploie ce terme dans un sens technique qui est bien connu de ceux qui ont étudié ces phénomènes. Je n'ignore pas qu'il a été employé aussi pour désigner le cas du médium malhonnête qui se donne aux yeux de l'assistance pour « une forme-esprit », mais je m'occupe ici de faits très différents de celui-là. Tous ceux qui ont assisté à des discours en état de transe auront remarqué comment toute l'expression du visage du médium change, et comment il a adopté toutes sortes de petites particularités d'allure et de parole qui appartiennent réellement à la personne qui parle par son organe.

Il y a des cas où le changement et l'adaptation vont beaucoup plus loin encore et où il se produit une modification très nette des traits du médium. Quelquefois cette modification n'est qu'apparente et non pas réelle : dans ce cas les efforts violents de la personnalité animatrice pour s'exprimer par l'intermédiaire du médium ont une action hypnotique sur son ami, qui a l'illusion de voir réellement les traits du mort devant lui. Quand il en est ainsi le phénomène est bien entendu purement subjectif, et une photographie du médium

prise à ce moment montrerait son visage tel qu'il est d'ordinaire.

Quelquefois, cependant, le changement est réel et l'on peut s'en rendre compte par la photographie. Quand il en est ainsi, il y a encore deux méthodes qui peuvent produire ce résultat. J'ai vu au moins un exemple de changement apparent des traits du médium où ce qui se passait ne peut être mieux décrit que comme une matérialisation partielle d'un masque, autrement dit, les parties du visage du médium qui correspondait assez bien avec celui qu'on voulait représenter étaient laissées intactes, tandis que les autres parties, qui ne pouvaient absolument pas convenir, étaient recouvertes d'un mince masque de substance matérialisée qui les transformait en une imitation presque parfaite de l'original, bien qu'un peu plus grande. Mais j'ai vu aussi d'autres cas où le visage à représenter était beaucoup plus petit que celui du médium, et l'imitation exacte obtenue de la sorte impliquait sans aucun doute une modification de la forme des traits du médium. Cela paraîtra évidemment une impossibilité absolue à celui qui n'a pas fait une étude spéciale de ces choses, car la plupart d'entre nous ne reconnaissent guère la fluidité et la mutabilité extrêmes du corps physique, et n'ont aucune idée de la facilité avec laquelle il peut être modifié dans certaines conditions.

Plasticité du corps physique.

Il y a beaucoup d'exemples qui le montrent, bien que les circonstances qui mettent en œuvre les forces capables de produire un tel résultat soient heureusement

rares. Dans « Isis dévoilée », vol. I, p. 386, Mme Blavatsky nous donne une série d'exemples sinistres de la façon dont la pensée ou le sentiment d'une mère peut modifier le corps physique de son enfant encore à naître. Cornelius Gemma parle d'un enfant qui naquit avec une blessure saignante au front parce que son père avait menacé sa mère d'une épée nue dirigée vers son front. Dans le « De Injectis matérialibus » de Van Helmont, on rapporte que la femme d'un tailleur de Mechlin, ayant vu un soldat avoir la main coupée au cours d'une querelle, en fut si impressionnée que son enfant naquit avec une seule main, le sang coulant de l'autre bras. La femme d'un marchand d'Anvers, voyant un soldat qui venait de perdre un bras, mit au monde une fille avec un bras coupé et saignant. Une autre femme assista à la décapitation de treize hommes sur l'ordre du duc d'Albe. Dans son cas également l'enfant, parfait à tout autre point de vue, naquit sans tête et le cou saignant.

Toute la question de l'apparition de stigmates sur le corps humain, dont on semble avoir les preuves tout à fait authentiques, n'est qu'un autre exemple de l'influence de l'esprit sur la matière physique; car l'esprit de divers saints, ou de femmes comme Catherine Emmerich, agit sur leur propre organisme exactement comme l'esprit de la mère agit sur le fœtus. Page 384 de « The Night side of Nature » nous trouvons un autre exemple, assez horrible, de l'action d'une émotion violente sur le corps physique.

« Une lettre de Moscou, adressée au Dr Kerner à la suite de la lecture de l'histoire de la religieuse de Dulmen, raconte un cas encore plus extraordinaire. Au

temps de l'invasion française, un Cosaque ayant poursuivi un Français jusqu'au fond d'un cul-de-sac, il s'ensuivit entre eux une lutte terrible au cours de laquelle le Français reçut de cruelles blessures. Une personne qui s'était réfugiée dans ce réduit et ne pouvait s'enfuir, éprouva une frayeur si épouvantable qu'en rentrant chez elle, s'ouvrirent sur son corps les mêmes blessures exactement que le Cosaque avait infligées à son ennemi. »

Nous aurons à revenir sur cette question quand nous traiterons des matérialisations. Mais en attendant, et en ce qui concerne la personnification, je puis témoigner moi-même que les traits d'un médium peuvent être complètement changés, au point de ressembler exactement à ceux du mort qui parle par son intermédiaire. Ce phénomène n'est pas très commun, d'après ce que j'ai vu ou entendu dire, et l'on peut présumer que la raison de cette rareté est que la matérialisation ordinaire est probablement plus facile à réaliser. La personnification eut lieu cependant en plein jour chaque fois que j'en fus témoin; tandis que la matérialisation est ordinairement accomplie à la lumière artificielle, et encore n'en faut-il pas trop, pour des raisons qui seront expliquées quand nous viendrons à examiner ce côté de la question.

CHAPITRE XXVII

La clairvoyance dans le spiritisme.

Une grande partie des phénomènes qui se produisent communément dans une réunion spirite, sont simplement la manifestation des pouvoirs et des facultés ordinaires spéciaux au plan astral, et que possèdent tous les morts. J'ai déjà expliqué dans mon petit ouvrage sur la « Clairvoyance » ce que sont ces pouvoirs, et quiconque prendra la peine de le lire, verra combien le fait de posséder un tel sens rend clairement explicable la faculté, si souvent manifestée par les morts, de lire un livre fermé, une lettre cachetée, ou de décrire le contenu d'une boîte fermée à clef. J'ai obtenu à plusieurs reprises par l'intermédiaire d'un grand nombre de médiums différents, la preuve de l'existence de cette faculté; quelquefois la connaissance obtenue par ce moyen, se révélait par l'intermédiaire du corps du médium parlant en état de trance, et d'autres fois le mort l'exprimait lui-même, soit par sa propre voix, soit par l'écriture sur l'ardoise.

Ces facultés astrales comprennent parfois une certaine proportion de prévision, mais cette dernière est susceptible de degrés très variables; elles donnent aussi

très souvent la faculté psychométrique et celle de voir, dans une certaine mesure, les événements passés. Nous voyons de quelle façon cela se produit quelquefois, dans l'histoire suivante que nous donne le Dr Lee dans son ouvrage *Glimpses of the Supernatural,* vol. II, p. 146.

Les papiers disparus.

Une maison de commerce de Bolton, en Lancashire, s'aperçut qu'une somme considérable, qui avait été envoyée à la banque par un employé de confiance n'avait pas été inscrite à son crédit. L'employé se rappelait le fait d'avoir pris l'argent, mais non les détails de l'opération, et à la banque on n'en avait pas entendu parler. L'employé sentant qu'il risquait d'être soupçonné en cette affaire, et désireux d'élucider, rechercha l'aide d'un médium spirite. Ayant entendu l'histoire, elle passa aussitôt en une sorte de trance. Au bout de peu de temps, elle dit: « Je vous vois aller à la banque, je vous vois aller dans telle et telle partie de la banque, je vous vois donner des papiers à un employé, je le vois les mettre à tel endroit sous d'autres papiers et je les y vois maintenant. »

« L'employé se rendit à la banque, indiqua au caissier où chercher l'argent et on l'y trouva; le caissier se rappela par la suite que, pressé par le travail, il l'avait déposé à cet endroit. Un de mes parents vit cette histoire dans un journal à l'époque, et écrivit à la maison en question, dont on donnait le nom, pour demander si les faits étaient tels qu'on les racontait. On lui répondit que oui. Cette personne, à qui on s'adressa, corrigea un ou deux détails sans importance dans

l'histoire ci-dessus, et écrivit le 9 novembre 1874: « Votre récit est correct. J'ai maintenant chez moi la réponse de la maison à mes questions. »

La description de cet événement ne montre pas avec une clarté parfaite si c'était là un cas de clairvoyance de la part du médium, ou bien de l'utilisation d'une faculté ordinaire par un mort; mais comme le médium se mit en état de trance, cette dernière supposition semble la plus probable. Le mort pouvait facilement trouver dans l'esprit de l'employé la première partie de l'histoire, se mettant ainsi « en rapport » avec la scène; la suivant alors jusqu'à son terme, il fut à même de donner le renseignement demandé. Voici le récit authentique d'un autre bon exemple d'un cas de la même espèce, dans lequel on voit d'une façon beaucoup plus manifeste la faculté de la lecture de la pensée, car toutes les questions étaient mentales. Je le prends dans le Rapport sur le Spiritisme, publié par Longman, à Londres en 1871, et que l'on trouvera dans *The Examination of the master of Lindsay*, p. 215.

Le testament perdu.

« Un de mes amis désirait vivement retrouver le testament de sa grand'mère, morte depuis 40 ans, mais ne pouvait même pas découvrir son acte de décès. J'allai avec lui chez les Marshall, et nous fîmes une séance ; nous nous assîmes autour d'une table et bientôt des coups commencèrent à être frappés; alors mon ami posa ses questions mentalement; il donnait l'alphabet lui-même, et quelquefois, je le donnai moi-même, et j'ignorais les questions. Il nous fut répondu que le

testament avait été établi par un nommé William Walter, qui habitait Whitechapel; on nous donna le nom de la rue et le numéro de la maison. Nous nous rendîmes à Whitechapel et trouvâmes l'individu, et grâce à lui nous pûmes par la suite obtenir un exemplaire de la minute; cet homme nous était complètement inconnu et n'avait pas toujours habité ce quartier, car il avait connu de meilleurs jours. Il n'était pas possible que le médium eut aucun renseignement à ce sujet, et même si elle en avait eu ils ne lui auraient servi de rien puisque toutes les questions étaient posées mentalement. »

Les « lectures » par clairvoyance.

Cette faculté de la lucidité se manifeste fréquemment aussi, sous une forme moins remarquable, aux réunions hebdomadaires dont j'ai parlé. Une fois terminé le sermon en état de trance, le médium se déclare prêt à décrire, ou à « lire », comme il dit souvent, l'entourage de différents membres de l'assemblée. Quand le cercle est réduit, chacun des assistants reçoit une communication à son tour; s'il s'agit d'une réunion nombreuse, quelques personnes seront choisies individuellement.

J'ai entendu révéler de cette façon certaines histoires de famille très frappantes, dans des cas où tout semblait prouver la sincérité; mais dans la majorité des réunions auxquelles j'ai assisté, les descriptions étaient excessivement vagues et pouvaient s'adapter d'une façon assez suspecte à des cas différents. La conversation prenait généralement le tour suivant, à quelque chose près.

Le médium (soi-disant en trance, mais s'exprimant avec son mépris habituel de la prononciation correcte et des règles de grammaire.) « Y a un vieux M'seu avec des cheveux blancs tout debout derrière la dame qu'est dans le coin.»

La dame, enthousiaste et crédule: « Mon Dieu! Ça doit être mon père! »

Le médium: « Oui; il sourit, il fait signe avec la tête, il est si content que vous le reconnaissez. Je vois sa barbe blanche qui fait que de se secouer tellement qu'il est content. »

La dame: « Si c'est pas merveilleux! Mais mon pauvre père n'avait pas de barbe quand il est passé; p't-être qu'il lui en a poussé une depuis, ou p't-être que c'est l'oncle Jim; lui, il portait la barbe. »

Le médium: « Ah! oui, c'est lui qu'c'est; il fait encore signe de la tête, et il sourit; il veut vous dire combien qu'il est heureux. »

La dame: « Hein! Dire que c'est le pauvre oncle Jim qui vient comme ça! Y a plus de trente ans qu'il s'est noyé en mer, que j'étais encore une petite fille; c'était un beau jeune homme alors! pas plus de vingt-cinq ans et se noyer comme ça! »

Le médium: « Heu! oui, oui, ah! je le vois plus clairement maintenant. Oui, vous avez raison. C'est pas une barbe blanche, c'est le maillot blanc comme les marins en portent. Voilà ce que c'est. »

Le chœur : « C'est charmant! C'est merveilleux! Si c'est pas beau de penser qu'ils peuvent revenir comme ça! »

J'ai entendu ce genre de conversation une vingtaine de fois, et il ne peut guère inspirer une foi bien robuste

en ce médium. Et pourtant la même femme illettrée servira peut-être une autre fois à la communication d'un message concernant des faits dont il lui est absolument impossible de savoir quoi que ce soit, message qu'aucune conjecture n'aurait pu lui faire tirer de sa triste conscience.

Une épreuve personnelle.

Je me souviens qu'en une semblable occasion je soumis un médium à une petite épreuve de mon invention, dans un faubourg pauvre de Londres. C'était une femme d'aspect rude, que je n'avais jamais vue encore, mais elle paraissait assez sérieuse, bien que loin d'être cultivée. Elle passait d'un auditeur à l'autre, décrivant avec monotonie derrière chacun d'eux des esprits aux robes flottantes et aux visages souriants; elle modifia son histoire dans mon cas en me donnant « un monsieur étranger, d'aspect sombre, avec quelque chose de blanc autour de la tête », ce qui pouvait être assez vrai, ou n'être qu'une simple coïncidence.

Il me vint alors à l'idée d'essayer si elle pouvait voir une forme-pensée et, pour nous changer de tous ces vénérables esprits aux cheveux blancs et aux robes flottantes, je me mis à projeter une image mentale aussi forte que je pouvais la faire, représentant deux petits garçons joufflus en costume d'Eton, debout derrière la chaise de la personne de la société qui devait passer la première à l'examen du médium. Et quand vint le tour de cette personne, le médium (ou le mort qui parlait par son intermédiaire, s'il y en avait un) décrivit mes petits garçons imaginaires avec une exactitude suffi-

sante, les donnant comme les fils de la dame derrière qui ils se tenaient. Cette dernière nia ce point, expliquant que ses fils étaient des hommes faits; le médium suggéra alors que c'étaient ses petits-enfants, ce qu'elle n'accepta pas davantage, et le mystère resta inexpliqué. Mais de cet incident je tire deux conclusions: d'abord, ou bien le médium était réellement clairvoyant ou bien il y avait bien un mort parlant par son intermédiaire; et deuxièmement, celui qui parlait, médium ou mort, n'avait pas encore assez de discernement pour distinguer une forme-pensée matérialisée sur le plan astral, d'un corps astral vivant.

CHAPITRE XXVIII

Matérialisation partielle.

Tous les phénomènes les plus intéressants des séances se rattachent d'une façon ou d'une autre à la matérialisation, c'est-à-dire à la construction d'une certaine quantité de matière physique autour de certaines formes astrales, afin que, grâce à cette matière physique l'*ego* qui habite la forme astrale soit à même de produire certains effets sur le plan physique. Mais cette matérialisation peut correspondre à trois variétés différentes. Qu'on me permette de citer ici un passage de mon petit livre sur *Le plan astral*, p. 118.

« Les habitués des séances savent bien qu'il y a trois sortes de manifestations : 1° celles qui sont tangibles, mais non visibles; 2° celles qui sont visibles, mais non tangibles; 3° celles que l'on voit et que l'on ne peut toucher. Au premier genre, — et c'est celui qui est le plus fréquent, — appartiennent les mains invisibles d'esprits qui touchent les assistants ou déplacent les petits objets de l'appartement, et c'est au même genre qu'appartiennent les organes vocaux d'où sortent ce qu'on appelle les « voix directes ». Dans ce cas, il est

fait usage d'un ordre de matière que la lumière ne réfléchit ni ne gêne, et qui peut, dans certaines conditions, produire des vibrations atmosphériques se traduisant en sons pour nous.

« C'est une variété du genre précité, c'est-à-dire une matérialisation partielle qui, sans pouvoir réfléchir la lumière visible, affecte quelques-uns des rayons ultra-violets, et peut ainsi impressionner plus ou moins la plaque, et donner ce qu'on appelle des photographies d'esprits ».

« Quand il n'y a pas assez de pouvoir pour produire une matérialisation parfaite, on a parfois une sorte de forme vaporeuse qui appartient au deuxième genre. En pareil cas, les « esprits » préviennent généralement de ne pas toucher les formes qui apparaissent.

« Les pleines matérialisations du troisième genre, celles où il y a assez de force pour que, quelques instants au moins, l'on puisse voir et toucher, sont, il faut le dire, les plus rares. »

Presque tous les phénomènes compris dans la troisième subdivision que nous traitons en ce moment, sont effectués au moyen du premier type de matérialisation, car les mains qui produisent les coups frappés et les mouvements de la table, qui déplacent les objets dans la pièce ou les soulèvent de terre, ne sont pas visibles d'ordinaire; mais pour agir ainsi sur la matière physique, il faut qu'elles soient physiques elles-mêmes. Parfois, mais relativement rarement, on peut les voir opérer, ce qui nous explique comment la chose est faite dans les cas beaucoup plus nombreux où le mécanisme de l'action nous demeure invisible. Sir William Crookes, membre de l'Académie des Sciences de

Grande-Bretagne, nous en donne un exemple dans son livre très intéressant *Recherches sur les phénomènes spirites*, p. 93.

Une main lumineuse.

« J'étais assis à côté du médium, Mlle Fox, et les seules autres personnes présentes étaient ma femme et une parente. Je tenais les deux mains du médium dans l'une des miennes, tandis que ses pieds étaient posés sur les miens. Il y avait du papier sur la table devant nous, et dans ma main libre je tenais un crayon. Une main lumineuse descendit de la partie supérieure de la pièce et, après avoir plané près de moi pendant quelques secondes, m'enleva le crayon de la main, écrivit rapidement sur une feuille de papier, jeta le crayon, puis s'éleva au-dessus de nos têtes et se fondit graduellement dans l'obscurité. »

Les « raps » et les mouvements de tables sont trop connus pour qu'il soit besoin de les décrire, mais il est un peu moins courant de voir des objets lourds s'élever en l'air et y rester suspendus sans contact de mains visibles; j'en citerai donc un ou deux exemples. Dans l'ouvrage que je viens de citer, à la page 89, sir William Crookes nous dit:

« En cinq occasions différentes, une lourde table de salle à manger se souleva à une hauteur variant de quelques pouces à un pied et demi au-dessus du plancher, dans des conditions spéciales qui rendaient toute supercherie impossible. Une autre fois, la table s'éleva au-dessus du plancher, non seulement alors que personne n'y touchait, mais encore dans des conditions

que j'avais préparées d'avance pour obtenir la preuve irréfutable du fait. »

On voit donc que les faits de même nature constatés par moi-même et décrits quelques pages plus haut, ne sont certes pas uniques. M. Robert Dale Owen, dans son livre intitulé *Footfalls of the Boundary of another World,* p. 74, nous donne un remarquable exemple du même genre:

Des cas de lévitation.

« Dans la salle à manger d'un gentilhomme français le comte d'Ourches, qui habitait près de Paris, j'ai vu, le 1er octobre 1858, en plein jour, à la fin d'un déjeuner, une table de salle à manger autour de laquelle pouvaient s'asseoir sept personnes, et sur laquelle étaient des fruits et du vin, s'élever puis redescendre de la façon déjà décrite, tandis que tous les convives étaient debout autour et qu'aucun d'eux ne la touchait d'aucune manière. Toutes les personnes présentes constatèrent la chose. M. Kyd, fils de feu le général Kyd, de l'armée britannique, et sa femme, me dirent (à Paris, en avril 1859) qu'au mois de décembre 1857, au cours d'une visite, le soir, à un ami qui habitait au n°. 28 de la rue de la Ferme-des-Mathurins, à Paris, Mme Kyd, assise dans un fauteuil, sentit soudain ce fauteuil remuer, comme si quelqu'un l'avait saisi en-dessous. Puis lentement, graduellement, il s'éleva en l'air et y resta suspendu environ trente secondes, les pieds de la dame étant à quatre ou cinq pieds du sol; puis il redescendit avec douceur et régularité, de sorte qu'il n'y eut aucun choc quand il atteignit le tapis. Personne ne touchait le

fauteuil au moment où il s'éleva, et personne ne s'en approcha tandis qu'il était en l'air, sauf M. Kyd, qui, craignant un accident, s'avança et toucha Mme Kyd. La pièce était à ce moment brillamment éclairée, comme c'est le cas d'ordinaire pour un salon français; les huit ou neuf personnes présentes virent toutes la même chose de la même façon. Je pris des notes sur ce récit tandis qu'il m'était fait par M. et Mme Kyd; et ils eurent l'amabilité de me permettre de me servir de leur nom pour en attester l'authenticité. »

Il est arrivé souvent que des gens fussent soulevés de cette façon avec leurs chaises, bien que rarement, je m'imagine, à la hauteur de cinq pieds. Sir William Crookes a vu plusieurs exemples du même phénomène, et les décrit de la façon suivante dans ses *Recherches*, p. 89 :

« Je vis une fois un fauteuil, dans lequel était assise une dame, s'élever de plusieurs pouces au-dessus du sol. Une autre fois, pour éviter d'être soupçonnée d'être elle-même l'auteur de ce phénomène, la dame s'agenouilla sur le fauteuil de façon que les quatre pieds en fussent visibles. Le fauteuil s'éleva alors de trois pouces, et resta suspendu environ dix secondes, puis il redescendit lentement. Une autre fois, deux enfants, en deux expériences séparées, s'élevèrent au-dessus du sol avec leurs chaises, en plein jour, dans des conditions qui présentaient (à mon avis du moins) toutes garanties, car j'étais à genoux et surveillais étroitement les pieds de la chaise, m'assurant que personne n'y pouvait toucher.

« Le cas de lévitation le plus frappant dont j'aie été témoin, se produisit avec M. Home. A trois reprises

différentes je l'ai vu complètement soulevé au-dessus du parquet de la pièce : une fois il était assis dans son fauteuil, une autre fois il était agenouillé dessus, la troisième il était debout. A chaque fois j'eus toute la faculté de surveiller le phénomène tandis qu'il se produisait.

« On a enregistré au moins cent cas de lévitation de la part de M. Home, en présence d'un nombre égal de personnes différentes. J'ai recueilli des lèvres même des trois témoins qui assistèrent au cas le plus frappant — le comte de Dunraven, Lord Lindsay et le capitaine C. Wynne — leur récit le plus circonstancié de ce qui s'était produit. Rejeter le témoignage enregistré à ce sujet, c'est rejeter tout témoignage humain-quel qu'il soit; car il n'est pas un fait de l'histoire sacrée ni profane qui soit appuyé sur une plus forte série de preuves. »

Le colonel Olcoot, dans son livre *People from the Other Wordl*, mentionne également qu'il a entendu ce récit des lèvres d'un des témoins. Il nous donne aussi quelques exemples très frappants de lévitation des frères Eddy.

« J'ai moi-même été présent à trois reprises différentes lorsque le médium, assis dans un lourd fauteuil, fut soulevé et transporté par dessus notre tête tandis que nous étions assis autour d'une table, au centre de laquelle il fut déposé. Lors de l'une de ces expériences je tenais moi-même l'une des mains du médium et ne la lâchai pas tout le temps que dura son excursion aérienne, tandis qu'un ami de confiance tenait l'autre. Bien que cela se passât dans l'obscurité nous étions donc bien sûrs que nul être de plan physique ne sou-

levait le fauteuil; bien qu'à vrai dire nous n'eussions pas besoin d'une telle assurance, car il n'y avait dans la salle personne qui fût capable d'accomplir ce tour de force herculéen. Dès que le médium et son gros fauteuil étaient déposés sains et saufs sur la table, les raps demandaient la lumière d'après un signal convenu d'avance afin que nous pussions voir ce qui avait été accompli, les morts nos amis étant évidemment assez fiers de leur exploit. »

Soulevé jusqu'au plafond.

« Je fus moi-même une fois soulevé au cours d'une séance de façon assez exceptionnelle ; du moins n'ai-je entendu parlé d'aucun autre cas exactement semblable. Cela se passait au cours d'une des premières séances publiques auxquelles j'ai assisté et beaucoup de gens qui m'étaient entièrement inconnus étaient présents. Des dames en face de moi, de l'autre côté de la table, s'écrièrent qu'une main les tapotait et les caressait, mais dans l'obscurité complète cela me parut peu convaincant; aussi quand leurs exclamations charmées et reconnaissantes adressées au « cher esprit » devinrent quelque peu monotones, je demandai tranquillement : « L'esprit aurait-il la bonté de venir de mon côté et de me toucher? » Je ne m'attendais guère à un résultat, mais « l'esprit » me prit vite au mot; ma main fut instantanément saisie par une forte poigne et tirée vers le haut, si bien que je fus forcé de me lever de ma chaise. Même une fois debout je continuai à être tiré de sorte que je me hâtai de monter sur le siège de ma chaise. Et la traction continue, irrésistible, per-

sistait toujours et un instant après j'étais suspendu en l'air par une main et l'ascension continuait. Mes phalanges touchèrent la surface unie et froide du plâtre du plafond — la pièce était élevée — puis, *à travers* le plafond, sembla-t-il, une autre main vint tapoter la mienne doucement et je me sentis redescendre. Immédiatement après mes pieds touchèrent ma chaise et alors seulement l'étreinte se relacha et me quitta après une dernière et cordiale poignée de main. Je descendis de ma chaise, convaincu que « l'étreinte d'une main disparue » peut parfois être pas mal robuste.

« Quand j'ai raconté cette histoire à des sceptiques par la suite, on m'a toujours donné l'une ou l'autre de deux explications. La première est qu'il y avait une trappe dans le plafond et qu'on employait quelque procédé mécanique; la deuxième c'est que le médium était debout sur la table dans l'obscurité et me soulevait lui-même. A la première de ces suggestions je réponds que le plafond était de plâtre régulier, uni, blanchi à la chaux, sans ombre de fissure, car je regrimpai sur ma chaise en pleine lumière par la suite pour l'examiner; et bien qu'il fut un peu trop haut pour que j'y pusse atteindre, il m'aurait été impossible de ne pas voir une fissure s'il y en avait eu. En outre on ne pouvait avoir prévu ma demande, avoir pris des dispositions pour y répondre de façon aussi frappante. Quant à la deuxième hypothèse, le médium était un petit homme gringalet et je pèse plus de quatre-vingt-deux kilogrammes; peut-être le sceptique qui émet cette suggestion pourrait-il lui-même se tenir au bord d'une table circulaire de salle à manger, à pied central, soulever d'une seule main un homme beaucoup plus lourd

que lui par dessus sa tête et le maintenir en l'air tout le temps avec une seule de ses mains ?

La véritable lévitation.

Il est probable que dans tous les cas cités ci-dessus, des mains matérialisées entraient en jeu, comme dans l'expérience personnelle que j'ai indiquée en dernier lieu. Il existe une toute autre méthode de lévitation parfois employée dans les pays d'Orient — méthode beaucoup plus occulte et scientifique, dont le succès dépend de la connaissance et de l'utilisation d'une force de répulsion qui équilibre l'action de la pesanteur. J'ai également vu cela, et à vrai dire, tous ceux qui s'occupent de magie pratique sont familiers avec l'emploi de cette force ; mais il ne me semble nullement probable qu'elle fut mise en jeu dans aucun des cas dont j'ai parlé.

La gravitation est en réalité une force de nature magnétique et peut être renversée et changée en répulsion, exactement comme le magnétisme ordinaire. Le renversement de ce magnétisme spécial peut être produit à volonté par celui qui en a appris le secret, mais il a également été souvent produit involontairement par différentes sortes d'extatiques. On rapporte, par exemple, de sainte Thérèse et de saint Joseph de Cupertino qu'ils étaient fréquemment en état de lévitation au cours de leurs méditations. Mais j'imagine que dans les lévitations qui se produisent pendant une séance de spiritisme, les gens sont en général simplement soulevées par les mains matérialisées des morts.

Ce sont ces mêmes mains matérialisées qui s'occu-

pent de tous les petits détails de la séance; elles remontent l'éternelle boîte à musique et la balancent au-dessus de la tête des assistants; elles jouent (avec beaucoup de charme parfois) de cette curieuse cithare en miniature euphoniquement dénommée d'ordinaire « clochettes des fées»; elles aspergent d'eau et parfois de parfum; elles apportent des fleurs, des fruits et même des morceaux de sucre et je sais qu'elles les introduisent adroitement dans la bouche de leurs amis.

Ce sont elles encore qui, d'ordinaire, sont l'instrument de l'écriture sur l'ardoise, bien que cela puisse parfois être obtenu encore plus rapidement par le procédé de la précipitation dont nous allons nous occuper tout de suite. Mais en général le fragment de crayon enfermé entre les ardoises et guidé par une main dont seules les toutes petites extrémités suffisantes pour le saisir sont matérialisées.

Une séance d'écriture sur l'ardoise.

Un médium bien connu à Londres avait porté l'écriture sur l'ardoise à un haut degré de perfection, il y a une vingtaine d'années. C'était la plus belle manifestation à laquelle on put amener un sceptique endurci qui se vantait que rien n'arrivait ou n'arriverait jamais lui étant présent. On prenait rendez-vous avec le médium pour onze heures par un clair matin d'été; en route on faisait entrer le sceptique chez un libraire et on lui faisait acheter deux ardoises ordinaires d'écolier; placer une petite miette de crayon-ardoise entre elles (ou quelquefois deux ou trois fragments de couleur différente), puis on les faisait envelopper dans du

papier marron et solidement ficeler. On achetait alors un bâton de meilleure cire à cacheter et l'on demandait au sceptique de sceller la ficelle avec son propre cachet en autant d'endroits qu'il lui plairait — plus il y en avait mieux cela valait — et de ne laisser sous aucun prétexte le paquet sortir de ses mains.

Nous nous rendions alors chez le médium et l'on commençait la séance après avoir recommandé au sceptique de s'asseoir sur son paquet d'ardoises afin d'être sûr qu'on ne les truquait pas. Le médium commençait ses opérations avec des ardoises à lui, que l'on pouvait toujours examiner sur la table où elles étaient posées avant que la séance ne commençât. Le sceptique avait ordinairement des théories compliquées à leur sujet : on avait écrit les messages d'avance et on les avait lavés à l'alcool de sorte qu'ils reparaîtraient bientôt; ou bien naturellement on les ferait disparaître dans un instant et d'autres leur seraient substituées par un tour de passe-passe. En général il valait mieux le laisser parler sans y prendre garde, sachant bien qu'on pouvait attendre sa revanche.

Le médium tenait d'une main une seule ardoise appliquée contre la face inférieure de la table — une petite table toute simple sans tiroir et manifestement dépourvue de toute machination — pas même un tapis dessus. Dans ces conditions les réponses à des questions simples étaient écrites sur l'ardoise et une phrase quelconque était prise fidèlement sous la dictée. Ici le sceptique intervenait d'ordinaire pour demander qu'une phrase fût écrite en Sanscrit, en Chinois ou en dialecte Cherokee, et son triomphe était énorme si « l'esprit » qui dirigeait la séance confessait qu'il se trouvait ignorer ces

langages. Quelquefois cet esprit allait chercher quelqu'un qui les connaissait, ce qui ébranlait quelque peu le sceptique, mais il continuait se cramponner à l'idée qu'il n'y avait dans tout cela que supercherie de quelque sorte.

Mais bientôt, quand la séance était bien en train, quelqu'un demandait aux entités directrices, de manière insinuante, si elles pourraient écrire sur nos ardoises à nous; et bien qu'elles m'aient répondu une fois ou deux qu'elles craignaient de n'avoir pas assez de force pour cela, trois fois sur quatre la réponse était affirmative. On se tournait alors vers le sceptique en le priant de montrer son paquet et on lui demandait d'examiner les cachets de façon à être très parfaitement sûr qu'on n'y avait pas touché. On lui demandait poliment de tenir le paquet scellé dans ses mains au-dessus de la table; le médium saisissait peut-être un coin, ou simplement posait légèrement la main dessus. Puis on priait le sceptique de formuler mentalement une question, mais de bien se garder de donner aucune indication sur la nature de cette question. Il le faisait, et l'expression de sa physionnomie était ordinairement intéressante à étudier tandis qu'il écoutait le bruit d'écriture rapide qui s'entendait à l'intérieur du paquet qu'il tenait entre ses mains. Au bout de quelques instants, trois coups pressés indiquaient que le message était achevé, le médium retirait sa main, et demandait gravement au sceptique d'examiner les cachets et de s'assurer qu'ils étaient bien intacts.

Puis les ficelles étaient coupées et le paquet ouvert, et le sceptique trouvait la face intérieure de ses ardoises neuves couvertes d'une écriture fine donnant un mes-

sage se rapportant à sa question mentale. D'habitude il commençait d'en avoir la parole coupée, puis il rentrait chez lui pour y réfléchir; mais vers la fin de la semaine il était généralement arrivé à la conclusion que, de quelque façon inexplicable, nous avions été trompés ou hallucinés, et que « bien entendu nous n'avions pas réellement vu ce que nous pensions avoir vu ». Néanmoins c'était un morceau dur à avaler, et ses fréquentes allusions par la suite à « ce tour habile mais ridicule » montraient qu'il lui était resté dans l'esprit et lui avait peut-être été plus salutaire qu'il n'était disposé à le reconnaître.

Les réponses données de cette façon montraient souvent une intelligence et des connaissances considérables. Il me parut cependant qu'elles étaient souvent modifiées dans une très large mesure par les opinions arrêtées de celui qui posait les questions. Etait-ce par suite du désir de lui être agréable, ou de ce que les idées étaient en grande partie la réflection de celle de son esprit, les données ne sont pas suffisantes pour l'établir. Je me souviens, par exemple, d'avoir reçu moi-même une déclaration parfaitement nette au sujet de l'existence de certaines personnes à qui je m'intéressais profondément; l'entité qui donnait la communication n'affirma pas positivement qu'elles existassent, mais adopta à leur sujet exactement la même attitude que moi. Et pourtant je découvris par la suite qu'une semaine plus tôt seulement, une communication écrite en réponse à une autre personne, et qui était donnée comme venant de cette même entité, avait nié absolument l'existence de ces personnages! Il se peut que nous ayons eu affaire à deux entités entièrement diffé-

rentes, dont l'une s'affublait, pour une raison ou une autre, du nom et du titre de l'autre; mais il est du moins significatif que dans chaque cas l'opinion exprimée s'accordait précisément avec celle de la personne qui posait la question. D'autre part, je suis forcé d'admettre que dans bien des cas les réponses données n'étaient pas du tout ce qu'aucun de nous aurait attendu et contenaient des renseignements qu'il n'était absolument pas possible à aucun des assistants de connaître.

Il n'est pas difficile de voir pourquoi cette écriture sur l'ardoise est l'une des façons les plus faciles de donner un message et, à vrai dire, la seule espèce d'écriture qui puisse être exécutée en pleine lumière. Car en fait elle n'est jamais réalisée en plein jour, quelque satisfaisante que soient pour nous les conditions dans lesquelles se fait l'expérience. Entre les deux ardoises ou entre l'ardoise et la table il y a toujours l'obscurité qui rend la matérialistation facile. Quand un corps physique est lentement constitué par une croissance progressive à la manière ordinaire, quand il est imprégné complètement par le principe vital et a reçu de façon définitive l'énergie de l'esprit, il devient un organisme relativement permanent et peut résister au choc des vibrations extérieures, dans certaines limites.

Nous devons nous rappeler que ce genre de matérialisation n'est qu'une simple imitation de cette création un simple concours fortuit d'atômes, temporairement retenus ensemble en contradiction avec les lois et les règles ordinaires de la nature. Il faut donc maintenir l'union de ce corps ainsi formé, par des précautions et avec difficulté. Toute vibration violente qui le frap-

perait du dehors le disperserait très facilement. Il faut aussi se souvenir que la matière employée dans la matérialisation est presque toute tirée du corps du médium, et se trouve par conséquent soumise à une puissante attraction qui tend constamment à la ramener vers lui. Les vibrations très fortes et très rapides de la lumière ordinaire dissolveront donc une matérialisation presque immédiatement, sauf dans des circonstances très exceptionnelles.

Elle peut cependant se maintenir quelque temps en présence d'une lumière très faible, telle que celle du gaz baissé très bas, ou de ce qu'on nomme une « ardoise lumineuse », qui se compose ordinairement d'un morceau de bois ou de carton enduit de peinture lumineuse et exposée au soleil pendant le jour, de sorte qu'elle donne la nuit une faible luminosité phosphorescente. Cependant les ressources du plan astral permettent de produire une lumière douce dont l'effet paraît être beaucoup moins violent; et dans cette lumière il est parfois possible à la main qui écrit de conserver son existence corporelle pendant un temps considérable, comme le montre l'extrait suivant d'une description d'une séance tenue avec Kate Fox par M. Livermore, le 18 août 1861.

Une heure d'écriture.

« Les cartes devinrent le centre d'un cercle de lumière d'un pied de diamètre. Je surveillai attentivement ce phénomène et vis la main tenir mon crayon au-dessus de l'une des cartes. Cette main se promenait tranquillement de la gauche à la droite, et quand une ligne était

achevée, retournait à la gauche en commencer une autre. C'était au début une main parfaitement formée; puis ce fut une substance sombre, plus petite qu'une main humaine, mais qui paraissait toujours tenir le crayon; l'écriture continuait à intervalles, et la manifestation resta visible près d'une heure. Je ne puis imaginer de meilleure preuve de la réalité de l'écriture spirite. Toutes les précautions imaginables avaient été prises contre une fraude possible. Je tenais les deux mains du médium pendant toute la durée du phénomène. J'ai encore les cartes en ma possession, couvertes des deux côtés d'une écriture menue; les sentiments exprimés sont d'un caractère très élevé dans la pureté de leur spiritualisme. » (*The Debatable Land,* p. 301.)

Ce récit nous donne un exemple de la difficulté, même dans des conditions exceptionnellement favorables, de maintenir une matérialisation pendant un temps aussi long. Il semble qu'il ne fût pas possible de conserver la forme de la main, mais quelque chose de visible qui pouvait encore guider le crayon, put être maintenu, par quelque moyen, jusqu'à ce que le travail fût accompli.

Peinture directe.

J'ai vu également quelques très bons spécimens de peinture qui furent probablement exécutés de la même manière que l'écriture dont il est question ci-dessus. Je dis probablement parce qu'ils furent exécutés dans l'obscurité et qu'il est donc impossible d'avoir une certitude absolue ; c'étaient peut-être des précipitations, mais comme c'est là un procédé plus difficile, je ne

crois pas qu'il ait été employé. Certains médiums se sont fait une spécialité de ce genre de tableaux, et c'est certainement une manifestation fort agréable des facultés de l'astral. A deux reprises j'ai vu un petit paysage, d'environ huit pouces sur cinq, produit dans l'obscurité complète sur une feuille de papier marquée, en quinze ou vingt minutes. Le travail était joliment exécuté, les couleurs étaient naturelles et harmonieuses, et la peinture n'était pas encore complètement sèche quand on ralluma les lumières. Je suis parfaitement sûr que dans chacun de ces cas le papier employé était celui que j'avais apporté avec moi. L'une des deux fois, juste avant qu'on n'éteignît la lumière, j'arrachai un des coins de la feuille de façon à la déchiqueter, et la gardai en ma possession jusqu'à ce que la peinture fût achevée. Quand la lumière fut rallumée, je découvris que le fragment complétait exactement la déchirure de la feuille sur laquelle le paysage était dessiné.

Dans aucun de ces deux cas je ne reconnus le paysage, mais chez le même médium j'ai vu de bons tableaux représentant des lieux qui m'étaient familiers, et qui avaient été exécutés exactement de la même façon, me dit-on. Dans ces deux cas on avait préparé une boîte d'aquarelle, une palette et des pinceaux et après la séance on voyait qu'ils avaient été utilisés.

Une autre fois, et avec un autre médium, j'ai vu un très grand dessin à la vraie couleur exécuté dans l'obscurité encore plus rapidement, mais ici l'exécution, bien que pleine d'élan et de vigueur, manquait certainement de fini et de précision. Le sujet était une tête de femme, et le portrait était reconnaissable bien que peu flatteur. Dans tous ces cas il est absolument certain que

le médium n'était nullement intervenu dans l'exécution des tableaux, car on lui tenait les mains pendant tout le temps qu'elle durait, et la silhouette de son corps était suffisamment visible dans deux des cas qu'il ne pût remuer sans être découvert immédiatement.

Manifestations musicales.

L'individu qui a appris pendant sa vie à se servir d'un instrument de musique quelconque ne perd pas cette faculté quand il abandonne son corps physique. J'ai entendu jouer du violon et de la flûte de façon assez agréable par des êtres invisibles dans une lumière suffisante pour voir que ces instruments n'étaient touchés par aucune des personnes présentes en leur corps physique. J'ai vu aussi, en bien des occasions, jouer de l'accordéon de la même manière, et dans certains cas je tenais moi-même l'un des bouts de l'instrument. A plusieurs reprises également, des mains invisibles ont joué du piano devant moi, et ici il semblait indifférent que le clavier fût ouvert ou fermé. Si, au cours de l'exécution, nous fermions le piano, il continuait d'ordinaire à jouer tout comme s'il était resté ouvert. A deux reprises j'ai entendu jouer sur les cordes d'un piano sans que les touches fussent mises en mouvement, exactement comme on aurait pu le faire sur les cordes d'une harpe.

Un autre exemple, montrant un individu ayant gardé après la mort sa faculté de se servir de l'instrument auquel il avait été accoutumé pendant sa vie, nous est donné par sir W. Crookes à la page 95 de son livre. L'opérateur ne se servait pas à proprement parler de

son instrument, mais il montrait sans doute possible qu'il aurait encore su s'en servir s'il avait été là. Voici cette histoire :

Le télégraphiste.

« Au cours d'une séance avec M. Home, une petite latte, dont j'ai déjà parlé, vint vers moi d'un bord à l'autre de la table, à la lumière, et me donna un message par tapes appliquées sur ma main ; je récitais l'alphabet et la latte tapait aux lettres voulues. L'autre extrémité de la latte reposait sur la table, à quelque distance des mains de M. Home.

« Les coups était si nets et si clairs, et la latte était si manifestement bien dirigée par la force invisible qui en gouvernait les mouvements, que je dis : « L'in-« telligence qui dirige les mouvements de cette latte « peut-elle changer le caractère des mouvements, et « me donner un message télégraphique en code morse, « au moyen de tapes sur ma main ? » (J'ai toute raison de croire que le code morse était complètement inconnu à tous les assistants et je ne le connaissais qu'imparfaitement.) A peine avais-je prononcé ces paroles, que la nature des coups se modifia, et le message fut continué de la manière que j'avais demandée. Les lettres étaient données trop rapidement pour que je puisse faire mieux que de saisir un mot par ci par là; je ne pus donc suivre le message; mais j'ai entendu suffisamment pour être convaincu qu'il y avait un bon « morsiste » à l'autre bout du fil, quel que fût cet endroit, d'ailleurs ».

La voix directe.

Dans le cas de la flûte, dont j'ai parlé plus haut, il est manifeste que l'exécutant devait avoir matérialisé non seulement l'extrémité des doigts, pour appuyer sur les clefs, mais aussi une bouche, pour souffler. Il n'est certes pas exceptionnel, au cours d'une séance, qu'un mort matérialise des organes de la voix suffisamment pour faire entendre des sons intelligibles, bien qu'il semble que cela soit (comme il est naturel de le supposer) d'une réalisation beaucoup plus difficile que la matérialisation d'une main. Très souvent la construction de ces organes semble être très imparfaite et la voix qui en résulte n'est qu'un murmure rauque et sifflant. Je crois qu'en presque tous les cas les premières tentatives d'un revenant expérimenté qui essaye de matérialiser sa voix, ne vont pas plus loin qu'un murmure très faible; au contraire, « l'esprit guide » d'un médium véritable, qui s'est exercé régulièrement à matérialiser des organes et à s'en servir pour parler des centaines de fois, possède souvent une voix parfaitement naturelle et très caractéristique.

Tous ceux qui ont suivi habituellement les séances de certains médiums bien connus, au cours des vingt-cinq dernières années, doivent être familiarisés avec la voix pleine et sonore du guide à qui il plaît de se faire connaître sous le nom de *John King,* et avec sa façon cordiale, amicale, de saluer ceux qu'il connaît et en qui il a pris confiance. Je me souviens parfaitement qu'une fois où j'avais invité un médium chez moi, à la campagne, nous passions ensemble à travers un champ de blé, quand la voix d'un esprit bien connu

se mêla à la conversation de la façon la plus naturelle du monde, absolument comme si une troisième personne s'était promenée avec nous.

Je sais parfaitement qu'on explique d'ordinaire la « voix de l'esprit » par un effort de ventriloquisme de la part du médium, mais quand on reconnaît la voix pour l'avoir connue dans sa vie terrestre, cette explication paraît quelque peu insuffisante. Elle me paraît aussi ne pouvoir rendre compte du fait suivant : au cours d'une certaine séance, chez moi, les exécutants invisibles nous offrirent un chant à quatre voix dont chaque partie s'entendait distinctement; deux des parties étaient tenues par des voix de femmes — bien que le médium fut du sexe masculin (et dans un profond état de trance), et qu'il n'y eut de physiquement présents dans la salle que des hommes (des amis en qui j'ai toute confiance).

Sous cette rubrique des matérialisations partielles, il nous faut comprendre aussi ce que l'on appelle parfois « les photographies spirites » ; car tout ce qui peut être photographié doit naturellement être de la matière physique, capable de refléter une partie des rayons lumineux qui peuvent agir sur la plaque sensible. Il ne s'en suit nullement que cela doive être composé de matière visible pour nos yeux, car la plaque est sensible à une série importante de rayons actiniques ultra-violets qui ne produisent aucune espèce d'impression sur nos yeux tels qu'ils sont constitués à l'heure actuelle.

Je suis assez au courant de la photographie pour me rendre compte de la facilité avec laquelle une soi-disant « photographie spirite » pourrait être produite par fraude, mais je sais aussi qu'il y en a beaucoup qui,

de toute certitude, n'ont pas été produites de cette façon. J'ai vu un grand nombre de celles qui ont été prises dans des conditions contrôlées par M. W.-T. Stead au temps où il étudiait cette forme curieuse de médiumnité, et j'ai eu le privilège de voir plusieurs de celles qui furent prises par et pour le vice-président de notre Société.

Une photographie intéressante.

Un bon exemple-type de ce genre de photographie de morts partiellement matérialisés, m'a été cité par un ancien officier. Il avait, paraît-il, perdu (comme nous disons) trois filles, mortes dans un espace de temps relativement court. Un jour, dans une grande ville, à des centaines de milles de chez lui, il vit l'annonce d'un photographe qui déclarait pouvoir prendre des portraits des morts; il entra donc dans son atelier sur le champ et demanda qu'on lui prît sa photographie. Il ne donna aucune indication sur ce qu'il attendait, ni même qu'il demandait autre chose que son propre portrait; et il affirme qu'il était absolument impossible qu'il pût être aucunement connu de ce photographe. Et pourtant quand il vint chercher ses épreuves, trois visages groupés semblaient flotter autour du sien, moins nets, mais reconnaissables sans erreur possible. Il me montra la photographie et aussi les portraits de ses filles pris pendant leur vie physique; il est hors de doute que c'étaient les mêmes jeunes personnes que sur la photographie prise après leur mort.

Il paraît probable que le travail de la planchette est parfois accompli au moyen d'une matérialisation par-

tielle, car dans certains cas j'ai vu la planchette se déplacer distinctement au-dessous des doigts, qui étaient pris dessus et ne la remuaient certainement pas. Quand c'est clairement la main qui déplace la planchette, le phénomène appartient naturellement à notre première catégorie, dans laquelle le corps du médium est utilisé, bien que le médium puisse être entièrement inconscient de ce qui se passe.

CHAPITRE XXIX

Phénomènes divers.

J'ai déjà indiqué, à propos de la production de peintures ou d'écrits, que ces phénomènes peuvent être réalisés par une autre méthode, plus rapide et plus efficace, mais qui demande une plus grande connaissance des possibilités du plan astral. On l'appelle ordinairement méthode de la précipitation, et d'une façon générale, en voici le *modus operandi* :

La personne qui désire écrire ou peindre, prendra une feuille de papier; puis elle formera une image mentale claire, de l'écrit ou du tableau, sans oublier les plus infimes détails; puis, par un effort de volonté, elle objectivera cette image et la projettera sur le papier, de sorte que le tableau tout entier, ou la page d'écriture complète, apparaîtront instantanément. On verra immédiatement que ceci exige une puissance beaucoup plus grande, et une action beaucoup plus complète sur les moyens, que n'en possède vraisemblablement l'homme ordinaire, soit avant, soit après sa mort; mais, de même qu'un long entraînement peut rendre la chose possible à certains individus alors qu'ils sont encore dans leur corps physique, de même il en est, parmi les morts,

un petit nombre qui ont appris la façon de mettre en jeu ces facultés.

Dans certains cas, j'ai vu l'écriture être précipitée non pas d'un seul coup, mais par degrés, de sorte que les mots apparaissent sur le papier successivement, exactement comme cela serait arrivé s'ils avaient été écrits de la manière ordinaire, excepté que la chose se faisait beaucoup plus rapidement que ce n'est le cas pour aucune écriture. J'ai vu, de même, un tableau se former lentement, commençant d'un côté pour s'étendre régulièrement jusqu'à l'autre; l'effet était tout à fait celui d'une feuille de papier que l'on aurait lentement retirée de dessus un tableau déjà existant et qu'elle aurait dissimulé.

Certaines personnes, pour exécuter ce tour de force, demandent qu'on leur fournisse les matières nécessaires; autrement dit, si elles doivent écrire une lettre, l'encre ou la craie colorée doivent être près d'elles, ou, si elles doivent précipiter un tableau, les couleurs doivent être soit en poudre, soit déjà mouillées. Dans ce cas, l'opérateur désintègre simplement la quantité de matière qui lui est nécessaire, et la transfère sur la surface de son papier. Mais un exécutant plus accompli peut prendre les matières qu'il lui faut dans l'éther environnant; c'est-à-dire qu'il est capable, en somme, de créer ses matières; et parfois cela lui permet d'obtenir des résultats qu'il n'est guère possible d'imiter par aucun des moyens dont nous disposons sur le plan physique.

Nous allons examiner maintenant la question de ce qu'on nomme « les lumières spirites », autrement dit, les différentes variétés de luminosité que produisent,

dans une séance, les êtres qui y participent hors du corps physique. Sir William Crookes en donne une liste complète à la page 91 de son ouvrage déjà cité.

Différentes sortes de lumières.

« Dans les plus strictes conditions de contrôle, j'ai vu un corps solide lumineux, de la taille et à peu près de la forme d'un œuf de dinde, flotter silencieusement dans la pièce, à un moment donné plus haut que ne pouvait atteindre aucun des assistants sur la pointe des pieds; puis descendre doucement jusqu'au plancher. Il resta visible plus de dix minutes; et avant de disparaître il frappa la table trois fois avec un bruit semblable à celui d'un corps solide et dur. Pendant ce temps le médium était renversé dans son fauteuil, et semblait avoir perdu conscience.

« J'ai vu des points de lumière s'élancer et s'arrêter sur la tête de différentes personnes; il a été répondu à des questions posées par moi au moyen de traits de lumière brillante qui jaillissaient devant mon visage le nombre de fois voulu. J'ai vu des étincelles lumineuses s'élever de la table au plafond et retomber sur la table qu'elles frappaient avec un bruit qu'on entendait nettement. J'ai reçu une communication alphabétique donnée par des éclairs lumineux qui se produisaient dans l'air, devant moi, tandis que je déplaçais ma main parmi eux. J'ai vu un nuage lumineux s'élever en flottant vers un tableau. Dans les plus strictes conditions de contrôle, j'ai plus d'une fois reçu, dans ma main, un corps solide, self-lumineux, cristallin qui m'était donné par une main qui n'appartenait à aucune des personnes présentes;

dans la pièce. Dans une salle éclairée, j'ai vu un nuage lumineux planer au-dessus d'un héliotrope sur une petite table, briser une tige et l'apporter à une dame; et dans quelques cas j'ai vu un nuage lumineux semblable, se condenser visiblement pour former une main qui déplaçait de petits objets. »

J'ai déjà décrit les trois variétés de lumières qui me sont apparues au cours de mes expériences préliminaires, chez moi, sans l'aide d'un médium reconnu; bien que j'aie vu depuis bien d'autres lumières de cette espèce, elles ont presque toutes présenté à peu près le même caractère général que les premières. A plusieurs reprises, cependant, j'ai vu une lumière beaucoup plus brillante qu'aucune de celles-là; elle semblait être de nature électrique, et pouvait éclairer toute la pièce; une fois même elle était d'un éclat aveuglant. Cette dernière manifestation est très rare à une séance, car, pour les raisons exposées précédemment, cette lumière disperserait toutes les matérialisations partielles qui pourraient être nécessaires à la production d'autres phénomènes.

Ceux qui expérimentent sur le plan astral, ont à leur disposition un autre pouvoir très curieux, celui de désintégrer et de réintégrer la matière; nous en avons déjà dit un mot à propos de la précipitation. Cela consiste simplement à réduire un objet en une poudre impalpable en réalité à un état éthérique ou même atomique. On peut arriver à ce résultat par l'action de vibrations extrêmement rapides qui brisent la cohésion des molécules de l'objet sur lequel on agit. Des vibrations encore plus rapides, et peut-être d'un type quelque peu différents, diviseront à leur tour ces molécules en

leurs atomes constitutifs. Un corps ainsi réduit à l'état éthérique ou atomique, peut-être déplacé avec une grande rapidité d'un lieu à un autre; et à l'instant où la force déployée pour l'amener à cet état cessera d'agir, il reprendra immédiatement son état originel.

Comment la forme se conserve.

Pour répondre à une objection évidente qui se présentera immédiatement à l'esprit du lecteur, qu'il me soit permis de citer une fois de plus quelques phrases du « Plan astral ».

Les débutants ont souvent peine à comprendre comment, dans cette expérience, l'objet peut conserver sa forme. On objecte que si un objet métallique — une clef par exemple — est fondu et porté à l'état gazeux par la chaleur, en se refroidissant il retourne bien à l'état solide, mais que ce n'est plus une clef, mais seulement un lingot de métal. L'objection paraît juste, mais l'analogie n'est pas complète. L'essence élémentale qui anime la clef se dissiperait en effet dans ce changement d'état, non parce qu'elle serait directement influencée par l'action de la chaleur, mais parce que, quand son corps solide temporaire est détruit, elle retourne au grand réservoir commun de cette essence; de même que les principes supérieurs de l'homme bien qu'insensibles par eux-mêmes au froid et au chaud, s'échappent de son corps quand il est détruit par le feu.

Par conséquent, lorsque le métal de la clef refroidit, l'essence élémentale de l'espèce « terreuse » ou des solides, qui revient dans le lingot n'est plus du tout la

même qu'avant et il n'y a aucune raison pour qu'elle reprenne la même forme. Mais un homme qui désintègre la clef dans le but de la transporter par un courant astral, aurait grand soin de maintenir l'essence élémentale dans sa forme jusqu'à ce que le transport fut accompli ; et quand il suspendrait l'effort de sa volonté, elle se trouverait former comme un moule ou plutôt un canevas que les particules en se solidifiant à nouveau viendraient remplir aussitôt en reconstituant l'objet. Alors, à moins que le pouvoir de concentration de l'opérateur n'ait été insuffisant, la forme serait exactement conservée.

C'est ainsi que des objets sont parfois apportés presque instantanément d'une grande distance pendant les séances spirites, et il est clair que l'on peut facilement les faire passer à travers des corps solides tandis qu'ils sont désintégrés, par exemple à travers les murs d'une maison ou les parois d'une boîte fermée. De sorte que ce qu'on appelle « le passage de la matière à travers la matière », n'est pas plus difficile à opérer, quand on sait s'y prendre, que le passage de l'eau à travers un filtre, ou d'un gaz à travers un liquide dans une expérience de laboratoire.

Puisqu'il est possible, en modifiant la nature des vibrations, de changer l'état de la matière du solide à l'éthérique, on comprend qu'en renversant l'expérience on peut amener la matière éthérique à l'état solide. De même que le premier procédé explique le phénomène de la désintégration, le second explique celui de la matérialisation, et de même que, dans le premier cas, il faut un effort continu de la volonté pour empêcher l'objet de revenir à sa forme primitive, il faut aussi,

dans le second un effort soutenu, pour que la matière matérialisée ne retourne pas à l'état éthérique. »

Objets apportés d'une certaine distance.

Sur l'apport d'objets pris dans une autre salle, ou parfois par les morts qui dirigent une séance pour manifester leurs facultés particulières au plan astral, Sir W. Crookes, à la page 97 du livre si souvent cité par moi, nous raconte comment, lors d'une séance avec M^lle^ Kate Fox, les entités qui dirigeaient la séance, annoncèrent « qu'elles allaient apporter quelque chose afin de montrer leur puissance » ; elles apportèrent en effet, de la bibliothèque, une petite clochette, la porte de communication étant soigneusement fermée à clef, et la clef dans la poche de Sir William.

J'ai moi-même reçu fréquemment toutes sortes de petits objets, apportés d'une certaine distance (des fleurs et des fruits sont parmi les plus communs). Dans quelques cas, des fleurs et des fruits tropicaux, manifestement d'une fraîcheur parfaite, m'ont été offerts de la sorte en Angleterre. En réponse aux questions sur la provenance de ces choses, les entités directrices ont toujours affirmé avec la plus grande énergie qu'il ne leur était pas permis de dérober ainsi la propriété de qui que ce fût, et qu'elles devaient aller chercher leurs fleurs et leurs fruits là où ils poussaient à l'état sauvage. Une fougère et une orchidée rares m'ont été apportées de cette façon : elles furent jetées sur la table avec la terre fraîche encore attachée aux racines. J'ai pu planter ensuite ces deux spécimens dans mon jardin où ils ont pris racine et poussé de la façon la plus naturelle.

Les meilleures histoires que je connaisse, d'apports de plantes au cours de séances, se trouvent dans le livre de Mme d'Espérance *Au pays de l'ombre*. La première que je cite est à la page 261. (Il convient de spécifier que « Yolande » est le nom d'un « esprit » matérialisé qui jouait un rôle prépondérant dans toutes les séances de Mme d'Espérance.)

« Yolande traversa la chambre, et alla du côté où M. Reimer était assis (M. Reimer, bien connu en Europe comme spirite distingué), et lui fit signe de se rapprocher du cabinet pour être témoin de certains préparatifs qu'elle allait faire. Il faut prévenir ici que, dans des occasions précédentes, lorsque Yolande avait produit des fleurs pour nous, elle nous avait donné à entendre qu'elle avait besoin de sable et d'eau; en conséquence une provision de sable blanc fin et propre et de l'eau en abondance étaient toujours prête, à toute éventualité. Lorsque Yolande, acompagnée de M. Reimer, vint au milieu de notre cercle, elle fit comprendre son désir d'avoir de l'eau et du sable, puis, faisant agenouiller M. Reimer sur le parquet à côté d'elle, elle lui signifia de mettre du sable dans la carafe d'eau: ce qu'il fit jusqu'à ce que celle-ci fût à moitié pleine. Il lui fut ordonné ensuite d'y verser de l'eau. Cela fait, M. Reimer, sur ses indications, secoua vivement la carafe et la tendit à Yolande.

« Yolande, après l'avoir examinée avec soin, la plaça sur le parquet, la couvrant légèrement de la draperie qu'elle retira de ses épaules. Puis elle rentra dans le cabinet. dont elle revint une ou deux fois, à de courts intervalles, comme pour voir ce qui se passait.

« Pendant ce temps, M. Armstrong avait enlevé l'eau

et le sable superflus, laissant la carafe posée au beau milieu du parquet, recouverte du voile léger, qui, cependant, ne dissimulait pas le moins du monde la forme de la carafe, dont le goulot était particulièrement visible.

« Par coups frappés dans le parquet, nous fûmes engagés à chanter, de manière à harmoniser nos pensées et émousser, pour ainsi dire, la curiosité que nous pouvions tous plus ou moins ressentir.

« Tout en chantant, nous observâmes que la draperie se soulevait de dessus la carafe. Cela était parfaitement évident pour chacun des vingt témoins qui la surveillaient avec soin.

« Yolande ressortit du cabinet et vint regarder la carafe avec inquiétude. Elle semblait l'examiner minutieusement et soutenait la draperie comme si celle-ci menaçait d'écraser un objet fragile placé en dessous. Finalement elle l'enleva complètement, exposant à nos regards étonnés une plante parfaite, qui semblait être une espèce de laurier.

« Yolande souleva la carafe dans laquelle la plante semblait avoir poussé fermement, ses racines étaient visibles à travers le verre, et serrées les unes contre les autres dans le sable.

« Yolande regardait la plante avec un plaisir et une fierté manifestes, et, la prenant dans ses deux mains, elle traversa la chambre et vint la présenter à M. Oxley, l'un des étrangers présents. On sait que M. Oxley s'est fait connaître par des travaux philosophiques sur des sujets spiritualistes, ainsi que par ses écrits sur les pyramides d'Egypte.

« Il prit la carafe contenant la plante, et Yolande se retira comme si elle avait achevé sa tâche. Après avoir examiné la plante, M. Oxley s'en débarrassa en la plaçant sur le parquet, à côté de lui, car il n'y avait point de table à proximité. Beaucoup de questions furent posées, et la curiosité battait son plein. La plante ressemblait à un laurier; elle avait de larges feuilles lustrées, mais point de fleurs. Personne ne reconnut la plante et ne put l'assigner à une espèce connue.

« Nous fûmes rappelés à l'ordre par des coups frappés et priés de ne point entrer en discussion, mais de chanter quelque chose, puis de nous tenir tranquilles. Nous obéîmes à ce commandement, et, lorsque nous eûmes chanté, de nouveaux coups frappés nous dirent d'examiner encore la plante, ce que nous fûmes enchantés de faire. A notre grande surprise, nous observâmes alors qu'une large sommité fleurie, mesurant bien cinq pouces de diamètre, s'était épanouie, tandis que la plante reposait sur le parquet aux pieds de M. Oxley.

« La fleur était d'une belle couleur rose-orangé; peut-être dirai-je que la couleur saumon en donnerait une idée plus juste comme description; je n'ai jamais vu de ces teintes-là, et il me semble difficile de décrire des nuances de couleur par des mots.

« Cette sommité était composée d'environ cent cinquante petites corolles en forme d'étoiles, s'écartant considérablement de la tige. La plante avait vingt-deux pouces de haut, avec une grosse tige fibreuse qui remplissait le col de la carafe. Elle avait vingt-neuf feuilles ayant en moyenne de deux à deux pouces et demi de large, sur sept pouces et demi dans leur plus grande

longueur. Chaque feuille était unie et lustrée, ressemblant à première vue à celles d'un laurier, ce pourquoi nous l'avions prise d'abord. Les racines fibreuses semblaient pousser naturellement dans le sable.

« Plus tard, nous photographiâmes la plante dans la carafe à eau, d'où il ne fut pas possible, entre parenthèses de la retirer, le goulot étant beaucoup trop étroit pour permettre aux racines de passer, d'autant plus que la tige, relativement plus mince, remplissait entièrement l'orifice.

« Nous apprîmes que le nom de cette plante était l'*Ixora crocata*, originaire des Indes.

« Comment nous vint-elle? poussa-t-elle dans la bouteille? avait-elle été apportée dématérialisée des Indes, pour être rematérialisée dans notre salle des séances?

« Telles étaient les questions que nous nous adressions les uns aux autres sans résultat. Nous n'obtînmes aucune explication satisfaisante. Yolande ne put ou ne voulut pas nous en donner. Autant que nous pouvions en juger, — et l'opinion d'un jardinier de profession corrobora la nôtre — la plante avait certainement plusieurs années d'existence.

« Nous pouvions voir les endroits où d'autres feuilles avaient poussé et étaient tombées, et nous observâmes des traces d'éraflures qui s'étaient guéries et refermées depuis longtemps. Et cependant il était évident que la plante avait poussé dans le sable de la bouteille, ainsi que l'attestaient ses racines qui collaient naturellement à la paroi intérieure du verre, avec toutes leurs fibres en parfait état, comme si elles avaient germé dans cet endroit et n'avaient point été dérangées dans leur croissance. La plante n'avait pas été introduite de force

dans la bouteille, pour la simple raison qu'il eût été impossible de faire passer ses fortes racines fibreuses et la partie inférieure de sa tige à travers le goulot de la bouteille, qu'on fût obligé de briser pour en retirer la plante.

M. Oxley dit, dans un compte rendu qu'il publia plus tard: « Je fis photographier la plante le lendemain matin, et je l'emportai ensuite chez moi, où je la plaçai dans ma serre sous les soins du jardinier. Elle vécut trois mois, puis se recroquevilla. Je conservai les feuilles pour en donner à des amis, excepté la fleur et les trois feuilles de l'extrémité que le jardinier coupa lorsqu'il se chargea de la plante. Celles-ci, je les ai encore sous verre, et elles ne donnent aucun signe de dématérialisation. Avant la création ou la matérialisation de cette merveilleuse plante, Yolande m'apporta une rose dont la courte tige avait tout au plus un pouce de long et que je mis sur ma poitrine. Sentant quelque chose remuer, je l'enlevai et trouvai deux roses. Je les remis en place, et, les ayant retirées à la fin de la séance, je vis à mon grand étonnement que la tige s'était allongée jusqu'à atteindre sept pouces, et qu'elle portait trois roses en fleurs ainsi qu'un bouton et plusieurs épines. Je rapportai ces fleurs à la maison et les conservai jusqu'à ce qu'elles fussent fanées; les feuilles tombèrent et la tige sécha, preuve de leur réalité et de leur matérialité. »

La suite des déclarations nous indique que ce cadeau intéressant fut fait à M. Oxley en exécution d'une promesse; il réunissait, paraît-il, un certain nombre de plantes afin de démontrer une théorie, et il avait besoin, pour cela, d'avoir un spécimen de cette espèce particu-

lière, mais n'avait pu parvenir à se le procurer par aucun des procédés ordinaires. Le point remarquable, dans l'arrivée de cette plante, c'est son apparition graduelle. Elle n'est pas apportée toute entière et jetée sur la table, comme ce fut le cas pour ma fougère, mais on la voit croître lentement sous la draperie, exactement comme si elle poussait réellement avec une vitesse anormale; et même après avoir été offerte à M. Oxley, elle poursuit encore cette croissance apparente, car elle s'orne d'une fleur pendant que l'on chante.

Il semble évident, cependant, que cette croissance apparente n'en est pas une en réalité, puisqu'à l'examen, la plante se révèle comme ayant plusieurs années; nous sommes donc conduits à conclure que la plante fut, pour ainsi dire, apportée par sections, et reconstruite graduellement. Si une plante vivante peut être dématérialisée et reconstituée ensuite sans en souffrir définitivement, elle peut tout aussi facilement être mise en morceaux par fragments, que pulvérisée d'un coup par un effort de volonté plus puissant; en vérité, on peut aisément voir comment le premier procédé pourrait être de beaucoup le plus simple, et exiger une dépense de force bien moins considérable. On peut fort bien concevoir qu'apporter d'un seul coup le végétal entier dépassait peut-être le pouvoir de ceux qui aidaient Yolande; il leur était donc peut-être absolument nécesaire de faire plusieurs voyages pour l'aller chercher. Il semblerait qu'ils aient commencé par arranger les racines dans le sable, les disposant avec soin exactement comme si elles avaient poussé naturellement; puis, graduellement, ils auraient ajouté le reste de la plante, apportant en dernier lieu la fleur elle-

même, couronnement théâtral de leur brillante expérience.

Il se peut que la rapide croissance apparente du manguier, dans le célèbre tour de magie des Hindous, soit réalisé de cette manière, par des actes successifs de désintégration et de réintégration, au lieu de l'être en hâtant énormément les processus ordinaires de développement, comme on le suggère d'habitude. Il est clair, comme le remarque l'auteur, que la plante n'aurait pas pu être introduite de force dans la carafe, et qu'au contraire on avait soigneusement disposé particule après particule à sa place convenable dans le sable humide. L'opération avait dû être difficile et délicate, et nous ne devons guère nous étonner que Yolande considérât le résultat final avec une fierté considérable.

Il semble que M. Oxley regardât la plante comme une matérialisation temporaire, et s'attendît à la voir disparaître par la suite; mais il est de toute évidence que c'était un cas d'apport proprement dit, et que cette plante avait été donnée avec l'intention de la voir subsister, comme elle fit, d'ailleurs, jusqu'à sa mort; celle-ci a pu cependant être accélérée par le transfert brusque d'un climat plus chaud sous la latitude inclémente d'Angleterre. La photographie de la plante dans sa bouteille est reproduite parmi les illustrations du livre d'où nous avons tiré ce récit. Il paraît évident que la rose dont parle M. Oxley avait dû être apportée par morceaux, de la même manière, puisqu'il serait manifestement impossible à une fleur coupée de pousser de la façon qu'il décrit.

Dans le même livre, page 326, nous trouvons le récit d'un exploit de même nature, mais encore plus mer-

veilleux, accompli par Yolande. Dans ce cas il y avait une complication supplémentaire et intéressante: la plante n'était qu'empruntée, et il fallait la restituer.

« Yolande, avec l'aide de M. Aksakof, avait mélangé du sable et de la glaise dans le pot à fleur, et l'avait recouvert de son voile, comme elle l'avait fait dans le cas de la carafe d'eau, pour la croissance de l'*Ixora Crocata.*

« On vit la draperie blanche s'élever lentement, mais sans interruption, en s'élargissant à mesure qu'elle montait de plus en plus haut. Yolande, debout à côté, manipulait l'enveloppe, semblable à un tissu de fils de la Vierge, jusqu'à ce qu'elle eut de beaucoup dépassé la hauteur de sa tête ; alors elle l'enleva avec précaution, révélant une plante élevée, inclinée sous une masse de fleurs blanches qui émettaient ce parfum suave et fort dont je m'étais plainte.

« On la mesura: elle avait sept pieds de la racine au sommet c'est-à-dire environ un pied et demi de plus que moi-même. Courbée sous le poids des onze grandes fleurs qu'elle portait, elle était plus grande que moi. Les fleurs étaient parfaites et mesuraient huit pouces de diamètre; cinq étaient en pleine floraison, trois autres commençaient juste à s'ouvrir, et trois étaient en boutons. Aucune ne portait la moindre flétrissure, et elles étaient humides de rosée. C'était charmant; mais, depuis ce soir-là, le parfum des lis m'a toujours donné une impression de malaise.

« Yolande paraissait très satisfaite de son succès et nous dit que si nous désirions photographier le lis, nous devions le faire tout de suite, car il lui fallait le rem-

porter. Elle se tint à côté de la fleur, et M. Boutlerof prit deux photographies d'elles deux. »

La plante état un *Lilium auratum,* le lis doré du Japon, et cette séance fort intéressante eut lieu le 28 juin 1890. Les photographies mentionnées sont reproduites dans le livre, et montrent que c'était un très beau spécimen de cette plante.

Un trait curieux du récit, c'est que Yolande, la forme matérialisée, devint très anxieuse en toute cette affaire, car ayant, semble-t-il, emprunté le lis géant, elle se trouvait incapable de le rendre au moment voulu. La force disponible paraissait épuisée par l'effort dépensé pour l'apporter, de sorte que, lorsqu'elle essaya de le remporter, elle n'y réussit pas. Elle semblait fort inquiète de son incapacité à remplir sa promesse, et pria qu'on prit le plus grand soin de la plante. Ses amis « physiques » firent tout ce qu'ils purent pour la plante, mais il paraît (et ce n'est pas étonnant) qu'elle ait quelque peu langui. D'autre part, le temps ne favorisa pas le projet de Yolande, et près d'une semaine s'écoula avant qu'elle ne réussit enfin à restituer le lis à son premier propriétaire, quel qu'il fût. On aimerait connaître l'autre côté de l'histoire ; la surprise et les regrets en présence de la mystérieuse disparition, du jardin ou de la serre, d'un spécimen aussi magnifique, et l'étonnement égal, mais beaucoup plus agréable, lors de sa réapparition, une semaine plus tard, alors qu'on avait probablement abandonné tout espoir de retrouver les voleurs !

La question de l'influence du temps sur la production des phénomènes psychiques présente un intérêt considérable. Il est évident que des troubles électriques, de

quelque nature qu'ils soient, rendent difficiles les tentatives soit de matérialisation soit de désintégration, probablement pour la même raison qui fait qu'une lumière brillante les rend à peu près impossibles, à savoir l'effet destructeur des vibrations fortes. On peut concevoir aisément que, tandis que l'air était plein de fortes vibrations électriques, Yolande ait pu trouver impossible de transporter sans danger la matière végétale désintégrée, d'un lieu à un autre, de peur qu'elle ne fut bousculée et désorganisée au point qu'il fut difficile ou impossible de lui rendre sa forme primitive.

Dans un très grand nombre de cas d'apport d'objets, la méthode de la quatrième dimension est évidemment la plus commode, bien que, dans ces tentatives de Yolande, la croissance de la plante semble indiquer qu'elle ne fut pas employée. Mais il y a un très grand nombre de cas où elle fournit l'explication la plus claire et la plus simple. II y a presque toujours plusieurs manières de produire presque n'importe quel phénomène, et il est souvent peu aisé de déterminer, d'après un simple compte rendu écrit, laquelle de ces méthodes a été employée en fait dans un cas donné.

Autre exemple soit du passage de la matière à travers la matière, soit de l'utilisation de la quatrième dimension: un anneau de fer massif, trop petit pour y passer la main, est enfilé au poignet d'une personne. Cela m'est arrivé trois fois à moi-même, et chaque fois je dus m'en remettre à nos amis morts du soin de le retirer car il aurait été tout à fait impossible de l'enlever par aucun moyen physique, si ce n'est en le limant. Maintes et maintes fois le dossier d'une chaise m'a aussi été passé sur le bras, alors que je tenais dans la mienne

la main du médium. Une fois j'observai le phénomène dans une lumière assez bonne, et, bien qu'il fût réalisé très rapidement, il me sembla cependant voir une partie du dossier de la chaise s'estomper en une sorte de brouillard au moment où il approchait de mon bras. Mais en un instant il était passé autour ou au travers de mon bras et était redevenu aussi homogène que jamais.

Un phénomène beaucoup plus rare, au cours des séances, pour ce qui est de mon expérience tout au moins, c'est celui du « doublement ». Quand il se produit, il consiste simplement à former une image mentale parfaite de l'objet à copier, puis à rassembler autour la matière astrale et physique nécessaire. Pour cela, il faut que toutes les particules, tant internes qu'externes, de l'objet à « doubler » soit maintenues présentes à l'esprit simultanément; par conséquent, le phénomène exige un pouvoir de concentration considérable, pour être réalisé. Des personnes incapables d'extraire la matière nécessaire, directement de l'éther ambiant, l'ont parfois empruntée à la substance du modèle, dont le poids se trouvait réduit en proportion.

L'épreuve du feu.

Très frappant aussi, mais pas très fréquent, est le tour qui consiste à manipuler du feu impunément; on y assiste quelquefois dans les séances. Une fois, dans une séance, à Londres, une forme matérialisée mit délibérément la main au milieu d'un feu brillant, ramassa un morceau de charbon enflammé presqu'aussi

gros qu'une balle de tennis, et me le tendit en disant rapidement: « Prenez-le dans la main. »

J'hésitai un instant, ce qui était peut-être assez naturel, mais un geste d'impatience de la part du mort me décida. Je me dis qu'il devait savoir ce qu'il faisait, que c'était peut-être une occasion unique, et que, si ça me brûlait, je pourrais toujours le laisser tomber avant qu'il n'y eût grand mal. Je tendis donc la main et la masse rougeoyante fut aussitôt déposée sur ma paume. Je puis attester que je ne ressentis pas même la plus légère chaleur, et cependant, quand le mort, prenant immédiatement un morceau de papier sur la cheminée, l'approcha du charbon, le papier flamba en un instant. Je tins ce morceau de charbon une minute et demie; puis, comme il s'éteignait rapidement, le fantôme me fit signe de le rejeter dans le feu. Il ne restait sur ma main aucune trace ni rougeur si légère fut-elle — rien qu'un peu de cendre — et on ne sentait aucune odeur de brûlé.

Comment cela s'était-il donc fait? Je n'y pouvais rien comprendre à l'époque, et je ne pus tirer aucune théorie intelligible des entités qui présidaient à la séance. Je sais maintenant, d'après des études occultes faites depuis lors, que la plus mince couche de substance éthérique peut être manipulée de manière à la rendre absolument imperméable à la chaleur. Je suppose que, probablement, ma main était momentanément recouverte d'une couche de cette sorte, car c'est peut-être la façon la plus simple d'obtenir ce résultat. Quoi qu'il en soit, je puis certifier que le fait se produisit tel que je l'ai décrit.

Les ressources du plan astral permettent de produire

le feu aussi bien que d'en neutraliser les effets. Je l'ai vu faire moi-même une fois seulement, et encore était-ce à titre d'*épreuve* pour prouver que la combustion spontanée est possible. Mais les récits de M. Morell Theobald, dans *Spirit Workers in the Home Circle,* semblent montrer que pour lui le phénomène était tout à fait ordinaire. Les morts de sa famille semblent avoir pris une part presque aussi grande que les vivants à l'activité commune et l'un des moindres de leurs exploits consistait à allumer spontanément les feux de la maison. On prétend qu'à cet égard, une action semblable à la leur a été plusieurs fois répétée en Ecosse par les « brownies », sorte d'esprits de la nature ou fées, mais je ne dispose d'aucun cas détaillé que je puisse citer.

Production du feu.

Mon expérience personnelle, à ce point de vue, eut lieu à une séance en Angleterre. Les raps nous demandèrent d'apporter un grand plat, de le mettre au milieu de la table et d'y faire une petite pile de copeaux et de fragments d'une boîte de cigares. Nous obéîmes, puis il nous fut ordonné d'éteindre les lumières et de chanter. Nous restâmes assis solennellement autour de la table, nous tenant les mains en chantant dans l'obscurité totale, pendant ce qui nous parut être au moins une demi-heure, bien que ce put être moins en réalité. Vers la fin de ce temps, une curieuse lumière d'un rouge terne se montra au cœur de notre tas de bois qui était peu tassé; cette lumière augmenta, diminua plusieurs fois, mais finit par donner une flamme. Il est

absolument sûr qu'aucun de nous ne toucha au tas de combustible; pour le faire il lui eut fallu la complicité de plusieurs autres étant donné la façon dont nous étions assis; il est non moins certain que la façon dont commença la combustion exclut entièrement l'idée qu'elle ait été mise en train de l'extérieur au moyen d'une allumette.

La chaleur n'étant qu'un certain ordre de vibrations, j'en infère qu'il suffit aux entités astrales de déterminer et d'entretenir ce régime particulier de vibrations pour que la combustion s'ensuive; c'est très probablement ce qui fut fait. Alternative évidente, on pourrait introduire par la quatrième dimension, un tout petit fragment de matière déjà en feu, de l'amadou par exemple, et souffler dessus jusqu'à ce que la flamme jaillisse; ou encore, il serait facile d'introduire des combinaisons chimiques qui produiraient la combustion. Il y a dans l'Inde, bien des histoires sur la façon dont s'allument des incendies spontanés dans certains villages, si la divinité du village est négligée et ne reçoit pas les offrandes attendues; il est donc évident que la production du feu ne présente aucune difficulté à une entité expérimentée qui agit sur le plan astral.

CHAPITRE XXX

Matérialisations visibles.

Il nous faut maintenant considérer les matérialisations appartenant au deuxième et au troisième type, celles qui sont visibles, mais non tangibles, et dans bien des cas manifestement diaphanes; et les matérialisations complètes, qui paraissent à tous égards, pendant leur durée, impossibles à distinguer de personnes qui n'ont pas quitté leur corps physique. Le deuxième type n'est pas rare, et bien que ce genre de matérialisation évite habituellement de venir à portée des assistants, une voix directe me demanda une fois personnellement, de passer la main doucement à travers une forme de cette nature. Je puis dire seulement que mon sens du tact ne découvrit absolument rien, bien qu'une forme distinctement visible, mais à demi transparente se tînt devant moi, souriant de mes futiles efforts. En fermant les yeux, il m'était absolument impossible de dire si ma main était en dedans ou en dehors du corps qui paraissait si parfaitement vivant. Des formes de cette nature sont probablement plus faciles à construire que de plus compactes, car j'ai eu une fois la preuve saisissante de ce qu'une forme qui paraissait

entièrement compacte, ne l'était en réalité que partiellement. Une main assez forte pour saisir vigoureusement la vôtre, fait souvent suite à un bras qui n'existe pas du tout, pour ce qui est de notre sens du tact, bien qu'il semble à la vue tout aussi ferme que la main. Des matérialisations de ce deuxième type sont décrites par Sir William Crookes, de la façon suivante, à la page 94 de ses *Researches.*

Formes fantômatiques.

« A la tombée du soir, au cours d'une séance avec M. Home, chez moi, les rideaux de la fenêtre, à huit pieds environ de M. Home, se mirent à s'agiter. Une forme sombre, fantômatique, à demi transparente, ressemblant à un homme, apparut à tous les assistants, debout près de la fenêtre et agitant le rideau avec la main. Tandis que nous regardions, la forme s'évanouit et le rideau cessa de remuer.

« Voici un cas encore plus frappant. Comme dans le cas précédent, le médium était M. Home. Un fantôme sortit d'un coin de la pièce, prit un accordéon et glissa par la chambre en jouant de l'instrument. La forme fut visible à tous les assistants pendant plusieurs minutes, M. Home étant également visible en même temps. Comme elle s'approchait assez près d'une dame assise à l'écart, celle-ci poussa un petit cri, sur quoi la forme s'évanouit. »

Quand la matérialisation est exécutée, pour une raison quelconque, par une personne vivante connaissant à fond les ressources du plan astral — l'élève d'un adepte, par exemple — elle condense l'éther environ-

nant pour en constituer une forme solide, et bâtit ainsi un corps dans la mesure où cela peut être nécessaire, sans avoir recours à personne autre. Mais au cours d'une séance les choses ne se passent ordinairement pas de la sorte, et le procédé beaucoup plus simple est employé qui consiste à tirer une bonne quantité du corps du médium. Dans des conditions favorables, on peut voir cette matière s'écoulant du côté du médium en grandes volutes brumeuses.

Dans le remarquable ouvrage de M. W. Eglinton *Twixt two World,* on trouvera trois illustrations très intéressantes, montrant les stades successifs du développement de cette brume, depuis sa première apparition à peine perceptible, jusqu'au moment où le médium en trance est presque complètement caché par des volutes semblables à celles d'une fumée dense et lourde.

Ce brouillard se condense rapidement en une forme; parfois cette forme semble être le double exact du médium pour commencer. Je me souviens d'une séance avec le médium bien connu, M. Cecil Husk. Après avoir attendu silencieusement, une lumière brillante jaillit soudain, montrant avec une parfaite netteté tous les détails de la salle. Le médium était recroquevillé dans son fauteuil, ratatiné sur lui-même de la façon la plus extraordinaire, apparemment dans un profond état de trance, et respirait très bruyamment, mais juste en face de lui, se tenait une réplique exacte de lui, alerte et vivante, tenant dans la paume de sa main tendue un corps ovoïde qui était la source de la brillante lumière. Cette forme resta ainsi quelques instants, puis, en une seconde, la lumière s'éteignit, et la forme nous adressa

la parole, avec la voix familière d'un « guide » habituel, montrant à quel point il avait constitué un corps au moyen de la substance même du médium.

Il est hors de doute que ce n'est pas seulement de la matière éthérique qui est ainsi tirée momentanément du corps du médium, mais aussi souvent de la matière solide et liquide dense, quelque difficile qu'il puisse être pour nous de comprendre la possibilité d'un tel transfert. J'ai moi-même vu des cas où ce phénomène se produisait sans aucun doute, et était prouvé par une perte de poids considérable dans le corps du médium, et aussi par l'aspect curieux et sinistre qu'il prenait, recroquevillé et rétréci de telle sorte que sa figure minuscule et ratatinée disparaissait dans son faux-col, tandis qu'il était assis. Il est rare que les « guides » qui dirigent une séance laissent voir leur médium dans cet état, et ils agissent sagement, car c'est réellement un spectacle terrible et malsain, si bizarrement lugubre, si étrangement « inhumain », qu'il ne pourrait manquer d'effrayer sérieusement une personne nerveuse.

Dans le manuel de matérialisation intitulé *People from the Other World* (p. 243), le colonel Olcott décrit la manière dont il pesa soigneusement la forme matérialisée qui se faisait appeler Honto. La première fois cette jeune Peau-Rouge pesait quatre-vingt-huit livres, mais à la requête du colonel elle réduisit rapidement son poids à cinquante-huit livres, puis l'augmenta à nouveau jusqu'à soixante-cinq, le tout dans l'espace de dix minutes et sans changer son vêtement. Or, presque toute cette quantité de matière physique avait dû être tirée du corps du médium, qui avait dû, par conséquent, perdre en proportion.

A la page 487 du même livre, le colonel nous dit comment il fit la même épreuve sur la forme matérialisée de Katie Brink, qui pesait d'abord soixante-dix-sept livres, puis réduisit son poids à cinquante-neuf et cinquante-deux livres sans que son aspect extérieur en fût aucunement modifié. Dans ce cas nous trouvons l'étonnant phénomène de la disparition complète du médium pendant la matérialisation, bien que le colonel l'eut assujettie avec du fil à coudre, scellé avec son cachet à lui, d'une façon particulière et ingénieuse qui devait absolument l'empêcher de quitter son fauteuil d'aucune manière ordinaire sans briser le fil. Néanmoins, quand il lui fut permis, au cours de la séance, de pénétrer dans le cabinet, le fauteuil était vide; non seulement on ne voyait personne, mais encore on ne sentait rien en passant les mains tout autour du fauteuil. Et pourtant, la séance terminée, le médium fut trouvé assis comme au commencement, à demi-évanouie et complètement épuisée, mais le fil et les cachets intacts. Chose merveilleuse, certes; mais non pas unique cependant : voir *Un cas de dématérialisation*, par M. Aksakof.

Cette matière ne s'écoule pas toujours par le côté seulement; quelquefois elle semble suinter de toute la surface du corps, tirée par la puissante attraction ou succion exercée par les guides. Voici comment madame E. d'Espérance décrit son écoulement :

« Alors me vint une étrange sensation que j'avais quelquefois ressentie à des séances. Je l'avais fréquemment entendue décrire par d'autres comme une sensation de toiles d'araignées frôlant le visage ; mais pour moi, qui l'analysais curieusement, il me semblait

plutôt sentir comme des fils très fins que l'on m'eût tirés de tous les pores de la peau. » (*Au pays de l'ombre*, p. 229.)

Madame d'Espérance.

De nombreux médiums ont écrit leur antobiographie, mais je n'en ai trouvé aucune qui m'ait donné une impression aussi favorable que celle de Madame d'Espérance. Ce n'est pas seulement que le ton en est attrayant par sa sincérité et son sérieux, mais l'auteur semble observer de beaucoup plus près et avec beaucoup plus d'intelligence que ne l'ont fait la plupart des médiums ; elle semble aussi beaucoup plus désireuse de comprendre la nature réelle du phénomène qui se produit devant elle.

Elle considère d'un point de vue rationnel sa faculté anormale, et se met à l'étudier avec le désir sincère et loyal de savoir ce qui en est véritablement. Tout en admirant cordialement le courage et la résolution de cette dame, on ne peut s'empêcher de regretter qu'il ne lui ait pas été donné d'étudier la littérature théosophique, qui lui aurait donné dès le début tous les détails qu'elle a découverts lentement et, dans bien des cas, péniblement, au prix de beaucoup de souffrances et d'anxiétés inutiles. Son livre commence par l'histoire émouvante d'une enfance complètement incomprise, et décrit ensuite les années de lutte mentale pendant lesquelles le médium se libéra lentement des entraves de l'orthodoxie la plus étroite.

Quand sa médiumnité fut complètement développée, elle semble certainement avoir été du caractère le plus remarquable et le plus varié, et certains exemples cités

par elle pourraient fort bien paraître incroyables à quelqu'un qui ignore le sujet. Cependant, j'ai vu moi-même des phénomènes de même nature que tous ceux qu'elle décrit, et je ne trouve par conséquent aucune difficulté à admettre la possibilité de tous les faits étranges qu'elle relate.

Elle saisit très fortement, et décrit avec une grande vigueur, le rapport excessivement intime qui existe entre le médium et le corps matérialisé grâce à ses véhicules. Nous sommes si complètement accoutumés à nous identifier avec notre corps, que c'est une sensation nouvelle, étrange, horrible presque, que de sentir notre corps éprouver les expériences les plus vives et les plus extraordinaires sans que son véritable propriétaire y ait, cependant, une part quelconque. Page 345 de son livre, cité plus haut, elle nous donne une description très réaliste de la situation étrangement hors nature, dans laquelle doit si souvent se trouver un médium qui sert à des matérialisations; et je crois que personne ne peut lire cela sans comprendre combien absolument indésirable, combien parfaitement malsain, sur tous les plans et à tous les points de vue, doit être une pareille expérience.

Serais-je Anna?

« Maintenant on voit s'avancer une autre forme, plus petite, plus élancée et tendant les bras. Quelqu'un se lève à l'extrémité du cercle, s'avance vers elle, et tombe dans ses bras. J'entends des cris inarticulés : « Anna, oh! Anna! mon enfant, mon amour! »

« Une autre personne se rapproche également et

entoure l'esprit de ses bras : des pleurs, des sanglots et des actions de grâce se mêlent. Je sens mon corps tiré à droite et à gauche, et tout devient sombre à mes yeux. Je sens les bras de quelqu'un autour de moi, et cependant je suis seule, assise sur ma chaise. Je sens le cœur de quelqu'un battre sur ma poitrine. Je sens que quelque chose arrive, et cependant il n'y a personne d'autre que les deux enfants auprès de moi. Personne ne fait attention à moi. Toutes les pensées, tous les regards semblent concentrés sur la forme blanche et délicate, entourée par les bras des deux femmes en deuil.

« C'est bien mon cœur que je sens battre si distinctement. Et cependant, ces bras autour de moi? Je n'ai jamais eu conscience d'un contact aussi réel, je commence à me demander qui est *moi*. Suis-je la blanche silhouette ou la personne assise sur la chaise? Sont-ce mes mains qui entourent le cou de la vieille dame? ou bien sont-ce les miennes qui reposent sur mes genoux? Je veux dire sur les genoux de la personne qui est assise sur une chaise, dans le cas où ce ne serait pas moi.

« Certainement ce sont mes lèvres qui reçoivent des baisers; c'est mon visage que je sens tout trempé des larmes versées avec tant d'abondance par les deux bonnes dames. Comment cela peut-il se faire, cependant ? C'est un sentiment horrible que celui de perdre ainsi conscience de son identité. J'aspire à soulever une de ces mains sans force et à toucher quelqu'un, juste assez pour savoir si j'existe réellement ou si je n'existe qu'en rêve; si Anna est moi, ou si ma personnalité s'est, pour ainsi dire, perdue dans la sienne.

« Je sens les bras tremblants de la vieille dame, je sens les baisers, les larmes et les caresses de la sœur; j'entends leurs bénédictions; et, en proie à une véritable agonie de doute et d'angoisse, je me demande combien cela va durer. Combien de temps serons-nous deux encore? Laquelle subsistera en fin de compte? Serai-je Anna, ou Anna sera-t-elle moi?

« Soudain je sens deux petites mains se glisser dans les miennes qui demeuraient inertes. Elles me remettent en possession de moi-même, pour ainsi dire, et, avec un sentiment de joie exaltée, je sens que je suis bien moi-même. Le petit Jonte, fatigué d'être masqué par les trois formes, s'est senti tout à coup isolé et à saisi mes mains pour se consoler en ma compagnie. Combien ce seul contact d'une main d'enfant me rend profondément heureuse! Mes doutes se sont évanouis, quant à mon individualité. Et comme ces pensées me viennent, la blanche silhouette d'Anna disparaît dans le cabinet, et les deux dames regagnent leur place, bouleversées sanglotantes, mais transportées de bonheur.

« Il devait se produire encore d'autres manifestations ce soir-là, mais je me sentais, d'une façon ou d'une autre, affaiblie et indifférente à tout ce qui se passait autour de moi, et nullement disposée à m'intéresser aux incidents qui pourraient survenir. Il en survint quelques-uns de singuliers et de remarquables; mais pour le moment, la vie semblait m'avoir été arrachée, et j'aspirais à la solitude et au repos. »

Cette sensation de lassitude, d'avoir la vie arrachée du corps, est bien entendu terriblement fréquente chez les médiums. Sir William Crookes remarque, à la p. 41

de ses *Recherches* : « Après avoir été témoin du pénible état de prostration nerveuse et corporelle dans lequel certaines de ces expériences avaient laissé M. Home — après l'avoir vu étendu sur le plancher, pâle et sans voix, presque évanoui — je ne pouvais plus guère douter que l'évolution de la force psychique ne fût accompagnée d'un épuisement correspondant de la force vitale. »

Cela concorde entièrement avec mon expérience personnelle; j'ai fréquemment vu un médium absolument prostré après une séance, et je crains que beaucoup d'entre eux ne se voient obligés d'avoir recours à des stimulants alcooliques afin de se remettre de ce terrible épuisement de leur force. La forme matérialisée absorbe nécessairement une si grande part de leur vitalité, et le trouble occasionné dans tout le système est tel, qu'après la séance leur condition ressemble étroitement au « shock » qui suit une opération chirurgicale. Et cela n'a rien d'étonnant; car ce serait une opération chirurgicale sérieuse que celle qui enléverait quarante livres de matière au corps, puis les lui rendrait.

Au sujet du lien curieux qui relie le médium et la forme matérialisée, Madame d'Espérance écrit ce qui suit sur la relation entre elle et Yolande :

Un lien étroit.

« Il semblait exister un étrange lien entre nous. Je ne pouvais rien faire pour garantir sa présence au milieu de nous. Elle venait et repartait, autant que j'en puisse juger, entièrement indépendante de ma volonté;

mais je découvris qu'une fois qu'elle se trouvait parmi nous, sa courte existence matérielle dépendait de moi. Il me semblait perdre, non pas mon individualité, mais ma force et mon pouvoir d'agir; je perdais aussi une grande partie de ma substance matérielle, bien que dans ce temps-là je ne m'en doutasse pas encore. Je sentais qu'un changement quelconque s'opérait en moi, mais tout effort de ma part pour penser logiquement affectait Yolande d'une façon mystérieuse, et l'affaiblissait. » (*Shadowland,* p. 271.)

Le médium reste tout le temps conscient de son individualité à l'arrière-plan ; mais toute tentative pour affirmer cette individualité, ou pour penser de façon suivie, affaiblit immédiatement la forme, ou la ramène dans le cabinet. Et cela est naturel, car la pensée logique suppose une action chimique, l'oxydation du phosphore du cerveau; et ce n'est que dans un état de passivité parfaite du véhicule physique qu'il peut se passer, sans danger de mort, d'une telle quantité de matière. En réalité le danger existe toujours; et en cas de choc ou de trouble brusque, il peut être bien près de se réaliser de façon terrible. C'est pourquoi le geste du sceptique ignorant et vantard qui saisit « la forme spirite », est un acte aussi criminel qu'imbécile; et celui que sa colossale stupidité pousse à commettre une telle atrocité, risque sérieusement de jouer le rôle d'accusé dans un procès pour meurtre. Des êtres à ce niveau d'intelligence ne devraient pas être autorisés à prendre part à des expériences de nature aussi délicate. Le mal que peut faire cette dangereuse variété du genre abruti est montré par l'extrait suivant des expériences de Madame d'Espérance, p. 298 de son ouvrage :

Une expérience amère.

« Je ne savais depuis combien de temps durait la séance; je savais que Yolande avait pris sa cruche sur l'épaule et était sortie du cabinet. J'appris plus tard ce qui se passa. Ce que j'éprouvai, fut la sensation angoissante, horrible, d'être repliée et écrasée; la sensation, j'imagine, d'une poupée en caoutchouc qui serait violemment embrassée par son petit possesseur. Puis une terreur m'envahit; une agonie de douleurs m'étreignit; il me semblait que la vie s'échappait de moi, et je m'imaginais tomber dans un abîme effrayant, ne sachant rien, ne voyant rien, n'entendant rien, sauf l'écho d'un cri perçant qui semblait provenir de loin. Je me sentais tomber, et je ne savais où. J'essayai de me retenir, de me raccrocher à quelque chose, mais l'appui me manqua; puis, l'inexistence, et je ne revins à moi que pour tressaillir d'horreur, avec le sentiment d'être frappée à mort.

« Mes sens me semblaient avoir été dispersés à tous les vents, et ce n'est que petit à petit que je pus les rappeler à moi suffisamment pour comprendre ce qui était arrivé. Yolande avait été saisie, et celui qui l'avait saisie avait déclaré que c'était moi.

« C'est ce qu'on me raconta. Ce récit était si extraordinaire que, si je n'avais été dans un tel état de prostration, j'en eusse ri, mais j'étais incapable de penser, ou même de remuer. J'avais la sensation que très peu de vie demeurait en moi, et ce souffle de vie était un tourment. L'hémorragie des poumons, que ma résidence dans le Midi semblait avoir guérie, se produisit de nouveau, et le sang me suffoqua presque. Le résultat

de cette séance fut une longue et grave maladie qui remit de plusieurs semaines notre départ d'Angleterre, car je n'étais point transportable. »

On ne s'étonnera donc pas de ce que les « guides » prennent toutes les précautions en leur pouvoir pour mettre leurs médiums à l'abri de pareilles brutalités. Eux-mêmes, peuvent souffrir par l'intermédiaire du véhicule temporaire qu'ils ont emprunté, se confiant à l'honneur et aux bons sentiments de ceux qui sont présents sur le plan physique. M. R.-D. Owen, dans *The Debatable Land,* p. 273, parle aussi de cette question :

« Deux de mes amis, fort intelligents, morts aujourd'hui, le Dr A.-D. Wilson et le professeur James Mayes, de New-York tous deux, saisirent une fois, l'un et l'autre, ce qui paraissait être une main lumineuse. Dans les deux cas, le résultat fut le même. Ce qu'ils avaient saisi fondit et disparut complètement — ils me l'ont dit — tandis qu'ils le tenaient. Des communications m'ont informé que l'esprit qui se manifeste de la sorte, souffre quand on agit ainsi, et qu'un esprit aurait une grande répugnance à apparaître, sous une forme corporelle, à quelqu'un dont il ne serait pas sûr qu'il s'abstiendra de toute intervention dans le phénomène, sauf avec sa permission expresse. Dans mes expériences j'ai toujours agi en conséquence, et j'attribue en partie mon succès à cette modération de ma part. »

Je ne sais pas si « l'esprit » souffrirait dans un cas de ce genre, bien qu'il souffre certainemment quand une forme matérialisée est frappée ou blessée. Pour cette raison on prétend qu'une épée constamment agitée

autour d'une personne hantée, peut la protéger (et, à vrai dire, cela est souvent la réalité, comme on l'a vu dans certains récits donnés plus haut), et l'épée était également un instrument important dans le matériel du magicien du moyen âge.

Aucune arme physique ne pourrait affecter au moindre degré le corps astral; une épée pourrait le transpercer à plusieurs reprises sans que son possesseur s'en aperçut; mais dès qu'il y a matérialisation (et dans tous les cas de phénomènes physiques, il faut qu'il y ait matérialisation, si peu que ce soit), les armes physiques peuvent agir par son intermédiaire sur le corps astral et produire une sensation, à peu de chose près comme c'était le cas pour le corps physique plus permanent pendant la vie. Mais il n'est pas douteux que le médium peut être sérieusement blessé à la suite d'un attentat contre la forme matérialisée, comme on le voit par l'histoire de M^me^ d'Espérance.

Je m'associe de tout cœur aux sentiments exprimés plus haut par M. Owen, et j'ai toujours été guidé par eux dans mes recherches. Certaines personnes entreprennent ce genre d'études avec la conviction établie qu'elles vont être dupées, et, guidées par l'idée qu'elles peuvent empêcher un résultat si humiliant pour leur suffisance, elles s'efforcent d'inventer toutes sortes de machinations qui rendront, croient-elles, toute supercherie impossible. Il est parfaitement vrai que, dans bien des cas, les phénomènes ne se produisent pas dans les conditions prescrites par ces gens, car le mort n'est naturellement pas particulièrement disposé à se déranger et à se donner beaucoup de mal, pour une personne qui vient à lui dès l'abord animée de

soupçons sans fondement, qui s'expriment en termes de suffisance orgueilleuse. Très souvent aussi les conditions imposées par l'ignoramus sont véritablement telles qu'elles rendent les phénomènes impossibles.

Le Dr Alfred R. Wallace fait très justement remarquer que « les hommes de science prétendent presque invariablement, dans ces recherches, être autorisés dès l'abord à imposer des conditions; et si, ces conditions posées, rien ne se produit, ils y voient la preuve de l'importance ou de l'illusion. Ils savent pourtant bien que dans toutes les autres branches de la recherche scientifique, c'est la Nature, et non eux, qui détermine les conditions essentielles auxquelles il faut se conformer sous peine de voir échouer toutes les expériences. On apprend ces conditions par un interrogatoire patient de la Nature, et elles sont différentes pour chaque branche de la science. Combien ne peut-on pas attendre à les trouver encore plus différentes dans des recherches qui s'appliquent à des forces subtiles, sur la nature desquelles le physicien est complètement dans l'ignorance? » Exactement de la même façon, un individu pourrait aisément rendre les expériences électriques impossibles, s'il s'avisait de considérer les dispositifs d'isolement comme suspects et s'il insistait pour obtenir les mêmes résultats avec des fils non isolés; puis, quand on lui aurait poliment expliqué que l'isolement est une condition nécessaire, il pourrait crier lui aussi, comme un perroquet, à la supercherie, et déclarer que ces prétendues merveilles électriques ne peuvent pas être réalisées sous ses conditions à lui! Des exemples de ce que peuvent être la sottise et la cruauté dans cet ordre d'idées sont donnés,

avec tous les détails voulus, dans l'ouvrage du colonel Olcott : *People from the Other World,* pp. 36-40.

Pour mon compte, j'ai adopté le plan qui consiste à faire crédit aux bonnes intentions du mort jusqu'à preuve du contraire; je lui permets de fixer les conditions qu'il veut, et de montrer exactement ce qui lui plaît, m'efforçant avant tout d'établir des relations amicales; et j'ai trouvé, sans exception, que dès qu'il prenait confiance en moi, il était heureux d'indiquer les limites de ses facultés, pour autant qu'il les connût, me suggérant très fréquemment lui-même des épreuves de différentes sortes, pour montrer aux autres personnes l'authenticité des phénomènes.

En plusieurs occasions on a tenté de me duper; quand je m'apercevais que c'était le fait du médium, je me contentais de ne rien dire, mais je ne dérangeais plus le médium. D'autre part, j'ai vu aussi des cas de tromperie dans lesquels j'avais la conviction que les intentions du médium étaient parfaitement honnêtes et que la supercherie était entièrement le fait des acteurs invisibles du drame. Il m'est arrivé de voir le corps physique du médium en état de trance, enveloppé d'une légère draperie matérialisée et que l'on nous donnait pour « une forme spirite » — sans autre motif, semble-t-il, que d'épargner aux opérateurs la peine de produire une véritable matérialisation, ou peut-être parce que la puissance nécessaire pour produire une manifestation véritable faisait défaut pour une raison ou pour une autre. Dans ce cas le médium, apprenant en sortant de l'état de trance, ce qui s'était passé, protestait le plus sérieusement et avec toutes les apparences de sincérité véritable, qu'il n'avait au-

cune notion de ce qui arrivait; et comme j'avais obtenu à bien des reprises auparavant, des manifestations indubitablement authentiques par son intermédiaire, je le croyais.

Exactement la même histoire m'a été racontée par un médium très connu au sujet d'une « supercherie » de sa part qu'on avait « dévoilée », et qui fut publiée bruyamment par de nombreux journaux étrangers il y a quelques années; il est à tout le moins parfaitement possible que son affirmation ait été tout áussi véridique dans ce cas. Mon expérience est donc mon garant quand j'affirme que, même dans un cas de supercherie évidente, on n'est pas toujours fondé à faire retomber le blâme sur le médium. D'autre part, j'ai vu un médium venir donner une séance avec un demi-mètre de mousseline pendant hors de sa poche, et j'ai reconnu la susdite mousseline quand elle apparut comme draperie spirite par la suite : j'entends qu'elle reparut sous sa forme originale, car, même dans les cas de matérialisation authentique de draperie, elle est souvent formée avec la substance des vêtements du médium. Nous pouvons, une fois encore, avoir recours à M^me^ d'Espérance pour un exemple montrant comment il en est ainsi :

La draperie « spirite ».

« Au cours de l'une de ces séances de Christiana, un assistant déroba un morceau de la draperie dont un des esprits s'était enveloppé. Plus tard je découvris qu'un grand morceau carré manquait à ma jupe, en partie découpé, en partie arraché. Mon vêtement était

fait d'un lainage épais et foncé. On constata que le morceau de draperie enlevé était de même forme que celui qui manquait, mais beaucoup plus grand, de couleur blanche, et de tissu aussi fin et léger que des fils de la vierge.

« Un épisode de ce genre était arrivé une fois déjà en Angleterre, lorsque quelqu'un demanda à la petite Ninia, un fragment de son ample vêtement. Elle y avait consenti, mais à contre-cœur, semblait-il, et la raison de ce mauvais vouloir s'était expliquée après la séance quand je trouvai un trou dans le costume neuf que je portais pour la première fois. Celui-ci étant presque noir, j'avais attribué le malheur plutôt à un accident de la part de Ninia qu'à une cause psychologique. Maintenant que cela arrivait une seconde fois, je commençai à comprendre que ce n'était pas un accident, et que ma robe ou les vêtements des assistants étaient la fondation, et comme la réserve d'où étaient tirées les brillantes draperies dont s'enveloppaient les esprits. » (*Shadowland,* p. 337.)

Il y a différents types de draperie matérialisée — les uns très frustres, d'autres excessivement fins — plus fins, en vérité, que les produits des métiers orientaux. Quelquefois l'entité qui se manifeste engage un assistant favorisé à toucher la draperie ou amène à en couper un morceau. Il m'est arrivé à plusieurs reprises de recevoir ainsi de ces morceaux de draperie; certains durèrent des années, et semblaient être permanents, tandis que d'autres s'évanouissaient en une heure environ; l'un d'eux ne dura pas plus de dix minutes. Bien que la draperie légère et transparente semble être la mode habituelle chez les formes matérialisées, j'en

ai vu aussi s'habiller des vêtements ordinaires de la civilisation, et parfois d'un uniforme ou d'un habit spécial caractéristique de leur situation pendant leur vie.

Matérialisation à vue.

Voici un très bon compte rendu de la matérialisation et de la dématérialisation d'une forme, donné dans *Hadowland,* p. 254, et qui fut rédigé par un membre du cercle qui assista fréquemment aux séances :

« Tout d'abord on remarque sur le plancher, devant le cabinet, un paquet de quelque chose de blanc, vaporeux et membraneux. *Cela* s'étend graduellement et visiblement, comme si c'était une pièce de mousseline animée, se déployant un pli après l'autre sur le paquet, jusqu'à atteindre environ deux pieds et demi sur trois pieds et sur une épaisseur de quelques pouces : six pouces, peut-être, ou même davantage. Bientôt *cela* commence à se soulever au centre ou près du centre, comme si c'était soulevé par une tête humaine, tandis que les membranes vaporeuses sur le parquet ressemblent de plus en plus à de la mousseline retombant en plis autour de la partie surgie si mystérieusement. *Cela* ayant atteint deux pieds ou davantage, on dirait qu'un enfant est dessous et remue les bras en tous sens comme s'il manipulait quelque chose.

« *Cela* continue à s'élever, s'abaissant parfois pour remonter plus haut qu'auparavant, jusqu'à atteindre une hauteur d'environ cinq pieds; on peut voir alors la forme qui semble arranger autour de soi les plis de la draperie.

« Bientôt voici que les bras s'élèvent considérable-

ment au-dessus de la tête, puis s'ouvrent en écartant une image de draperie-spirite, et Yolande se tient devant nous, dévoilée, gracieuse et belle. Elle a près de cinq pieds de haut; sur la tête, une coiffure en turban d'où s'échappent ses longs cheveux noirs qui retombent sur ses épaules et jusque dans son dos.

« Son vêtement, de forme orientale, dessine chaque membre, chaque contour de son corps, tandis que la partie superflue de son voile blanc est drapée autour d'elle pour plus de commodité, ou tombe sur le tapis pour attendre le moment où on en aura besoin.

« Tout cela prend de dix à quinze minutes pour s'accomplir.

« Sa disparition ou sa dématérialisation se produit ainsi : elle s'avance pour se montrer et faire vérifier son identité par les étrangers présents, elle ouvre lentement, mais délibérément la draperie qui lui sert de voile; elle la déploie, la place sur sa tête et la fait retomber autour d'elle comme un voile de mariée; puis immédiatement, mais lentement, elle s'affaisse; elle diminue de volume à mesure qu'elle se replie sur elle-même, dématérialisant son corps sous la draperie nuageuse, jusqu'à ce qu'il n'ait plus guère de ressemblance avec Yolande. Puis elle s'affaise encore, jusqu'à perdre toute ressemblance avec une forme humaine, et, plus rapidement descend à douze ou quinze pouces. Puis, soudain, la forme s'étale en un tas de draperies : ce ne sont plus littéralement que les vieux vêtements de Yolande, qui lentement, mais visiblement, se dissolvent à leur tour et disparaissent.

« La dématérialisation du corps de Yolande occupe de deux à cinq minutes, tandis que la disparition des

draperies prend de une demi-minute à deux minutes. Il arriva une fois, cependant, qu'elle ne dématérialisa pas cette draperie ou ce voile, et le laissa en tas sur le tapis; puis un autre esprit sortit du cabinet et vint la contempler un instant comme pour tirer une leçon morale de la disparition de la pauvre Yolande. Cet esprit, plus grand de taille que Yolande, disparut à son tour et fut remplacé par la petite forme enfantine, agile et vive de Ninia, la fillette espagnole qui vint aussi regarder les restes de Yolande. Puis, ramassant avec curiosité les vêtements abandonnés, elle se mit à les enrouler autour de son petit corps, qui était, d'ailleurs, déjà bien revêtu d'une draperie. »

J'ai vu moi-même ces deux opérations se dérouler presque exactement comme elles sont décrites ci-dessus. Dans le cas dont je fus témoin, la forme était celle d'un homme d'une taille exceptionnelle; il ne commença pas par une draperie en formation, mais apparut comme une tache de brume lumineuse sur le plancher; cette tache s'éleva et grandit jusqu'à prendre l'aspect de quelque chose d'assez semblable à un tronc d'arbre. Elle continua à grandir, et décrivit une vague colonne nuageuse qui nous dominait, puis se condensa graduellement en une forme précise, et bien connue, qui s'avança, me serra chaleureusement la main, et parla d'une voix claire et bien timbrée, exactement comme l'aurait pu faire n'importe quel autre ami. Après cinq minutes environ de conversation, il nous serra de nouveau la main, et nous annonça qu'il lui fallait s'en aller. Il nous dit au revoir et ses contours devinrent aussitôt indistincts; il redevint ensuite la colonne de nuage, qui s'affaissa assez rapidement pour

redevenir la petite masse de brume lumineuse sur le plancher; celle-ci vacilla un instant, puis s'évanouit.

J'ai vu trois formes matérialisées à la fois : l'une était celle d'un Arabe plus grand de six pouces que le médium, la deuxième, celle d'un Européen de taille moyenne, et la troisième celle d'une petite fille au teint foncé, qui prétendait être une Peau-Rouge, cependant que le médium était bien enfermé dans une cage en fil de fer de son invention, fermée au moyen de deux clefs (toutes deux dans ma poche) et d'un cadenas à lettres qu'on ne pouvait faire fonctionner que de l'extérieur. Plus tard dans la même soirée, on nous demanda d'ouvrir la cage, et les deux premières formes que j'ai décrites en tirèrent le médium en état de trance, chacune d'elles le soutenant par un bras. Il nous fut permis de toucher et le médium et les formes matérialisées, et nous fûmes très frappés de trouver ces dernières réellement plus fermes et plus précises que le premier. En cette occurence, elles ne le ramenèrent pas dans sa cage, mais l'étendirent sur un sofa, sous nos yeux à tous, nous avertirent qu'il serait excessivement épuisé en s'éveillant, puis, incontinent, s'évanouirent dans l'air sous nos yeux. Tout cela se passa dans une demi-lumière, les deux becs de gaz de la pièce étant très bas, mais il y avait tout le temps un éclairage suffisant pour nous permettre de reconnaître clairement les traits aussi bien du médium que de nos visiteurs d'outre-tombe, et de suivre leurs mouvements sans erreur possible.

Il n'y a que dans des conditions favorables que l'on peut espérer voir les formes matérialisées à même de se déplacer dans la salle comme dans les cas décrits

ci-dessus. Plus ordinairement, la forme matérialisée se confine strictement dans le voisinage immédiat du médium; elle est soumise à une attraction qui la ramène constamment vers le corps d'où elle est issue, de sorte que, si on la maintient trop longtemps à l'écart du médium, la forme s'affaisse, et la matière qui la composait, retournant à l'état éthérique, remonte d'un trait à sa source. Il est excessivement dangereux pour la santé du médium, et même pour sa vie, d'empêcher ce retour de quelque façon que ce soit; il est pas douteux que ce soit précisément là ce qui causa de si terribles souffrances dans le cas de la pauvre M^me^ d'Espérance, que nous avons cité plus haut. Il semble, d'après son récit même, que la plus grande partie de sa matière éthérique, et probablement aussi une très grande proportion de sa matière plus dense, était dans la forme de Yolande et non pas dans le cabinet; quand la forme de Yolande fut saisie de cette façon inexcusable, il est probable que ce qui restait dans le corps du médium s'élança vers celui de Yolande; il serait donc vrai, dans une certaine mesure, qu'elle était hors du cabinet entre les mains du vulgaire ignorant qui avait saisi la forme matérialisée. Tout cela montre de plus en plus nettement qu'on ne devrait jamais admettre à une séance quelqu'un qui n'a pas une éducation suffisante pour en comprendre quelque peu les conditions.

Une autre raison commande le plus grand soin dans le choix des assistants. Dans les cas de matérialisation, la matière est empruntée, dans une certaine mesure, à tous les assistants aussi bien qu'au médium. Il y a donc, ce n'est pas douteux, un mélange considérable de cette matière, et des particularités regrettables ou des

vices quels qu'ils soient, de l'un quelconque des assistants, peuvent nettement réagir sur les autres, et plus encore sur le médium à qui est empruntée la plus grande proportion de matière et qui est presque certainement la personne la plus sensitive de l'assistance. Nous en trouverons un exemple également dans le livre inestimable de M^me^ d'Espérance. Elle écrit, page 307 :

Funestes effets du tabac.

« Dès le commencement de nos expériences j'avais toujours plus ou moins souffert de nausées et de vomissements après une séance de matérialisation; j'en étais venue à accepter cela comme une conséquence naturelle de ces faits, conséquence que je ne pouvais éviter. Il en avait toujours été ainsi, excepté lorsque les assistants appartenaient exclusivement à notre cercle intime ou ne comptaient que des enfants. Pendant la série de nos séances de photographie, ces désagréments augmentèrent de telle façon que je restais généralement, pendant un ou deux jours après chaque réunion, dans un état de prostration. Comme je semblais souffrir de tous les symptômes d'un empoisonnement par la nicotine, nous fîmes des essais et nous découvrîmes qu'aucune de ces pénibles sensations n'était éprouvée quand il n'y avait que des non-fumeurs dans l'assistance. De même, lorsque des malades se trouvaient dans le cercle, je me sentais invariablement plus ou moins souffrante après la séance. La compagnie de personnes faisant usage de l'alcool me causait un malaise presqu'aussi désagréable que celui provoqué par les fumeurs.

« Ces séances me furent donc utiles à plusieurs

égards. J'appris que bien des habitudes communes à la généralité des hommes et sanctionnées par la coutume, sont nuisibles aux résultats d'une séance et, dans tous les cas, à la santé du médium. »

Un « guide » qui travaille depuis quelques années et connaît assez bien les possibilités du plan, est souvent disposé à montrer à ses amis particuliers des phénomènes très intéressants, quand ses facultés sont dans toute leur force. Une exhibition de ce genre était parfois donnée par celui qui se fait appeler « John King », il y a bien des années, et peut-être peut-il encore donner les mêmes manifestations. On le voyait prendre une des ardoises enduite d'une substance lumineuse et poser sa main dessus. C'était une main forte, musclée, d'un beau modelé, et ses contours se détachaient naturellement en pleine netteté sur le fond légèrement lumineux. Puis, sous nos regards, il faisait se réduire visiblement cette main, qui arrivait à avoir la taille de celle d'un tout petit bébé, mais toujours parfaitement semblable à la sienne. Puis, lentement, régulièrement, sous nos yeux, elle grandissait de nouveau jusqu'à couvrir toute l'ardoise, et finalement revenait graduellement à sa taille normale. Evidemment, cette manifestation aurait fort bien pu être simplement un cas d'action hypnotique, si elle n'avait été vue que par une personne; mais puisque tous les assistants virent exactement la même chose, et que rien n'indiquait qu'il y eut tentative d'hypnotisme, il semble au total plus probable que nous assistions bien à l'augmentation et à la diminution de la main matérialisée ; résultat très facile à obtenir pour quiconque connaîtrait la façon de manipuler la matière.

Une plaisanterie d'un mort.

Il arrive que la matérialisation prenne une autre forme que la forme humaine. Un cas dont le souvenir m'est resté très vivace, montre que nos amis ne perdent aucunement leur sens de l'humour quand ils passent dans la vie astrale.

Au cours d'une certaine séance, nous étions fort importunés par la présence d'un individu appartenant à la catégorie des sceptiques vantards. A la manière bruyante qui leur est habituelle, ce fanfaron montrait son ignorance par chaque mot qu'il prononçait d'une voix sonore et vulgaire, répétant constamment qu'il savait bien que tout cela n'était que balivernes et que nous pouvions être bien sûrs que rien ne se produirait tant que lui serait là.

Cela continua pendant un certain temps, tandis que nous étions assis autour de la table; et le médium, un homme doux et inoffensif, finit par lui conseiller doucement de modérer son ton, car, à plusieurs reprises, on avait vu les « esprits » traiter assez rudement les gens qui parlaient de cette façon. Mais le sceptique n'en devint que plus vulgaire et plus insultant dans ses remarques, défiant n'importe quel esprit qui eut jamais existé de l'effrayer, ou même d'oser se montrer en sa présence. Il y avait maintenant un bon moment que nous étions assis dans l'obscurité et rien ne s'était produit que quelques mots brefs de l'un des « guides », nous informant qu'ils étaient occupés à accumuler de la force. Comme le temps passait, nous commencions tous à nous fatiguer, et pour mon compte, tout au moins je commençais à penser que peut-être notre sceptique

constituait une influence si inharmonieuse qu'il serait impossible d'obtenir de bons résultats, en quoi, cependant, il paraît que je me trompais.

Pour rendre parfaitement clair ce qui arriva, il faut que je dise quelques mots de la salle où avait lieu la séance. C'était une toute petite pièce au deuxième étage et sur le derrière d'une maison; elle s'ouvrait sur une pièce beaucoup plus grande sur le devant, par de grandes portes pliantes qui allaient jusqu'au plafond. Nous étions assis autour d'une grande table circulaire, si disproportionnée par rapport à la pièce, que nos chaises touchaient, ou peu s'en faut, les murs de la grande porte, quand nous étions assis autour. Il y avait une autre porte dans un coin de la pièce; elle conduisait à l'escalier. Cette porte était fermée à clef, la clef étant sur la serrure, à l'intérieur, et les grandes portes étaient aussi assujetties de notre côté au moyen d'un verrou. Il y avait, comme je l'ai dit, environ trois quarts d'heure que nous étions assis, sans obtenir pour ainsi dire, aucune manifestation, et moi du moins, j'étais sincèrement fatigué de tout cela.

Tout à coup, nous entendîmes dans la salle contiguë des pas extraordinairement pesants, comme ceux d'un puissant géant; et comme nous levions la tête pour écouter, les grandes portes furent enfoncées, bousculant le dossier des chaises qui étaient de ce côté, les écrasant avec leurs occupants contre la table, et repoussant la table elle-même contre ceux du côté opposé. Une luminosité pâle, assez sinistre, brilla par les portes ouvertes, et à cette lumième nous vîmes — nous vîmes tous — un éléphant énorme marchant droit sur nous en bousculant les chaises sous ses pas! Un éléphant gigan-

tesque dans une pièce de cette taille n'est pas absolument un voisin agréable; personne ne s'arrêta à penser combien de chose était impossible; personne n'attendit de voir ce qui allait arriver ensuite; l'énorme bête était sur nous, pour ainsi dire; celui qui était le plus près de la porte du fond l'ouvrît de force, et avant de prendre le temps d'y penser à deux fois nous nous précipitions tous comme des fous dans l'escalier.

Un éclat de rire homérique nous suivit; en un instant nous nous rendîmes compte de l'absurdité de la situation, et quelques-uns d'entre nous revinrent en courant et firent de la lumière. Il n'y avait personne, et les deux pièces étaient vides. On ne pouvait en sortir que par les deux portes qui ouvraient l'une à côté de l'autre en haut de l'escalier, et elles nous étaient restées visibles tout le temps; il n'y avait nulle part où quelqu'un eut pu se sauver, si on nous avait joué un tour; pas trace d'éléphant, et rien qui justifiât notre frayeur, sauf le verrou arraché des portes pliantes sous l'effort qui les avaient défoncées, et trois chaises cassées, témoins de la rapidité de notre départ! Nous nous réunîmes de nouveau dans notre salle, et nous nous abandonnâmes (maintenant que c'était fini) à une gaîté débordante tous sauf notre sceptique, qui s'était élancé tout d'un trait hors de la maison; il était si terrifié qu'il ne voulut même pas rentrer dans l'antichambre du rez-de-chaussée pour prendre son manteau et son chapeau, et il fallut les lui porter dans la rue. Je ne l'ai jamais revu depuis, mais je me suis parfois demandé comment, exactement, il s'expliquait à lui-même la supercherie dont il devait supposer qu'il avait été victime.

CHAPITRE XXXI

Notre attitude envers le spiritisme.

« Mais, m'ont dit certains spirites, nous avons toujours cru que vous autres théosophes, vous attribuiez tous nos phénomènes à des élémentals, à des fées, à des diables ou quelque chose de cette espèce ! » Pas un théòsophe tant soit peu au courant de la question n'a jamais affirmé pareille sottise. Ce que l'on a pu dire c'est qu'une certaine partie des phénomènes sont parfois produits par des agents autres que des morts ou des mortes; et cela est parfaitement vrai. J'ai souvent eu l'impression qu'il y a entre théosophes et spirites beaucoup de méfiances et de méprises entièrement évitables. Divers organes spirites ont fréquemment traité la théosophie en termes qui manquaient de mesure, et il n'est pas douteux que, de notre côté, orateurs et écrivains ont souvent parlé du spiritisme avec dédain, mais sans y connaître grand'chose. Mais j'espère qu'avec une meilleure connaissance réciproque, nous viendrons à nous respecter mutuellement de plus en plus à mesure que nous nous comprendrons mieux les uns les autres, car nous avons chacun notre rôle à jouer dans la grande tâche de l'avenir. Il serait, en vérité, stupide de

nous quereller, car nous avons plus de points communs entre nous que chacun de nous n'en a avec aucune autre nuance d'opinion.

Points sur lesquels nous sommes d'accord.

Nous tenons énergiquement les uns et les autres à la grande idée centrale de l'immortalité de l'homme et de son progrès continu; nous savons les uns et les autres que telle est sa vie aujourd'hui, telle elle sera quand il aura dépouillé ce corps physique, qui ne lui est donné que pour lui servir d'instrument de connaissance; nous tenons les uns et les autres la Paternité de Dieu et la fraternité des hommes pour des principes fondamentaux; et nous savons, les uns et les autres, que les liens et les récompenses de ce monde ne sont que rebut, comparés à la réalité radieuse de la vie plus noble qui nous attend au delà du tombeau. Luttons ensemble sur cette plateforme commune, et remettons la considération de nos points de désaccord au moment où nous auront converti le reste du monde à la croyance de ces points sur lesquels nous sommes d'accord. C'est à coup sûr une sage politique, car ces points sont d'importance ; et si l'on y conforme sa vie, tout le reste suivra.

Nous avons un magnifique système philosophique, notre frère spirite ne s'en soucie pas. Eh bien! si telle n'est pas la direction que suit son esprit, pourquoi chercherions-nous à la lui imposer ? Peut-être sentira-t-il bientôt le besoin d'un tel système; dans ce cas, le système est là, tout prêt; il n'a qu'à l'étudier. Je crois que, le moment venu, je reviendrai vivre à nouveau sur

cette terre; certains, parmi mes frères spirites, ne sont pas d'accord en cela avec moi; mais, après tout, qu'importe? A nos yeux, cette doctrine de la réincarnation éclaire et soutient, parce qu'elle nous semble expliquer bien des choses qui, sans cela, sont insolubles; mais si un autre n'en sent pas encore le besoin, il n'est pas dans notre système d'essayer de la lui imposer.

Nous croyons à l'idée d'un progrès continu, après la mort, au moyen d'autres vies passées sur terre, une fois terminée la vie sur d'autres plans; le spirite préfère l'idée du passage complet dans des sphères différentes et plus hautes. Nous sommes d'accord sur ce point qu'il y a un progrès après la mort; vivons de manière à faire de cette existence-ci le meilleur usage possible comme préparation à cette autre existence, car en agissant ainsi, nous sommes sûrs d'y gagner, que ce soit eux ou nous qui ayons raison en ce qui touche le lieu où l'avenir nous réunira. Quand le monde entier vivra le plus noblement possible pour se préparer à cette vie de progrès, il sera temps de commencer à discuter sur l'endroit où elle sera vécue.

L'observateur doit être exercé.

Pour ce qui est des phénomènes du spiritisme, nous ne les nions nullement. Nous savons fort bien qu'ils existent, et nous savons aussi qu'ils ont été de grande utilité pour démontrer à maint esprit sceptique la réalité d'une vie supra-physique. Nombreux sont les gens qui paraissent être congénitalement incapables de tirer profit de l'expérience d'autrui; il faut qu'ils voient tout par eux-mêmes, sans se rendre compte que leur man-

que de préparation enlève presque toute sa valeur à leur observation. A ce sujet, M. Fullerton dit fort justement :

« Pour garantir quelque valeur aux observations, il faut une discipline longue et attentive; il faut être mis en garde contre les erreurs naturelles par des expériences répétées, il faut apprendre à connaître les distinctions, les valeurs particulières, les illusions. Cela est vrai du plan physique et beaucoup plus vrai encore du plan astral, où les phénomènes sont si différents, les conditions si dissemblables, les causes d'erreurs si multiples et variées. Quiconque s'imagine que, du premier coup, son observation, sans éducation préalable, du contenu et les faits du plan astral lui permettra de les déterminer mieux que les facultés longtemps exercées de ceux qui sont les experts en cette étude, présuppose, en réalité, qu'il est une exception à la règle universelle, qu'il est supérieur à tous les autres hommes et qu'il est fait autrement qu'eux. Qu'est-ce là, sinon une forme de la vanité, un cas d'illusion sur sa valeur personnelle, qu'aurait guéri la plus simple étude de la nature humaine? On peut comparer cette attitude à celle d'un homme qui supposerait qu'en pénétrant pour la première fois sur un niveau continent, et sans être ni naturaliste, ni physicien, ni botaniste, ses études donneraient des résultats plus concluants que les recherches prolongées d'hommes de science accoutumés dès longtemps à cette région et qui comparent entre eux les résultats de leurs investigations. (*The Proofs of Theosophy*, p. 7.)

Si l'on a besoin de voir par soi-même, si l'on est incapable de se contenter de la conviction intellectuelle,

alors, certes, qu'on assiste à des séances spirites, qu'on apprenne par expérience, comme tant d'autres l'ont fait. Nous ne conseillerons pas ce procédé sauf à ce genre de personnes, car il présente à notre point de vue, de sérieux inconvénients.

Les inconvénients

Le plus grand de tous est celui qui fera rire les sceptiques; le danger de trop croire! Car, s'il est déterminé et persévérant, le sceptique finira assurément par être convaincu tôt ou tard; et ce jour-là, il est fort probable que le pendule ira à l'autre extrême, et qu'il croira trop au lieu de pas assez. Il peut arriver facilement à considérer tout ce que disent les morts comme parole d'Evangile, et toutes les communications de la table tournante comme étant d'inspiration divine.

Il y a aussi un autre danger, celui d'être hanté de manière génante. Il vient souvent, aux séances des morts peu recommandables, des gens de mœurs dépravées qui cherchent à satisfaire, par un intermédiaire, leurs passions basses et obscènes. Le « guide » protège généralement son médium contre de telles influences, et ne laisse pas un individu de ce genre donner de communications; mais il ne peut l'empêcher de s'attacher à d'autres assistants et de les suivre chez eux. Le sceptique peut se croire d'esprit solide et non influençable; peut-être un jour sera-t-il désagréablement détrompé; mais à supposer même qu'il en soit ainsi, désire-t-il courir le risque de ramener auprès de sa femme ou de sa fille une telle influence? Bien entendu, je reconnais parfaitement que ce n'est là qu'une possibilité et qu'on

peut assister à une vingtaine de séances sans rien rencontrer de ce genre; cependant ces choses sont arrivées, et elles arrivent encore aujourd'hui. Maintes et maintes fois des gens sont venus me trouver qu'une persécution astrale avait presque amenés à la folie, et dans bien des cas c'était à une séance qu'ils avaient rencontré, pour la première fois, le fantôme qui les accompagnait. Les forts peuvent résister; mais qui peut se dire fort avant d'avoir essayé sa force?

La nécessité d'être résolu.

Mais quand ce malheur est arrivé, — quand on se sent déjà hanté ou obsédé — il n'y a qu'une chose à faire, c'est d'opposer une résistance déterminée de son esprit contre cette obsession. Ayez la notion claire et forte que la volonté humaine est plus forte que n'importe quelle influence et que vous avez le droit de disposer de votre individualité et de vos propres organes que vous avez le droit de choisir votre société, astralement aussi bien que sur le plan physique. Affirmez ce droit avec persistance, et tout ira bien. Prenez résolument à cœur l'avis de bon sens donné par M^lle^ Freer dans ses *Essays on Psychical Research :*

« Si vous vous croyez obsédé, si la planchette jure, si les coups frappés par la table vous donnent des messages mensongers, si vous tombez en trance sans raison *ne vous occupez plus de cela.* Prenez une bicyclette, apprenez l'Hébreu, partez en excursion ou désherbez votre jardin. Si vous êtes sain d'esprit vous pouvez faire ce que vous voulez de votre esprit; si vous ne pouvez pas, allez consulter les médecins de Colney Hatch!

Le manque d'empire sur soi est soit du péché soit de la maladie. »

Comment on peut être trompé.

Il y a toujours, en outre, la possibilité d'être trompé non pas tant par le médium, ou par quelqu'un du plan physique, que par les entités qui se manifestent. J'ai vu bien des cas où la tromperie partait d'une bonne intention; mais elle n'en reste pas moins, évidemment, une tromperie. Il peut arriver qu'un mort se fasse passer pour un autre pour les meilleurs motifs; simplement, peut-être, pour consoler les parents qui survivent en prenant la place de celui qui ne s'en soucie pas assez, ou qui, peut-être, n'ose pas venir. Parfois un mort prend la place d'un autre qui est déjà passé dans le monde céleste et se trouve donc hors d'atteinte, afin que les parents qui survivent ne se sentent pas négligés ou abandonnés. Dans un pareil cas, il ne nous appartient pas de le blâmer; son acte peut être juste ou ne pas l'être, mais cela regarde exclusivement sa conscience et nous ne sommes pas chargés de le juger. Je note simplement le fait que de tels cas se présentent.

Il faut se rappeler que l'homme qui est passé dans le monde céleste a laissé derrière lui son cadavre astral, qui est à ce point de décomposition qui correspond à l'ombre ou à la coque, suivant le temps écoulé depuis qu'il l'a abandonné. (Voir *Le Plan astral,* pp. 49-53.) Il est évident que la façon la plus facile de se faire passer pour lui sera d'utiliser et de revivifier ce cadavre; aussi est-ce le procédé généralement adopté.

Il n'est même pas le moins du monde nécessaire que

l'entité qui communique soit un être humain. Plus d'un esprit de la nature, joyeux et serviable, est fier d'avoir l'occasion de jouer le rôle d'un être appartenant à un ordre d'évolution supérieur, et il persistera à affirmer à ses auditeurs ravis qu'il est « si heureux », tant qu'il leur plaira de l'écouter.

L'entité qui, au cours d'une séance veut passer pour Shakespeare ou Jules César, pour Marie-Stuart ou George Washington, appartient ordinairement à cette catégorie, bien que ce soit parfois aussi un être humain inférieur pour qui c'est une joie de se pavaner, ne fut-ce que quelques minutes sous ce plumage emprunté et d'être, ne fut-ce qu'une soirée l'objet du respect dû à un nom célèbre. D'autre part, s'il veut dire quelque chose qu'il juge utile ou important, il pense (et à juste titre) que de crédules mortels y prêteront sans doute plus d'attention si on l'attribue à un personnage distingué. Ses motifs sont souvent estimables, lors même que nous ne pouvons pas approuver ses procédés.

Ce genre de substitution est tout simplement infini: c'est un des faits les plus ordinaires que l'on rencontre au cours de ces recherches. Ainsi, il existe un livre sur le spiritisme, du Juge Edmonds, de la cour suprême de New-York. Il comprend surtout des communications prétendument données par Swedenborg et Bacon, avec de temps en temps une observation de Washington et de Charlemagne. Mais aucun de ces grands personnages ne semble s'être montré digne de sa réputation sur terre, et leurs remarques ne diffèrent pas de manière appréciable de la mortelle banalité des habituels discours en trance, et beaucoup de leurs déclarations sont, bien entendu, d'une inexactitude sans bornes.

Un autre bel exemple se trouve dans la liste de signatures que l'on trouve à la fin de l'introduction au *Livre des Esprits,* d'Allan Kardec. Voici cette liste : « Saint Jean l'Evangéliste, saint Augustin, saint Vincent-de-Paul, saint Louis, l'esprit de la Vérité, Socrate, Platon, Fénelon, Franklin, Swedenborg, etc. » On se demande ce que peut bien couvrir le mystique et si les autres noms étaient tout ce à quoi l'entité qui communiquait pouvait penser à ce moment-là!

Des prétentions aussi extravagantes sont si manifestement ridicules, qu'il est facile de les démasquer. Mais quand la personnalité supposée est celle d'un individu très ordinaire, il en va tout autrement; de sorte que, à une séance, l'assistant, à moins qu'il ne soit lui-même un clairvoyant exercé et de qualité peu banale, ne peut absolument pas déclarer qu'il voit ceci ou cela, même s'il se flatte d'un parfait discernement. Qu'on me permettre de citer encore une fois ce que j'écrivais, il y a quelques années, dans *Le Plan Astral,* p. 108 :

« Un « esprit » qui communique est souvent ce qu'il prétend être, mais souvent aussi il est toute autre chose, et un assistant ordinaire n'a aucun moyen de discerner le vrai du faux; et les habitants du monde astral disposent de si puissants moyens de le tromper que l'on ne peut se fier même à ce qui semble la plus irréfutable des preuves.

« S'il se manifeste quelque chose qui se dise être le frère depuis longtemps décédé d'un assistant, celui-ci ne peut en avoir la certitude. Si on lui révèle un fait connu uniquement de lui et de ce frère, il n'est pas pour cela convaincu, car il sait que ce fait peut avoir

été lu aisément dans son esprit ou autour de lui dans la lumière astrale. Même si on va plus loin et qu'on lui dise quelque chose de relatif à son frère qu'il ignorait, mais qu'il peut ensuite vérifier, il n'ignore pas non plus que cela peut avoir été lu aussi dans les Archives astrales, ou bien que ce qu'il voit peut n'être que l'ombre de son frère encore en possession de sa mémoire sans être lui-même. Loin de moi la pensée de nier que des communications importantes aient été faites parfois à des séances par des entités qui étaient réellement ce qu'elles prétendaient être; je veux dire seulement qu'il est impossible pour une personne ordinaire qui assiste à une séance d'être sûre de ne pas être trompée d'une demi-douzaine de façon différentes. »

Je le répète : je sais parfaitement que tout cela n'est à vrai dire que des possibilités, et que dans la majorité des cas le mort donne son nom fort honnêtement; mais ces possibilités existent néanmoins, et souvent elles deviennent des réalités.

Le danger pour le médium.

Il faut signaler les dangers que, plus ou moins, peut courir le médium — non seulement l'extrême prostration physique dont j'ai déjà parlé, qui peut amener une dépression nerveuse, et conduit parfois le médium à abuser des stimulants pour éviter cette dépression — mais aussi les dangers au point de vue moral. Je dois ici protester de toute mon énergie contre les séances payantes ordinaires auxquelles n'importe qui peut assister en payant tant par personne. Le malheureux médium se trouve dans la situation la plus fausse; il

est exposé à une tentation à laquelle aucun homme ne devrait jamais été exposé de gaîté de cœur. Quiconque connaît quelque peu ces phénomènes sait qu'ils sont incertains, qu'ils dépendent de bien des causes dont on ne connaît encore qu'un petit nombre, et que, par conséquent, tantôt on peut les obtenir et tantôt on ne le peut pas. Tous les chercheurs l'ont constaté. M^lle^ Goodrich Freer corrobore cette opinion dans la préface à ses *Essays on Psychical Research,* p. VI :

« S'il y a une chose que je sache, c'est que les phénomènes physiques ne se commandent pas, quelle qu'en soit l'origine... Celui qui distribue leur tâche aux anges et aux hommes, peut envoyer ses messagers, mais je ne pense pas qu'il les envoie pour produire les phénomènes de *poltergeist.* Le voile de l'avenir est soulevé de temps en temps — mais ce n'est pas, j'en suis sûre, moyennant un droit d'une guinée, dans Bond Street. Que nous puissions momentanément transcender le temps et l'espace, les conditions temporaires de notre état mortel, je n'en puis douter; mais ces phénomènes ne se commandent pas, ils ne sont pas des faits quotidiens, on ne doit pas se hâter de les accepter. »

Or, si le médium est payé d'avance pour produire ces phénomènes, et qu'il s'aperçoive qu'ils ne veulent pas se produire, que doit-il faire pour donner satisfaction à tous ces gens assis autour de lui et qui en veulent pour leur argent? Il est si facile de les tromper; ils s'y prêtent si volontiers; bien plus, il suffit très souvent de les laisser tout simplement se tromper eux-mêmes. Il n'est pas juste de placer un homme dans une telle situation; et s'il arrive au médium de

se laisser aller à tricher, il n'est certes pas seul à blâmer.

Le danger pour les morts.

Il y a en outre toute la question du mal que l'on peut faire aux morts. J'ai admis précédemment que le mort désire parfois communiquer afin de soulager son esprit; quand tel est le cas, il est bon qu'il en trouve l'occasion. Mais ces cas sont relativement rares. Si les morts ont besoin de nous ils chercheront à nous atteindre; mais nous devons, sans exception, leur laisser l'initiative ; nous ne devons jamais chercher à les rappeler vers nous. On dira peut-être : « Mais n'est-il pas naturel qu'une mère désire revoir l'enfant qu'elle a perdu? » Il serait certainement plus naturel que la mère dépouillât entièrement tout égoïsme et pensât avant tout à ce qui vaut le mieux pour l'enfant et non à ses propres désirs, si vifs soient-ils. Dans bien des cas, le fait de communiquer avec le plan physique peut ne pas nuire beaucoup à l'individu pendant les premiers temps de sa vie astrale; mais il faut toujours se souvenir que dans tous les cas cela intensifie et prolonge son attachement pour les niveaux inférieurs du plan et que cela établit en lui l'habitude de rester en contact étroit avec la vie terrestre.

La place et la tâche du spiritisme.

En dépit de tout ce que nous venons de dire, le spiritisme a cependant, sans aucun doute, sa place et sa tâche marquées et il a rendu des services incalcula-

bles à des milliers d'hommes et de femmes. L'Eglise Catholique et l'Armée du Salut appartiennent l'une et l'autre à la Chrétienté; mais elles agissent sur des sortes de gens très différents. Ceux qui sont attirés par l'une ne le seront très vraisemblablement pas par l'autre. Chacune a donc sa place et sa tâche dans l'idée générale du christianisme. De même, il me semble que la théosophie et le spiritisme ont chacun leurs adeptes. Ceux qui s'attachent à l'étude de la philosophie que nous leur présentons ne se seraient jamais contentés des discours en trance et des phénomènes constamment répétés des séances spirites; ceux qui désirent ces phénomènes et ceux qui ont soif de ce que le bon vieux Dr Dee appelait « du pieux verbiage », ne se seraient jamais sentis heureux avec nous, tandis qu'ils trouvent exactement ce qu'il leur faut dans le spiritisme.

Car, parmi les spirites, de même que parmi tous les groupements humains, il y a plusieurs types. Il y a ceux qu'intéressent surtout les discours en trance, qui en font leur religion et vont tous les dimanches soirs entendre leur sermon suivi d'une lecture de la pensée des assistants, exactement comme des mortels autrement disposés vont à l'Eglise ou à une conférence théosophique. Il y a ensuite ceux qui ne prennent qu'un intérêt personnel. Ils ne pensent qu'à une seule chose dans tout cela : satisfaire leur désir particulier et personnel de voir leurs morts. Il y a un autre type d'assistants qui s'appliquent honnêtement et sans but égoïste, à la tâche d'aider et de développer les morts ignorants, insuffisamment évolués et dégradés; il n'est pas douteux qu'ils font beaucoup de bien dans cette classe de gens peu sympathiques. Il y en a d'autres

qui ont réellement le vif désir de connaître et de comprendre scientifiquement les faits de la vie supérieure; et ceux-ci, d'abord ravis et intéressés prodigieusement, finissent ordinairement par trouver qu'arrivés à un certain point, ils ne peuvent aller plus loin; alors, peut-être, pouvons-nous faire quelque chose pour eux avec la théosophie.

On demande constamment : « Pourquoi ces morts, qui reviennent vers nous avec la connaissance d'un plan supérieur, ne nous enseignent-ils pas la doctrine de la réincarnation? » La réponse est toute simple; tout d'abord, certains d'entre eux enseignent cette doctrine. Tous les spirites de l'Ecole française d'Allan Kardec en sont les adeptes pendant leur vie; ils racontent donc la même histoire quand ils reviennent après leur mort. Les revenants, en Angleterre et en Amérique, n'en disent ordinairement rien, parce qu'ils n'ont aucun moyen d'en savoir plus à ce sujet qu'au temps où ils étaient encore sur terre. Comme nous l'avons expliqué dans un précédent chapitre, c'est l'âme elle-même, dans son corps causal, qui passe d'une vie dans une autre; elle n'a pas plus de connaissance ni de souvenir de cette existence plus large sur le plan astral qu'elle n'en avait sur le plan physique. Elle ne fait donc que répéter ce qu'elle savait sur terre, à moins qu'elle n'ait le bonheur de rencontrer quelqu'un qui puisse lui faire connaître quelque peu cette vérité grandiose, un Oriental, par exemple, ou un Théosophe.

Cependant, le spiritisme lui-même donne parfois des preuves de la réincarnation; naturellement, ce sont d'ordinaire des réincarnations rapides, comme celles dont M. Gabriel Delanne a réuni tant d'exemples dans

l'allocution qu'il prononça il y a quelques années devant une société spirite. Voici, à titre d'exemple, un cas curieux, tiré des pages du *Progressive Thinker*, du 13 décembre 1902 :

C'est une lettre à l'éditeur, signée des initiales S. O. et datée vaguement du Nouveau Mexique.

•

Une histoire de réincarnation.

« Je donne mon expérience personnelle comme un fait positif, et non pour appuyer aucune théorie. A l'époque où ces événements m'arrivèrent (il y a 28 ans), j'ignorais tout, absolument, de la médianimité quelle qu'elle fût, et je n'avais probablement jamais entendu le mot de réincarnation. J'avais alors seize ans et j'étais mariée depuis un an.

« Je venais à peine de souçonner que j'allais être mère quand je pris conscience, d'une manière vague, de la présence presque constante d'une personnalité invisible. Il me semblait savoir d'intuition que mon invisible compagnon était une femme, de pas mal d'années plus âgée que moi. Graduellement cette présence devint plus forte. Trois mois après le jour où elle s'était fait sentir pour la première fois, je pouvais recevoir, par impression, de longs messages d'elle. Elle montrait le souci le plus inquiet de ma santé et de mon bien-être en général, et, comme le temps passait, je pus entendre sa voix, et j'eus le plaisir de converser de longues heures avec elle. Elle me dit son nom, sa nationalité et de nombreux détails sur son histoire personnelle. Elle paraissait désirer vivement que je la connusse et que je vinsse à l'aimer pour elle-

même, comme elle disait. Elle faisait des efforts continuels pour se rendre visible et finit par y réussir. Elle fut alors pour moi une compagne aussi réelle que si elle avait été revêtue d'un corps de chair. Il me suffisait de tirer mes rideaux, de manière à atténuer la lumière, pour que la présence se manifestât à la fois à mes yeux et à mes oreilles.

« Deux ou trois semaines avant la naissance de mon bébé, elle m'apprit que la raison véritable de sa présence était son intention d'occuper la forme nouvelle à sa naissance, afin de compléter son expérience terrestre qui avait pris fin prématurément. J'avoue que je ne saisissais que très obscurément ce qu'elle voulait dire et que cela me troubla considérablement.

« La nuit qui précéda la naissance de ma fille, je vis ma compagne pour la dernière fois. Elle vint vers moi et me dit : « Le moment approche; soyez courageuse et tout ira bien ».

« Ma fille vint au monde; c'était le portrait parfait, en miniature, de l'esprit qui avait été mon amie; elle n'avait aucune ressemblance avec aucune des deux familles auxquelles elle appartenait, et la première remarque de tous ceux qui la voyaient était : « Mais, elle n'a pas du tout l'air d'un bébé. Elle a l'air d'avoir au moins vingt ans ».

« A ma grande surprise, quelques années plus tard, je trouvai par hasard, dans un vieil ouvrage, l'histoire de la femme dont l'esprit prétendait avoir eu le nom et l'histoire pendant sa vie terrestre; les fragments de sa vie, telle qu'elle me l'avait racontée, concordaient avec cette histoire, excepté quelques détails personnels que personne d'autre ne pouvait vraisemblablement

connaître. Je gardai le plus profond secret sur ces faits, car, toute jeune que j'étais, je me rendais compte du jugement que le monde porterait sur celui qui aurait raconté une pareille histoire.

« Une fois, alors que ma fille était dans sa quinzième année, le prénom de mon amie l'esprit, fut prononcé devant elle. Elle se tourna vivement vers moi étonné, et me dit : « Maman, est-ce que papa ne m'appelait pas ainsi? » (Son père était mort quand elle avait un an.) Je lui répondis : « Non, ma chérie, on ne t'a jamais appelée par ce nom». — « Eh! bien! me dit-elle, je suis sûre de m'en souvenir, et quelqu'un m'a appelée ainsi ».

« En terminant, j'ajouterai que la personnalité de ma fille ressemble beaucoup à la personnalité historique de la femme dont l'esprit avait dit qu'il habiterait la nouvelle forme.

« Tels sont les faits. Je n'en offre aucune explication; s'il se trouve qu'ils s'accordent avec la théorie de quelqu'un, tant mieux pour la théorie. Les théories ont généralement besoin de faits pour les étayer; les faits sont indépendants et n'ont besoin d'aucun appui extérieur. »

M^me^ d'Espérance, qui semble être de beaucoup plus avancée que la plupart des médiums, paraît avoir été instruite non seulement de la réincarnation, mais encore de beaucoup d'autres parties de la doctrine théosophique par un des morts de ses amis comme elle l'expose dans son livre, *Au pays de l'ombre*. L'incident peut-être le plus frappant de cet ouvrage très intéressant, est le passage où l'auteur, ayant quitté son corps, a une vision symbolique remarquable de sa vie; cette

expérience unique lui ouvre en effet les yeux à la doctrine de causalité, d'évolution et de réincarnation, et lui fait saisir absolument l'unité fondamentale du tout, quelque obscure et imparfaite qu'en soit l'expression. Car la cause et l'effet sont impliqués, dans ce que lui dit l'esprit ami, sur le sentier de la vie : « C'est la vie que vous avez tracée; vous n'en avez pas d'autre ». C'est l'évolution, qui lui est enseignée quand on lui montre « que c'est la même vie, parcourant éternellement les cycles sans fin, passant d'une forme à l'autre; habitant les rochers, le sable, la mer, chaque brin d'herbe, chaque arbre, chaque fleur, toutes les formes de l'existence animale, qui arrive à son point culminant dans l'intelligence et la perception de l'homme ».

Au sujet de la réincarnation, elle remarque : « Je voyais qu'en prenant la forme humaine, l'esprit n'arrivait pas pour cela au plus haut point de la perfection terrestre, car il y a bien des degrés dans l'homme. Chez le sauvage, il élargit son expérience, et trouve un nouveau champ d'éducation. Ce domaine épuisé, il fait un nouveau pas; ainsi, de proche en proche, avançant d'un mouvement toujours progressif et expansif, l'esprit se développe, et la décomposition des formes employées par l'esprit prouve seulement que leur mission est accomplie et qu'elles ont réalisé la fin pour laquelle elles furent utilisées. Elles retournent à leurs éléments originels, pour servir sans fin de moyens à l'esprit qui veut se manifester et obtenir le développement dont il a besoin. » (p. 376.)

CHAPITRE XXXII

Le Paradis.

Toutes les religions sont d'accord pour déclarer qu'il existe un paradis, et pour affirmer que la béatitude est la récompense d'une vie bien remplie sur terre. Le Christianisme et le Mahométanisme en parlent comme de la récompense réservée par Dieu à ceux qui ont su lui plaire, mais la plupart des autres croyances le décrivent plutôt comme la conséquence nécessaire d'une vie vertueuse, exactement comme nous ferions nous-mêmes du point de vue théosophique. Mais bien que toutes les religions s'accordent pour peindre cette heureuse vie dans les termes les plus resplendissants, aucune n'a réussi à mettre dans ses descriptions, une impression de réalité. Tout ce qu'on écrit sur le ciel est tellement différent de tout ce que nous connaissons, qu'un grand nombre de ces prescriptions nous paraissent presque grotesques. Nous hésiterions à l'admettre pour ce qui est des légendes qui nous sont familières depuis notre enfance; mais nous le verrions bien vite si l'on nous lisait les histoires de quelqu'une des autres grandes religions. Dans les livres bouddhistes ou hindous nous trouverons des descriptions gran-

diloquentes de jardins interminables, où les arbres sont d'or et d'argent, et leurs fruits de diverses sortes de pierres précieuses; nous pourrions être tentés de sourire si la pensée ne nous venait qu'après tout, les Bouddhistes ou les Hindous peuvent à vrai dire trouver tout aussi vraisemblables nos histoires de rues en or et de portes en perles.

En réalité, ces récits ne deviennent ridicules que si nous les prenons littéralement, sans nous rendre compte que chaque scribe s'efforce à la même tâche de son point de vue, et que tous échouent de même parce que la grande vérité qui est derrière tout cela échappe absolument à toute description. L'écrivain hindou avait évidemment vu de ces splendides jardins des rois de l'Inde où l'on employait couramment le genre de décoration qu'il décrit. Le scribe juif ne connaissait pas ce genre de choses, mais il vivait dans une grande ville magnifique — probablement Alexandrie — son concept à lui de la splendeur était une cité, mais une cité différente de tout ce qui existe sur terre par la somptuosité de ses matériaux et de ses ornements. Chacun essaye donc de dépeindre une vérité, trop grandiose pour que les mots puissent la rendre, en employant des comparaisons familières à son esprit.

Depuis lors, d'autres hommes ont vu la splendeur du paradis et ont essayé, avec leurs faibles ressources, de la décrire. Parmi eux se trouvent les théosophes, et le *Manuel Théosophique*, n° 6, donne le résultat de certaines de leurs recherches. Nous ne parlons plus d'or et d'argent, de rubis et de diamants, quand nous voulons donner l'idée du plus haut degré de raffine-

ment, ou de la beauté des couleurs et des formes; nous prenons plutôt nos comparaisons à la splendeur de la mer et du ciel, parce que nous la trouvons plus paradisiaque. Mais ceux d'entre nous qui ont vu la chose véritable, savent bien que nos tentatives de description ont échoué aussi misérablement que celles des écrivains orientaux, et ne donnent pas une meilleure idée de la réalité qu'aucun mot ne pourra jamais peindre, mais que tout homme doit un jour voir et connaître par lui-même.

Une réalité splendide.

Car ce paradis n'est pas un rêve; c'est une réalité resplendissante; mais pour en avoir la moindre compréhension il nous faut tout d'abord modifier une de nos idées fondamentales sur ce sujet. Le Paradis n'est pas un lieu, mais un état de conscience. Si vous me demandez : « Où est le Paradis? » je ne puis que vous répondre qu'il est *ici* autour de vous, en ce moment même, aussi proche que l'air que vous respirez. La lumière est tout autour de vous, comme l'a dit le Bouddha il y a bien longtemps; vous n'avez qu'à écarter le bandeau qui couvre vos yeux et à regarder. Mais en quoi consiste ce bandeau à écarter? Que symbolise-t-il? Il s'agit simplement d'élever la conscience à un niveau supérieur, d'apprendre à la concentrer dans le véhicule d'une matière plus subtile. J'ai déjà écrit que la chose était possible pour le corps astral et que l'on arrive ainsi à voir le monde astral ; il n'est besoin que de pousser le procédé un degré plus loin, d'élever la conscience jusqu'au plan mental, car

l'homme possède un corps, pour ce niveau aussi et par l'intermédiaire de ce corps, il peut en recevoir les vibrations et vivre par conséquent dans la splendeur radieuse du paradis tout en possédant encore un corps physique bien qu'en vérité il n'ait guère de goût à revenir à ce dernier après une telle expérience.

L'homme ordinaire n'atteint cet état de béatitude qu'après la mort seulement, et pas immédiatement après, sauf dans des cas très rares. J'ai déjà expliqué comment, après la mort, l'*ego* rentre en lui-même progressivement. Toute la vie astrale n'est, en réalité, qu'un processus de concentration, et quand le moment arrive où l'âme atteint les limites de ce plan, elle meurt à cette vie exactement comme elle était morte au plan physique. Autrement dit, elle dépouille le corps de ce plan et l'abandonne pour passer dans une vie plus haute et plus pleine. Cette seconde mort n'est précédée d'aucune douleur, d'aucune souffrance, et un homme ordinaire ne peut absolument pas se rendre compte de sa nature. Il se sent simplement tomber doucement dans un repos délicieux, pour s'éveiller dans un état de conscience plus élevé. Il est fort possible que celui qui aurait étudié la théosophie reconnût qu'il a atteint la fin de la vie astrale; mais il saluerait avec délices cette nouvelle mort parce qu'il sait qu'un monde plus grandiose va s'ouvrir à lui. Comme pour la mort physique, il y a généralement une période d'inconscience dont l'homme s'éveille graduellement. Il y a quelques années j'ai écrit un livre sous le titre *Le Plan Dévachanique;* je m'y suis efforcé, jusqu'à un certain point, de décrire ce qu'il y verra, et de classer, autant que je le pouvais, les diverses subdivisions de ce splendide

Pays de la Lumière, en donnant des exemples de ce qui avait été observé au cours de nos investigations dans le domaine de la vie céleste. Je vais essayer ici d'exposer la question d'un tout autre point de vue et les lecteurs qui désirent un complément d'information pourront lire en outre l'ouvrage dont je viens de parler.

Le royaume de la pensée.

L'expression liminaire la plus compréhensive est de dire que nous sommes ici sur le plan de l'Esprit Divin, dans le royaume même de l'esprit, et que toutes les pensées bonnes que peut avoir l'homme existent ici sous forme de réalité vivante. Nous sommes grandement gênés par notre habitude de considérer les choses matérielles comme réelles et celles qui ne sont pas matérielles comme des rêveries et par conséquent sans réalité; alors qu'en fait tout ce qui est matériel est enfoui et caché dans la matière, de sorte que ce qu'il y a en lui de réalité est beaucoup moins évident, beaucoup moins reconnaissable qu'il ne le serait si on le considérait d'un point de vue plus élevé. Quand nous entendons parler d'un monde de la pensée, nous pensons immédiatement à un monde irréel composé de « ce qui fait la substance des songes », comme dit le poète. Essayons de nous rendre compte qu'un homme, lorsqu'il quitte son corps physique et ouvre sa conscience à la vie astrale, a comme première sensation celle d'une intensité de vie et de réalité qui lui fait penser : « Pour la première fois, je sais ce que c'est que de vivre; jusqu'ici j'ai été prisonnier sans le savoir. Alors que je me croyais si actif et si sage, je

n'étais en réalité que la chenille rampant sur sa petite feuille, et ignorant tout au delà; maintenant j'ai déployé mes ailes comme le papillon et je suis entré dans le soleil de la vie. » Mais quand il quitte ensuite cette vie pour une vie supérieure, il fait à nouveau la même expérience, exactement, car cette vie, à son tour, a une plénitude, une largeur, une intensité tellement supérieures à celles de la vie astrale que, cette fois encore, la comparaison est impossible. Et pourtant il y a une autre vie encore, par delà toutes ces vies, auprès de laquelle le reste est comme le clair de lune comparé à la lumière du soleil; mais il est inutile, pour le moment, de penser à cela.

Nombreux sont ceux pour qui il paraît absurde de dire qu'un royaume de la pensée peut être plus réel que le monde physique; pour eux, la chose doit rester telle jusqu'à ce qu'ils connaissent une vie plus haute que celle-ci; ils en sauront alors beaucoup plus en un instant que les mots ne pourront jamais leur en dire. Quelquefois un fait très minime peut suffire. Nous pouvons nous rappeler l'éloquente description, donnée par Sir Humphry Davy, de l'effet produit sur lui par une inhalation d'oxyde nitrique. Il raconte qu'il commença par perdre la perception des choses extérieures; des séries d'images visuelles très vives passaient rapidement dans son esprit, reliées entre elles par des mots, de manière à produire des perceptions parfaitement nouvelles. « J'existais, dit-il, dans un monde d'idées liées entre elles et modifiées de façon nouvelle. » Quand il revint à lui, il s'écria : « Rien n'existe que les pensées; l'univers est composé d'impressions, d'idées, de plaisirs et de douleurs! » Et pourtant ce

n'était que le résultat d'un souvenir imparfait d'une légère expérience sur le plan astral, tandis qu'ici nous parlons de choses presque inimaginablement supérieures.

L'esprit divin.

Sur ce plan, nous trouvons donc, dans la plénitude infinie de son existence, l'Esprit Divin ouvert dans toute son affluence illimitée à chaque âme, dans la mesure où elle s'est rendue digne de la recevoir. L'homme qui aurait achevé son évolution assignée, qui aurait « réalisé » et épanoui le divin dont le germe est en lui, pourrait atteindre et saisir cette splendeur dans son intégralité; mais comme aucun de nous n'est encore arrivé à cela, comme nous ne faisons que nous élever graduellement vers cette splendide perfection, il résulte que personne ne peut encore la saisir dans sa totalité; mais chacun en tire et en connaît seulement ce que ses efforts antérieurs l'ont préparé à en recevoir. Des individus différents apportent des capacités différentes; comme le montre la comparaison orientale, chacun apporte sa coupe; il y a de grandes coupes et de petites coupes, mais, grande ou petite, chaque coupe est remplie jusqu'au bord; l'océan de béatitude en contient beaucoup plus qu'il n'en faut pour tous.

Toutes les religions ont parlé de cette béatitude céleste; mais rares sont celles qui nous ont exposé avec une clarté et une précision suffisantes, l'idée directrice qui seule explique rationnellement comment cette béatitude est possible pour tous également, et pourtant c'est la clef de toute la conception. C'est le fait que chacun construit lui-même son propre para-

dis, en choisissant parmi les splendeurs ineffables de la Pensée de Dieu Lui-même. L'individu décide lui-même les causes pendant sa vie terrestre; il ne peut donc ne pas avoir l'exacte quantité qu'il a méritée, et l'exacte qualité de joie qui convient le mieux à ses idiosyncrasies; car dans ce monde céleste chaque être, du fait même de sa conscience, ne peut manquer de connaître les plus hautes jouissances spirituelles dont il est capable : dans ce monde, la seule limite à la satisfaction donnée à ses aspirations se trouve dans sa faculté d'aspirer.

Comment l'homme puise dans ce monde.

Pendant sa vie terrestre, l'homme s'étant constitué un corps astral par ses désirs et ses passions, et il lui fallait vivre dans ce corps pendant son existence astrale; cette période était pour lui heureuse ou malheureuse selon son caractère. Maintenant, son temps de purgatoire est terminé, car cette partie inférieure de sa nature s'est consummée entièrement; maintenant, il ne lui reste que les pensées supérieures les plus épurées, les aspirations nobles et sans égoïsme qu'il a répandues pendant sa vie terrestre. Celles-ci se groupent autour de lui et forment une sorte de coque qui l'entoure; c'est par l'intermédiaire de cette coque qu'il peut répondre à certaines catégories de vibrations émises par cette matière plus subtile. Ces pensées qui l'entourent sont les facultés grâce auxquelles il puise dans les richesses du monde céleste, et il trouve là une réserve infinie dans laquelle il peut puiser en proportion des facultés que lui donnent ces pensées et ces

aspirations qu'il a engendrées au cours de ses vies physique et astrale. Tout ce qu'il y a de plus élevé dans ses facultés affectives et dans son dévouement produit maintenant son résultat, car il ne reste plus rien d'autre en lui; tous les éléments égoïstes ou acquisitifs ont été abandonnés sur le plan du désir.

Car il y a deux sortes d'affections. L'une qui mérite à peine un nom aussi sublime, pense toujours à la quantité d'amour qu'elle peut recevoir comme intérêt de son placement affectif; elle se tourmente sans cesse au sujet de la quantité exacte d'affection que l'autre personne montre pour elle, et, par suite, elle ne cesse d'être prise dans les réseaux de la jalousie et du soupçon. Après la mort ce sentiment, acquisitif et concupiscent, donne ses résultats sous forme de doute et de malheur sur le plan du désir, auquel il appartient de toute évidence. Mais il y a une autre sorte d'amour; il ne s'arrête jamais à se demander combien on l'aime, mais a pour unique but de s'épancher sans réserve aux pieds de l'objet de son affection; il considère seulement de quelle façon il peut le mieux exprimer par ses actes le sentiment dont déborde son cœur. Ici, point de limite, parce qu'il n'y a pas d'effort d'acquisition, aucune tendance à tirer vers le soi, aucune pensée de récompense, et à cause de cela, précisément, il se produit une formidable expansion de force, qu'aucune matière astrale ne peut exprimer et que les dimensions du plan astral ne sauraient renfermer. Il lui faut la matière plus subtile et l'espace plus large du plan supérieur, et l'énergie engendrée appartient donc au monde mental.

De même il y a une dévotion religieuse qui pense

surtout à ce qu'elle obtiendra par ses prières, et abaisse son adoration au niveau d'un marché; mais il y a aussi la dévotion véritable qui s'oublie complètement dans la contemplation de la divinité.

Nous savons tous que notre dévotion la plus élevée contient un élément qui n'a jamais été satisfait jusqu'ici; nous savons que nos aspirations les plus sublimes n'ont jamais encore été réalisées, que dans l'amour véritablement pur de tout égoïsme, notre sentiment dépasse de loin tout ce qui peut exprimer sur notre plan physique, que l'émotion profonde éveillée en notre cœur par la musique la plus noble ou l'œuvre d'art la plus parfaite atteint à des hauteurs et à des profondeurs inconnues de la banalité de notre terre. Et cependant il y a là une prodigieuse puissance qui dépasse nos calculs; elle doit produire ses résultats quelque part, de quelque façon, car la loi de la conservation de l'énergie a sa valeur sur les plans supérieurs de la pensée et de l'aspiration avec autant de certitude qu'en mécanique ordinaire. Mais puisqu'elle doit réagir sur celui qui la met en mouvement, et qu'elle ne peut cependant pas agir sur le plan physique à cause de son étroitesse et de la grossièreté relative de sa matière, où et comment peuvent se produire ses résultats inévitables? Elle attend simplement que l'homme atteigne son niveau; elle reste comme de l'énergie emmagasinée, jusqu'à ce qu'arrive le moment favorable. Tant que sa conscience est concentrée sur les plans physique et astral, elle ne peut pas réagir sur lui, mais dès qu'il se transporte entièrement dans le mental, elle est prête à l'atteindre, les écluses s'ouvrent et son action commence. Ainsi la justice parfaite est réalisée, et rien

n'est jamais perdu, même si dans notre monde inférieur, il nous semble que le but est manqué et que l'effort est annulé. Le poète Browning a exprimé cela en termes beaucoup plus beaux que je ne saurais le faire, dans *Abt Vogler :*

« Jamais le bien ne sera perdu! Ce qui fut persistera à vivre; le mal est nul, inexistant; il n'est que le silence qui implique le son; ce qui était bien sera bien, et ce qui semble un mal sera encore un surplus de bien.

« Sur terre, des arcs brisés; au ciel, le cercle parfait.

« Tout le bien que nous avons voulu, espéré, rêvé, existera; non pas en apparence, mais en réalité; toute beauté, toute bonté, toute force qui a trouvé son expression, survit pour celui qui lui donna l'harmonie, quand l'éternité affirme la conception d'une heure.

« Les hauteurs qui furent inaccessibles, les héroïsmes qui furent trop pénibles sur terre, la passion quittant le sol pour se perdre dans le ciel, sont l'harmonie qu'envoient vers Dieu le cœur qui aime, la voix qui chante.

« Il suffit qu'Il l'ait entendu une fois; nous l'entendrons aussi quelque jour. »

Telle est précisément la théorie théosophique du paradis, bien que l'auteur de ces vers n'ait aucun lien avec la Société, et qu'il les ait écrits avant la date de sa fondation.

Les fenêtres de l'âme.

La clef de toute la conception est la compréhension de la façon dont l'homme fait son propre paradis. Ici, sur ce plan de l'Esprit Divin, existe, comme nous l'avons dit, toute beauté et toute splendeur; mais l'hom-

me ne peut les voir que par les fenêtres qu'il a faites lui-même. Chacune de ses formes-pensées constitue l'une de ces fenêtres, et par elles les forces extérieures peuvent venir jusqu'à lui. S'il s'est surtout occupé de choses physiques pendant sa vie terrestre, il ne s'est ouvert qu'un petit nombre de fenêtres par où cette splendeur supérieure peut arriver jusqu'à lui. Cependant, tout homme a été touché, ne fût-ce qu'une fois dans sa vie, par un sentiment pur de tout égoïsme. Ce sera maintenant une fenêtre pour lui. Tout homme, sauf le sauvage au niveau le plus bas de la barbarie, connaîtra certainement quelque chose de cette merveilleuse vie de béatitude. Au lieu de dire, comme dans l'orthodoxie, que les uns iront au paradis et les autres en enfer, il serait beaucoup plus correct de dire que la plupart des hommes auront leur part de *l'un et l'autre état* (si nous devons appeler de l'horrible nom d'enfer même la vie astrale inférieure), et seules leurs proportions relatives différeront.

Il faut avoir présent à l'esprit que l'âme de l'homme ordinaire n'a encore atteint qu'un degré inférieur de développement. Elle a appris à se servir, avec une aisance relative, de son véhicule physique; elle peut aussi fonctionner avec assez de liberté dans son corps astral, bien qu'elle soit rarement capable de ramener jusqu'au cerveau physique le souvenir des actes exécutés dans ce corps; mais son corps mental n'est pas encore, au vrai sens du mot, un véhicule, puisqu'elle ne peut pas l'utiliser comme elle utilise les corps inférieurs, qu'elle ne peut pas se déplacer, au moyen de ce corps, ni se servir des sens qu'il comporte pour s'instruire de façon normale.

L'homme sur le plan mental.

Nous ne devons donc pas nous l'imaginer dans un état de grande activité, ni comme libre de se déplacer à sa guise, comme il le faisait sur les niveaux du plan astral. Son état est, ici, surtout réceptif, et il ne communique avec le monde extérieur que par ses fenêtres; ses relations avec ce monde sont donc excessivement limitées. L'homme capable de déployer toute son activité sur ce plan, est déjà bien au-dessus du niveau ordinaire, car il faut qu'il soit déjà un esprit dans tout son éclat, une entité puissante et hautement évoluée. Celui qui est en pleine conscience sur ce niveau, peut se servir de son véhicule mental aussi librement que l'homme ordinaire utilise son corps physique, et grâce à cela, il voit s'ouvrir devant lui de vastes champs de connaissance supérieure.

Mais nous pensons en ce moment à un individu qui n'est pas encore aussi développé, un individu qui a des fenêtres et ne voit que par elles. Pour comprendre ce qu'est son paradis, il nous faut considérer deux points : d'abord ses rapports avec le plan lui-même, et, en second lieu, ses rapports avec ses amis.

La question de ses rapports avec ce qui l'entoure sur le plan, se divise elle-même en deux parties, car, il faut considérer d'une part la matière du plan telle qu'elle est façonnée par sa pensée, et d'autre part les forces du plan qui s'éveillent en réponse à ses aspirations. En étudiant le plan astral nous avons vu comment l'homme s'entoure de formes-pensées; sur ce plan-ci nous sommes dans le domaine même de la pensée; ces formes sont donc de toute première importance pour l'une

et l'autre de ces considérations. Il y a ici des forces vivantes qui l'entourent, des anges puissants qui habitent ce plan, et parmi leurs ordres, il en est un grand nombre qui sentent vivement les aspirations de l'homme et y répondent volontiers. Mais, naturellement, ses pensées aussi bien que ses aspirations suivent les lignes qu'il s'est préparé pendant sa vie terrestre. On pourrait croire qu'en se trouvant transféré sur un plan caractérisé par une force et une vitalité aussi transcendantes, il s'éveille à une activité entièrement renouvelée et selon ses directions qui lui étaient jusqu'ici inconnues, mais cela est impossible. Son corps mental est loin d'être du même ordre que ces véhicules inférieurs, et il est loin de pouvoir le diriger aussi parfaitement. Au cours d'un grand nombre de vies antérieures, ce corps mental a pris l'habitude de recevoir ses impressions et ses incitations à l'action d'en bas, par l'intermédiaire des véhicules inférieurs, surtout ! du corps physique, et parfois du corps astral; il est peu exercé à recevoir les vibrations mentales directes sur son niveau à lui, et il ne peut se mettre tout d'un coup à les recevoir et à vibrer en réponse. En fait, l'homme ne se met pas à penser de façon nouvelle; il ne connaît que les pensées qui lui parviennent par les fenêtres qu'il s'est ouvert sur ce nouveau monde.

La fenêtre de la musique.

En ce qui concerne les fenêtres, elles peuvent varier de deux façons différentes, par la direction dans laquelle elles regardent et par la qualité du verre dont elles sont faites. La pensée supérieure peut prendre

des directions innombrables. Certaines d'entre elles, telles que l'affection et le dévouement, sont en général d'un caractère si personnel, qu'il vaut peut-être mieux les considérer à propos des rapports de l'homme avec les autres personnes. Prenons d'abord, de préférence, un exemple où n'intervient pas cet élément, où nous n'avons à envisager que l'influence du milieu. Supposons que l'une de ces fenêtres ouvertes sur le paradis soit celle de la musique. Nous avons là une force d'une grande puissance; on sait combien la musique peut « ravir » l'homme, peut faire de lui, pendant un instant, un être nouveau dans un monde nouveau; quiconque en a véritablement ressenti les effets se rendra compte que nous sommes ici en présence d'une puissance formidable. L'individu dont l'âme ignore toute musique, n'a pas de fenêtre ouverte dans cette direction, mais celui qui possède cette fenêtre du côté de la musique recevra par là trois types d'impressions entièrement distincts, et toutes ces impressions seront à leur tour modifiées par la nature du verre dont est faite la fenêtre. Il est manifeste que sa vision peut être grandement limitée par ce verre; il peut être coloré, et ne laisser passer que certains rayons lumineux; il peut être de mauvaise qualité, et déformer ou assombrir tous les rayons qui le traversent. Par exemple, l'homme qui nous occupe peut n'avoir été à même d'apprécier sur terre qu'un genre de musique; et autres particularités semblables. Mais en supposant que sa fenêtre « musicale » soit bonne, que lui parviendra-t-il par là?

Les trois sources de musique.

En premier lieu il sera sensible à la musique qui est l'expression du mouvement ordonné des forces du plan. Il y avait un fait précis derrière l'idée poétique de la musique des sphères, car sur ces plans supérieurs tout mouvement, toute action de quelque nature qu'ils soient, produisent de splendides harmonies à la fois de son et de couleur. Toute pensée s'exprime de cette façon — la sienne comme celle d'autrui — par d'adorables, mais indescriptibles accords perpétuellement changeants comme ceux d'un millier de harpes éoliennes. Cette manifestation musicale de l'ardente splendeur de la vie paradisiaque servira de fond permanent, et toujours ravissant, à toutes ses autres expériences.

En second lieu, il y a parmi les habitants de ce plan une catégorie d'entités — un grand ordre d'anges, diraient nos amis Chrétiens — spécialement consacrés à la musique, et qui s'expriment ordinairement par ce moyen, dans une bien plus large mesure que les autres. Dans les vieux livres des Hindous, ils sont appelés Gandharvas. L'homme dont l'âme est accordée aux rythmes musicaux ne peut manquer d'attirer leur attention, et se trouvera mis en rapport avec quelques-uns d'entre eux, et il apprendra ainsi, avec un plaisir toujours plus grand, toutes les merveilleuses combinaisons nouvelles dont ils font usage.

En troisième lieu, il écoutera avec la joie la plus intense, la musique exécutée par les hommes ses frères, au paradis. Songez à tous les grands compositeurs qui l'ont précédé : Bach, Beethoven, Mendelssohn, Haendel, Mozart, Rossini. Ils sont tous là, non point

morts, mais pleins de vie et de vigueur, donnant des accents bien plus grandioses, des harmonies bien plus resplendissantes que tout ce qu'ils connurent sur terre. Chacun d'eux est en vérité une source de mélodie merveilleuse et bien des inspirations de nos musiciens terrestres ne sont que l'écho faible et lointain de la douceur de ces chants. Une partie bien plus grande que nous ne le pensons, du génie de notre monde inférieur n'est rien d'autre que le reflet des facultés libres de toutes entraves de ceux qui sont partis avant nous; plus fréquemment que nous ne pensons, un individu réceptif peut, ici-bas, saisir une pensée venue d'eux, et la reproduire, dans la mesure du possible dans notre sphère inférieure. De grands maîtres nous ont dit comment il leur arrive parfois d'entendre tout un grandiose oratorio, une marche imposante, un chœur plein de noblesse, dans un seul accord, bien qu'il puisse falloir plusieurs pages de musique pour les exprimer quand ils veulent les noter par écrit. Cela définit exactement en quoi la musique céleste diffère de celle que nous connaissons ici-bas; un seul accord puissant y peut exprimer ce qu'il nous faudrait des heures pour rendre avec beaucoup moins d'efficacité.

L'art au paradis.

Celui qui aurait l'art pour « fenêtre » connaîtrait des joies analogues. Lui aussi trouverait trois sources d'enchantement, car l'ordre du plan se manifeste par la couleur aussi bien que par le son. Tous les Théosophes savent bien qu'il existe une langue des couleurs pour les Dévas. (Ordre d'esprits qui communiquent entre

eux au moyen d'éclairs de couleurs magnifiques.) Ici encore, tous les grands artistes du Moyen-Age continuent à travailler non pas avec un pinceau sur une toile, mais en façonnant la matière mentale par la pensée, procédé beaucoup plus facile, mais dont les résultats sont bien plus satisfaisants. Tout artiste sait combien la meilleure réalisation, sur le papier ou la toile, reste inférieure à la conception de son esprit; mais sur ce plan, penser c'est réaliser, et tout désappointement est impossible. Cela est vrai de tous les ordres de pensée, de sorte que les possibilités de connaissance et de plaisir sont véritablement infinies, et notre esprit limité est incapable, ici-bas, de se rendre compte de ce que cela représente.

Les rapports entre personnes.

Passons à la deuxième partie de notre sujet, la question des rapports de l'individu avec les personnes qu'il aime, ou pour qui il a des sentiments de dévouement ou d'adoration. Sans cesse on vient nous demander si, dans cette vie plus sublime, l'on rencontrera et si l'on reconnaîtra ceux qui nous sont chers; si, parmi ces splendeurs inimaginables, on cherchera en vain les visages familiers, sans lesquels tout paraîtrait vanité. Heureusement, la réponse à cette question est claire et sans restriction: les amis seront là, sans l'ombre d'un doute, et dans un sens autrement plein, autrement réel, qu'ils n'avaient jamais été avec nous jusqu'alors.

On demande souvent aussi: « Et nos amis qui connaissent déjà les joies de la vie céleste? Nous voient-

ils ici-bas ? nous suivent-ils ? nous attendent-ils ? » Cela ne se peut guère, car il y aurait des difficultés à cela. Comment le mort pourrait-il être heureux s'il voyait ceux qu'il aime, dans la tristesse ou la souffrance, ou, pis encore, dans le péché? Et si nous prenons l'autre alternative, à savoir qu'il ne nous voit pas, mais qu'il nous attend, cela n'en vaut guère mieux. Car le mort devrait alors subir une longue et fastidieuse période d'attente, dans une pénible incertitude, pendant des années, parfois, et bien souvent l'ami serait changé, quand il arriverait, au point de ne plus pouvoir sympathiser. Grâce au système si sagement fixé pour nous par la nature, toutes ces difficultés sont évitées. Ceux qu'il aime le plus, le mort les a toujours avec lui, et toujours sous leur aspect le plus noble, le meilleur; aucune ombre de discorde, de changement dans les sentiments ne peut se glisser entre eux, puisqu'il reçoit d'eux tous exactement ce qu'il en désire. Ce système est infiniment supérieur à tout ce que l'imagination humaine a pu nous offrir à sa place; et nous devrions nous y attendre, puisque toutes spéculations ne sont que l'idée de l'homme sur ce qui vaut le mieux, tandis que la vérité est l'idée de Dieu. Je vais essayer de l'expliquer.

Comment agit l'affection.

Quand nous éprouvons une affection très profonde pour une personne, nous formons de cette personne une image mentale et elle est souvent présente à notre esprit. Inévitablement, nous emportons cette image mentale avec nous dans le monde céleste, car elle

appartient tout naturellement à ce plan de la matière. Mais l'amour qui peut former et maintenir une image de cette sorte, est une force très puissante, une force assez forte pour atteindre l'âme de cet ami, de cet homme vivant que nous aimons, et pour agir sur elle. Cette âme répond immédiatement et ardemment, et se déverse dans la forme-pensée que nous avons préparée pour elle. C'est ainsi que nous trouvons notre ami véritablement présent à nos côtés, et avec une intensité de vie plus grande que jamis. Souvenez-vous que c'est l'âme que nous aimons, et non le corps; et c'est l'âme que nous avons avec nous ici. On pourra dire: « Sans doute, il en serait ainsi, à condition que cet ami fût mort, lui aussi; mais supposez qu'il soit encore vivant; il ne peut pas être en deux endroits à la fois. » En réalité, quant à cela, il peut être en deux lieux à la fois, et souvent en beaucoup plus de deux; qu'il soit ce que nous appelons communément « vivant », ou qu'il soit ce que nous appelons communément « mort », cela n'y change absolument rien. Essayons de comprendre ce qu'est réellement une âme, et nous verrons mieux comment cela peut être.

L'âme appartient à un plan supérieur; c'est quelque chose de beaucoup plus vaste, de beaucoup plus grandiose que ne peut être aucune de ses manifestations. Le rapport entre elle et ses manifestations est comme celui d'une dimension à une autre, tel le rapport de la ligne au carré, ou du carré au cube. Un nombre de carrés, si grand fut-il, ne pourrait jamais faire un cube, parce que le carré n'a que deux dimensions, tandis que le cube en a trois. De même un nombre d'expressions, si grand soit-il, sur un plan infé-

rieur, ne peut épuiser tout ce que renferme l'âme, parce que l'âme est sur un plan autre et plus élevé. Elle détache une petite partie d'elle-même dans un corps physique, afin d'acquérir l'expérience qu'elle ne peut trouver que sur ce plan; elle ne peut prendre qu'un seul de ces corps à la fois, car telle est la loi; mais pût-elle en prendre un millier, ils ne suffiraient pas à exprimer ce qu'elle est réellement! Elle ne peut avoir qu'un seul corps physique; mais si vous êtes son ami et qu'elle ait su éveiller en vous une affection telle que vous ayez de votre ami une image mentale forte et toujours présente à votre pensée, l'âme peut déverser sa propre vie dans cette forme-pensée, et la vivifier jusqu'à en faire son expression véritable sur ce plan. Or ce plan est de deux degrés au-dessus du plan physique, et par conséquent beaucoup mieux apte à exprimer les qualités de l'âme.

S'il vous semble encore difficile de se rendre compte de la façon dont la conscience peut être en activité dans cette manifestation en même temps que dans celle de la vie physiquè, comparez à cela un fait d'expérience physique ordinaire. Chacun de nous, quand il est assis dans un fauteuil, a conscience, au même instant, de plusieurs contacts physiques. On touche le siège du fauteuil, les pieds reposent sur le sol, les mains sentent les bras du fauteuil, ou bien tiennent un livre; et cependant, le cerveau n'a aucune difficulté à se rendre compte de tous ces contacts à la fois ; pourquoi, alors serait-il plus difficile pour l'âme, qui est tellement supérieure à la simple conscience physique, d'être consciente, simultanément, dans plus d'une de ses manifestations sur des plans qui sont si

complètement au-dessous d'elle? C'est en réalité une seule et même personne qui emplit ces différentes formes-pensées, et qui vit réellement, qui existe, qui aime dans toutes. Nous l'avons là, toujours, dans ce qu'elle a de meilleur, car c'est là une expression beaucoup plus complète que ne pourrait jamais nous la donner le plan physique, même dans les circonstances les plus favorables.

L'évolution de votre ami en sera-t-elle affectée? pourrez-vous demander. Certainement, car il trouve une nouvelle possibilité de se manifester. S'il possède un corps physique, il apprend déjà, par son intermédiaire, des leçons du monde physique, mais en même temps il est mis à même de développer ses qualités affectives beaucoup plus rapidement grâce à cette forme du plan mental que vous lui avez donnée. Votre affection a donc fait beaucoup pour lui. Comme nous l'avons dit, l'âme peut se manifester dans plusieurs images, si elle a la chance qu'on les ait préparées pour elle. Quiconque est l'objet d'une grande affection de la part d'un grand nombre de personnes, peut se répartir dans un grand nombre de paradis, simultanément, et évoluer, par conséquent, beaucoup plus rapidement ; mais cet accroissement des possibilités d'évolution est le résultat direct et la récompense de ces qualités aimables qui lui ont attiré les sentiments affectueux d'un si grand nombre de ses frères. Ainsi, non seulement il reçoit leur amour à tous, mais par là il croît lui-même en amour, que ses amis soient vivants ou morts.

Il faut remarquer, néanmoins, que deux choses peuvent venir limiter la perfection de ce commerce:

tout d'abord, l'image que vous avez formée de votre ami, peut-être partielle et imparfaite, de sorte que beaucoup de ses qualités supérieures peuvent ne pas être représentées, et sont par conséquent incapables de se manifester par l'intermédiaire de cette image. Puis, en second lieu, il peut y avoir une certaine difficulté du côté de votre ami. Il se peut que votre conception soit quelque peu inexacte; si votre ami n'est pas encore une âme hautement évoluée, il est possible que vous l'ayez surestimée à quelque point de vue, et, dans ce cas, il pourrait y avoir un aspect de votre image-pensée qu'il ne puisse pas remplir complètement. Mais c'est là une éventualité très improbable, et qui ne pourrait se réaliser que si l'on avait eu la sottise de faire son idole d'une personne entièrement indigne. Alors même, vous qui avez créé cette image de votre ami, ne le trouveriez nullement changé ni diminué, car celui-ci, s'exprimant par l'intermédiaire d'une image-pensée sur le niveau supérieur du plan mental, est du moins plus capable de réaliser votre idéal qu'il n'aurait jamais pu le faire sur le plan physique. N'étant pas évolué, il peut n'être pas parfait, mais du moins, il est plus grand qu'il ne le fut jamais auparavant; ainsi rien ne manque au bonheur de celui qui habite le ciel. Votre ami peut remplir des centaines d'images avec les qualités qu'il possède, mais si une qualité n'est pas encore développée en lui, elle ne lui vient pas soudain du fait que vous supposer qu'il l'a déjà. C'est en cela que réside l'avantage énorme de ceux qui ne forment des images que des gens qui ne peuvent les désappointer ; ou, puisque le désappointement est impossible, nous de-

vrions dire plutôt, de gens qui sont capables de s'élever au-dessus des conceptions même les plus hautes que puisse former à leur sujet l'esprit inférieur. Le théosophe qui forme en son esprit l'image du Maître, sait que l'inexactitude sera toute de son côté, car il puise dans un abîme d'amour et de puissance qui restera toujours insondable pour son esprit.

Le développement pendant la vie céleste.

Mais, peut-on demander, puisque l'âme passe une si grande partie de son temps à jouir de la béatitude de ce monde céleste, quelles occasions a-t-elle de se développer pendant le séjour qu'elle y fait? On peut diviser ces occasions en trois catégories, mais chacune peut comprendre plusieurs variétés. Premièrement, grâce à certaines qualités qu'elle possède, elle s'est ouvert des « fenêtres » sur ce monde céleste; par l'exercice continuel de ces qualités pendant un temps très long, elle les renforcera considérablement et reviendra sur terre, pour une nouvelle incarnation, très richement nantie à cet égard. Toutes les pensées sont intensifiées par la répétition, et l'individu qui, pendant un millier d'années, est principalement occupé à répandre de l'amour pur de tout égoïsme, saura sans aucun doute, après cette pérode, aimer bien et avec force.

En second lieu, si, par sa « fenêtre », ses aspirations l'ont mis en contact avec l'un des grands ordres d'esprits, il tirera grand profit de son commerce avec eux. En musique, ils emploieront toutes sortes d'harmoniques et des variations qui lui étaient jusqu'alors inconnues; en art, des milliers de types dont il n'a pas la

moindre idée leur sont familiers. Tout cela s'imprimera graduellement en lui, et, de cette façon, il sortira de cette resplendissante vie céleste plus riche, de beaucoup, qu'il n'y était entré.

Troisièmement, il obtiendra de nouvelles connaissances par l'intermédiaire des images mentales qu'il a formées, si ceux à qui elles se rapportent sont eux-même suffisamment développés pour l'instruire. Encore une fois, le théosophe qui a formé l'image d'un Maître, en obtiendra des connaissances et une aide très précises, et, à un moindre degré, cela est possible aussi pour des êtres d'un ordre moins élevé.

Lors même qu'une personne a conçu une grande adoration pour un héros imaginaire — un saint, peut-être, qui n'a jamais existé en réalité — il est encore possible qu'elle en tire profit, car un ange ou un aide peut donner son âme à cette image et, par elle, travailler à son bonheur et à son évolution.

La véritable vie de l'âme.

Au-dessus et au-delà de tout ceci vient la vie de l'âme ou *ego* dans son corps causal propre, le véhicule qu'elle porte avec elle de vie en vie, sans changement autre que son évolution graduelle. Cette resplendissante vie céleste elle-même, a une fin; alors le corps mental tombe à son tour comme les autres, et la vie dans le causal commence. Ici l'âme n'a pas besoin de fenêtres, car elle est ici dans son domaine propre, et toutes les murailles ont disparu. La majorité des hommes n'ont encore qu'une conscience bien infime à une pareille hauteur; ils sont en repos, à peine éveillés dans un rêve où ils ne remarquent rien;

mais ce qu'ils voient est la vérité, si limitée que soit leur vision, par l'insuffisance de leur développement. Mais chaque fois qu'ils reviendront, ces limitations seront moindres, et eux, ils seront plus grands, de sorte que cette vie, la plus réelle de toutes, sera pour eux plus large et plus pleine. A mesure que le progrès continue, cette vie causale devient de plus en plus longue, et elle prend une importance toujours plus grande comparée à la durée de l'existence sur les plans inférieurs. Et en se développant, l'homme devient capable, non seulement de recevoir, mais de donner.

Alors, en vérité, son triomphe approche, car il apprend la leçon enseignée par le Christ; il apprend la splendeur suprême du sacrifice, le bonheur suprême de donner toute sa vie pour venir en aide aux autres hommes, de consacrer le soi au bonheur de tous, de mettre la puissance céleste au service de l'humanité, d'aider de toutes ses forces divines les fils de la terre qui luttent ici-bas. Voilà une partie de la vie qui s'étend devant nous; voilà quelques-uns des degrés que même nous, qui ne sommes encore qu'au premier échelon de l'échelle d'or, nous pouvons voir s'élever au-dessus de nous; et nous pouvons déjà les indiquer à ceux qui ne les ont pas vus encore, afin qu'eux aussi ouvrent les yeux à la splendeur inimaginable qui les entoure ici même, à cet instant même, dans notre terne vie quotidienne:

Voilà une partie de l'évangile que la théosophie apporte au monde occidental : la certitude de cet avenir sublime pour tous. Il est certain, parce qu'il est déjà là, parce que pour en recevoir l'héritage, il nous suffit de nous en rendre dignes.

CHAPITRE XXXIII

Les Preuves.

Une personne mise en présence, pour la première fois, de l'explication donnée par la théosophie, de la vie après la mort, est souvent vivement attirée par cette doctrine; mais elle est en même temps plus ou moins surprise par la hardiesse et la précision de ses assertions. Elle nous demande naturellement quelles preuves nous ont si fortement convaincus de ces vérités et comment elle peut, elle aussi, obtenir la même certitude. J'ai toujours le plus vif désir de venir en aide le plus amicalement possible, à quiconque vient à nous dans cet esprit. Mais j'avoue que je ne m'intéresse guère au sceptique agressif et bruyant. Quand on semble penser que c'est me faire une faveur que de croire ce que je dis, quand on me dit: « Convainquez-moi en faisant ceci ou cela », je me sens toujours disposé à répondre: « Mon cher Monsieur, pourquoi diable devrais-je vous convaincre? Que vous croyiez ou que vous ne croyiez pas, peu me chante! Je parle de choses que je sais être des faits; des centaines d'autres personnes, en des temps et des lieux différents, ont vu des faits semblables. Croyez ou ne croyez

pas, à votre guise; en quoi votre foi ou votre incrédulité peuvent-elles rien changer aux faits ni à moi? Il est vrai que cela peut faire une grande différence pour *vous*; mais c'est là votre affaire et non la mienne. »

A celui, au contraire, qui honnêtement, a le vif désir de croire et cherche une base ferme pour sa croyance, les théosophes réservent toujours le plus cordial accueil et c'est à lui que je m'adresse dans ce chapitre. Peut-être sera-t-il utile que je commence par expliquer exactement comment j'ai moi-même été convaincu, car il me semble que l'expérience d'un homme qui a recherché la vérité avec quelque succès, dans un certain ordre de faits, ne peut guère manquer d'avoir quelque intérêt et quelque utilité pour les autres gens qui poursuivent des études de même sorte.

Une expérience personnelle.

Au temps où je rencontrai la vérité théosophique pour la première fois, j'étais prêtre de l'église d'Angleterre, et je pourrais l'être encore si je ne m'étais mis à réfléchir à certaines choses auxquelles il n'est pas bon de réfléchir si l'on désire rester dans l'orthodoxie. L'un des devoirs de ma charge consistait à préparer des jeunes gens à la confirmation, et ces jeunes gens avaient quelquefois des doutes à éclaircir, des questions à poser, le plus souvent basés sur les ouvrages de Thomas Paine ou de Bradlaugh. J'étais toujours à même de répondre à ces questions à la satisfaction de ceux qui les posaient, mais pas toujours à ma propre satisfaction. Lorsque, en effet,

j'appliquais ma pensée critique à certains des arguments dont je me trouvais à faire usage, — les arguments courants qu'on emploie toujours — j'étais forcé d'admettre qu'ils n'étaient pas tels que je les eusse acceptés s'il s'était agi de tout autre sujet. Je sentais que, si quelqu'un était venu m'apporter, à l'appui d'un fait historique ordinaire, les preuves que je donnais à l'appui de l'histoire de l'évangile, je les aurais repoussées immédiatement comme absolument insuffisantes. Mais comme toute la théorie du salut éternel semblait basée sur cette prétendue histoire, l'incertitude me semblait quelque chose de très sérieux, car elle me laissait l'impression gênante que je pouvais bien enseigner quelque chose qui n'était pas vrai. La seule chose à faire était évidemment d'étudier la question plus à fond, et de voir ce que les sages de l'église avaient dit sur ces points.

Je fus très désappointé du résultat, car ces sages n'ont, en fait, rien dit; rien, du moins, qui soit de quelque valeur pour l'investigateur... On trouve une grande vigueur dans les assertions, une grande abondance dans la dénonciation des méchants qui ont l'audace de douter; mais il n'y a quoi que ce soit que l'on consentirait à accepter comme preuve ou comme argument en toute autre matière. Aucune des difficultés n'est réellement résolue par rien de ce qu'ils ont dit, et l'attention et l'esprit critique une fois éveillés, on voit immédiatement que tout le système que nous propose l'orthodoxie n'a rien de raisonnable, et que l'on ne peut fournir la moindre bribe de preuve en sa faveur. Toutes les prétendues preuves se brisent entre les doigts quand on les soumet à un examen un

peu approfondi; on découvre qu'il n'y a nulle part aucune certitude à propos de rien — découverte terrible quand il s'agit de la religion dans laquelle on a été élevé; car on a l'impression que toutes vos convictions sont déracinées, et qu'il ne reste rien.

Personnellement je n'étais pas en si mauvaise posture que bien d'autres quand cela m'arriva, parce que, avant cela, j'avais étudié le spiritisme et j'étais sûr, par conséquent, de la vérité de certaines choses. Cependant, examiné à la froide et calme lumière de la raison, l'histoire de la création, de la fureur insensée du créateur, de la prétendue nécessité du salut par une expiation d'un autre que nous, tout cela semblait étrange et irrationnel une fois dépouillé du caractère sacré que lui donnait le demi-jour religieux d'une coutume séculaire. Ainsi, cette fantastique salade « de fragments d'une foi oubliée » me laissait, comme elle en a laissé tant d'autres, sans aucune satisfaction réelle.

Comment la lumière vint.

Juste à ce moment — par hasard, semble-t-il, n'était que je ne crois pas à l'existence du hasard — je tombai sur un livre de M. Sinnett, intitulé *le Monde Occulte,* et j'y trouvai des idées suggérant un magnifique système de philosophie qui attira mon attention, et éveilla le plus vif intérêt en moi. Ce système était expliqué plus au long dans un deuxième livre, *le Bouddhisme ésotérique,* et dès ma première lecture, je remarquai plusieurs points par où il différait complètement de tout ce qui m'avait été présenté jusqu'a-

lors. Je ne connaissais encore que deux théories, l'idée matérialiste, d'après laquelle tout est gouverné par le hasard aveugle, et la théorie orthodoxe suivant laquelle les hommes se trouvent dans le bonheur ou le malheur, dans la civilisation ou la sauvagerie, dans un milieu criminel ou honorable, simplement d'après le caprice de Dieu.

L'une et l'autre étaient éminemment peu satisfaisantes, car ni l'une ni l'autre ne semblait le moins du monde raisonnable, et il y avait un grand nombre de phénomènes qu'elles étaient entièrement incapables d'expliquer. Le colonel Ingersoll, et d'autres nous ont si parfaitement débarrassés de la théorie du caprice, que j'ai à peine besoin de signaler les multiples objections qu'elle soulève; quant au système matérialiste, je le savais insuffisant, car j'avais vu moi-même bien des phénomènes qu'il ne pouvait expliquer.

J'avais maintenant une troisième hypothèse, qui avait certainement d'immenses avantages, car elle expliquait toutes les difficultés devant lesquelles les autres avaient échoué, elle rendait véritablement compte des conditions que nous voyons autour de nous, elle donnait un système intelligible de l'évolution, comprenant le passé, le présent et l'avenir de l'homme, et en même temps elle était conforme à la direction générale de la pensée scientifique. Pour la première fois je rencontrais une philosophie raisonnable, d'après laquelle il était possible de croire que Dieu était tout-puissant et tout-aimant, sans avoir à fermer les yeux à tous les faits de la vie.

Naturellement, je me saisis de cette théorie aussitôt, tant elle apparaissait évidemment être la meilleure des

trois, et je poussai plus loin mes investigations. Je pus arriver jusqu'à M. Sinnett, par qui je fus reçu avec cette courtoisie toujours ouverte et cet intérêt affectueux que tous ses amis connaissent si bien, et c'est grâce à lui que je pus devenir membre de la Société Théosophique. La littérature théosophique était peu de chose, à cette époque; dans cette période de début nous n'avions pas tous les manuels, avec leurs explications détaillées qui rendent l'étude beaucoup plus facile aujourd'hui. En dehors des deux livres que j'ai déjà cités, nous n'avions que *Isis Dévoilée* et *The Perfect Way.*

Ayant demandé comment ces connaissances étaient parvenues en Occident, nous apprîmes que c'était par l'intermédiaire de M^me^ Blavatsky, qui les avaient reçues de grands instructeurs orientaux. Nous vîmes que la philosophie hindoue était de beaucoup en avance sur tout ce que nous avions pu connaître jusque-là, bien en avance sur tout ce que nous donne aujourd'hui l'orthodoxie, mais non pas sur les premiers enseignements du christianisme tels qu'on les trouve dans les écrits des grands Gnostiques. Mais la majorité ignorante de l'Eglise primitive rejetta ces grands Gnostiques, et depuis lors la religion n'a rien à offrir à l'homme qui pense. Toute religion devrait pouvoir satisfaire les besoins de toutes classes, les pauvres et les ignorants d'une part, les gens cultivés et d'esprit philosophique, de l'autre. Vous verrez que toutes les religions se sont appliquées à satisfaire ces deux catégories de fidèles; elles offrent un enseignement éthique simple à ceux qui ne pourraient comprendre autre chose; mais elles ont toujours été prêtes à y ajouter

un enseignement métaphysique pour ceux qui étaient capable de pénétrer plus profondément au cœur des choses. Originellement, le christianisme ne le cédait en rien aux autres religions à cet égard, car il avait son enseignement secret pour ceux qui s'en étaient montrés dignes; mais en ces temps de dégénérescence, l'Eglise a, dans une large mesure, oublié sa noblesse de naissance. Je ne dois pas me laisser entraîner aujourd'hui sur ce sentier captivant; mais c'est un sujet du plus grand intérêt. Je l'ai déjà traité dans mon livre sur le *Credo chrétien,* et Mme Besant l'a étudié de façon très compétente dans le *Christianisme ésotérique.*

La possibilité du progrès.

Mme Blavatsky nous disait qu'il a toujours existé un groupe d'hommes connaissant les grandes vérités de la nature, et à même, par conséquent, de les enseigner à d'autres. Elle disait que, loin d'être nouvelles, ces vérités étaient aussi vieilles que le monde lui-même. Pouvions-nous en savoir davantage? Peut-être, car ces Grands Maîtres de la Sagesse prennent quelquefois des élèves, et tout homme dont la vie est consacrée au service de l'Humanité peut espérer quelque jour être reçu comme l'un de ces élèves. A ce sujet, Mme Blavatsky ne pouvait rien nous promettre, car cela dépend entièrement des Maîtres eux-mêmes; mais il y a donc toujours de l'espoir pour ceux qui sont disposés à se donner la peine de se rendre aptes à un plus haut développement. J'avais l'impression qu'un individu quelconque, comme moi, ne pouvait guère oser espérer un

tel honneur au cours de la présente incarnation; mais en attendant les sujets d'étude étaient abondants, et je pouvais du moins travailler pour cette cause qui me semblait tellement plus grande que toutes celles que j'avais vues jusqu'alors. J'abandonnai donc la situation que j'avais dans l'Eglise et m'en fus dans l'Inde avec Mme Blavatsky, pour travailler dans le bureau de la Société à son Quartier Général. Je n'attendais rien, que cette occasion, de travailler pour la Cause, et je n'avais aucune idée, à cette époque, qu'un développement plus avancé me fût possible dans cette vie.

Dans l'Inde, j'eus le grand avantage de me rencontrer avec quelques-uns des grands Maîtres; par eux, ainsi que par leurs disciples, j'appris beaucoup plus que je n'en savais jusqu'alors, et je commençai à avoir du système une vue beaucoup plus complète. Bientôt on me fit des allusions à la possibilité d'élever la conscience sur des plans supérieurs. Je ne m'attendais pas à cela, car je supposais qu'il fallait être né avec des facultés spéciales pour obtenir quelque succès dans cet ordre de recherches; mais j'appris que ces facultés étaient latentes dans tous les êtres humains et que si je m'y exerçais avec assez d'énergie, je pourrais les faire se manifester en moi. Je suivis naturellement cette indication, et avec le temps, je découvris que tout ce qui m'avait été dit était vrai et qu'il était possible d'acquérir la vision astrale et la vision mentale, et, par elles, de vérifier immédiatement les principaux enseignements de la Théosophie.

Quiconque est disposé à travailler comme moi, peut arriver à savoir, comme je le sais, que les plans de la Nature sont des réalités précises; il pourra reconnaître

la vérité des enseignements relatifs aux états qui suivent la mort, car il verra les prétendus morts, leur parlera, et les rencontrera sur le plan qui leur est propre; il vaut d'ailleurs beaucoup mieux, pour lui, s'élever ainsi à leur niveau que de les ramener au sien par la matérialisation. Il pourra connaître les grandes réalités de la réincarnation, car il pourra apprendre à revoir ses vies passées, étalées devant lui comme les pages d'un livre. Il pourra vérifier par lui-même, sans l'ombre d'un doute, l'action des puissantes lois de l'évolution et de la justice divine. Tout cela, je le sais pour mon compte par ce que j'ai vu personnellement; quiconque voudra s'en donner la peine et suivre le sentier, pourra le connaître comme moi. Je ne dis pas qu'on peut y arriver rapidement; mais ce que je dis, c'est que nombreux sont ceux qui y sont arrivés et que tout homme a en lui les facultés latentes et peut y réussir s'il le veut. J'expliquerai plus loin sur quoi son effort doit porter pour commencer.

Cela n'est pas une hallucination.

On pourra dire que, lorsque je me figure connaître ces choses, je suis peut-être halluciné. Sans doute, théoriquement, cela peut être vrai; je puis être halluciné en ce moment où je pense que je suis en train d'écrire, et mes lecteurs peuvent aussi être sous l'influence d'une hallucination quand ils pensent qu'ils ont mon livre sous les yeux; à vrai dire, certains philosophes soutiennent que nous sommes tous nous-mêmes des hallucinations; mais si nous existons réellement, si j'ai écrit ces lignes et que vous les lisiez, alors

il est vrai aussi que j'ai vu ces choses, et que je sais qu'elles sont. Je ne les ai pas vues une fois, mais des centaines de fois; elles sont pour moi des faits d'expérience quotidienne. Beaucoup d'entre nous connaissent ces autres plans tout comme quelqu'un connaît les rues de la ville dans laquelle il vit. Si la théosophie est une illusion, c'est une illusion qui a été partagée par certains des plus grands esprits du monde, par des hommes comme Bouddha, Sankarâchârya, Pythagore. Ce serait émettre une affirmation bien sérieuse que de les accuser tous d'hallucination. Pour moi, ma conviction est faite sur ce point; mais je reconnais parfaitement que, bien que mes preuves me satisfassent, mes assertions à elles seules ne sont nullement des preuves pour les autres. Cependant c'est un témoignage, et ils doivent en tenir compte en même temps que des autres témoignages.

Bien des gens qui s'intéressent profondément à la théosophie seraient dans l'impossibilité de se rendre dans l'Inde; en outre, il est évident qu'on pourrait passer sa vie entière dans l'Inde sans avoir nécessairement les mêmes expériences que moi. Il est donc naturel qu'on demande quelles preuves on peut avoir en dehors de cette expérience personnelle directe dont j'ai parlé. Personnellement, je crois qu'en dehors de l'expérience, il n'y a pas de preuve directe dans les faits de cette nature, mais il existe certainement une grande abondance de témoignages. On peut connaître ces choses tout aussi exactement et tout aussi précisément que nous connaissons la majorité des faits scientifiques, auxquels nous croyons tous sans réticence. A ce sujet, je conseillerais à tous ceux qui étudient ces

faits, de lire attentivement la très admirable brochure de M. Fullerton sur les *Preuves de la Théosophie*, et de suivre de près les arguments irréfragables par lesquels il démontre que la preuve d'une proposition doit être en accord avec la nature de cette proposition, et que, par conséquent, la preuve finale des doctrines théosophiques dans ce qu'elles ont de plus essentiel se trouve toujours dans l'expérience de l'âme évoluée. Néanmoins, bien qu'il doive toujours en être ainsi en dernière analyse, on peut trouver cependant une masse de témoignages confirmatifs, comme j'espère le montrer bientôt.

Les preuves de l'Orthodoxie.

Ceux qui, ignorant la loi de conformité, persistent à exiger pour des problèmes et des théories psychologiques une démonstration de nature mathématique, ou une preuve sur le plan physique telle qu'ils puissent la prendre en main, ceux-là feraient bien de considérer les témoignages sur lesquels reposent leurs convictions héréditaires, s'ils n'ont pas peur d'affronter la question. Quand nous en venons à demander des preuves de la théorie orthodoxe de la vie, où sont-elles? Il n'y en a pas, et en règle général aucun de ceux qui professent cette foi ne prétend même qu'il y en ait. On se contente de déclarer que c'est une perversité que d'en demander et que ce doute est une tentation du diable !

La pratique de l'orthodoxie a toujours été de condamner la raison, de s'efforcer d'obliger les hommes à adopter ses conclusions, ne voulant reconnaître au-

cune autre voie que la sienne, ni la possibilité de s'être trompée, ni que quiconque en dehors d'elle ait jamais rien su. Je ne désire pas le moins du monde blesser aucun croyant sincère, mais ce que je dis ici est tout simplement indiscutable et a été confirmé mainte et mainte fois dans l'histoire des églises chrétiennes. Cette théologie est basée sur un livre qui contient des contradictions évidentes et que tous les érudits savent être incorrect; en vérité, dans bien des cas, on pourrait supposer que ses adeptes ont pris pour devise le mot célèbre de l'un d'eux : « *Credo quia impossibile* » (Je crois parce que c'est impossible!) c'est qu'elle affirme tant de choses qu'elle ne sait pas, tant de choses qu'il est impossible de connaître et qui, en outre, ne pourraient être d'aucune importance imaginable pour aucun être humain, si elles pouvaient être connues.

Au sujet des questions réellement importantes qui affectent chacun de nous d'une façon vitale, on n'avance pas l'ombre d'une preuve. Comme je le disais dans un chapitre antérieur, il n'y a pas un seul prédicateur dans toutes les églises, pour vous dire qu'il a été lui-même en enfer ou au paradis, et que ces endroits existent tels qu'il vous les décrit. Il dira simplement : « L'Eglise enseigne ceci », ou bien : « On trouve cela écrit dans la Bible ». J'ose avancer que ce ne sont pas là des preuves suffisantes pour y accrocher une croyance qui doit, nous dit-on, régler la question de notre salut éternel; cela semble être d'une importance suffisante pour qu'on lui donne une base moins incertaine. En théosophie, tout au moins, nous n'avançons rien que nous ne sachions nous-mêmes être vrai, par notre observation personnelle.

Mais la théologie explique-t-elle du moins de façon raisonnable tout ce qui se produit? A-t-elle une réponse claire, rationnelle, à offrir aux questions qui s'élèvent, dans tout esprit pensant, au sujet des problèmes de la vie? Tout au contraire, elle ne tente même pas de suggérer une réponse; elle ne peut que dire que telle est la volonté de Dieu, et que l'homme n'a qu'à se soumettre sans avoir l'audace de demander pourquoi. Si nous ne pouvons obtenir d'autres renseignements que ceux-là, nous sommes vraiment dans une triste situation. L'hypothèse matérialiste nous satisfait encore moins, si possible, car elle ne tente pas non plus de donner une explication, mais nous renvoie cyniquement à une loi de hasards; mais du moins elle nous adjure de vivre bien, non en vue d'un avantage personnel, mais afin d'être utiles à la race ce qui est une idée noble et dénuée d'égoïsme.

La théosophie ne demande à personne une foi aveugle, mais offre simplement à notre examen une théorie raisonnable en elle-même et qui rend véritablement compte des faits que nous voyons autour de nous. Elle est basée, non seulement sur la tradition et l'enseignement de nombreux âges, mais aussi sur les rapports de ceux qui déclarent nettement qu'ils savent certaines choses par eux-mêmes. Laquelle de ces trois théories allons-nous accepter? La réponse rationnelle est évidemment que nous devons accepter provisoirement la plus raisonnable, nous en servir comme d'une hypothèse utile, et nous mettre à en chercher autour de nous des confirmations. Si nous le faisons, nous serons surpris de voir comment ces confirmations apparaissent de toutes parts.

Les faits extra-physiques.

Il y a beaucoup de phénomènes, communément regardés comme mystérieux, que les autres systèmes se trouvent obligés soit d'ignorer, soit de nier; la théosophie les accueille avec plaisir, comme tous les autres faits, leur trouve une place dans son système, et les explique de façon rationnelle. Parmi ces faits sont ceux du spiritisme, les apparitions et les doubles, l'hypnotisme et la télépathie. Le matérialisme, dans l'incapacité où il est de les expliquer, se réfugie dans la négation de leur existence ce qui est à la fois sot et malhonnête. On peut sans doute penser qu'il ne vaut pas la peine d'examiner ces faits; mais celui qui ne veut pas se donner cette peine, n'a pas le droit d'affirmer que ceux qui les examinent et se portent garants de leur authenticité, sont ou trompés ou trompeurs. Une telle attitude ressemble à celle qu'on attribue à l'autruche, dont on prétend qu'elle se cache la tête dans le sable quand le danger approche, pensant que lorsqu'elle ne peut plus le voir, il a cessé d'exister. Comme le remarque M. Stead dans le passage déjà cité de ses *Real Ghost stories,* tous les investigateurs de bonne foi savent bien que ces choses se produisent, pour les expliquer.

La théorie chrétienne a peu de chose à dire à propos de ces faits. Parfois, elle aussi, les nie; parfois elle les admet, mais les attribue au diable, comme elle lui a toujours attribué tout ce qu'elle ne pouvait pas comprendre. Dans tous les vieux pays où le Christianisme existe depuis longtemps, nous trouvons toutes les merveilles de la Nature presque invariablement attribuées

à une influence diabolique. La cuvette d'un lac préhistorique de Hampshire est appelé le Bol à Punch du Diable; certaines lames de roc isolées, dans le Yorkshire, sont connues sous le nom de Flèches du Diable; la racine tronquée d'une certaine variété de scabieuse est appelée par les paysans « devil's-bit » (morceau du diable); et de même dans bien d'autres cas. L'ignorance du moyen âge, à bien des égards, règne encore parmi nous, et le stupide cri de perroquet, « le diable », est encore poussé au vingtième siècle. Mais puisque nous parlons de preuves, quelles preuves y a-t-il de l'existence de ce même diable dont on nous parle avec tant de volubilité? Qui l'a jamais vu? Mais l'orthodoxie n'aime pas qu'on lui demande des preuves.

D'autre part, si nous vous disons que la preuve directe de beaucoup de ces faits ne peut s'obtenir que par expérience personnelle, nous ne disons rien de plus que ce qui est vrai des questions scientifiques. Pour presque tout ce que nous croyons dans cet ordre de faits, nous n'avons pas fait les expériences par nous-mêmes, mais nous nous fions au témoignage de gens qualifiés; et il est inévitable qu'il en soit ainsi, car la vie n'est pas assez longue pour permettre à chacun de devenir spécialiste dans toutes les branches possibles. Nous ne pouvons pas tout expérimenter nous-mêmes, mais nous acceptons les déductions de ceux qui ont fait les expériences, quand ces déductions sont d'accord avec les principes généraux de l'évolution, et en harmonie avec les faits que nous connaissons déjà. C'est là tout ce que nous demandons en ce qui concerne la Théosophie.

Un système philosophique.

Quels sont donc les faits qui confirment ses enseignements? Ils sont innombrables. Nous pouvons peut-être diviser commodément ses doctrines en deux parties en vue de nous livrer à cet examen, et les considérer séparément. Nous pouvons envisager son système philosophique et laisser de côté, pour l'instant, son aspect plus particulièrement pratique. Il est donc clair que cette philosophie doit être jugée comme les autres philosophes, et que pour une grande partie, on ne peut s'attendre à rien qui ressemble à une preuve directe ou physique. Nous ne nous attendons pas à démontrer la philosophie sur une ardoise, comme un problème d'arithmétique; nous la jugeons d'après la probabilité de ses données, et d'après la mesure dans laquelle elle donne une explication rationnelle de conditions connues; et, si on applique ces critériums à la théosophie, toute personne de bonne foi doit admettre que cette doctrine l'emporte de beaucoup sur ses concurrentes.

Considérez son exposé du splendide plan de l'évolution sous l'inexorable loi de la justice divine, l'enseignement qui représente ce que nous appelons communément la vie de l'homme, comme une simple journée dans une vie plus vaste, et cette vie plus vaste elle-même comme une partie d'un tout cohérent, lequel est toujours en progrès vers la fin qui lui est assignée. A coup sûr, c'est là quelque chose de plus noble que l'idée d'un hasard aveugle dont le tourbillon nous emporte vers le néant, ou que celle d'un plan de « salut » qui échoue si misérablement que les neuf-dixièmes de

la race humaine est précipitée dans la perdition éternelle! Parmi ceux qu'effraye la psychologie, ou du moins qui préfèrent ne pas se livrer à cette étude, il peut cependant se trouver beaucoup d'esprits disposés à accepter et à prendre en considération un système philosophique comme celui-là. Dans ce cas, qu'ils le prennent, nous en serons ravis, et qu'ils laissent le reste de nos doctrines tant qu'ils n'y prendront pas intérêt. Souvenez-vous que nous n'avons pas en théosophie, de dogme auquel on demande à chaque disciple de souscrire; nous ne demandons à personne de croire quoi que ce soit; nous offrons simplement un système pour qu'il l'étudie; et il est entièrement libre, bien entendu, d'en prendre une partie et de mettre le reste de côté.

Notre psychologie.

D'aucuns acceptent notre système de psychologie sans enquête particulière, pour les mêmes raisons que notre philosophie, parce que c'est l'explication la plus simple des faits enregistrés, et des nombreux phénon ènes non classés qui se produisent constamment. Mais d'autres désirent se rendre compte par eux-mêmes, et rien n'est plus raisonnable. Comment le peuvent-ils? Ils peuvent aborder la question comme j'ai fait moi-même, en examinant les témoignages directs et en essayant de voir par eux-mêmes autant que possible. Ils peuvent assister à des séances de spiritisme. Ils peuvent écrire aux gens qui sont connus pour avoir eu des expériences extraordinaires en rapport avec le monde invisible. Ou bien, s'ils ne sont pas disposés à y consacrer ce temps et cette peine, ils peuvent lire

la littérature qui a trait aussi bien au spiritisme qu'aux apparitions — et la littérature sur ces deux sujets est énorme — et obtenir ainsi le témoignage des autres hommes de seconde main, exactement comme nous faisons pour d'autres sciences. Pour étudier la géographie, il n'est pas nécessaire de visiter en personne tous les pays dont nous entendons parler, bien qu'il serait sans aucun doute intéressant de le faire; la plupart d'entre nous sont tout disposés à lire et à accepter ce que d'autres ont écrit, qui les ont visités.

Peut-être ne nous rendons-nous guère compte à quel point nous avons l'habitude d'accepter sans réserve le témoignage d'autrui sur les choses que nous supposons connaître. Un exemple courant est celui de la rotation de la terre. Nous dirions presque tous que nous savons que c'est un fait, mais en réalité, tout ce que nos sens perçoivent est absolument opposé à cette théorie. Nous sommes là, assis ou debout sur la terre, et il nous semble évident qu'elle est absolument immobile; l'expression « terre ferme » n'est-elle pas pour nous synonyme de stabilité? Le soleil et les étoiles semblent se déplacer autour de nous, et la conclusion naturelle serait qu'ils se déplacent réellement. Ainsi, nous ne savons pas que la terre se meut ; nous le croyons seulement, à moins que nous ne nous trouvions avoir vu certaines expériences. Il y a l'expérience du pendule de Foucault, et une autre encore avec le gyroscope; celui qui les a vues *sait* que la terre tourne, parce qu'il a vu deux expériences qui n'auraient pas pu avoir le résultat qu'elles ont eu dans toute autre hypothèse; mais tous les autres ne font tout simplement que croire.

De même, dans la vie quotidienne, il y a beaucoup

de choses que nous disons savoir, et qu'en réalité nous ne faisons que croire. Il y a beaucoup plus de témoins de l'existence du plan astral qu'il n'y en a de l'existence de l'île du Spitzberg, ou de la race des pygmées que Stanley découvrit dans l'Afrique centrale. Souvenez-vous que Du Chaillu avait vu et décrit cette race de pygmées un quart de siècles avant Stanley, et que tout le monde tourna son histoire en ridicule, comme étant un simple conte de voyageur; et pourtant, c'était parfaitement vrai. Personne n'était obligé d'aller en Afrique centrale pour voir ces pygmées; mais ceux qui ne voulaient pas y aller n'avaient pas le droit de ne pas croire Du Chaillu, qui y avait été ; ou plutôt, leur opinion personnelle était entièrement leur affaire, mais ils n'avaient pas le droit d'accuser Du Chaillu de mensonge, alors qu'ils n'avaient rien fait eux-mêmes pour découvrir la vérité.

En ce qui concerne la théosophie, nous n'insistons donc pas auprès de ceux qu'elle n'intéresse pas pour qu'ils vérifient ses assertions; mais ce que nous disons, c'est qu'ils ne doivent pas nier qu'elles soient véridiques, d'une part, ni, d'autre part, exiger à leur endroit un genre de preuves qu'ils n'attendent pas pour tout autre sujet d'étude du même genre.

Corroborations inattendues.

Il nous arrive constamment de voir surgir des corroborations inattendues d'affirmations faites il y a bien des années par M^me^ Blavatsky, et qui furent, à l'époque, tournées en ridicule comme anti-scientifiques. Cela est vrai aussi de recherches plus récentes. Prenez par

exemple, le cas des deux planètes au-delà de l'orbite de Neptune, qui sont mentionnées dans l'ouvrage de M. Sinnett, *The Growth of the Soul,* publié il y a six ou sept ans (1). Personne, en dehors de la troupe des occultistes, ne soupçonnait leur existence à cette époque, mais dans le *Times* du 15 septembre 1902, on trouve que le professeur Forbes a signalé deux groupes de comètes qui indiquent l'existence de deux planètes au-delà de Neptune. Ce n'est là qu'un petit point, mais il est suggestif, et ce n'est qu'un spécimen parmi beaucoup d'autres. Il y avait aussi la question de la rotation de Vénus. Quand j'étais en classe, on nous apprenait que Vénus avait un jour et une nuit très semblables à ceux de la Terre, mais des recherches astronomiques postérieures semblèrent montrer qu'elle tournait toujours la même face vers le soleil, comme fait la lune vers la terre. Cela la rendrait en fait inhabitable pour des êtres ayant quelque ressemblance avec nous, et semblait donc contredire nos connaissances, d'après lesquelles cette planète serait habitée par des êtres d'une évolution plus avancée. Mais récemment, Sir Robert Ball a annoncé que les dernières observations confirmaient l'idée originale que Vénus tourne sur elle-même comme nous-mêmes. Ainsi, une fois encore, on vit que l'explication occulte était la vraie.

Le savant théosophe.

La science, ce n'est pas douteux, avance graduellement vers les théories théosophiques. Remarquez les

---

(1) Le livre de M. Leadbater date de 1904. *(Note du Traducteur).*

passages suivants extraits d'un dicours récemment prononcé par Sir Oliver Lodge, à Birmingham : « Le fait que nous n'aurions aucune connaissance précise du soleil si le ciel avait toujours été nuageux, sert à Sir Oliver de parabole pour indiquer qu'il peut y avoir dans l'univers d'autres existences que nous pourrions voir si nos sens étaient plus perçants et si rien n'obscurcissait notre vision. Ce que nous voyons et ce que nous savons n'est, en toute probabilité, qu'une infime fraction de ce qu'il y a à voir et à connaître. Partout où la vie est possible, nous l'y trouvons; la vie ne serait-elle pas possible sur des planètes pour lesquelles nous n'avons aucune preuve directe que la vie y existe ? Certaines gens pensent que la science exclut la possibilité d'existences et d'agents supérieurs à l'homme. D'après la science telle qu'il la comprend, dit Sir Oliver Lodge, elle n'a pas à nier rien de tel. Quand on ne sait pas, on n'a pas le droit d'émettre une assertion, pas plus négative qu'affirmative. L'origine de la vie sur la terre est actuellement un mystère absolu pour la science, mais il ne pense pas que ce doive rester un mystère éternellement. Le processus évolutif n'est pas de nature à exclure ni à détruire l'idée de l'activité divine. C'est, oserait-il dire, une révélation de la manière dont s'exerce l'activité divine. Comment l'ordre pourrait-il sortir du chaos, sans une intelligence directrice? En ce qui concerne la méthode de l'action divine, on doit inférer que Dieu travaille toujours de la même façon, par des agents, par un processus graduel, et non par une intervention personnelle directe et intermittente. Sir Oliver ne pense pas qu'à aucun stade, le processus évolutif ait été différent de ce qu'il est

aujourd'hui. Nous suivons donc avec intérêt l'activité Divine, mais nous ne devons pas la rechercher dans le passé seulement; nous devons être guidés par ce dont nous pouvons obtenir la certitude dans le présent. Ce qu'il désire faire comprendre à ses auditeurs, c'est qu'ils sont une partie intelligente, utile et active du plan cosmique. Ils sont au nombre des agents du Créateur, et peuvent se rendre plus utiles par la coopération, en s'aidant les uns les autres. Tandis qu'ils sont sur ce terrain d'exercice, ils doivent comprendre que l'existence est un privilège. Au milieu de tant de souffrances, quelle misère de ne pas être bons les uns pour les autres ! » Nous voyons dans quelle large mesure les toutes dernières affirmations scientifiques sont en harmonie avec l'enseignement théosophique.

Ce n'est pas une foi aveugle.

Il pourrait sembler qu'après tout, pour la majorité de nos disciples, qui n'ont pas encore eux-mêmes la vision psychique, les enseignements théosophiques doivent être basés sur une foi aveugle, tout comme les doctrines orthodoxes. Dans un certain sens, cela est vrai, mais c'est une foi tellement différente, qu'aucune comparaison n'est possible. Si nos disciples, ou certains d'entre eux du moins, acceptent comme vraies certaines choses qu'ils n'ont pas vues, leur foi n'est pas aveugle, mais basée sur la raison. Elle n'est pas fondée sur une « écriture » bien que, s'il faut des « écritures », nous en ayons pour appuyer nos vues, et que ce soient des écritures bien plus anciennes que

celles des Juifs: les Védas et les Upanishads, qui nous arrivent sur le fleuve des âges, d'une nation qui était au faîte de la civilisation quand les Juifs n'étaient encore qu'une obscure tribu arabe, non développée. Mais ce n'est pas sur ces livres seuls qu'est fondée notre foi, mais sur la science et les enseignements des Grands Adeptes de l'heure présente — hommes qui sont presque plus qu'humains dans la splendeur de leur puissance et de leur sagesse, maîtres que beaucoup des membres de notre Société connaissent bien et personnellement. En outre, nous avons les recherches directes menées par certains de nos membres européens, et qui toutes confirment sur tous les points ce grandiose système théosophique.

Et pourtant la raison de la ferme conviction de nos disciples n'est pas le poids des témoignages, si important qu'il puisse être; mais le fait que le système est en lui-même intimement rationnel et satisfaisant. La meilleure hypothèse règne, dans toutes les recherches scientifiques, jusqu'à ce qu'on en trouve une supérieure; et c'est de ce point de vue que nous avons le sentiment que notre foi est inexpugnable. Montrez-nous une doctrine meilleure et plus raisonnable, et nous sommes tous prêts à l'accepter; mais nous ne nous attendons guère à pareille offre, car nous avons étudié bien des croyances, et nous savons de quelle nature sont la plupart d'entre elles. Au lieu de voir les difficultés surgir, plus nous réfléchissons et plus nous étudions, plus nous trouvons de confirmations pour nos enseignements. Un si grand nombre de gens acquièrent déjà les facultés psychiques, dans une plus ou moins grande mesure, qu'il ne serait pas difficile à la

plupart d'entre nous de trouver, par nous-mêmes, de nouvelles confirmations. Beaucoup d'entre nous ont eu des expériences hors du domaine physique, et beaucoup d'autres connaissent des amis ou des parents qui ont eu de ces expériences. La théosophie peut les expliquer et dire comment elles trouvent place parmi les phénomènes naturels; est-il aucune autre explication qui soit meilleure ou plus claire?

A celui qui s'intéresse suffisamment à la question pour vouloir se donner quelque peine, je suggérerais qu'il ferait bien de commencer par un examen attentif des preuves de l'existence d'états de la matière autres que l'état physique, et de forces autres que celles que reconnaît la science. Il peut aborder le sujet de la télépathie ou celui de l'hypnotisme, par exemple, et il peut (comme je l'ai dit plus haut), soit mener ses recherches par des expériences personnelles, soit par l'étude de la littérature concernant le sujet choisi.

Si ces études lui donnent satisfaction jusque là, il fera bien ensuite, d'aborder la considération de l'existence des différents plans de la nature; il commencera naturellement par chercher la preuve de l'existence d'un monde invisible qui nous entoure et il essayera, en réalité, de se prouver l'existence du plan astral.

Ce monde étant normalement invisible pour nous, il est évident qu'il devra commencer par étudier les circonstances anormales où, pendant un moment, il se manifeste à nous — à explorer, pour ainsi dire, la frontière entre les deux pays. Cela le mènera à l'étude des sujets auxquels nos précédents chapitres ont été consacrés, et il lui faudra examiner la question des apparitions et le spiritisme — soit personnellement,

comme j'ai fait, soit par l'intermédiaire de ceux qui ont vu, et qui ont enregistré leurs observations.

Mais ces investigations ne l'empêchent nullement de faire en même temps des efforts d'auto-entraînement qui lui permettront, avec le temps, d'apprécier la vie astrale normale aussi bien que ses manifestations anormales. C'est ce que nous allons examiner dans notre dernier chapitre.

CHAPITRE XXXIV

Comment on devient "Clairvoyant"

Après avoir étudié le sujet de la clairvoyance suffisamment pour comprendre que les prétentions émises en son nom sont justifiées, on demande généralement, aussitôt après : « Comment puis-je acquérir cette faculté ? Si cette faculté est latente en chaque homme, comme vous le dites, comment puis-je me développer de manière à la mettre en action, et par là, avoir accès direct à toute cette science dont vous me parlez? » En réponse, nous pouvons assurer que cela peut être fait et que cela a été fait. Il y a même beaucoup de manières d'acquérir cette faculté, bien que la plupart soient dangereuses et éminemment peu recommandables, et il n'y en n'a qu'une qu'on puisse recommander sans réserve aucune, et à tous également. Mais afin de bien comprendre le sujet et de voir où réside le danger à éviter, examinons exactement ce qu'il faut obtenir.

Chez tous les peuples cultivés appartenant aux races supérieures du monde, les facultés du corps astral sont déjà pleinement développées, comme je l'ai expliqué dans des chapitres antérieurs. Mais nous n'avons pas

la moindre habitude de nous en servir; elles se sont lentement développées en nous, au cours des âges de notre évolution, mais elles nous sont venues si progressivement que nous ne nous sommes pas encore rendu compte de nos facultés, et ce sont, entre nos mains, dans une large mesure, des armes que nous n'avons pas encore éprouvées. Les facultés physiques, auxquelles nous sommes complètement accoutumés, laissent dans l'ombre ces nouvelles facultés, et en cachent jusqu'à l'existence, tout comme la lumière du soleil, plus proche de nous, cache à nos yeux la lumière des étoiles plus éloignées. Il y a donc deux choses à faire si nous voulons entrer en jouissance de cette partie de notre héritage, qui nous revient en tant qu'êtres humains évolués; il nous faut écarter pour un moment, nos facultés physiques trop obstructives, et nous devons nous habituer à utiliser ces autres facultés qui nous sont, jusqu'à présent, encore peu familières.

Le premier pas est donc d'écarter les sens physiques, momentanément. Il y a bien des façons de le faire, mais, d'une manière générale, elles se groupent toutes sous deux rubriques : l'une comprend les méthodes par lesquelles les sens sont mis à l'écart par suppression momentanée et violente; l'autre comprend les méthodes, beaucoup plus lentes, mais infiniment plus sûres, par lesquelles nous obtenons nous-mêmes la maîtrise permanente de nos sens. La plupart des méthodes de suppression violente sont nuisibles au corps physique, à un degré plus ou moins considérable, et toutes ont en commun certains caractères déplorables. L'un d'eux est qu'elles laissent l'homme dans un état passif, capable peut-être d'utiliser ses sens supérieurs,

mais sans grande initiative quant à la manière dont il les emploiera, et, dans une large mesure, sans protection contre les influences désagréables ou pernicieuses qu'il pourra lui arriver de rencontrer.

Autre caractéristique : toute faculté obtenue par ces méthodes ne peut être, au mieux, que temporaire. Beaucoup d'entre elles ne la procurent que pendant la période limitée de leur action, et même les meilleures d'entre elles, ne peuvent doter l'homme de certaines facultés que pendant la vie physique présente, uniquement. En Orient, où l'on étudie ces questions depuis tant de siècles, on divise les méthodes de développement en deux classes, comme je l'ai fait moi-même. Ces deux classes portent les noms de *Lankika* et de *Lokothra*. La première est la méthode « séculière » ou temporaire, dont les résultats n'appartiendront qu'à la personnalité, et par conséquent ne seront valables que pour la vie physique actuelle; tandis que tout ce qu'on obtient par le second procédé est gagné par l'*ego*, par l'âme, par l'homme véritable, et devient donc une acquisition définitive et éternelle, que l'on transporte d'une vie terrestre à l'autre. Pour la plupart des méthodes de l première catégorie il n'est pas besoin de beaucoup d'entraînement, et quand il en faut, il ne s'applique qu'aux véhicules; il ne peut donc, au mieux, intéresser que la série de véhicules actuellement en usage, et quand l'homme se réincarnera, dans une nouvelle série de véhicules, toute sa peine sera perdue. Avec la seconde méthode, au contraire, c'est l'âme elle-même qui est entraînée à être maîtresse de ses véhicules, et naturellement elle peut appliquer les facultés et l'expérience acquises de la sorte, à ses nouveaux véhicules

dans sa prochaine existence. Je commencerai pas énumérer quelques-unes des manières peu recommandables qui sont utilisées dans différents pays pour devenir clairvoyant.

Méthodes peu recommandables.

Parmi les tribus non-aryennes de l'Inde, on y arrive souvent par l'usage des drogues, bhang, haschich, et autres de même sorte. Ces stupéfiants agissent sur le corps physique un peu comme les anesthésiques, et l'homme, en son véhicule astral, est libéré comme il le serait dans le sommeil, mais risque beaucoup moins d'être éveillé. Avant d'absorber la drogue, l'homme a fortement fixé son esprit sur l'effort nécessaire pour mettre ses sens astraux en activité, de sorte que, aussitôt libéré, il essaye d'utiliser ses facultés, et, avec de l'entraînement, il y réussit dans une certaine mesure. Quand il réveille son corps physique, il se souvient plus ou moins de ses visions, et essaye de les interprèter, ce qui lui permet souvent de gagner une grande réputation de clairvoyance et de prévision. Parfois, tandis qu'il est en trance, un mort peut parler par son intermédiaire, tout comme par celui de n'importe quel autre médium.

Il y en a d'autres qui se mettent dans le même état en inhalant des vapeurs stupéfiantes, ordinairement produites par la combustion d'un mélange de drogues. Il est probable que la clairvoyance des pythonisses du temps jadis, étaient fréquemmet de ce type. On raconte que dans le cas de l'un des plus célèbres oracles de ces temps anciens, la prêtresse s'asseyait toujours sur son

trépied exactement au-desus d'une fissure de rocher, d'où s'élevait une vapeur. Après avoir respiré cette vapeur pendant un certain temps, elle tombait en extase, et quelqu'un parlait alors par ses organes de la manière ordinaire, si familière à ceux qui ont assisté à des séances. Il ne nous est pas difficile de voir combien ces deux méthodes sont peu recommandables au point de vue du développement réel.

La plupart d'entre nous ont sans doute entendu parler des derviches tourneurs, dont une partie de la religion consiste en cette curieuse danse extatique, dans laquelle ils tournent, tournent avec une sorte de frénésie, jusqu'au moment où, saisis de vertige, ils finissent par tomber insensibles sur le sol. Dans cette extase, et tendus qu'ils sont par la ferveur religieuse, ils ont fréquemment les visions les plus extraordinaires, et peuvent, dans une certaine mesure, connaître et se rappeler les conditions de l'astral inférieur. Je l'ai constaté quelque peu moi-même, ainsi que les pratiques des sectateurs des cultes Obéah et Vaudou, chez les nègres; mais ces dernières sont d'ordinaire associées à des cérémonies magiques répugnantes, indécentes, horribles, telles que nul d'entre nous ne songerait à y toucher sous aucun prétexte, quelques résultats qu'on nous en promît. Cependant, il est certain qu'elles produisent des résultats dans des circonstances favorables, mais non pas des résultats qu'aucun de nous puisse désirer obtenir. A vrai dire, aucune des méthodes signalées jusqu'ici ne se recommanderait à nous, bien que j'ai entendu parler d'Européens qui ont expérimenté les drogues orientales.

Néanmoins nous avons aussi des méthodes indési-

rables en Occident, des méthodes d'auto-hypnotisme qui doivent être soigneusement évitées par ceux qui veulent se développer en toute pureté, et en toute sécurité. On dit, par exemple, à une personne de fixer un point brillant jusqu'à ce que survienne la paralysie de certains centres cérébraux, ce qui la met dans un état de passivité complète, dans lequel il est possible que les sens astraux inférieurs entrent plus ou moins en activité. Naturellement, on n'a aucune possibilité de choisir ce qu'on reçoit dans ces conditions; il faut se soumettre à ce qui vous arrive, bon ou mauvais et, dans l'ensemble, il est beaucoup plus probable que ce sera mauvais que bon ? Quelquefois, le même résultat général est obtenu par la récitation de certaines formules, dont la répétition sans fin endort la faculté mentale presque autant que le fait de fixer un disque métallique.

La méthode de lord Tennyson.

Peut-être se souvient-on que le poète Tennyson nous raconte qu'il pouvait, en répétant rapidement son nom un grand nombre de fois, passer dans un nouvel état de conscience. Le fait est relaté dans une lettre de la main du poète, datée de Faringford, Freshwater, île de Wight, le 7 mai 1874. Elle était adressée à une personne qui lui avait fait part d'impressions étranges ressenties au moment où se dissipait l'effet des anesthésiants. Tennyson écrit:

« Je n'ai jamais eu de révélations sous l'influence d'anesthésiants, mais j'ai souvent eu une sorte « d'extase éveillée » (faute d'une meilleure expression), depuis ma première adolescence, lorsque je me trouvais

seul. Cela s'est souvent produit en me répétant mon nom à moi-même, silencieusement, jusqu'à ce que tout à coup, l'intensité même de la conscience de l'individualité semblait faire se dissoudre cette individualité même et la faire s'évanouir dans l'être illimité; et ce n'était pas là un état confus, mais de la plus absolue netteté, de la plus complète certitude, absolument inexprimable; un état où la mort semblait être une risible impossibilité, la perte de la personnalité (si c'était bien cela) paraissant être non pas une extinction, mais la seule vie véritable. La faiblesse de cette description me fait honte. N'ai-je pas dit que cet état est absolument inexprimable? Je déclare le plus fermement que l'esprit de celui qui écrit ces lignes peut se transporter dans un autre état d'existence, qu'il est non seulement réel, clair, simple, mais aussi qu'il est infini en vision et éternel en durée. »

Il est indubitable qu'il y a là quelque chose de la vie supérieure; quiconque a l'expérience personnelle des réalités, ne peut manquer de reconnaître la description, dans la mesure de ce qu'elle donne, bien que le poète s'arrête court au bord de quelque chose d'infiniment plus grandiose. Il semble s'en être tenu aux faits, mieux que ne font bien des gens qui tripotent ces questions sans avoir l'éducation ou les connaissances nécessaires, et il obtint ainsi une précieuse certitude de l'existence de l'âme indépendamment du corps; mais sa méthode même ne peut pas être recommandée comme bonne et comme réellement sans danger.

Exercices respiratoires.

On nous dit parfois que cette faculté peut être obtenue au moyen d'exercices qui régularisent la respiration et que ce système est largement employé et recommandé dans l'Inde. Il est exact qu'un certain type de clairvoyance peut être obtenu par ces procédés, mais trop souvent au prix de la déchéance physique et mentale. Nombreuses sont les tentatives de ce genre qui ont été faites en Europe et en Amérique. Je le sais personnellement, car bien des gens qui se sont ruiné la santé et, dans certains cas, sont arrivés au bord de la folie, sont venus à moi pour savoir comment ils pourraient guérir. Certains ont réussi à ouvrir la vision astrale suffisamment pour se sentir perpétuellement hantés; certains ne sont même pas arrivés à ce point, et pourtant ont miné leur santé physique ou affaibli leur esprit, et en sont dans le plus profond désespoir; d'autres, un ou deux, déclarent que ces pratiques leur ont été profitables.

Il est vrai que ces exercices sont employés dans l'Inde par les Hatha Yoghis, ceux qui tentent de se développer par des moyens physiques plutôt que par la croissance intérieure du mental et du spirituel. Mais même parmi eux, ces pratiques ne sont mises en œuvre que sous les ordres directs de maîtres sûrs, qui surveillent l'effet, sur l'élève, des exercices prescrits, et qui les arrêteront immédiatement s'ils se trouvent ne pas lui convenir. Mais pour des gens qui ne connaissent rien du tout de la question, essayer ces choses sans discernement est des moins sage et des plus dangereux, car des pratiques utiles pour l'un, peuvent

fort bien être désastreuses pour l'autre. Elles peuvent convenir à un homme sur cinquante, mais il est extrêmement probable qu'elles ne conviennent pas aux autres, et, pour ma part, je conseillerais à chacun de s'en abstenir, à moins qu'il ne reçoive le conseil de les essayer d'un maître compétent qui comprenne réellement le résultat qu'on attend d'elles. Celui qui les essaiera peut être le seul homme à qui elles conviendront, mais les probabilités sont contre cette hypothèse, car il y a bien plus d'échecs que de succès. Il est si fatalement facile de faire beaucoup de mal de cette façon, qu'expérimenter dans le vague, ressemble à aller dans une pharmacie et prendre des drogues au hasard; nous pourrions fomber juste sur ce qu'il nous faut; mais il pourrait aussi en être autrement, et ce dernier cas est bien des fois plus probable.

L'hypnotisme.

Une autre méthode pour obtenir la clairvoyance est l'hypnotisme. C'est-à-dire qu'une personne mise en trance hypnotique, par une autre personne, pourra peut-être voir astralement. L'hypnotiseur domine entièrement sa volonté, et les facultés physiques sont absolument suspendues. Le champ est donc libre et l'hypnotiseur peut en même temps stimuler les sens astraux en infusant de la vitalité au corps astral. On a obtenu de bons résultats par ce procédé, mais cela demande une combinaison de circonstances très exceptionnelle, une pureté presque surhumaine à la fois chez l'opérateur et chez le sujet, pour que l'expérience soit absolument sans danger. L'hypnotiseur acquiert une grande influence sur son sujet, un pouvoir beaucoup plus

grand qu'on ne le sait généralement; et ce *pouvoir* peut être exercé inconsciemment. Toute qualité de cœur ou d'esprit possédée par l'hypnotiseur est très aisément transférée au sujet; par conséquent, s'il n'est pas absolument pur, nous voyons quels dangers possibles se présentent immédiatement. Se faire mettre en trance c'est abandonner son individualité, et cela n'est jamais bon dans les expériences psychiques; mais en dehors et au-dessus de ce côté peu recommandable, il y a un danger véritable, à moins que nous n'ayons la plus haute pureté de pensée, de parole et d'acte chez notre opérateur; et nous savons tous combien cela se trouve rarement. Je ne me soumettrais jamais moi-même à ce procédé; je ne le conseillerais jamais à personne.

Je ne dis rien contre la pratique de l'hypnotisme curatif par ceux qui le connaissent; c'est là une toute autre question, car il n'est pas nécessaire, ici, de produire l'état de trance. Il est parfaitement possible de soulager la douleur, de supprimer la maladie, d'infuser de la vitalité à un individu par des passes magnétiques sans « l'endormir » du tout. A cela, nulle objection; et pourtant celui qui veut même n'aller que jusque-là, ferait bien d'étudier à fond les ouvrages qui traitent de ce sujet, car il ne peut manquer d'y avoir toujours une certaine proportion de danger à jouer, même dans les plus nobles intentions, avec des forces que l'opérateur ne connaît pas et qui sont encore pour lui des forces anormales.

Pour aucun de ces moyens d'acquérir la clairvoyance, on ne peut engager sans réserve qui que ce soit à les essayer.

Un procédé préférable.

Quelles sont donc, demandera-t-on, les méthodes souhaitables, puisqu'il y en a tant qu'on ne peut recommander? En général, celles qui, au lieu de mettre le corps physique hors d'action par la force, exercent l'âme à le dominer. Le moyen le plus efficace et le plus sûr de tous, est de se confier aux soins d'un maître compétent, et de s'en tenir aux pratiques qu'il recommande. Mais où trouver le maître qualifié? Certainement pas parmi ceux qui se donnent pour tels; pas parmi ceux qui font payer leur enseignement et offrent de vendre les mystères de l'univers pour tant de shillings ou tant de dollars. On peut áujourd'hui trouver cet enseignement là où de tout temps il a été possible de l'acquérir, auprès des adeptes de cette grande science de l'âme, dont nous commençons à toucher la lisière dans nos plus profondes études.

Il a toujours existé une grande fraternité des hommes qui savent, et ils ont toujours été prêts à enseigner leur savoir à qui en est digne, car c'est dans cette intention même qu'ils ont pris la peine de l'acquérir, afin d'être à même de guider et d'aider. Comment pouvons-nous parvenir jusqu'à eux? Nous ne le pouvons pas dans le corps physique et nous ne les reconnaîtrions même pas s'il nous arrivait de les voir. Mais eux, ils peuvent nous atteindre, et sans aucun doute ils viendront à nous quand ils verront que nous sommes prêts pour la tâche qui consiste à aider le monde. Leur grand, leur unique intérêt est de favoriser l'évolution, de venir en aide à l'humanité; il leur faut des hommes

qui se consacrent à cette œuvre, et ils sont sans cesse à l'affût pour les trouver; nul n'a donc à craindre de n'être pas remarqué, s'il est prêt à entreprendre cette tâche. Ils ne satisferont jamais la simple curiosité; ils ne viendront pas en aide à celui qui désire acquérir des facultés pour lui seul; mais celui qui a montré, par une longue et attentive éducation de soi-même, et en consacrant au service d'autrui les facultés qu'il possède déjà, que sa volonté est assez forte et son cœur assez pur pour prendre sa part de l'œuvre divine, celui-là peut prendre conscience de leur présence et de leur aide au moment où il s'y attend le moins.

Il est exact qu'ils ont fondé la Société Théosophique, mais le fait d'être membre de la société ne suffira pas, à lui seul, à mettre un homme en relation avec eux ; non, pas même le fait d'être membre de cette école intérieure dans laquelle la société fait l'éducation de ses membres les plus zélés. Il est exact que des hommes ont été choisis dans les rangs de la société pour entrer en commerce étroit avec eux; mais nul ne pourra garantir ce résultat à quiconque devient membre de la société, car eux seuls décident, parce qu'ils voient plus profondément que nous dans les cœurs. Mais soyez toujours certains d'une chose — vous tous dont le cœur aspire à la vie supérieure, à quelque chose de plus grand que ce que donne ce bas monde — jamais un effort sincère ne leur échappe et ils le reconnaissent toujours en donnant, par l'intermédiaire de leurs élèves, tel enseignement et tel appui qui conviennent le mieux à l'homme au degré où il en est.

Entre temps, tandis que nous essayons par tous les moyens de nous développer sur la voie du progrès,

nous pouvons faire beaucoup, si nous le désirons pour rapprocher de nous cette faculté de la clairvoyance. Souvenez-vous qu'elle n'est pas en elle-même le signe d'une évolution très avancée; ce n'est que l'un des signes de cette évolution, car l'homme doit avancer sur plusieurs voies simultanément avant de pouvoir atteindre son but, la perfection. Voyez quel magnifique développement intellectuel est celui du grand savant ; et pourtant, peut-être ne possède-t-il guère de la merveilleuse force que donne le dévouement. Voyez le dévouement splendide de tel grand saint, de telle église ou de telle religion; et pourtant, en dépit de toute son avance dans une certaine direction, il peut n'avoir guère de la divine faculté intellectuelle. Chacun manque de ce que l'autre possède; chacun devra acquérir la faculté de l'autre avant d'atteindre à la perfection.

Il est donc évident qu'actuellement nous sommes inégalement développés; les uns ont plus dans un sens et les autres, dans un autre sens, conformément à la direction dans laquelle s'est principalement exercé l'effort de chacun dans les vies antérieures. Si nous aspirons plus particulièrement au dévouement actuellement, nous pouvons dans une large mesure acquérir cette vertu, dans cette vie actuelle, en nous efforçant dans ce sens, et en faire sans aucun doute notre caractéristique dominante dans notre prochaine existence. De même pour l'intelligence, de même pour toutes les qualités; de même aussi pour la faculté de la clairvoyance. Si vous pensez bien faire en appliquant toute votre énergie à cette tâche, vous pouvez faire beaucoup pour mettre en action ces facultés latentes. Je ne parle pas ici d'une vague possibilité, mais

d'un fait précis, car certains membres de notre Société se sont mis, il y a des années, à essayer d'exercer l'âme dans la voie du progrès définitif, et parmi ceux qui ont persévéré sans défaillances, presque tous ont déjà obtenu des résultats certains. Les uns ont complètement obtenu ces facultés, d'autres, partiellement seulement; mais dans tous les cas, un heureux résultat a suivi leurs efforts pour devenir maîtres d'eux-mêmes et diriger leur esprit et leurs émotions.

Les débuts.

Si vous désirez de même acquérir cette vision supérieure, prenez-vous en main de la même façon; soyez sûr avant tout d'avoir le développement mental et moral, de crainte que vous ne réussissiez dans vos efforts sans acquérir ces facultés. Car les posséder sans avoir auparavant acquis ces autres qualités qui en rendent digne, serait en vérité une malédiction et non un bienfait, car vous en feriez un mauvais usage, et vous seriez plus mal loti après qu'avant. Si vous jugez que vous êtes sûr de vous-même, et que dans toutes les circonstances possibles, vous pouvez compter sur vous-même pour faire le bien pour le bien, même à l'encontre de ce qui semble être vos intérêts terrestres, pour choisir toujours l'action pure de tout égoïsme et pour vous oublier vous-même dans votre amour du monde, alors il y a au moins deux méthodes qui vous conduiront sans risques vers la clairvoyance, qui ne peuvent vous nuire en aucune façon, même si vous n'atteignez pas votre objet. La première, bien qu'absolument inoffensive, et même utile, ne convient

pas à tous; mais la seconde est d'application universelle, et je sais personnellement que toutes deux réussissent.

La quatrième dimension.

Cette première méthode est purement intellectuelle ; c'est un genre d'étude dont j'ai déjà dû faire mention à plusieurs reprises, à savoir, l'étude de la quatrième dimension de l'espace. Le cerveau physique n'a jamais été habitué à travailler dans ce sens; aussi se sent-il incapable d'attaquer ce problème. Mais le cerveau, comme toute autre partie de l'organisme physique, peut être entraîné par un effort persistant, graduel et prudent, à accomplir des tours de force qui sembleraient, à l'origine, dépasser absolument ses capacités, et par là on peut l'amener à comprendre et à concevoir clairement les formes d'un monde différent du sien. Le principal apôtre de la quatrième dimension est M. C.-H. Hinton, de Washington. Il n'est pas membre de notre Société, mais il a rendu un excellent service à beaucoup de ses membres en écrivant des ouvrages si clairs, si lumineux, sur ce merveilleux sujet. Dans ses livres il nous dit qu'il a réussi lui-même à acquérir cette faculté de conception supérieure dans le cerveau physique, et plusieurs des nôtres ont suivi ses traces.

L'un de ceux-ci a acquis la vision astrale simplement en élevant progressivement la capacité du cerveau physique jusqu'à lui donner la possibilité de saisir la forme astrale, tirant ainsi la faculté astrale proprement dite, de son état latent. La question est simplement

d'étendre la faculté de réceptivité jusqu'à ce que la matière astrale soit comprise dans son domaine. Je pense que sur une vingtaine de personnes qui aborderaient cette étude, une au plus réussirait avec cette rapidité; mais en tout cas, cette étude est captivante pour quiconque a un tour d'esprit mathématique, et si elle ne donne pas la vision, elle doit au moins élargir la compréhension et donner du monde une plus large conception. Ce qui n'est pas un mince résultat, même si l'on n'en obtient pas d'autre. A part la vision astrale elle-même, c'est la seule méthode, à ma connaissance, qui puisse donner une compréhension claire des objets astraux, et par conséquent une idée nette de ce qu'est réellement la vie astrale.

Autre moyen.

Si ce genre d'effort ne se recommande qu'à un petit nombre, notre seconde méthode est d'application universelle. Elle n'est pas non plus facile, mais sa pratique ne peut qu'être de la plus grande utilité. C'est là son grand avantage, ce qui la met au-dessus de toutes les autres; elle conduit l'homme vers ces facultés qu'il désire si ardemment; mais la rapidité de son avance dans cette voie dépend du degré de développement qu'il a atteint antérieurement, à ce point de vue particulier, au cours de ses vies précédentes; personne ne peut donc garantir un résultat certain dans un temps déterminé; mais dans son effort en avant, chaque pas est un progrès, et même s'il travaille toute sa vie sans obtenir la vision astrale, il retirera néanmoins de cet effort un perfectionnement mental, moral et même

physique. C'est la méthode appelée par diverses religions, la méditation. Pour les besoins de mon étude, je la diviserai en trois degrés : concentration, méditation et contemplation, et je vais expliquer ce que j'entends par chacun d'eux.

Mais rappelez-vous toujours que pour réussir, cet effort ne doit être qu'un côté du développement général, et qu'avant toute chose il est indispensable à l'homme qui veut apprendre ces secrets, de mener une vie pure et altruiste. Aucun mystère n'entoure les règles du progrès, les Pas sur le Sentier de la Sainteté sont connus du monde depuis des âges, et dans mon petit livre, les *Aides Invisibles*, j'en ai donné la liste d'après l'enseignement de Bouddha, avec les caractéristiques qui marquent chaque étape. Il n'y a aucune difficulté à savoir ce qu'il faut faire; la difficulté est de mettre en pratique les instructions que toutes les religions ont données.

Concentration.

Le premier pas nécessaire pour atteindre la clairvoyance supérieure, est la concentration ; non pas fixer un point brillant jusqu'à ne plus avoir d'esprit du tout, mais acquérir sur son esprit une maîtrise telle que vous puissiez en faire ce que vous voulez, le fixer exactement sur ce que vous voulez, et l'y maintenir aussi longtemps qu'il vous plaît. Ce n'est pas tâche aisée; c'est l'une des plus difficiles, des plus ardues qu'il soit donné à l'homme de connaître; mais on peut le faire, puisque cela a déjà été fait, non pas une fois, mais des centaines de fois, par ceux dont la volonté est forte et immuable. Certains, parmi nous,

n'ont peut-être jamais réfléchi à quel point notre esprit échappe d'ordinaire à notre direction. Arrêtez-vous tout à coup quand vous marchez dans la rue ou quand vous êtes en voiture, et examinez à quoi vous pensez, et pourquoi vous y pensez. Essayez de remonter la pensée jusqu'à son origine, et probablement serez-vous surpris du nombre de pensées décousues qui ont vagabondé à travers votre cerveau pendant les cinq précédentes minutes, entrant, sortant sans presque laisser d'impression. Vous en viendrez graduellement à vous rendre compte que ce ne sont pas là, à vrai dire, vos pensées à vous, mais les débris des pensées d'autres gens.

En réalité la pensée est une force, et tout acte de sa part laisse une impression derrière lui. Une pensée forte s'adressant à autrui va vers lui, une pensée forte ayant le moi pour objet s'attache au penseur; mais bien des pensées n'ont pas cette force et ne sont pas dirigées spécialement dans une certaine direction, et les formes ainsi créées flottent, vagues et évanescentes. Pendant le temps qu'elles durent, elles peuvent pénétrer dans n'importe quel esprit qui se trouve sur leur chemin, et ainsi se fait-il que nous laissons derrière nous, quand nous passons sur la route, une traînée de pensée faible, et la première personne qui passe par là voit ces débris sans valeur s'immiscer dans sa conscience. Flottant au hasard, ils pénètrent dans son esprit, à moins qu'il ne soit déjà occupé par une idée précise, et dans la majorité des cas, ils en ressentent de même, ne laissant qu'une impression des plus insignifiantes sur son cerveau; mais çà et là, rencontre une idée qui l'intéresse ou lui plaît; il la prend et la

retourne dans son esprit, de sorte qu'elle le quitte renforcée, dans une certaine mesure, par un peu de la force mentale de son esprit. Il l'a faite sa pensée à lui pendant un moment, et ce faisant, lui a donné la teinte de sa personnalité. Chaque fois que nous entrons dans une salle, nous touchons au milieu d'une foule de pensées, bonnes, mauvaises ou différentes, suivant le cas, mais pour la plupart formant simplement un brouillard terne et sans signification qui mérite à peine d'être appelé pensée.

Si nous voulons acquérir de plus hautes facultés, il nous faut commencer par être maîtres de notre propre esprit. Nous devons lui donner du travail, au lieu de le laisser jouer à sa guise, et absorber toutes ces pensées qui ne sont pas nôtres et dont nous n'avons, en réalité, que faire. Il faut qu'il soit non pas notre maître, mais notre serviteur, avant que nous puissions faire le premier pas dans la voie de la véritable clairvoyance exercée; car c'est lui l'instrument dont nous aurons à nous servir, et il faut que nous l'ayons à nos ordres et complètement en main.

Cette concentration est une des choses les plus difficiles à réaliser pour l'homme ordinaire, parce qu'il ne s'y est jamais exercé, et, à vrai dire, ne s'est jamais bien rendu compte qu'il en fût besoin. Pensez à ce qu'il en serait si votre main était aussi peu soumise à votre volonté que votre esprit, si elle n'obéissait pas à vos ordres, mais s'écartait de ce que vous voulez lui faire faire. Vous vous sentiriez paralysé et vous trouveriez votre main inutile. Mais si vous ne pouvez diriger votre esprit, cela ressemble dangereusement à une paralysie mentale; vous devez vous y exercer jusqu'à

ce que vous en ayez le contrôle, et que vous puissiez l'utiliser comme vous le désirez. Heureusement, on peut s'exercer à la concentration d'un bout de la journée à l'autre, dans les affaires banales de la vie quotidienne. Quoi que vous fassiez, faites-le parfaitement, et appliquez-y votre esprit. Si vous écrivez une lettre, pensez à votre lettre et à rien d'autre jusqu'à ce que vous ayez fini; elle n'en sera que mieux écrite pour y avoir pris ce soin. Si vous lisez un livre, fixez-y votre esprit et tâchez de saisir entièrement la pensée qu'a voulu exprimer l'auteur. Sachez toujours à quoi vous pensez et pourquoi vous y pensez; maintenez votre esprit à un travail intelligent, et ne lui laissez pas le temps d'être oisif, car c'est dans ces moments d'oisiveté que vient tout le mal.

Actuellement, déjà, vous pouvez fort bien vous concentrer quand votre intérêt est excité d'une façon assez vive. Votre esprit est alors si complètement absorbé que c'est à peine si vous entendez ce qu'on vous dit, ou si vous voyez ce qui se passe autour de vous.

Les courtisans et les cruches d'eau.

On raconte en Orient l'histoire de certains courtisans sceptiques qui se refusaient à croire qu'un ascète put jamais être absorbé par sa méditation au point de ne pas remarquer une armée passant tout près de lui tandis qu'il était assis au pied d'un arbre, perdu dans sa pensée. Le roi, qui se trouvait là, leur promit de leur prouver la possibilité de ce fait, et se mit en devoir de le faire d'une façon véritablement orientale et autocratique.

Il donna l'ordre d'apporter de grandes cruches et de les remplir d'eau jusqu'au bord; puis il commanda aux courtisans de parcourir à pied, en portant ces cruches, les principales rues de la ville. Mais ils devaient être entourés de gardes l'épée nue, et si l'un d'eux renversait une seule goutte d'eau, l'infortuné devait immédiatement être décapité sur le champ. Les courtisans entreprirent leur voyage, l'âme pleine de terreur; mais ils revinrent tous sains et saufs et le roi leur demanda en souriant de lui raconter tous les incidents de leur promenade et de lui décrire les gens qu'ils avaient rencontrés. Pas un seul d'entre eux ne put seulement mentionner une des personnes qu'ils avaient vues, car ils durent tous reconnaître qu'ils étaient si complètement occupés par l'unique idée de surveiller les cruches débordantes, qu'ils n'avaient remarqué quoi que ce fût. « Ainsi, messieurs, répliqua le roi, vous voyez que lorsque l'intérêt est suffisant, la concentration est possible. »

La Méditation.

Quand vous aurez atteint cette sorte de concentration, non pas sous l'empire de la crainte d'une mort imminente, mais par l'exercice de votre volonté, vous pourrez alors essayer avec profit de passer au degré supérieur d'effort. Je ne dis pas que ce sera facile, tout au contraire, c'est fort difficile; mais c'est faisable, puisque beaucoup d'entre nous l'ont fait. Votre esprit étant ainsi devenu un instrument docile, tentez ce que nous appelons la méditation. Choisissez vous-même un moment déterminé où vous pouvez éviter tout dérangement; le matin de bonne heure est le

mieux, à bien des égards, si la chose est possible. Ce moment n'est pas toujours commode pour nous, actuellement, car notre civilisation moderne a irrémédiablement bousculé la journée, de telle sorte que midi n'en est plus le milieu, comme il le devrait. Aujourd'hui, nous restons au lit bien après le lever du soleil, puis nous veillons le soir, nous gâtant les yeux à la lumière artificielle, longtemps après son coucher. Mais choisissez votre moment, et que ce soit le même tous les jours, et ne laissez pas un seul jour passer sans faire cet effort régulier. On sait, lorsqu'on fait quelque exercice physique pour s'entraîner, combien il est plus efficace de faire un petit entraînement régulier que de faire un effort violent un certain jour, puis de ne rien faire pendant une semaine. De même, ici, c'est la régularité qui est importante.

Asseyez-vous confortablement dans un endroit où l'on ne vous dérangera pas, et tournez votre esprit, avec toute sa force de concentration nouvellement acquise, sur un sujet choisi qui exige une pensée élevée et utile. Nous ne manquons pas, dans nos études théosophiques, de sujets de ce genre, qui combinent le plus profond intérêt avec la plus grande utilité. Si vous préférez, vous pouvez prendre une qualité morale, comme le recommande l'Eglise Catholique quand elle prescrit cet exercice. Dans ce cas, vous retourneriez cette qualité dans votre esprit, vous verriez comment elle constitue une qualité essentielle de l'ordre Divin, comment elle se manifeste dans la Nature autour de vous, comment les grands hommes d'autrefois l'ont mise en lumière, comment vous pourriez vous-même la manifester dans votre vie quotidienne, com-

ment (peut-être) vous ne l'avez pas toujours montrée dans votre vie passée, et ainsi de suite. Une telle méditation sur une haute qualité morale est un très bon exercice à bien des égards, car non seulement elle exerce l'esprit, mais encore elle maintient constamment la bonne pensée devant vous. Mais elle demande généralement à être précédée par la pensée appliquée à des sujets concrets, et quand ceux-ci sont devenus faciles pour vous, vous pouvez utilement aborder les idées plus abstraites.

Quand cela est devenu pour vous une habitude bien établie, dont vous ne vous laissez détourner par quoi que ce soit; quand vous pouvez faire cet exercice sans éprouver ni tension ni difficulté, et sans qu'une seule pensée vagabonde se hasarde jamais, alors vous pouvez adopter le troisième stade de votre effort : la contemplation. Mais rappelez-vous que vous n'y réussirez pas tant que vous ne vous serez pas rendu maître du vagabondage de l'esprit. Pendant longtemps, vous trouverez, quand vous essayerez de méditer, que vos pensées s'en vont continuellement par la tangente, et vous n'en savez rien jusqu'au moment où vous sursautez en découvrant combien elles se sont écartées. Il ne faut pas vous laisser décourager par cela, car cela arrive à tout le monde; il faut simplement ramener l'esprit vagabond à son devoir, cent fois, mille fois si c'est nécessaire, car le seul moyen de réussir est de refuser d'admettre la possibilité de l'échec. Mais quand vous avez enfin réussi, et que l'esprit est définitivement soumis, alors nous arrivons à ce pour quoi tout le reste n'a été qu'une préparation nécessaire, quelque profitable que cela ait pu être en soi.

La contemplation.

Au lieu de tourner une qualité dans votre esprit, prenez le plus haut idéal que vous connaissiez. Peu importe ce que c'est, ni le nom que vous lui donnez. Un théosophe prendrait probablement un de ces Grands Etres dont nous avons déjà parlé — un membre de cette grande Fraternité d'Adeptes que nous appelons les Maîtres — surtout s'il a eu le privilège d'avoir été en rapports directs avec l'un d'eux. Les Catholiques peuvent choisir la Sainte-Vierge ou un saint, un chrétien ordinaire prendrait probablement le Christ; un Hindou choisirait peut-être Krishna, et le Bouddhiste, très vraisemblablement, le Seigneur Bouddha lui-même. Les noms n'ont pas d'importance, car nous nous occupons ici de réalités. Mais il faut que ce soit ce qu'il y a de plus haut, ce qui évoque en vous le plus profond sentiment de respect d'amour, et de dévotion que vous puissiez éprouver. Au lieu de la méditation de tout à l'heure, suscitez l'image mentale la plus vive que vous puissiez former de cet idéal; puis lancez vers cette Créature sublime toute l'intensité de vos sentiments, efforcez-vous de toute la force de votre nature, de vous élever vers Elle, de ne faire qu'un avec elle, d'entrer, de vous fondre dans cette resplendissante beauté. Si vous voulez cela, si vous élevez ainsi sans défaillance votre conscience, un moment arrivera où vous découvrirez soudain que vous ne faites qu'un avec cet idéal comme jamais auparavant, où vous le « réaliserez » et le comprendrez comme jamais vous ne fîtes jusque là, car une nouvelle lumière merveil-

leuse brillera maintenant sur vous, et le monde entier en sera changé; pour la première fois vous saurez ce que c'est de vivre, et, en comparaison, toute la vie antérieure ne vous semblera que ténèbres et mort.

Puis tout cela s'évanouira, et vous retournerez à la lumière du jour ordinaire et certes elle ne vous semblera qu'obscurité en comparaison! Mais continuez votre effort de contemplation, et bientôt cet instant merveilleux reviendra et reviendra encore ; et chaque fois il vous restera plus longtemps, jusqu'au jour où cette vie supérieure deviendra vôtre, sans cesse, et ne sera plus un rayon fugitif, une lueur du Paradis, mais une lumière éclatante et persistante, une merveille toujours nouvelle et toujours plus belle chaque jour de votre existence. Alors jour et nuit vous connaîtrez la conscience ininterrompue, la beauté d'une vie pleine du bonheur d'aider autrui; et pourtant cet état qui semble défier toute description et ne pas pouvoir être surpassé n'est que la toute première portion de l'héritage qui vous est dû, à vous et à chaque homme. Regardez autour de vous, avec cette nouvelle et plus haute vision, et vous verrez et comprendrez bien des choses dont vous ne vous êtes même pas douté jusqu'ici ; à moins, à vrai dire, que vous ne vous soyez familiarisé d'avance avec les recherches de ceux qui vous ont précédé dans ce sentier.

Poursuivez vos efforts, et vous monterez plus haut encore, et vous verrez un jour s'ouvrir devant vos yeux étonnés une vie qui l'emportera autant en magnificence sur la vie astrale que celle-ci sur la vie physique; une fois de plus vous aurez le sentiment que la vie véritable vous avait été inconnue jusqu'a-

lors; car vous continuez à approcher de la Vie Une qui seule est parfaite Vérité et parfaite Beauté.

C'est là un développement qui doit prendre des années, direz-vous. Oui, cela est probable, car vous essayez de faire tenir en une seule vie l'évolution qui normalement s'étendrait sur un grand nombre ; mais le résultat vaut bien plus que le temps et l'effort qu'il exige. Nul ne peut dire combien de temps cela prendra dans aucun cas particulier, car cela dépend de deux choses : l'épaisseur de la croûte à briser, et l'énergie et la volonté que l'on met dans ce travail. Je ne pourrai pas vous promettre que vous réussirez dans tant d'années; je puis seulement vous dire que beaucoup ont essayé avant vous et que beaucoup ont réussi. Tous les Grands Maîtres de la Sagesse furent un jour des hommes au niveau où nous sommes; notre ascension doit être ce que fut la leur. Beaucoup d'entre nous, plus humblement, ont essayé aussi, et ont réussi, les uns avec plus de succès, les autres avec moins; mais aucun de ceux qui ont essayé ne regrette sa tentative, car ce qu'il a gagné, peu ou prou, est gagné pour l'éternité, puisque cela est désormais inhérent à l'âme qui survit à la mort. Ce que nous gagnons de la sorte devient pour nous une puissance clairement consciente et toujours à notre disposition; car ce n'est pas, comme chez le médium, une qualité intermittente manifestée dans la trance ; c'est de la faculté de cette vie évoluée dans toute sa splendeur, qui doit être un jour celle de toute l'humanité.

Conditions nécessaires.

Mais celui qui veut essayer d'épanouir en lui ces facultés serait bien malavisé de ne pas prendre grand soin, avant tout, d'avoir un cœur et une âme absolument purs, car c'est la première nécessité, et la plus grande. S'il veut le faire, et le bien faire, il doit purifier le mental, l'astral et le physique ; il doit mettre de côté ses vices favoris et ses impuretés physiques; il doit cesser de souiller son corps avec de la viande, de l'alcool ou du tabac, et s'efforcer de se rendre pur et propre, sur ce plan inférieur aussi bien que sur les plans supérieurs. S'il ne trouve pas qu'il vaille la peine d'abandonner de viles malpropretés pour une vie plus noble, c'est exclusivement son affaire ; on disait autrefois qu'on ne pouvait servir à la fois Dieu et Mammon. Je ne dis pas que de mauvaises habitudes sur le plan physique lui interdiront complètement tout développement physique, mais j'affirme nettement et de toute ma force que l'homme qui reste impur n'est jamais à l'abri du danger, et que toucher les choses sacrées avec des mains impures c'est risquer un terrible péril.

Celui qui veut essayer d'atteindre la vie supérieure doit libérer son esprit des soucis et des préoccupations inférieures; tout en faisant son devoir jusqu'au bout, il doit le faire impersonnellement et pour le bien, et s'en remettre du résultat aux puissances supérieures. Par là, il attirera autour de lui des entités pures et utiles dans son mouvement en avant. et lui-même fera rayonner de la lumière sur ceux qui sont dans la douleur et la tristesse. Par là, il restera maître de lui-

même, pur, net, sans égoïsme, n'utilisant jamais ses facultés nouvelles pour des fins personnelles, mais toujours pour le progrès et le soulagement des hommes, ses frères, afin qu'eux aussi, selon leurs possibilités, apprennent à vivre la vie plus large, à s'élever au-dessus des brumes de l'ignorance et de l'égoïsme, dans le soleil resplendissant de la paix divine.

Entreprenez donc cette étude de la théosophie, non pas avec une foi aveugle — car la foi aveugle a déjà fait assez de mal dans le monde — mais pour vous renseigner; si vous n'êtes pas satisfait, il n'y a aucun mal, tandis que si vous êtes satisfait, vous pouvez en tirer grand profit, comme noús autres. Le meilleur moyen de voir si cette doctrine est vraie, c'est d'agir comme si elle l'était, de vivre la vie qu'elle préconise et de noter les effets. Essayez d'acquérir cette maîtrise sur les pensées qu'elle recommande, et voyez si vous vous en trouvez plus mal. Essayez de comprendre cette unité et cette fraternité qu'elle enseigne, et de manifester cet altruisme qu'elle exige ; puis voyez par vous-même si c'est un progrès sur d'autres modes d'existence. Il reste vrai, aujourd'hui, comme jadis, que ceux qui accompliront la volonté de notre Père qui est aux cieux, sauront si la doctrine est vraie. La voie la plus sûre pour trouver la vérité, c'est de vivre la vie; essayez de l'abnégation et de l'altruisme sans cesse en éveil, et voyez si ce n'est pas une porte ouverte sur de nouveaux domaines de bonheur et d'utilité. De ce point de départ, passez graduellement à d'autres parties de cet enseignement, et vous trouverez des confirmations nombreuses. Songez à ce que serait le monde si tout le monde acceptait ces doctrines de

la paternité de Dieu et de la fraternité de l'homme; serait-il meilleur, ou serait-il pire, si toute l'humanité considérait l'unité comme un fait, et l'altruisme comme un devoir? Nous n'en sommes encore qu'au début de cette étude, la plus puissante de toutes; et pourtant nous vous disons avec la plus parfaite confiance, venez partager nos études, et vous connaîtrez, vous aussi, la paix et la confiance que nous avons gagnées; et, par l'étude de la théosophie, votre vie deviendra plus heureuse pour vous, et plus utile pour vos frères.

APPENDICE

La mort des enfants.

La question de la mort des petits enfants a inquiété maints esprits. L'impression de perte a désolé bien des cœurs et mainte voix s'est élevée pour demander : « Quelle peut être l'utilité d'une vie tronquée ainsi à peine commencée. » La théorie orthodoxe s'efforça bien de consoler ceux qui avaient perdu les êtres aimés, en expliquant que le petit enfant qui avait été baptisé, puis était mort sans avoir, à proprement parler, commis de péché, passait tout droit dans une sorte de béatitude éternelle; il serait donc considérablement avantagé par rapport à ceux qui, vivant plus longtemps, sont à peu près certains de mettre en danger leur chance d'atteindre cette vie immortelle, si même ils ne la perdent pas irrémédiablement. Cependant, dès qu'on se met à y réfléchir, il est naturel que de telles explications ne satisfassent plus; les théosophes eux aussi, au début, ne voyaient aucune explication bien nette à la question du nombre considérable d'enfants qui meurent à un âge très tendre. Nous nous réfugions dans des banalités sur la prodigalité de la nature; nous faisions remarquer qu'un chêne produit

des milliers de glands sur lesquels deux ou trois seulement ont peut-être l'occasion de devenir des chênes à leur tour; et nous faisions de vagues efforts pour expliquer la proportion élevée de la mortalité chez les enfants en y voyant un phénomène de nature voisine. Cependant nous avions conscience que notre comparaison ne valait rien, que les deux cas n'étaient en réalités pas parallèles. Nous reconnaissions que la perte d'un enfant fait certainement partie du karma des parents, et que la souffrance qui en résulte est la conséquence nécessaire de certaines actions des parents dans le passé; mais tout cela, vrai sans doute en soi, nous laissait toujours sans explication au sujet du rapport de cet événement avec l'*ego* qui anime le corps-enfant, et nous sentions que certains facteurs du problème devaient certainement nous échapper.

Comment la lumière nous vint.

La meilleure façon d'expliquer ce que nous savons de vérité à ce sujet sera peut-être d'exposer de quelle façon la lumière vint tout d'abord à ceux qui étudiaient cette question. Ce que nous pouvons considérer comme la première lueur, apparut à propos d'un jeune homme mort à la fleur de l'âge. Au cours de nos études il parut souhaitable d'examiner de longues séries d'incarnations successives du même *ego*, afin de nous permettre d'apprendre par une analyse patiente et de patientes comparaisons, la méthode qui préside et l'application de la grande loi de cause à effet, et afin de nous efforcer de saisir les règles qui déterminent le temps et le lieu auxquels un être doit renaître. A

cette fin un grand nombre de lignes parallèles ou de séries de vies furent recherchées, cataloguées, et soigneusement étudiées; et au cours de ces recherches, beaucoup de faits du plus grand intérêt et de la plus grande importance vinrent au jour.

Un problème de réincarnation.

Le cas auquel je pense particulièrement en ce moment, était celui de deux frères qui vécurent ensemble dans la Grèce ancienne. Tous deux étudiaient avec ardeur le système philosophique de Pythagore, et outre cet intérêt partagé, une affection peu commune les unissait. Pour l'aîné cette philosophie était pour ainsi dire la seule chose qui comptât dans la vie; son temps presque entier était consacré à cette étude et au travail qui se rattachait aux mystères dont il était un initié. Le plus jeune, lui aussi, considérait cette philosophie comme le centre de la vie, mais en outre il se développait selon une autre direction car il possédait un grand talent artistique qui faisait de lui l'un des principaux sculpteurs de son temps. Naturellement l'exercice de l'art où il excellait, exigeait plus de la moitié de son temps et lui laissait donc un peu moins de loisirs à consacrer aux études de la grande Ecole de Cleineas. La vie des deux frères fut très heureuse et très unie, et tous deux vécurent jusqu'à un âge avancé. Ils avaient été si étroitement liés et s'étaient réciproquement influencés à un tel point qu'il était évidemment nécessaire qu'ils renaquissent ensemble; mais une difficulté s'éleva alors, du fait que la durée de leur vie respective dans le Paradis n'était pas la même.

Le plus jeune était prêt à se réincarner au commencement du XVI[e] siècle de notre ère, tandis que l'autre avait encore plus de trois cents ans de vie céleste devant lui.

On peut supposer, si nous pouvons parler ainsi sans irrévérence, qu'il y avait là une espèce de problème pour les Seigneurs du Karma, même s'il était extrêmement simple pour eux. Car nous pouvons faire observer que la durée de la vie d'un homme dans le Paradis est simplement le temps occupé à épuiser la réserve d'énergie qu'il a lui-même accumulée; il serait donc impossible soit de raccourcir soit d'allonger cette période, sauf dans des limites très restreintes. On nous a dit qu'une très légère compression est possible au moyen d'une intensification spéciale de la béatitude de cette vie supérieure; mais c'est là un expédient adopté rarement et dans des circonstances particulières, et il est évident qu'il n'aurait pas pu jouer dans un cas tel que celui qui nous occupe. Cette difficulté apparente fut résolue de la façon la plus simple du monde : le cadet des deux frères ayant épuisé sa vie paradisiaque retomba en incarnation dans l'Europe Centrale. Son tempérament artistique se manifesta dès son jeune âge, mais cette fois dans une branche quelque peu différente. Au lieu de sculpteur il devint graveur comme son père l'était avant lui. Il montra de grandes dispositions pour cet art et on le considérait comme un jeune homme qui promettait beaucoup, lorsque soudain une des nombreuses épidémies du moyen âge l'arracha au plan physique alors qu'il avait à peine 20 ans. Nombreux furent ceux qui, assez naturellement, déplorèrent cette mort prématurée, parlèrent avec regret de la perte

faite par l'art de cette époque et s'apitoyèrent d'une façon générale sur le sort du jeune homme qui avait ainsi perdu la vie au début de ce qui promettait d'être une brillante carrière.

Nous remarquons le résultat. Au cours de sa courte vie physique, ce jeune homme n'avait répandu qu'une quantité relativement limité d'énergie; en conséquence, bien que ses désirs et ses émotions exigeassent un séjour de durée moyenne sur le plan astral, sa vie paradisiaque fut relativement courte; il se trouva ainsi prêt à descendre en incarnation au milieu du dix-neuvième siècle, à trois ans de la naissance dans la vie physique de celui qui avait été son frère aîné dans la Grèce ancienne.

La mort prématurée est souvent un bienfait.

Ce fait nous montra aussitôt qu'une mort prématurée, terminant, ce qui, semble-t-il, aurait été une brillante carrière, peut souvent être le plus grand bienfait au lieu de la perte considérable qu'on y voit d'ordinaire. En effet, bien que les facultés artistiques du plus jeune des deux frères eussent trouvé à se manifester de façon suffisamment complète au seizième siècle, ses études de philosophie et de mysticisme n'auraient certainement pas fait des progrès proportionnés. Ses tendances vers ces études s'étaient déjà affirmées et il absorbait avec ardeur tout le mysticisme qui se trouvait à sa portée. Il subit fortement l'influence des enseignements de Johann Tauler et fut lié ainsi aux mouvements de Nicolas de Bâle, Cristina Margaretha Elner et Heinrich Suso. Il est évident, cependant, que s'il avait vécu il

n'aurait trouvé que peu de satisfaction pour ce côté de sa nature. Mais dans leur incarnation actuelle les deux frères firent partie de la Société Théosophique dès les débuts de son histoire et sont restés au cœur du mouvement depuis lors; on voit donc dès l'abord que cette mort prématurée au moyen âge ne fut pas un mal, mais le plus grand bonheur possible pour le plus jeune.

Une vie modifiée.

Par analogie, nous aurions dû pouvoir raisonner d'après ce cas, et interpréter par là le mystère d'autres vies plus courtes encore; mais la déduction inévitable ne se présentait pas encore clairement à nous, même à ce moment; il nous fallut encore un autre exemple pour nous permettre de saisir l'idée directrice. Nous trouvâmes cet exemple dans le cas d'un jeune théosophe qui naquit deux fois dans la même famille. Sa première vie ne dura que quelques semaines, et il naquit de nouveau chez les mêmes parents quelques années plus tard. Naturellement on chercha une explication à ce fait, la raison pour laquelle la première naissance n'aurait pas satisfait aux besoins de cette vie aussi bien que la deuxième. Les recherches se restreignaient évidemment à cette question : « Quelle différence ce retard de quelques années faisait-il à l'*ego?* En quoi, d'après ce que nous pouvons voir, la vie commencée quelques années plus tard différait-elle de ce qu'elle aurait probablement été si l'enfant avait survécu dans sa vie précédente? » Un peu d'attention nous donna une réponse très frappante à cette question. Les

parents étaient pratiquement libres-penseurs jusqu'à ce qu'ils rencontrassent la Théosophie qu'ils adoptèrent aussitôt avec ardeur, toute la famille se mettant à cette étude avec une belle unanimité. La différence, pour le jeune homme, fut la suivante : s'il avait survécu lors de sa première naissance il aurait déjà dépassé l'âge de la puberté avant que la lumière de la théosophie ne l'eût éclairé. La libre-pensée n'ayant que peu de raison à offrir pour refréner les passions, il aurait fort bien pu arriver qu'avant de tomber sous l'influence modératrice de la théosophie il eût déjà contracté beaucoup de mauvaises habitudes qui aurait très bien pu gâter sa vie. Mais grâce à cette bienfaisante disposition d'une mort prématurée, il était encore très jeune quand la lumière de la théosophie éclaira sa famille et par conséquent il était tout préparé à faire face à l'époque difficile avant qu'elle ne fut venue.

Naturellement l'étude dans ce cas nous ouvrit les yeux sur des possibilités multiples et nous nous mîmes à examiner d'autres cas de mort dans la première enfance qui se trouvaient à notre portée. Dans tous nous avons trouvé le même trait caractéristique: la seconde vie, qui ne pouvait être obtenue que par le sacrifice de la première, était, à quelque point de vue, supérieure, et donnait à l'*ego* des circonstances plus favorables au développement particulier qui lui était le plus nécessaire. Il devint évident à nos yeux que la perte d'un petit enfant, qui permet certainement d'accomplir une grande quantité du Karma des parents, est toujours un bienfait et non un désavantage pour l'*ego* qui anime le corps du tout petit. II se peut qu'il y ait bien d'autres raisons encore ignorées à la mortalité des petits en-

fants, mais dans bien des cas, du moins, c'est simplement un procédé pour passer un certain temps en attendant que tout ait pu être préparé en vue de l'incarnation qui réunira les meilleures conditions.

Il peut arriver souvent qu'un *ego* ait épuisé la force qui seule peut le maintenir dans le paradis et qu'il soit par conséquent obligé de redescendre en incarnation alors que d'autres *ego* qu'il doit rencontrer (soit qu'ils lui aient de grandes obligations, soit que lui-même soit leur débiteur) ne sont pas encore prêts à rentrer dans la vie physique. Dans de tels cas la difficulté apparente de symphoniser les différentes vies est résolue en donnant à l'*ego* qui reparaît prématurément une très courte vie intermédiaire, lui permettant ainsi de faire sa seconde apparition quand tous les autres sont prêts à le rencontrer. Nous avons trouvé des cas dans lesquels un délai ne fût-ce que d'un an ou deux a fait une différence incalculable pour la vie future. Tel est le cas, par exemple, de l'enfant qui est soumis à l'influence puissante d'un certain professeur à une époque particulière de sa vie.

S'il avait atteint cette classe un an ou deux plus tôt il y aurait trouvé un maître entièrement différent et, autant que les calculs humains permettent de le prévoir, cette incarnation tout entière aurait été très différente pour lui. Ce n'est pas toujours pour rencontrer une certaine personne qu'un *ego* doit naître à un certain moment; un peu de réflexion nous montrera facilement qu'il y a bien des directions dans lesquelles un an ou deux de différence peut changer entièrement pour un individu les possibilités de recevoir l'influence des circonstances environnantes.

La vie astrale de l'enfant.

Un autre fait qu'il ne faut pas oublier c'est que la vie des enfants sur le plan astral est ordinairement excessivement heureuse. L'*ego* qui abandonne son corps physique à l'âge de quelques mois seulement est naturellement à peine accoutumé encore à ce véhicule, pas plus qu'aux autres d'ailleurs, et la courte existence qu'il peut avoir sur le plan astral ou le plan mental est en somme inconsciente; mais l'enfant qui a vécu plusieurs années, qui a atteint un âge auquel il peut jouer et trouver du plaisir, cet enfant trouvera en abondance lés choses qu'il désire. La population enfantine du plan astral est très grande et très joyeuse, et aucun de ceux qui la composent ne trouve jamais le temps long ni ennuyeux. Les âmes bonnes qui aimaient les enfants ici-bas continuent à les aimer, bien qu'ayant dépouillé le corps physique; et il ne manque jamais quelqu'une d'entre elles pour diriger leurs jeux ou leur éviter la crainte quand ils s'approchent de certains aspects les moins agréables du monde astral. Nous savons que beaucoup d'enfants n'aiment rien autant que de s'imaginer être les héros de toutes les aventures merveilleuses de l'histoire ou de la légende; mais l'enfant qui sur le plan physique prend le personnage de Robinson Crusoé, d'Aladin ou de Richard Cœur de Lion doit « dire que c'est ça » en toute sincérité et fermer résolument les yeux à maintes circonstances qui ne cadrent pas avec le personnage. Il n'est donc pas difficile de s'imaginer son ravissement quand il découvre que dans la splendeur de cette nouvelle vie ses pensées modèlent la matière de son corps de même que ce qui l'entoure;

il peut donc complètement et véritablement prendre sans restriction l'aspect du héros dont il joue le rôle, il peut *devenir* absolument Jason commandant le navire *Argo*, ou Persée avec ses merveilleuses chaussures ailées et apparaître sous cet aspect à l'admiration de ses compagnons.

Nous savons aussi comment les enfants infatigablement posent des questions et quelle ardeur les pousse à vouloir tout comprendre à fond. Dans notre vie physique leur insistance nous gêne souvent parce que nous éprouvons de la difficulté à formuler clairement une réponse qui leur soit compréhensible. Sur le plan astral, il est bien plus facile de donner une réponse satisfaisante car en de très nombreux cas, une image de l'objet en question peut être immédiatement créée par la force de la pensée, de sorte qu'au lieu de le décrire simplement on peut le *montrer*. Cette démonstration oculaire ravit les enfants, et leur ardeur à s'instruire est par là satisfaite au plus haut degré.

On ne pourra s'empêcher de penser qu'en dépit de toutes ces joies, beaucoup d'enfants souffrent cependant de l'absence de ceux qu'ils aiment; que malgré tous les nouveaux plaisirs, ils sentiront le manque du père, de la mère, des petits amis, ou des animaux qui furent leurs compagnons de jeux et qui jouèrent un rôle si important dans leur vie physique. Mais en s'imaginant cela on perd de vue quelques-uns des faits primordiaux, qui influent sur la vie astrale. Il faut nous rappeler que malgré l'impression parfois ressentie d'avoir « perdu » nos amis morts, ils n'ont pas du tout l'impression, eux, de nous avoir perdus. Ils demeurent en notre voisinage, ils voient notre corps

astral; la seule différence pour eux est que nous sommes avec eux (dans le sens d'avoir conscience de leur présence) la nuit au lieu du jour. A l'état de veille notre corps astral leur est naturellement visible aussi, mais nous ne sommes ni conscients ni responsifs sur leur plan. Quand notre corps physique s'endort, alors nous nous éveillons sur leur plan et conversons avec eux comme autrefois; la seule différence est donc que notre nuit est devenue pour eux le jour pendant lequel ils nous rencontrent et nous parlent, tandis que notre jour est pour eux une sorte de nuit pendant laquelle nous sommes momentanément séparés d'eux, exactement comme des amis se séparent toujours quand, le soir, ils se retirent dans leur chambre. Aussi les petits ne ressentent pas l'absence de papa ni de maman, des petits amis ni des animaux qui jouent avec eux, car dès que ceux-ci s'endorment ils les retrouvent auprès d'eux tout comme autrefois et même dans une intimité plus étroite et plus belle, car ils voient davantage en eux désormais et les comprennent mieux qu'ils ne le firent jamais. Et le reste du temps nous pouvons être sûrs qu'ils ont quantité de nouveaux compagnons de jeux et aussi d'amis adultes qui s'occupent d'eux sans restriction et leur donnent tout ce dont ils ont besoin pour être intensément heureux.

La croissance est-elle possible après la mort ?

On nous demande souvent si au cours de leur vie astrale les enfants continuent à grandir. Nos amis spirites n'ont aucun doute à cet égard, et ils présentent de nombreux exemples dans lesquels des années après

leur mort, des enfants sont apparus à leurs parents, grandis au point d'être méconnaissables. Sachant que l'âme qui a délaissé le corps de l'enfant se réincarne dans un temps relativement court, les théosophes ont souvent été enclins à recevoir ces affirmations avec incrédulité et à les considérer comme nécessairement erronées en tous points. Mais nous ne devons pas oublier le fait que nous venons de mentionner, à savoir que toute entité sur le plan astral peut se modeler un véhicule à sa volonté, et qu'elle apparaîtra donc telle qu'elle s'imagine elle-même. Il s'ensuit que l'enfant assez âgé au moment de sa mort pour anticiper déjà ce qu'il ferait quand il sera un grand garçon ou un jeune homme, selon le cas, s'imaginera qu'il continue à grandir et probablement avec une grande rapidité. Son corps astral apparaîtra donc sous l'aspect exact qu'il conçoit comme devant être le sien, et si on l'aide à le matérialiser, il manifestera sans aucun doute le phénomène de la croissance à l'admiration de ses amis. Cette croissance n'est cependant qu'une apparence et ne correspond en rien au développement naturel du corps physique.

N'oublions pas que la plus grande partie de la matière astrale qui compose le véhicule de l'homme sur notre plan, prend exactement la forme du corps physique, parce qu'elle est attirée par cette matière plus dense. Ainsi s'établit dans cette matière astrale ce que nous pourrions appeler l'habitude de conserver cette forme et même après s'être complètement retirée de la matière physique, elle conservera encore le même aspect, même pendant un certain nombre d'années. On peut modifier cette forme dans n'importe quelle me-

sure, grâce à un effort de la pensée, mais quand la pression de la pensée cessera, la forme redeviendra ce qu'elle a eu l'habitude d'être pendant si longtemps. Au cours de la croissance lente de l'enfant sur le plan physique, le corps astral se modifie continûment pour s'adapter au changement naturel du corps physique. Mais quand il meurt, il n'y a plus de modification de la matière physique pour provoquer la croissance du corps astral; en conséquence ce qu'on peut appeler sa forme naturelle est celle qu'il avait au moment où il a quitté le corps physique et il tend toujours à revenir à cette taille et à cette forme toutes les fois qu'il oublie un instant l'idée qu'il a augmenté en stature. Je suis persuadé cependant que ce sentiment très naturel chez l'enfant est l'explication de beaucoup de cas bien établis d'enfants se matérialisant avec l'apparence d'avoir considérablement grandi depuis leur départ du monde physique.

Substitution de personnalité.

Nous avons trouvé d'autre cas dans lesquels des entités astrales bien intentionnées jouaient le rôle des enfants morts, en vue de consoler les parents. Ayant trouvé un exemple assez évident de ce fait il n'y a pas longtemps, je demandai à celui qui se déguisait ainsi sous l'aspect du bébé devenu grand, pourquoi il agissait ainsi. Son explication fut bien simple. Longtemps avant, paraît-il, il avait aimé la mère qui avait perdu cet enfant, et bien qu'elle en eût épousé un autre, son affection pour elle n'avait jamais fléchi. Aujourd'hui il la voyait souffrir terriblement de la perte de son

petit enfant, et, pour employer son expression, on ne pouvait retrouver ce petit enfant, autrement dit son *ego* était-il déjà passé au delà de la vie astrale, ou peut-être même était-il déjà réincarné. Mais il voyait combien elle désirait ardemment revoir cet enfant et pour apaiser sa douleur il prenait très volontiers sur lui le reproche qu'il pouvait encourir pour la supercherie dont il se rendait coupable en jouant le rôle du petit mort. Il se donnait, par un effort de volonté, l'aspect qu'on pouvait supposer être celui de l'enfant s'il avait vécu, et c'est sous cette forme qu'il apparaissait constamment à la mère dans ces séances, lui procurant la plus grande joie et le plus grand bonheur. Personne, disait-il, ne pouvait souffrir de son acte, sauf lui-même; il ne croyait pas que Dieu jugerait très durement une tromperie aussi innocente commise en vue d'un si noble motif; il disait même franchement : « Croyez-vous que je vais rester là à la regarder souffrir quand je peux soulager sa souffrance par ce simple petit mensonge blanc ? » Il y avait quelque chose d'émouvant dans son attitude de sacrifice, et bien que je ne pusse approuver son acte, je ne trouvais pas qu'il fût de mon domaine de le condamner.

Des cas semblables de *substitution de personnalité* dûe aux meilleurs motifs paraissent n'être pas rares ; et dans chacun d'eux, la croissance est simulée tout naturellement. Certains spirites ont même prétendu que les âmes d'enfants morts-nés se sont manifestées de la même façon à des séances, se donnant comme continuant à vivre et à grandir dans l'autre monde, bien que n'ayant pas eu d'existence dans celui-ci. A quiconque étudie la théosophie, il sera évident que ce

ne peuvent être là que des cas de *substitution de personnalité,* étant donné que dans le cas de l'enfant mort-né il n'y a pas eu d'âme : autrement dit le corps physique n'a jamais eu le soufle vital parce qu'il n'y avait pas d'*ego* prêt à l'utiliser à ce moment-là.

Consolation infinie.

Dans ce cas comme dans tant d'autres, la connaissance donnée par les doctrines théosophiques apporte avec elle un apaisement infini. La perte d'un enfant tendrement aimé ne peut pas ne pas être une source de tristesse au cœur de ses parents; l'impression de l'avoir perdu est, sur le plan physique, continuellement présente et sa réalité ne fait pas de doute; mais cette douleur sera certainement modifiée dans une grande mesure pour le Théosophe qui comprend clairement que l'enfant bien-aimé ne s'est dégagé du véhicule physique qu'afin de reparaître dans des conditions mieux adaptées à son développement. Ce n'est là qu'un des nombreux cas où nos recherches nous ont montré que tout, même ce qui semble douloureux, travaille à la fois pour le bien et qu'en accusant la nature de cruauté ou d'indifférence, c'est notre ignorance qui est en défaut et non point le plan Divin.

TABLE DES MATIÈRES

Préface de l'éditeur VII

CHAPITRE I. — *De quelques fausses conceptions touchant la mort* 1
La mort est-elle la fin ? — La Doctrine catholique. — La Vérité sur le Purgatoire. — Les Prières pour les morts. — Une théorie ahurissante. — La terreur de la mort.

CHAPITRE II. — *Preuves de la persistance de la Vie.* 17
Les apparitions. — Le spiritisme. — Une méthode plus sûre. — Notre état pendant le sommeil. — L'Education de l'observation.

CHAPITRE III. — *Les erreurs religieuses.*..... 29
La préparation à la mort. — Le mort du soldat.

CHAPITRE IV. —*Notre attitude au sujet de la mort*... 39
Le point réellement important. — Avantages de la connaissance. — Le deuil et la douleur. — La plus grande réalité. — Nécessité de la vie physique.

CHAPITRE V. — *Les faits tels qu'ils sont*..... 53
La réalité de l'invisible. — Ce que l'on voit.

CHAPITRE VI. — *Quelques exemples de la vie astrale.* 67
Cas au-dessous de la moyenne. — L'avarice et la jalousie. — La vengeance. — Formes-pensées astrales. — Le sort d'une coquette. — L'effet du crime. — L'Homme intelligent. — L'Ouvrier désintéressé.

CHAPITRE VII. — *Le milieu astral.* 89
Créations intéressantes.— Paysage artificiel.— Un Paradis matériel. — Les Savants. — Reconnaîtrons-nous les morts ?

CHAPITRE VIII. — *L'Elémental du Désir*..... 99
Comment l'*ego* opère sa descente. — L'élément mental. — La formation de l'astral. — L'essence vivante. — Une entité temporaire. — Intérêts contradictoires. — Tendresse mal placée. — Le regroupement. — Ses effets néfastes. — L'avantage qu'il y a à refuser.

CHAPITRE IX. — *L'Extension de la Conscience*..... 122
Le meilleur moyen de comprendre. — Nos limitations. — La vie à deux dimensions. — Du point de vue mathématique. — Le Tesseracte. — Une belle analogie. — Autres suggestions. — L'Expulsion du Soi.

CHAPITRE X. — *L'Œuvre des aides*..... 143
Un terrain familier. — Le besoin s'en fait sentir sérieusement. — Ceux qui s'attardent par altruisme. — L'aide est un devoir. — Elargissement des possibilités. — Un cas charmant. — Rencontre d'amis.

CHAPITRE XI. — *Visites Astrales* 157
Première lueur d'une vie supérieure. — Une visite astrale. — Les pavots. — Les secours demandés dans l'état de trance. — Route au Noroît. — Le Brick Mohwack.

CHAPITRE XII. — *Visites immédiatement avant la mort* 179
D'Egypte à Torkay. — Une visite trois fois répétée. — Le double qui réclame des photographies.

CHAPITRE XIII. — *Les Formes-Pensées*..... 190
L'effet de l'émotion.— Le double de Triplin.— Le secrétaire du shériff. — Des doubles qui se montrent fréquemment. — Une étrange histoire qui vient de Rome. — Le double du prêtre.

CHAPITRE XIV. — *Apparitions annonçant la mort*... 199
Un officier qui revient. — Une attention fraternelle. — Le retard du mousse. — Apparition d'un Saint. — Explications possibles. — Une apparition vue par seize personnes.

CHAPITRE XV. — *Ceux qui reviennent pour aider*... 223
L'amour maternel. — Sauvée du danger. — L'appel du prêtre. — Philanthropie astrale. — Gaspar. — Dans la foule, en pleine rue. — Un avertissement fraternel. — Apparitions d'ancêtres. — L'histoire de Lord Brougham.

CHAPITRE XVI. — *Ceux qui ont besoin qu'on les aide.* 243
Le capitaine Blomberg. — Pourquoi cela n'arrive-t-il pas plus souvent ? — Le bruit des chaînes. — L'éleveur australien. — Un spectre en plein soleil.

CHAPITRE XVII. — *Ceux qui désirent expier*..... 255
Le remord d'avoir volé. — La confession cachée. — La messe des âmes.

CHAPITRE XVIII. — *Ceux qui sont enchaînés à la terre*..... 273
Mme Webb. — Trois shillings et dix pence. — Le maître d'hôtel de lord Brickan. — Un avare après sa mort. — Punition méritée. — L'amoureux désappointé. — Ne pleurez pas les morts.

CHAPITRE XIX. — *Les Hantises*..... 287
La faute d'un prêtre. — Le Seigneur inquiet. — Ewshott-House. — Les désordres de Sampford. — Hantises continuelles. — Le Poltergeist. — Les mauvais tours de Worksop. — Autres exemples. — Lapidation. — Un professeur persécuté. — Sonnettes mises en branle.

CHAPITRE XX. — *Apparitions qui semblent n'avoir aucun but*..... 304
L'Epinette de M. Bach. — Le visage égratigné. — L'Histoire du Général Barter.— Une charrette anglaise matérialisée. — Une belliqueuse apparition. — Pierre.

CHAPITRE XXI. — *Types moins fréquents*..... 321
Une tête qui flotte en l'air. — Une apparition extra-humaine. — Insistance importune. — Les chiens et la main. — L'oiseau fantôme. — Un rendez-vous effrayant. — La mariée de Corinthe. — L'homme inconscient de sa mort. — Les lumières des morts.

CHAPITRE XXII. — *Impressions Astrales*..... 341
Le bruit de frayeur. — Les pas fantômes. — Une impression astrale qui se perpétue. — Cruautés de puritains. — Le meunier monté sur le cheval gris.

CHAPITRE XXIII. — *Comment agir en présence d'un fantôme*..... 357
L'attitude de la recherche psychique. — L'anneau perdu. — Une différence de papier. — La crédulité du sceptique. — Le malaise subit. — L'attitude recommandable. — La préparation nécessaire.

CHAPITRE XXIV. — *Les phénomènes spirites*..... 367
L'explication théosophique.

CHAPITRE XXV. — *Expériences personnelles*..... 373
Démonstrations violentes. — Manifestation d'une force inconnue. — Lumières. — Les médiums professionnels.

CHAPITRE XXVI. — *Utilisation du corps du médium*. 385
La parole en état de trance. — Ecriture automatique. — L'archange particulier. — Dessin et peinture. — Personnification. — Plasticité du corps physique.

CHAPITRE XXVII. — *La clairvoyance dans le spiritisme*..... 397
Les papiers disparus. — Le testament perdu. — Les « lectures » par clairvoyance. — Une épreuve personnelle.

CHAPITRE XXVIII. — *Matérialisation partielle*..... 405
Une main lumineuse. — Des cas de lévitation. — Soulevé jusqu'au plafond. — La véritable lévitation. — Une séance d'écriture sur l'ardoise. — Une heure d'écriture. — Peinture directe. — Manifestations musicales. — Le télégraphiste. — La voix directe. — Une photographie intéressante.

CHAPITRE XXIX. — *Phénomènes divers*..... 430
Différentes sortes de lumières.— L'épreuve du feu. — Production du feu. — Comment la forme se conserve. — Objets apportés d'une certaine distance.

CHAPITRE XXX. — *Matérialisations visibles*..... 451
Formes fantomatiques. — Madame d'Espérance. — Serais-je Anna ? — Un lien étroit. — Une expérience amère. — La draperie « spirite ». — Matérialisation à vue. — Funestes effets du tabac. — La plaisanterie d'un mort.

CHAPITRE XXXI. — *Notre attitude envers le spiritisme* 479
Points sur lesquels nous sommes d'accord. — L'observateur doit être exercé. — Les inconvénients. — La nécessité d'être résolu. — Comment on peut être trompé. — le danger pour le médium. — Le danger pour les morts. — La place et la tâche du spiritisme. — Une histoire de réincarnation.

CHAPITRE XXXII. — *Le Paradis* 497
Une réalité splendide. — Le royaume de la pensée. — L'esprit divin. — Comment l'homme puise dans ce monde. — Les fenêtres de l'âme. — L'Homme sur le plan mental. — Les fenêtres de la musique. — Les trois sources de musique. — L'art au Paradis. — Les rapports entre personnes. — Comment agit l'affection. — Le Développement pendant la vie céleste. — La véritable vie de l'âme.

CHAPITRE XXXIII. — *Les Preuves* 523
Une expérience personnelle. — Comment la lumière vint. — La Possibilité du Progrès. — Cela n'est pas une hallucination. — Les Preuves de l'Orthodoxie. — Les faits extra-physiques. — Un système philosophique. — Notre Psychologie. — Corroborations inattendues. — Le savant théosophe. — Ce n'est pas une foi aveugle.

CHAPITRE XXXIV. — *Comment on devient « clairvoyant »* 549
Méthodes peu recommandables. — La méthode de Lord Tennyson. — Exercices respiratoires. — L'Hypnotisme. — Un procédé préférable. — Les débuts. — La quatrième dimension. — Autre moyen. — Concentration. — Les courtisans et les cruches d'eau. — La méditation. — La contemplation. — Conditions nécessaires.

APPENDICE. — *La mort des Enfants* 579
Comment la lumière nous vint. — Un problème de réincarnation. — La mort prématurée est souvent un bienfait. — Une vie modifiée. — La vie astrale de l'enfant. — La croissance est-elle possible après la mort. — Substitution de personnalité. — Consolation infinie.

SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE DE FRANCE

4, Square Rapp — PARIS (7e)

Buts de la Société.

1° Former un noyau de Fraternité dans l'humanité sans distinction de sexe, de race, de rang ou de croyance.

2° Encourager l'étude des religions comparées, de la philosophie et de la science.

3° Étudier les lois inexpliquées de la nature et les pouvoirs latents dans l'homme.

L'adhésion au premier de ces buts est seule exigée de ceux qui veulent faire partie de la Société.

Pour tous renseignements s'adresser **au Secrétariat, au Siège de la Société,** qui est ouvert tous les jours, de 3 à 6 heures, sauf le Dimanche.

CONFÉRENCES ET COURS

SALLE DE LECTURE

BIBLIOTHÈQUE — LIBRAIRIE

RENSEIGNEMENTS

La Société théosophique se compose d'étudiants appartenant, ou non, à l'une quelconque des religions ayant cours dans le monde. Tous ses membres ont approuvé, en y entrant, les trois buts qui font son objet; tous sont unis par le même désir de supprimer les haines de religion, de grouper les hommes de bonne volonté, quelles que soient leurs opinions, d'étudier les vérités enfouies dans l'obscurité des dogmes, et de faire part du résultat de leurs recherches à tous ceux que ces questions peuvent intéresser. Leur solidarité n'est pas le fruit d'une croyance aveugle mais d'une commune aspiration vers la vérité qu'ils considèrent, non comme un dogme imposé par l'autorité, mais comme la récompense de l'effort, de la pureté de la vie et du dévouement à un haut idéal. Ils pensent que la foi doit naître de l'étude ou de l'intuition, qu'elle doit s'appuyer sur la raison et non sur la parole de qui que ce soit.

Ils étendent la tolérance à tous, même aux intolérants, estimant que cette vertu est une chose que l'on doit à chacun et non un privilège que l'on peut accorder au petit nombre. Ils ne veulent point punir l'ignorance, mais la détruire. Ils considèrent les religions diverses comme des expressions incomplètes de la Divine Sagesse et, au lieu de les condamner, ils les étudient.

La Théosophie peut être définie comme l'ensemble des vérités qui forment la base de toutes les religions. Elle prouve que nulle de ces vérités ne peut être revendiquée comme propriété exclusive d'une Église. Elle offre une philosophie qui rend la vie compréhensible et démontre que la justice et l'amour guident l'évolution du monde. Elle envi-

sage la mort à son véritable point de vue, comme un incident périodique dans une existence sans fin et présente ainsi la vie sous un aspect éminemment grandiose. Elle vient, en réalité, rendre au monde l'antique science perdue, la *science de l'Ame*, et apprend à l'homme que l'âme c'est lui-même. tandis que le mental et le corps physique ne sont que ses instruments et ses serviteurs. Elle éclaire les Écritures sacrées de toutes les religions, en révèle le sens caché, et les justifie aux yeux de la raison comme à ceux de l'intuition.

Tous les membres de la Société théosophique étudient ces vérités, et ceux d'entre eux qui veulent devenir Théosophes, au sens véritable du mot, s'efforcent de les vivre.

Toute personne désireuse d'acquérir le savoir, de pratiquer la tolérance et d'atteindre à un haut idéal, est accueillie avec joie comme membre de la Société théosophique.

LA FAMILLE THÉOSOPHIQUE

SOCIÉTÉ ANONYME PAR ACTIONS

4, Square Rapp, 4. — PARIS (7e)

EXTRAIT DU CATALOGUE
DES
PUBLICATIONS THÉOSOPHIQUES

Ouvrages élémentaires

ANNIE BESANT. —	*Nécessité de la Réincarnation* . . .	1 »
—	*Pourquoi je suis devenue théosophe.*	1 25
—	*La Réincarnation et les problèmes sociaux.*	» 50
—	*La Vie occulte de l'Homme*	5 »
AIMÉE BLECH. —	*A ceux qui souffrent*	2 »
LÉON CLÉRY. —	*Qu'est-ce que la théosophie*	» 75
H. ESTIENNE. —	*La Théosophie, son but, ses méthodes.*	» 50
C.-W. LEADBEATER, —	*Une esquisse de la Théosophie.*	2 25
Dr TH. PASCAL. —	*A B C de la Théosophie.*	1 »
—	*La Théosophie en quelques chapitres.*	1 »

Ouvrages d'instruction générale

P. BLAVATSKY. —	*La Clé de la Théosophie (Nouvelle édition).*	6 »
JINARAJADASA. —	*Evolution occulte de l'Humanité (avec planches).*	9 »
J.-C. CHATTERJI. —	*La Philosophie ésotérique de l'Inde.*	3 »
ANNIE BESANT. —	*La Sagesse antique*	10 50
—	*La Généalogie de l'Homme*	5 »
A.-P. SINNETT. —	*Le Bouddhisme ésotérique.*	7 »

Ouvrages d'instruction spéciale

ALCYONE. — *Aux pieds du Maître*	1	»
ANNIE BESANT. — *Karma*	2	25
— *Le Christianisme ésotérique*	10	»
— *Le Pouvoir de la Pensée*	2	25
— *Des Religions de l'Inde*	10	»
C.-W. LEADBEATER. — *Le Plan astral*	2	25
— *Le Plan mental*	3	»
— *Le Credo chrétien*	3	»
— *De la Clairvoyance*	5	»
— *L'Autre Côté de la Mort*	12	»
— *Échappées sur l'Occultisme*	5	75
— *L'Homme visible et invisible (avec planches en couleurs)*	20	»
— *L'Occultisme dans la Nature :*		
Tome I	8	75
Tome II	11	»
etc., etc.		
L. REVEL. — *Vers la Fraternité des Religions*	4	50
H.-P. BLAVATSKY. — *Doctrine Secrète* (6 volumes). Chaque volume	16	50
MOLINOS. — *Guide spirituel*	4	50
A.-P. SINNETT. — *Le Monde occulte*	6	»

LE LOTUS-BLEU (Revue théosophique), mensuel

France, l'an	15	»
Étranger, l'an	18	»

LE MESSAGE.— Théosophie, Art, Sociologie (mensuel).

France, l'an	10	»
Étranger, l'an		»

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE GÉNÉRAL

L'EMANCIPATRICE, 8, RUE DE PONDICHERY, PARIS (XVe) 9017-1-23